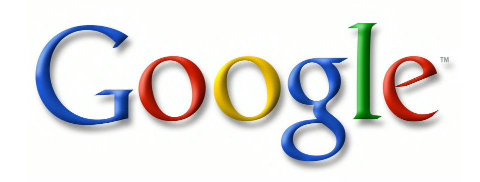
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.





https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



LÉGENDE CÉLESTE

NOUVELLE HISTOIRE DE LA

VIE DES SAINTS

AVEC LA VIE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

CELLE DE LA SAINTE VIERGE

ET

Le Précis historique des Fêtes de l'Année

LE TOUT D'APRÈS LES DOCUMENTS LES PLUS AUTHENTIQUES

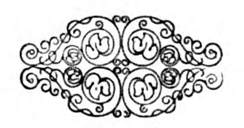
PAR UNE SOCIÉTÉ DE LITTÉRATEURS ET D'ECCLÉSIASTIQUES

Ouvrage revu par MM. les Vicaires généraux

ET APPROUVÉ PAR MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

—

TOME QUATRIÈME.



PARIS

J. B. HERMAN ET Cie

RUE DE CONDÉ, 16.



Digitized by Google

Digitized by Google



ÉVÊQUE DE REIMS, APÔTRE DES FRANÇAIS.

1er OCTOBRE.

L'opinion la plus probable est que saint Remi vint au monde en 439. Émilius son pèrè, et Cilinie sa mère, illustres par leur noblesse et leurs richesses, le furent encore plus par la pratique des vertus. Il eut deux frères plus âgés que lui, dont l'un se nommait Principe, fut évêque de Soissons, et est honoré dans l'Église d'un culte public.

Le jeune Remi fit de rapides progrès dans les sciences, et il effaça par son éloquence les orateurs de son temps, selon saint Sidoine Apollinaire, qui connaissait parfaitement les premières années de sa vie; mais il se rendit surtout recommandable dès sa jeunesse par son amour pour la religion et par la pureté de ses mœurs.

Le siége épiscopal de Reims étant vacant par la mort de Bennagius, Remi, qui n'avait encore que

vingt-deux ans, fut élu malgré lui pour le remplir. Son mérite extraordinaire parut aux évêques de la province une raison suffisante pour lui accorder la dispense de l'âge requis par les canons. Le nouvel évêque se livra avec une ardeur incroyable à toutes les fonctions de son ministère. Il priait et méditait les Écritures; il instruisait le peuple confié à ses soins; il travaillait sans cesse à la conversion des pécheurs, des hérétiques et des infidèles. Il annonçait les divins oracles avec tant de force et d'onction, que plusieurs l'appelaient un second saint Paul.

Les Gaules furent environ cinq cents ans sous la puissance des Romains, qui les regardaient comme une des plus riches et des plus puissantes provinces de l'empire. Les Francs s'en emparèrent ensuite; mais ces nouveaux maîtres, loin de chasser ou de faire périr les habitants du pays, devinrent un même peuple avec eux, et adoptèrent même leur langue et leurs mœurs.

Clovis n'avait que quinze ans lorsqu'il monta sur le trône. Il fut le plus célèbre conquérant de son siècle, et c'est à juste titre qu'on l'appelle le fondateur de la monarchie française. Quoique païen, il traitait avec bonté les chrétiens, et surtout les évêques; il épargnait les églises, et témoignait de l'estime aux personnes recommandables par leurs vertus. Il honorait principalement saint Remi. Il lui fit rendre les vases de son église enlevés par un soldat païen, qu'il fit mourir.

Clotilde, que Clovis épousa en 493, était fort zélée pour la religion chrétienne. Elle tâchait d'adoucir la férocité de son mari, et le disposait insensiblement à embrasser la foi. Etant devenue mère d'un fils qu'on nomma Ingomer, elle le fit baptiser. Le jeune prince mourut au bout de quelques jours, lorsqu'il portait encore l'habit blanc qu'on donnait dans l'Eglise à ceux qui avaient reçu le baptême. Clovis fut vivement affligé de cette perte, et voulut en rendre Clotilde responsable. « Si l'on avait invoqué, lui dit-il, le nom de mes dieux sur mon fils, il vivrait encore; mais parce qu'il a été baptisé au nom des vôtres, la mort me l'a enlevé. » La reine eut un second fils, qui fut également baptisé, et qui reçut le nom de Clodomir. Ce prince étant tombé malade, le roi, transporté de colère, dit à Clotilde : « Voilà l'effet de votre entêtement; mon fils mourra comme son frère, pour avoir été baptisé au nom de votre Christ. » C'était ainsi que Dieu se plaisait à éprouver sa servante; mais il se laissa toucher cette fois par ses prières, et le jeune prince recouvra la santé.

Dans ce même temps, une armée nombreuse sortie de la Germanie et commandée par plusieurs rois, ayant passé le Rhin, parut sur les fron-


Digitized by Google

tières de la France, dans l'intention de la piller et de s'en rendre maître. Clovis marcha à sa rencontre et lui livra bataille à Tolbiac. Il se mit à la tête de sa cavalerie; mais le choc fut si terrible que l'armée de Clovis se débanda bientôt. Dans cet instant il se souvint que Clotilde lui avait dit : « Seigneur, vous allez à la guerre; mais si vous voulez remporter la victoire, invoquez le Dieu des chrétiens. » Plein d'espérance, il lève les yeux au ciel, et dit tout haut : « O Christ que Clotilde invoque comme le fils du Dieu vivant! j'implore votre secours. Délivrez-moi de mes ennemis, et je me ferai baptiser en votre nom. » A peine eut-il achevé cette prière, que sa cavalerie dispersée se rallia autour de sa personne. On recommença le combat avec une nouvelle ardeur, et les ennemis furent repoussés. Leur principal chef ayant été tué, ils mirent bas les armes et demandèrent quartier. Ce fut en 496 qu'il gagna cette célèbre victoire.

Depuis ce jour, Clovis se disposa à la réception du baptême. Clotilde, informée de ce qui s'était passé, envoya chercher saint Remi, et partit avec lui pour aller au-devant du roi. Elle lui présenta le saint évêque, qui dès ce moment commença à l'instruire des mystères et des lois de la religion.

Saint Remi, soutenu de la protection de Clovis, étendit de tous côtés le royaume de Jésus-Christ, et convertit une grande partie de la nation française. Les miracles qu'il opérait donnaient une nouvelle force aux travaux de son zèle. C'est ce que nous apprenons de plusieurs monuments historiques dont on ne peut contester la certitude. Les évêques assemblés à Lyon pour la conférence qui se tint de son temps contre les ariens, déclarèrent que leur zèle pour la défense de la foi était excité par l'exemple de Remi, *qui avait détruit de toutes parts les autels des idoles par une multitude de signes et de miracles*. Il mourut le 13 janvier 533, dans la quatre-vingt-quatorzième année de son âge. On l'enterra dans l'église de Saint-Christophe à Reims.

LES SAINTS ANGES GARDIENS.

2 OCTOBRE.

Une des vérités les plus consolantes, et que nous apprenons de la bouche même de Jésus-Christ dans le dix-huitième chapitre de saint


Digitized by Google

Matthieu, c'est que Dieu s'intéresse si tendrement au salut des hommes, qu'il veut bien leur donner à chacun un ange qui veille continuellement sur eux, qui dirige leurs pas, qui soit leur gardien sur la terre et leur avocat dans le ciel. Si une personne égarée dans une terre inconnue, remplie de dangers et de précipices, ne doit désirer rien tant que de trouver un guide fidèle qui, sachant parfaitement le chemin, la conduise au terme auquel elle aspire, quel bonheur n'est-ce pas pour nous, exposés comme nous sommes, dans une glissante et périlleuse carrière, à mille chutes et à mille dangers, au milieu de ténèbres épaisses, d'horribles précipices et de redoutables ennemis, d'avoir dans ces intelligences célestes des guides, des soutiens, des défenseurs!

Le Seigneur promet, dans le vingt-septième chapitre de l'Exode, aux Israëlites, un ange pour les conduire dans la terre féconde qu'il leur destinait. Il leur marque la manière dont ils doivent se comporter à l'égard de ce fidèle conducteur; il leur assure que s'ils sont dociles à sa voix, il les protégera contre leurs ennemis, et répandra sur eux ses bénédictions. Dieu, en faisant cette leçon au peuple d'Israël en général, apprend à chaque homme en particulier la manière de se comporter à l'égard de son ange gardien. Toute l'histoire de Tobie nous fait voir les fruits que l'on tire d'une docilité parfaite à sa conduite et à ses inspirations.

Tous les Pères de l'Eglise conviennent que c'est aux bons anges que nous devons, après Dieu, toutes les bonnes pensées qui nous viennent. Quel respect ne devons-nous donc pas à cet esprit d'un ordre si supérieur qui daigne nous servir de fidèle gardien! Quelle crainte ne devons-nous pas avoir de faire la moindre chose qui puisse lui déplaire! et quelle attention à faire tout ce que nous savons lui être agréable! Cet ange nous parle en mille manières sans presque que nous nous en apercevions. Tantôt ce sont de bons exemples qu'il nous met devant les yeux, de bonnes lectures qu'il nous fait faire, de bons conseils qu'il nous procure, de salutaires frayeurs du jugement de Dieu qu'il excite dans notre âme, de saints désirs de la vertu qu'il forme en nous; en un mot, il prend l'intérêt le plus vif à notre salut, et il veille sans cesse pour nous en fournir les moyens.

Réflexions.

Les hommes remplis d'estime pour les avantages du monde, et passionnés pour les biens de la terre, n'oublient rien pour se les procurer: quelle attention pour les grands dont ils attendent quelque chose! quels soins pour gagner auprès du souverain un protecteur par lequel

Digitized by Google

ils puissent s'élever! Il n'y a que pour l'acquisition des biens du ciel qu'ils sont lâches et qu'ils manquent de prudence. La miséricorde de Dieu donne à chacun de nous un ange pour nous conduire dans cette vie, pour nous ménager les grâces dont nous avons besoin pour nous guider dans le chemin du salut; et on le néglige, on refuse de l'écouter, on ne craint point de lui déplaire! Aveuglement déplorable!

SAINT GÉRARD,

ABBÉ.

3 OCTOBRE.

Saint Gérard naquit d'une des familles les plus distinguées du comté de Namur. Ses parents lui donnèrent une éducation convenable à sa naissance, et il fit paraître de bonne heure de grandes dispositions à la vertu. Son père l'ayant mis à la cour de Béranger, comte de Flandre, il s'y distingua par sa douceur, par sa politesse et par sa piété. Il eut bientôt la confiance de son maître, qui l'envoya à la cour de France, pour y négocier une affaire importante avec le prince Robert. Gérard, arrivé à Paris, se retira pour quelques jours à l'abbaye de Saint-Denis, où il fit voir par sa conduite qu'on peut conserver à la cour un esprit vraiment religieux Ce fidèle ministre, ayant obtenu ce qu'il demandait, alla rendre compte de sa négociation au comte de Flandre, et le pria de trouver bon qu'il se retirât pour embrasser la solitude.

Ayant obtenu avec bien de la peine la permission qu'il demandait, il revint à Saint-Denis, où il avait goûté les délices de la vie religieuse. Le fervent novice eut bientôt devancé les plus anciens religieux dans les voies de la perfection. On le vit dévorer les épines des premières études, sans rien diminuer de sa régularité à tous les exercices. Jamais vertu ne fut plus digne du sacerdoce; cependant, élevé au diaconat, il demanda encore cinq ans pour se préparer à la prêtrise. On ne peut exprimer sa dévotion lorsqu'il célébrait le divin sacrifice, qu'il s'était fait une loi d'offrir tous les jours. Le zèle de ce fervent serviteur de Jésus-Christ ne se renferma pas dans l'abbaye de Saint-Denis. Retourné dans son pays, il y appela plusieurs de ces saints religieux avec lesquels il s'était formé à la vertu, et il les établit dans la célèbre abbaye de Brogne qu'il a fondée, et qui depuis a pris son nom.


Digitized by Google

Le bruit des vertus de cet admirable solitaire s'étant répandu dans toute la Flandre, il n'y eut point d'abbaye où il ne fût appelé pour y mettre la réforme. Un travail si pénible ne l'effraya point; le zèle qu'il avait pour le salut des âmes le lui fit entreprendre, et en moins de vingt ans il fit refleurir la discipline dans dix-huit des plus célèbres monastères de la Flandre. La Picardie, la Champagne, la Lorraine, voulurent aussi avoir le saint réformateur. Presque tous les monastères de ces provinces le regardent comme leur second patriarche. Saint Gérard, accablé de travaux et d'années, entreprit le voyage de Rome pour y faire approuver les différentes réformes qu'il avait faites. A son retour il visita tous ces religieux, afin de les affermir dans la vie sainte qu'il leur avait fait embrasser; ensuite il se retira dans sa solitude de Brogne pour s'y préparer à la mort. Ses austérités redoublèrent; son oraison était une intime communication avec Dieu. Il avait une tendre dévotion à la sainte Vierge, et ses délices étaient de passer les jours aux pieds de Jésus-Christ, dans l'auguste sacrement de nos autels. Après une vie tout angélique, il mourut de la mort des justes le 3 octobre 959. Les miracles qui se firent par son intercession attirèrent les peuples de toutes parts à son tombeau.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

4 OCTOBRE.

Saint François, originaire de la ville d'Assise en Italie, avait pour père un riche négociant nommé Bernardon. Notre saint fut élevé dans la science du commerce, qu'il exerçait avec succès. Il était né avec un cœur si charitable, qu'il ne pouvait refuser l'aumône à aucun des pauvres qui la lui demandaient. Ces heureuses dispositions lui attirèrent de grandes grâces, auxquelles il correspondit avec fidélité. Etant en prière dans l'église de Saint-Damien, qui tombait en ruine, il entendit une voix qui lui commandait de réparer cette église. Le père de ce jeune serviteur de Jésus-Christ, qui craignit que cette entreprise n'épuisât sa fortune, s'y opposa; mais François, s'armant d'un saint zèle, déclara à son père, devant l'évêque d'Assise, qu'il renonçait aux liens du sang et au droit d'héritier, pour n'avoir plus d'autre occupation que celle de bénir Dieu. Son sacrifice lui attira les bénédictions du ciel, car il vint à bout, par ses travaux et par le secours des aumônes qu'il ramassa, de

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

réparer non-seulement l'église de Saint-Damien, mais encore celle de Notre-Dame-des-Anges, dite de la Portioncule, où il reçut cette admirable indulgence si célèbre dans son ordre.

François avait vingt-cinq ans quand il renonça au monde. Il embrassa la vie la plus pauvre et la plus mortifiée. En travaillant à son salut, il conçut le désir d'en faire connaître l'importance à ses frères. Ce zèle pour le salut des âmes lui fit entreprendre de prêcher publiquement la pénitence dans les rues et dans les places publiques d'Assise; il le fit avec un succès surprenant. Trois disciples se joignirent d'abord à lui, ensuite le nombre s'accrut jusqu'à douze. Animés du même esprit, ils prêchaient avec la même ferveur. On ne parlait partout que des pénitents d'Assise, et leurs prédications produisaient les fruits les plus merveilleux. Saint François voyant ses disciples se multiplier de jour en jour, leur dressa une règle, et il en sollicita l'approbation auprès du pape Innocent III, qui la refusa; mais une vision miraculeuse l'obligea, quelque temps après, de l'accorder.

Les mortifications étonnantes de ce parfait modèle de pénitence, jointes à son humilité qui le porta jusqu'à refuser le saint ordre de prêtrise, et l'onction de ses paroles, faisaient qu'on venait de toutes parts pour embrasser son nouvel institut. Chaque ville voulait en avoir des maisons, et les progrès de cet ordre naissant furent si rapides, que dans le premier chapitre qu'il tint à Assise, il se trouva plus de cinq mille religieux. L'amour dont saint François brûlait pour Jésus-Christ lui avait inspiré un ardent désir du martyre. Il alla parmi les Sarrasins, en Egypte et en Syrie, pour le chercher; mais son divin maître lui réservait une faveur plus précieuse : il voulait en faire un martyr de la croix. Un jour qu'il méditait profondément sur ce douloureux mystère, il en sentit une vive impression au côté, aux mains et aux pieds. S'étant démis du gouvernement de son ordre et retiré sur le mont Alverne, il ne s'occupa plus que de la méditation des souffrances de Jésus-Christ. On pouvait l'appeler un homme de douleur pour ses infirmités et ses mortifications. Quelque sublime que fût sa sainteté, que Dieu manifestait par quantité de miracles, il se regardait comme un grand pécheur. Ayant eu révélation de sa mort, il s'y prépara avec une ferveur inconcevable; elle arriva le 4 octobre 1226. Les prodiges qui illustrèrent son tombeau n'ajoutèrent rien à la haute idée qu'on avait de sa sainteté.


Digitized by Google

SAINT EDWIN,

ROI ET MARTYR EN ANGLETERRE.

Edwin était fils d'Alla, roi de Déire; mais à la mort de son père il fut dépouillé de ses Etats par Ethelfred, roi des Berniciens, qui ne fit qu'une monarchie de tout le Northumberland. Il se retira auprès de Redwald, roi des Est-Angles. Ce prince, gagné par les prières et les promesses qu'on lui avait faites, prit secrètement la résolution de le livrer à son ennemi. Edwin n'ignora pas longtemps ce qui se tramait contre lui; un ami qu'il avait dans le conseil de Redwald l'avertit de tout. Etant une nuit à la porte du palais, occupé de pensées fort tristes, un étranger l'assura qu'il recouvrerait son royaume, et qu'il deviendrait même le principal roi d'Angleterre, s'il voulait prendre les précautions qu'on lui indiquerait pour la conservation de sa vie. Il le promit, et aussitôt l'étranger, lui mettant la main sur la tête, lui dit de se ressouvenir de ce signe.

Sur ces entrefaites. Redwald changea de sentiment à la persuasion de la reine sa femme; il attaqua et tua même Ethelfred, qui lui avait déclaré la guerre. Edwin fut mis en possession du Northumberland, qui comprenait tout le nord de l'Angleterre. Le succès de ses armes le rendit depuis si formidable, que tous les rois anglais, et même les Bretons ou Gaulois, reconnurent la supériorité de sa puissance. Il épousa Edilburge, fille de saint Ethelbert, premier roi chrétien d'Angleterre; mais le mariage ne fut conclu qu'à condition que la princesse aurait la liberté de professer le christianisme, et qu'on laisserait auprès d'elle saint Paulin, qui venait d'être sacré évêque.

En 626, un assassin envoyé par le roi des West-Saxons voulut ôter la vie à Edwin en le frappant avec un poignard empoisonné. C'en était fait de ce prince, si Lilla, son ministre et son favori, ne se fût jeté entre lui et l'assassin. Ce ministre perdit la vie; mais le poignard atteignit aussi le roi, et lui fit une blessure, qui ne fut cependant pas mortelle. Edwin, préservé d'un si grand danger, rendit des actions de grâces aux idoles qu'il adorait; mais saint Paulin lui représenta que son culte était sacrilége, et qu'il était redevable de sa conservation aux prières de la reine; il l'exhorta ensuite à remercier le vrai Dieu, qui venait de lui faire éprouver si visiblement l'effet de sa protection. On dit que ce saint évêque, ayant appris par révélation ce que l'on avait prédit au roi, lui

Digitized by Google

mit la main sur la tête, en lui demandant s'il se ressouvenait de ce signe. Edwin voulait se jeter à ses pieds; il consentit que l'on consacrât à Dieu la princesse dont la reine venait d'accoucher, et promit à saint Paulin d'embrasser la religion chrétienne. Edwin fut baptisé à York le jour de Pâques de l'année 627, la onzième de son règne.

Il y avait dix-sept ans qu'Edwin régnait sur les Anglais et les Bretons, lorsqu'il plut à Dieu de l'éprouver par les afflictions; et Penda, prince du sang royal de Mercie, fut l'instrument dont il se servit. Penda, qui protégeait l'idolâtrie, secoua le joug de l'obéissance qu'il devait à notre saint. Il composa une armée de vieux soldats vétérans, semblables à ceux qui s'étaient d'abord emparés de la Bretagne, et qui étaient fort attachés à leurs anciennes superstitions. Son dessein était de détruire le christianisme. Les Merciens le reconnurent pour leur souverain, et il régna vingt-deux ans. En levant l'étendard de la révolte, il fit alliance avec Cadwallon, roi des Bretons ou Gallois, qui à la vérité professaient le christianisme, mais sans en suivre la morale. Il était d'un caractère barbare, et portait aux Anglais une haine implacable; il croyait qu'il lui était permis de leur causer tous les maux qui dépendaient de lui, et même de les exterminer sans égard pour leur religion, et sans aucune différence d'âge ou de sexe. Comme Edwin était le prince le plus puissant de l'heptarchie anglaise, et que les autres lui rendaient une espèce d'obéissance, toute la fureur de la guerre se tourna principalement contre lui, et il fut tué dans une bataille qui se donna à Heavenfield, aujourd'hui Hatfield, dans la province d'York. Le corps du saint roi fut enterré à Whitby; mais sa tête le fut dans le porche de l'église qu'il avait fait bâtir à York. Il a le titre de martyr dans le martyrologe de Florus, et dans tous les calendriers d'Angleterre. Saint Edwin mourut en 633, dans la quarante-huitième année de son âge.

SAINTE AURE,

ABBESSE A PARIS.

Saint Éloi, aidé des libéralités du roi Dagobert, fonda dans sa propre maison, près de l'église de Saint-Martial, à Paris, un monastère en 631, où il assembla trois cents religieuses. Aure, fille de Maurin et de Quirie, fut mise à la tête de cette nouvelle communauté. Saint Ouen a cru ne pouvoir mieux faire son éloge qu'en disant qu'elle était *une fille digne*

de Dieu. Elle fut le modèle de ses sœurs, qu'elle gouverna trente-trois ans avec autant de prudence que de sainteté.

Un an avant sa mort, saint Eloi, qui ne vivait plus depuis quelques années, la fit avertir, par le moyen d'une vision, qu'elle et la plupart de ses religieuses devaient se préparer au passage de l'éternité. Elle en fut remplie de joie, et tâcha d'inspirer les mêmes sentiments à ses filles, en leur faisant sentir la grandeur de la félicité dont elles jouiraient bientôt. Elle mourut le 4 octobre 666, avec cent soixante de ses religieuses, qui toutes furent enlevées de ce monde par la peste.

Nous apprenons de saint Ouen que saint Eloi avait destiné l'église de Saint-Paul, qui n'était point alors dans l'enceinte de la ville, à servir de sépulture à la communauté dont il était le fondateur, et qu'il en avait orné le cimetière avec décence. Sainte Aure y fut enterrée avec ses religieuses; mais cinq ans après on transporta ses reliques dans la ville. Elles sont encore dans l'église de Saint-Martial, qui appartenait anciennement au monastère, mais qui a depuis éprouvé diverses révolutions.

SAINT PLACIDE ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

5 OCTOBRE.

La réputation de sainteté dont jouissait saint Benoît pendant qu'il vivait à Sublac s'étant répandue au loin, les plus illustres familles de Rome s'empressèrent de lui envoyer leurs enfants, afin qu'il se chargeât du soin de leur éducation. Equice lui confia Maur son fils à l'âge de douze ans. Placide, fils du patrice Tertullus, n'en avait que sept lorsqu'il fut mis sous sa conduite. Comme son cœur n'avait point encore été corrompu par le monde, il était bien plus susceptible de toutes les impressions de vertu que lui donnait son maître.

Un jour, dit saint Grégoire, le jeune Placide se laissa tomber dans le lac de Sublac, où il était allé puiser de l'eau. Saint Benoît n'eut pas plutôt connu cet accident, qu'il appela Maur, et lui dit : « Courez vite, mon frère, l'enfant est tombé dans l'eau. » Maur lui demanda sa bénédiction, et s'empressa d'obéir. Il marcha sur l'eau jusqu'à l'endroit où était Placide; puis le prenant par les cheveux, il revint au bord du lac. Ce ne fut qu'alors qu'il s'aperçut avoir marché sur l'eau. Saint Benoît attribua

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

le miracle à l'obéissance de son disciple; mais celui-ci l'attribua à l'ordre et à la bénédiction de son maître. Placide décida la dispute, en disant : « Lorsque j'ai été tiré de l'eau, j'ai vu sur ma tête le manteau de l'abbé, et lui-même qui me secourait. »

La conservation miraculeuse de sa vie fut regardée comme l'emblème de ce qu'avait fait la grâce pour le sauver de l'abîme du péché. Il parvint à un tel degré de perfection, que saint Benoît eut toujours pour lui une tendresse particulière, et qu'il le mena avec lui au mont Cassin en 528. Tertullus, qui était le principal fondateur de ce monastère, vint, quelque temps après, faire une visite. Il fut extrêmement touché des vertus de son fils, et, pour marquer sa reconnaissance à saint Benoît, il lui donna une partie des biens qu'il avait dans le pays; il lui en donna encore d'autres en Sicile, et le saint patriarche y fonda un nouveau monastère près de Messine. Placide, âgé d'environ vingt-six ans, en fut abbé. On croit qu'il vint en Sicile en 541, quelque temps avant la mort de saint Benoît.

Il établit parmi ses frères cet esprit de pénitence, de détachement, de prière, de mortification, qu'il avait puisé auprès de saint Benoît; mais il ne jouit pas longtemps de la tranquillité qu'il s'était promise dans sa solitude. Une flotte de pirates païens ayant abordé en Sicile, ces barbares, qui haïssaient les chrétiens, et surtout les moines, massacrèrent le saint abbé avec ses religieux et mirent le feu au monastère, vers l'an 546.

SAINT BRUNO,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES CHARTREUX.

6 OCTOBRE.

Saint Bruno, issu d'une famille noble et ancienne, naquit à Cologne, vers l'an 1035. Dès ses premières années, on ne vit rien en lui qui ressentît les faiblesses de l'enfance. Ses parents, recommandables par leur piété, voulurent qu'il fût élevé sous leurs yeux, et le mirent dans l'école de l'église de Saint-Cunibert à Cologne. Le jeune Bruno y fit de si rapides progrès dans les lettres et dans la vertu, que saint Annon, alors évêque de cette ville, lui donna un canonicat dans son église. Il quitta Cologne pour aller continuer ses études à Reims, ville alors célèbre par la réputation dont jouissait son école. Il y parcourut la carrière de toutes


Digitized by Google

les sciences qu'on y enseignait; mais il excella surtout dans la philosophie et dans la théologie : aussi ses contemporains le regardent comme un des plus illustres élèves de l'école de Reims.

L'archevêque Gervais l'ayant élevé à la dignité d'écolâtre, le saint justifia le choix du prélat par sa prudence et son savoir. Toutes ses leçons avaient pour objet principal de conduire à Dieu, de faire connaître et respecter sa loi. Plusieurs de ses disciples rendirent son nom célèbre, et portèrent sa réputation dans des pays fort éloignés. Un grand nombre de prélats et d'abbés qui vécurent dans le même siècle se faisaient gloire d'avoir eu Bruno pour maître. Il était regardé, selon l'expression d'un ancien auteur, comme la lumière de l'Église, le docteur des docteurs, la gloire de l'Allemagne et de la France, l'ornement de son siècle, le modèle des hommes de bien.

Après la mort de l'archevêque, arrivée en 1067, Manassès I[er] parvint, par des voies simoniaques, à se mettre en possession du siége de Reims. Il n'eut pas plus tôt usurpé cette dignité qu'il opprima son troupeau, et se rendit coupable de plusieurs crimes qui attirèrent sur lui l'exécration publique. Bruno, zélé pour la gloire de Dieu et sensible aux abus dont il était témoin, condamna la conduite scandaleuse de Manassès. On le cita à comparaître au concile assemblé à Autun en 1077. Le coupable, ayant refusé d'obéir à la citation, fut suspendu de ses fonctions.

Il y avait déjà quelque temps que saint Bruno avait formé le projet de quitter le monde, et il se sentait de plus en plus pénétré d'ardeur pour la poursuite des biens éternels. Après avoir résigné son bénéfice et renoncé à tout ce qu'il possédait dans le monde, il alla au château de Réciac en Champagne, où il resta peu de temps, et revint ensuite à Reims; enfin il se retira à Saisse-Fontaine au diocèse de Langres, où il vécut dans la ferveur avec quelques-uns de ses compagnons.

Bruno, qui tendait à la perfection, délibéra avec eux sur la conduite qu'il devait tenir. Il consulta également saint Robert, abbé de Molesme, qui lui conseilla de s'adresser à Hugues, évêque de Grenoble. Il se mit en route avec six de ses compagnons; ils arrivèrent à Grenoble l'an 1084. S'étant jetés aux pieds de saint Hugues, ils le prièrent de leur accorder dans son diocèse un lieu où ils pussent servir Dieu loin du tumulte et des embarras du monde. Le saint évêque, ne doutant point que ces sept étrangers ne vinssent de la part de Dieu, leur assigna le désert de Chartreuse, et leur promit sa protection.

Bruno et ses compagnons commencèrent par bâtir un oratoire et de petites cellules qui étaient à quelque distance l'une de l'autre. Telle fut

Digitized by Google

l'origine de l'ordre des chartreux, ainsi appelés du désert de Chartreuse. Au mois de juin de l'année 1084, lorsque les nouveaux religieux furent établis dans le désert, ils bâtirent une église sur une hauteur, et construisirent des cellules auprès. Ils étaient d'abord deux dans chaque cellule; mais bientôt après chacun eut la sienne.

Il serait difficile de peindre la vie merveilleuse de saint Bruno et de ses compagnons : la prière, le jeûne, le silence perpétuel, la pauvreté, le travail et tout ce que la pénitence a de plus austère y était observé. L'exemple de ces pieux solitaires réveillait les âmes lâches de leur léthargie; on voyait des personnes de tout âge et de toute condition courir dans leur désert pour partager leur pénitence.

Six ans s'étant passés de la sorte, la pape Urbain II, qui avait été disciple de saint Bruno à Reims, le manda à Rome. L'humble religieux, en quittant sa solitude, fit à l'obéissance le plus pénible de tous les sacrifices. Il partit pour l'Italie en 1089, après avoir nommé Landuin prieur de la Chartreuse. Son départ causa une douleur inexprimable à ses disciples; plusieurs lui déclarèrent qu'ils ne le quitteraient jamais, et il fut obligé de les mener à Rome avec lui.

Le pape reçut saint Bruno avec de grandes marques d'estime et d'affection. Il voulut qu'il logeât dans son palais, afin d'être plus à portée de le consulter sur les affaires qui regardaient sa conscience, et même le gouvernement général de l'Eglise. Cependant le tumulte de la cour de Rome devenait de jour en jour plus insupportable à saint Bruno. Il n'y trouvait point ces douceurs qu'il avait goûtées dans la solitude, et il tremblait au milieu des distractions occasionnées par le commerce du monde. D'un autre côté, le pape lui était trop attaché pour lui rendre la liberté; il le pressait même d'accepter l'archevêché de Reggio dans la Calabre. Enfin les instances de Bruno furent si vives et si souvent réitérées, que le souverain pontife lui permit de se retirer, non à la Chartreuse, mais dans quelque désert de la Calabre. Le saint, ayant trouvé une solitude conforme à ses désirs dans le diocèse de Squillace, s'y établit en 1090 avec les nouveaux disciples qui s'étaient attachés à lui en Italie.

Le monastère *della Torre* fut le second que saint Bruno fonda. Il y établit la pratique des vertus qui faisaient le caractère distinctif de ses disciples. Quoique éloigné de la grande Chartreuse, il en était toujours regardé comme le père, et il ne s'y faisait rien d'important sans ses conseils, en sorte que les chartreux de France et d'Italie étaient tous animés du même esprit.


Digitized by Google

Le temps où Bruno devait aller recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus et de ses travaux étant arrivé, il assembla sa communauté autour de son lit, et fit une espèce de confession publique de toute sa vie; il fit ensuite une profession de foi que ses disciples écrivirent, et qu'ils nous ont conservée; enfin il rendit tranquillement l'esprit le 6 octobre 1101. Il fut enterré dans le cimetière de l'église Notre-Dame della Torre, et béatifié par Léon X en 1514. On conserve quelque portion de ses reliques à la grande Chartreuse, ainsi que dans celles de Cologne et de Fribourg.

SAINTE JUSTINE,

VIERGE ET MARTYRE.

7 OCTOBRE.

Sainte Justine naquit à Padoue de parents chrétiens. Ils étaient fort riches, sans enfants et d'un âge déjà avancé. Ils firent des prières ferventes pour en obtenir, et Dieu leur accorda l'illustre vierge qui fait la gloire de leur famille. Ils prirent un grand soin de son éducation, et surtout ils s'étudièrent à la former de bonne heure à la piété. La jeune vierge correspondit si parfaitement à leurs bonnes intentions, que son amour pour Jésus-Christ lui fit faire dès l'enfance le vœu de virginité.

Néron, étant parvenu à l'empire, se déclara l'ennemi mortel du nom chrétien, et ordonna dans tous ses États de mettre à mort ceux qui le portaient. Justine, qui n'avait encore que seize ans, mais qui était déjà plus connue par sa piété que par sa haute naissance, fut une des premières que l'on conduisit au tyran Maximien. Dès qu'il l'aperçut, il fut frappé de sa beauté; il lui déclara qu'il la choisissait pour son épouse, et il voulut qu'on lui rendît tous les honneurs que méritaient son rang et la destination qu'il en faisait.

Des promesses si flatteuses ne furent point capables d'ébranler la courageuse vierge. Elle publie qu'elle a choisi Jésus-Christ pour époux, et que pour lui prouver son amour elle est prête à souffrir tous les supplices et à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang. A ces mots, l'amour du tyran se change en fureur, il la condamne à mort. On lui perce le cœur d'une épée; ainsi reçut-elle la couronne du martyre le 7 octobre de l'an 63. Les chrétiens eurent soin d'inhumer son corps, qui fut miraculeusement découvert l'an 1177. La translation de ses pré-


Digitized by Google

cieuses reliques fut accompagnée d'un grand nombre de miracles. On a bâti à Padoue une église sous son nom, qui est une des plus belles de l'Europe. La république de Venise a pour elle une singulière dévotion.

Réflexions.

Que les serviteurs et les servantes de Jésus-Christ sont bien dédommagés du peu qu'ils font pour ce divin maître! Sainte Justine, il est vrai, renonce à tous les avantages que sa naissance et sa beauté pouvaient lui procurer dans le monde; mais si elle avait succombé à la tentation d'en jouir, serait-elle honorée comme elle l'est depuis près de dix-sept siècles? Son nom serait dans l'oubli, et son âme dans les feux de l'enfer. Les hommes veulent jouir des plaisirs pendant leur vie, et jouir ensuite d'une glorieuse immortalité. Il n'y a que la sainteté seule qui procure ces deux avantages; c'est elle qui fait goûter des plaisirs purs en ce monde, c'est elle qui rend nos noms immortels. Aimons donc la vertu qui produit de si beaux fruits.

SAINTE BRIGITTE,

VEUVE.

8 OCTOBRE.

Sainte Brigitte, si illustre par ses révélations, était sortie du sang royal de Suède, mais ses parents étaient plus distingués encore par leur vertu que par leur naissance. Jamais enfant ne fut plus docile et ne correspondit mieux aux soins de ceux qui lui donnèrent l'éducation. Elle eut toujours une tendre dévotion à la sainte Vierge; et la passion de Jésus-Christ était le sujet ordinaire de ses méditations, dans lesquelles elle avait coutume de verser des torrents de larmes. Pleine d'horreur pour la mollesse, elle n'avait du goût que pour les mortifications, et elle avait plus d'industrie pour macérer son corps que les personnes de son sexe et de son âge n'en ont communément pour flatter le leur. Elle eût bien souhaité consacrer sa virginité à Jésus-Christ; mais il fallut obéir à son père, qui la maria à l'âge de treize ans à Vulfon, prince de Néricie. Elle porta son époux à la pratique de la plus haute piété, et ils prirent ensemble un soin particulier de l'éducation de quatre garçons et de quatre filles, fruits précieux de leur mariage, du nombre desquels fut sainte Catherine de Suède.


Digitized by Google

Vulfon, animé par les exemples de sa sainte épouse, se détacha tellement du monde, qu'il embrassa la règle de Cîteaux dans le monastère d'Alvastre, où il mourut peu après en odeur de sainteté. La sainte veuve, dégagée de ses liens, profita de sa liberté pour se livrer à une vie plus retirée et plus pénitente. La méditation des souffrances de Jésus-Christ faisait ses délices; point de tortures qu'elle ne fît souffrir à son corps pour se conformer à Jésus crucifié, et pour lui marquer sa reconnaissance des douleurs qu'il avait endurées par amour pour elle, comme pour le reste des hommes. Aussi Notre-Seigneur l'honora-t-il des révélations les plus sublimes, qui ont été authentiquement approuvées.

Cette illustre sainte ayant fondé à Wastein un monastère où elle reçut, soixante filles, leur donna des constitutions qui paraissaient dictées par l'esprit de Dieu. Elle établit aussi un monastère de religieux qui ont pris les mêmes constitutions. Elle eut une inspiration d'aller à Rome visiter les tombeaux des saints. Elle ne se contenta pas de ce pèlerinage, elle fit encore celui de Jérusalem. Elle voulut voir tous ces saints lieux consacrés par les pas, les sueurs et le sang de Jésus-Christ, et partout elle se fit admirer par sa piété et par l'austérité inconcevable de sa vie. Tant de fatigues et de pénitences épuisèrent ses forces, et la jetèrent dans une maladie de langueur. De retour à Rome, son mal augmenta; Dieu lui fit connaître qu'il voulait la récompenser de ses travaux, et lui marqua le moment de sa mort. Elle s'y prépara avec un accroissement de ferveur. Après avoir reçu les sacrements dans les sentiments d'une piété tout angélique, elle expira dans les bras de sainte Catherine de Suède sa fille, qui l'avait suivie dans tous ses voyages, et qui, un an après sa mort, fit transférer son corps en Suède. Les miracles que Dieu opéra à l'occasion de ces précieuses reliques augmentèrent son culte : elle était morte le 23 juillet 1373, âgée de soixante-onze ans, et sa fête a été fixée au 8 octobre par la bulle de sa canonisation.

SAINTE PÉLAGIE,

PÉNITENTE.

Pélagie était comédienne à Antioche, quoiqu'elle se fût fait inscrire parmi les catéchumènes; mais, Dieu l'ayant touchée par des remords salutaires, elle renonça à cette profession criminelle. Voici de quelle manière sa conversion est rapportée dans les menées dont on se servait


Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

dans l'Eglise grecque, et que l'empereur Basile a publiées. Le patriarche d'Antioche avait assemblé dans cette ville un concile composé de plusieurs évêques. Saint Nonnus, un d'entre eux, fut prié d'annoncer la parole de Dieu au peuple; il prêcha devant l'église de Saint-Julien le martyr, en présence des autres évêques. Pendant son discours, passa Pélagie toute couverte d'or et de pierreries. Sa beauté, relevée encore par la richesse et l'élégance des parures, attira l'attention de l'assemblée. Les évêques détournèrent les yeux pour n'être pas témoins d'un spectacle si scandaleux; mais Nonnus, regardant Pélagie, dit : « Dieu, par sa « bonté infinie, fera miséricorde même à cette femme, l'ouvrage de ses « mains. » Pélagie s'arrêta tout à coup, et se joignit à l'auditoire du saint évêque. Elle fut singulièrement touchée, et bientôt ses yeux se remplirent de larmes. Le discours fini, elle alla trouver Nonnus pour le prier de lui indiquer ce qu'elle devait faire pour expier ses crimes, et de la disposer à recevoir la grâce du baptême.

Notre sainte pénitente distribua tous ses biens aux pauvres, changea son nom de Marguerite en celui de Pélagie, et résolut de passer le reste de sa vie dans l'exercice de la prière et dans les austérités de la pénitence. Après son baptême, qu'elle reçut des mains de saint Nonnus, elle se retira à Jérusalem; puis, ayant pris le voile de religieuse, elle alla s'enfermer dans une grotte sur le mont des Oliviers. Elle florissait dans le cinquième siècle. Phocas, moine de Crète, dans la relation de son voyage de Palestine qu'il fit en 1185, donne la description du mont des Oliviers, ainsi que de la grotte où sainte Pélagie consomma le martyre de sa pénitence, et où l'on voyait ses reliques renfermées dans une urne. Cette sainte est nommée en ce jour dans le martyrologe romain, et dans les calendriers grec et moscovite.

SAINT DENIS ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

9 OCTOBRE.

Saint Denis, né d'une des familles les plus distinguées d'Athènes, fut élevé dans les superstitions du paganisme et dans l'étude de toutes les sciences. Pour se perfectionner dans les mathématiques, il alla à Héliopolis, où il vit cette éclipse qui arriva à la mort de Notre-Seigneur, et

Digitized by Google

qui lui fit dire : « Ou l'auteur de la nature souffre, ou la machine du monde se dissout. » De retour à Athènes, il fut élevé aux premières places de l'Aréopage, et tandis qu'il les remplissait avec distinction, saint Paul vint dans cette ville y prêcher la foi de Jésus-Christ. La circonstance de l'éclipse dont parla saint Paul, et qui avait si vivement frappé ce profond mathématicien, le rendit attentif à la prédication du saint apôtre. Il eut avec lui des entretiens particuliers, il ouvrit les yeux à la lumière de l'Evangile, il demanda le baptême, et il fit en peu de temps de si grands progrès dans la foi, que le saint apôtre le sacra évêque d'Athènes.

Le nouvel évêque prêcha avec tant de zèle la foi de Jésus-Christ dans Athènes, qu'il y fit de nombreuses conversions. Il vit saint Jean l'évangéliste de retour de son exil de Pathmos, et ce fut dans ce temps qu'il eut une inspiration de venir à Rome et de passer dans les Gaules. Il avait pour la sainte Vierge une singulière vénération, il était à Jérusalem dans le temps de sa mort, et il fut témoin des merveilles qui s'y passèrent. Saint Denis, avant de quitter son église, substitua en sa place Publius, qu'il sacra évêque, et qui continua de travailler avec zèle à la sanctification des habitants de cette grande ville. Il en partit avec le prêtre Rustique et le diacre Eleuthère, ses deux fidèles compagnons. Ils vinrent à Rome, où saint Clément les reçut comme des hommes apostoliques, et leur donna leur mission pour les Gaules; d'abord saint Denis vint à Arles, où il sacra saint Rieul, disciple de saint Jean, pour évêque de cette ville. De là il s'avança jusqu'à Paris, qui pour lors était renfermé dans l'île du palais.

Une des premières conquêtes qu'y fit cet homme apostolique fut un seigneur nommé Lisbius. Les conversions qu'il opérait par l'onction de ses paroles, soutenues par l'autorité des miracles, étaient en si grand nombre, que les prêtres des païens représentèrent au gouverneur Fescennin que les temples de leurs dieux étaient déserts, et qu'on n'adorait plus que le Dieu des chrétiens. Le préfet ordonna qu'on arrêtât nos saints, et Lisbius qui les logeait. Ce saint homme fut accusé par sa propre femme, entêtée des superstitions païennes, et le jour même il eut la tête tranchée. Pour nos généreux prédicateurs de l'Évangile, ils furent enfermés dans un sombre cachot. On les fit ensuite comparaître, et on les trouva inébranlables dans la confession de Jésus-Christ. Ils furent condamnés à être déchirés avec des peignes de fer, à être mis sur des charbons ardents, et jetés ensuite dans une fournaise. Nos saints ne cessèrent point dans ces différents supplices de louer Dieu, qui leur conservait miraculeusement la vie. Le gouverneur commanda qu'on attachât saint

Digitized by Google

Denis sur une croix. Là, comme dans une chaire, il se mit à prêcher fortement la foi de Jésus-Christ et à montrer l'extravagance du paganisme. Alors le préfet en fureur fit trancher la tête aux trois martyrs. Saint Denis mourut le 9 octobre 117, âgé de cent six ans. Nos rois ont dans tous les temps réclamé son intercession avec beaucoup de confiance et de succès.

SAINT FRANÇOIS DE BORGIA,

TROISIÈME GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

10 OCTOBRE.

François de Borgia eut pour père Jean de Borgia, duc de Gandie et grand d'Espagne, et pour mère Jeanne d'Aragon, fille d'Alphonse, roi d'Aragon. Il naquit en 1510 à Gandie, ville du royaume de Valence. Sa pieuse mère avait une grande dévotion à saint François d'Assise, et elle fit vœu que si elle mettait heureusement un fils au monde, elle lui donnerait le nom de ce grand saint. Sa prière fut exaucée, et elle tint la promesse qu'elle avait faite à Dieu.

Le jeune François fit de rapides progrès dans les lettres et dans la vertu; l'amour de l'étude ne prenait rien sur ses exercices de piété; il aimait à entendre la parole de Dieu; il avait surtout une tendre dévotion pour les souffrances de Jésus-Christ, qu'il honorait chaque jour par certaines pratiques. Sa mère mourut en 1520. Cette perte fut extrêmement sensible à François; mais la foi surmonta la nature, il modéra sa douleur, et se soumit avec résignation à la volonté divine.

A l'âge de dix-huit ans, il se sentit une forte inclination pour la vie monastique, et il l'aurait suivie, s'il eût été maître de disposer de sa liberté. Son père et son oncle, qui voulaient le distraire du dessein où il était de se faire religieux, l'envoyèrent à la cour de Charles-Quint en 1528 : ils espéraient que le nouveau genre de vie qu'il allait mener lui donnerait d'autres pensées. François fit paraître à la cour une prudence qu'on remarquait à peine dans les personnes les plus âgées. Son assiduité à ses devoirs, relevée par l'éclat de sa vertu, l'eut bientôt distingué. L'empereur avait une telle vénération pour lui, qu'il l'appelait *le miracle des princes*.

L'impératrice avait pour lui les mêmes sentiments; aussi forma-t-elle le dessein de lui faire épouser Eléonore de Castro, qui réunissait à une


Digitized by Google

naissance illustre une rare piété. L'empereur approuva ce dessein, et le fit approuver au duc de Gandie. François consentit au mariage qu'on lui proposait, parce qu'il était agréable au prince et à sa famille, et parce qu'il connaissait l'éminente vertu d'Éléonore. L'empereur donna au saint, en cette occasion, une nouvelle preuve de son estime, en le faisant marquis de Lombay et grand écuyer de l'impératrice. Comme il connaissait sa prudence et sa fidélité, il l'admit dans son conseil, et conférait souvent avec lui sur les affaires les plus importantes de l'Etat.

Dans une maladie dangereuse que François essuya en 1535, il forma la résolution de ne plus lire que des livres de piété, tels que les Vies des Saints, et surtout l'Ecriture. Il portait toujours avec lui le Nouveau Testament, et un bon commentaire qui lui donnait l'intelligence des textes difficiles. Il le lisait attentivement, et se pénétrait, par la méditation, des vérités salutaires qui y étaient contenues. En 1537, il eut une nouvelle maladie à Ségovie, où la cour s'était rendue; elle fut si dangereuse, que les médecins désespérèrent de sa vie. Comme il avait perdu l'usage de la parole, il priait dans son cœur pour obtenir la grâce de mourir saintement; mais sa dernière heure n'était point encore arrivée: il recouvra la santé. Ces diverses maladies, cependant, étaient autant de moyens que Dieu employait pour le purifier : il se détachait de plus en plus du monde; quoiqu'il eût mené à la cour une vie vertueuse, il n'était point encore mort parfaitement à lui-même; il y avait toujours dans son cœur une certaine affection pour les choses créées; mais le moment de son entière conversion arriva bientôt.

Il perdit en 1537 son aïeule, nommée en religion mère de Marie-Gabrielle. François fut singulièrement touché de la mort de son aïeule, et il disait depuis qu'elle lui avait inspiré une nouvelle ardeur de se consacrer au service de Dieu. Les épreuves dont nous avons parlé ne furent pas les seules par lesquelles passa François de Borgia; Garcilas de Véga, célèbre poëte espagnol, et son intime ami, fut tué au siége d'une place de Provence en 1537. Cette perte lui fut extrêmement sensible. Deux ans après il vit mourir l'impératrice. Elle fut enlevée de ce monde dans le temps que les états de Castille se tenaient à Tolède.

Etant allé au service de l'impératrice, il entendit son éloge funèbre. Le prédicateur, qui était le célèbre Jean d'Avila, peignit, avec autant d'onction que d'énergie, la vanité des biens du monde et le néant des grandeurs humaines, qui nous échappent à la mort; il s'étendit ensuite sur les suites formidables de la mort, et fit sentir toute la folie de ceux qui n'emploient point une vie passagère à s'assurer ce qui est pour eux


Digitized by Google

d'une conséquence infinie. Ce discours acheva la conversion de François, et le jour même il envoya chercher Jean d'Avila pour lui découvrir le fond de son âme, et le désir qu'il avait de quitter le monde pour toujours. Le serviteur de Dieu le confirma dans la résolution où il était de renoncer au séjour de la cour, pour se livrer à la piété avec plus de ferveur. Il ne balança plus à faire ce que la grâce lui inspirait, et peu de temps après il s'engagea, par vœu, à entrer dans quelque ordre religieux, s'il survivait à sa femme. Mais l'empereur, loin de consentir à sa retraite, le fit vice-roi de Catalogne, et le créa chevalier et commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, le plus honorable des ordres militaires d'Espagne.

Sur ces entrefaites, la mort lui enleva le duc de Gandie son père. François ressentit une vive douleur de la mort de son père, mais il profita de cette occasion pour demander à l'empereur la permission de quitter son gouvernement. Le prince ne la lui accorda qu'à condition qu'il reviendrait à la cour, et qu'il accepterait la place de grand maître de la maison de l'infante Marie de Portugal, qui était sur le point d'épouser Philippe son fils. Le mariage n'ayant point eu lieu, parce que la princesse mourut peu de temps après, il eut une entière liberté de suivre son inclination pour la retraite.

La duchesse Eléonore, qui partageait toutes ses bonnes œuvres, fut alors attaquée de la maladie dont elle mourut. François avait alors trente-six ans. Il se consola d'une perte aussi sensible, par le souvenir des héroïques vertus qu'Eléonore avait pratiquées, et par celui des sentiments de la piété tendre avec lesquels il l'avait vue faire le sacrifice de sa vie.

Quelques jours après, le père Le Fèvre, le premier compagnon de saint Ignace, alla voir le duc de Gandie, en quittant l'Espagne pour passer en Italie. Le saint fit une retraite sous sa conduite, conformément aux exercices spirituels de saint Ignace. Ils convinrent ensemble des moyens d'exécuter le projet qu'il avait conçu de fonder un collége de jésuites à Gandie, et cette fondation fut commencée le 5 mai 1546. Il résolut en même temps de se consacrer à Dieu dans quelque ordre religieux, comme il le désirait depuis longtemps; mais, avant de se décider sur le choix de l'ordre, il pria le ciel de lui faire connaître sa volonté, et il consulta plusieurs personnes pieuses et éclairées. Il se détermina enfin pour la société de Jésus.

En 1547, François fit les premiers vœux des jésuites dans la chapelle du collége qu'il venait de fonder à Gandie. Saint Ignace, qui savait combien il lui était difficile de rompre tout à coup les liens qui le re-


Digitized by Google

tenaient dans le monde, lui obtint un bref du pape, par lequel il lui était permis d'y rester encore quatre ans après l'émission de ses premiers vœux. Les affaires qui le retenaient dans le monde ayant été terminées dès l'an 1549, il partit pour Rome. Son humilité eut beaucoup à souffrir des honneurs avec lesquels on le reçut à Ferrare, à Florence et à Rome. Il arriva dans cette dernière ville le 31 août 1550. Le pape voulut inutilement le retenir dans son palais; il aima mieux loger dans la maison des jésuites. Sur le bruit qui s'était répandu que le pape Jules III avait dessein d'élever notre saint à la dignité de cardinal, il obtint de saint Ignace la permission de sortir de Rome, où il était depuis quatre mois; il s'enfuit secrètement en Espagne, et après avoir passé quelque temps au château de Loyola dans la province de Guipuscoa, il se retira chez les jésuites d'Ognate, petite ville qui est environ à quatre lieues du château.

Les provinces de la société s'étant multipliées en Espagne, François en fut établi supérieur général, Les jésuites de Portugal et des Indes orientales lui furent aussi soumis; mais, comme ses austérités faisaient craindre pour sa vie, saint Ignace lui ordonna d'obéir sur ce point à un autre; cette précaution parut nécessaire pour modérer la ferveur de son zèle.

Saint Ignace étant mort en 1556, le père Laynez fut élu général des jésuites. François ne put se rendre à Rome pour cette élection. Le mauvais état de sa santé, joint aux besoins de la société, le retint en Espagne. Le père Laynez mourut en 1565. François fut élu pour lui succéder le 2 juillet de la même année. On avait su déconcerter les précautions qu'il avait prises pour empêcher son élection. Il fit de tendres exhortations à tous les pères qui composaient l'assemblée générale de la société, et voulut leur baiser les pieds avant qu'ils se séparassent. Son premier soin fut de fonder à Rome une maison pour le noviciat. Il soutint avec tant de succès les intérêts de la société dans toutes les parties du monde, qu'on peut à juste titre l'en regarder comme le second fondateur.

De toutes les contrées de l'Europe on vit affluer des jeunes gens à la maison-professe de Rome. Saint Stanislas Kostka fut une des premières fleurs qu'elle porta. Nous devons aussi une mention particulière à Jean Berchmans, et à Antoine Raquai, Hongrois, deux pieux jeunes hommes qui eurent le bonheur d'être reçus dans cette maison, et qui, malgré la sainteté de leur conduite, ne sont pas aussi connus qu'ils mériteraient de l'être.

Durant la peste qui causa de grands ravages à Rome en 1566, le saint



général vola avec ardeur au secours de ceux qui étaient attaqués de ce fléau ; il obtint et des magistrats et du pape des aumônes abondantes pour les pauvres. Il envoya les pères de la société dans les différents quartiers de la ville, et ceux-ci secondèrent son zèle aux dépens de leur propre vie.

En 1570, l'année qui précéda la journée de Lépante, il accompagna le cardinal Alexandrin, neveu de Pie V, en France, en Espagne et en Portugal. Le but de cette légation était de solliciter le secours des princes chrétiens contre les mahométans. Le saint était malade depuis quelque temps, et il eût renoncé au généralat si on le lui eût permis. Sa santé se dérangea de plus en plus durant la légation du cardinal Alexandrin. En revenant à Rome, il se trouva fort mal à Ferrare, et il eut besoin d'une litière pour continuer sa route. Il termina sa sainte vie la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1572, dans la soixante-deuxième année de son âge. On l'enterra dans l'ancienne église de la maison-professe ; mais, en 1617, le cardinal duc de Lerma, son petit-fils, premier ministre de Philippe III, roi d'Espagne, fit transporter son corps dans l'église de la maison-professe des jésuites de Madrid. François de Borgia fut béatifié par Urbain VIII en 1624, et canonisé par Clément IX en 1671. Innocent XI fixa sa fête au 10 octobre en 1683.

SAINT PAULIN,

ÉVÊQUE D'YORK.

Saint Paulin passa en Angleterre en 601, avec saint Mellit, saint Just et plusieurs autres missionnaires. A son arrivée, il alla travailler dans le royaume de Kent, où il montra autant de zèle que de piété. Edwin, roi de Northumberland, ayant demandé en mariage Edelburge, princesse de Kent, il lui fut répondu : « qu'une femme chrétienne ne pou-« vait épouser un idolâtre, de peur que la foi et ses mystères ne fussent « profanés par un homme qui n'adorait pas le vrai Dieu. » Edwin répondit qu'il laisserait à la princesse la liberté de professer sa religion, qu'il la protégerait même, et il donna de plus à entendre qu'il n'était pas éloigné d'embrasser le christianisme. Edelburge lui fut accordée à cette condition. On choisit Paulin pour accompagner la princesse, et saint Just, archevêque de Cantorbéry, le sacra évêque le 25 juillet 625.

Ce fut pour lui un grand sujet de douleur d'être obligé de vivre au


Digitized by Google

milieu d'un peuple qui ne connaissait point le vrai Dieu. Edwin, cependant, se déclara en faveur du christianisme; mais il voulut, avant de l'embrasser, faire assembler les principaux seigneurs de son armée et de son royaume. Le grand prêtre y condamna lui-même hautement les superstitions du paganisme, et il y fut décidé que tous ceux qui se feraient chrétiens ne seraient point inquiétés. Cette liberté d'embrasser le christianisme eut les suites les plus heureuses. Le jour de Pâques de l'an 627, saint Paulin baptisa le roi à York, avec Osfrid son fils, et Hilde sa nièce. La conversion du roi fut suivie d'un grand nombre d'autres. Les païens venaient de toutes parts demander qu'on les instruisît.

Edwin bâtit une église à Campodunum, où était son château du Yorkshire. Cette église porte ordinairement le nom d'Albanbury, parce que saint Paulin la dédia sous l'invocation de saint Alban. Paulin, ayant passé l'Humber, prêcha la foi aux habitants de Lindsey, dans le royaume de Mercie. Il y baptisa Blecca, prince gouverneur de Lincoln, ainsi que les principaux rois qui fondèrent l'heptarchie saxonne. Il fit bâtir à Lincoln une église, dans laquelle il sacra Honorius, évêque de Cantorbéry, après la mort de saint Just. Le pape Honorius lui envoya le pallium comme au métropolitain du nord de la Grande-Bretagne. Saint Paulin, assisté du diacre Jacques, baptisa les païens qu'il avait gagnés depuis à Jésus-Christ. Les Est-Angles reçurent aussi la foi par le zèle du saint évêque et du roi Edwin. Ce prince ayant été tué dans une bataille en 633, saint Paulin conduisit dans le pays de Kent la reine Edelburge avec son fils et son petit-fils. La princesse fonda un monastère de religieuses à Liming, et y prit l'habit.

Lorsque saint Paulin se vit obligé d'abandonner l'église d'York, il en laissa le soin à Jacques, qu'il aimait tendrement. Quant à lui, le roi Eadbald engagea l'évêque Honorius à le sacrer évêque de Rochester, le siége de cette ville étant vacant depuis longtemps. Notre saint mourut le 10 octobre 644. Lanfranc fit lever son corps de la terre, et on le renferma dans une belle châsse. La fête de cette translation se faisait à Rochester le 10 janvier.

SAINT NICAISE ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Quelques Grecs, disciples de saint Polycarpe, et quelques autres pré-



dicateurs, ayant planté la foi à Lyon, y établirent une Église nombreuse. Il en sortit des hommes apostoliques, qui portèrent la lumière de l'Évangile dans différentes parties des Gaules. Saint Alexandre et saint Epipode furent martyrisés dans le territoire de Lyon; saint Bénigne, prêtre, et saint Thyrse, diacre, à Autun; saint Andoche, prêtre, à Langres, etc. Saint Nicaise, dont le nom est grec et signifie *vainqueur*, avait été, selon toutes les apparences, formé à la même école. Accompagné du prêtre Quirin ou Cérin, et du diacre Scubicule ou Egobille, il descendit la Seine au-dessous de Paris. On croit, d'après une ancienne tradition, qu'il prêcha d'abord dans les villages de Conflans, d'Andresy, de Triel et de Vaux. Il y a, dans le dernier de ces villages, situé entre Poissy et Meulan, une fontaine de son nom où l'on dit qu'il baptisa plus de trois cents personnes. Meulan, Mantes et le village de Monceaux se glorifient aussi d'avoir été honorés de sa présence. Etant à la Roche-Guyon sur la Seine, il convertit une femme de considération, nommée Pience, que quelques martyrologes font vierge. Peu de temps après, il fut arrêté par les païens, et décapité, avec Quirin et Scubicule, sur les bords de la rivière d'Epte, dans le Vexin, à l'endroit où est le bourg de Gany, à une demi-lieue de la Roche-Guyon. Les trois martyrs y furent enterrés dans une île, et l'on bâtit depuis une chapelle sur leur tombeau. Sainte Pience étant venue y faire sa prière, les infidèles l'arrêtèrent, et la mirent aussi à mort. Elle est honorée le même jour. L'ancien manuscrit du martyrologe d'Usuard, que l'on croit être l'original, et qui se garde à Saint-Germain-des-Prés, ne donne que le titre de prêtre à saint Nicaise; mais, dans d'autres manuscrits, il est qualifié évêque, et on le regarde même comme le premier évêque de Rouen, quoiqu'il n'ait point pénétré jusqu'à cette ville, et que saint Mellon soit le premier qui y ait établi un siége épiscopal. Les reliques de nos saints martyrs sont vénérées en plusieurs endroits, et particulièrement à Gany, à Meulan et à l'abbaye de Malmédi, dans le duché de Luxembourg, au diocèse de Liége.

SAINT FIRMIN,

ÉVÊQUE D'UZÈS, EN LANGUEDOC.

Saint Firmin naquit à Narbonne, ou du moins dans la Gaule Narbonnaise. Ses parents, distingués par leur naissance, le mirent, à l'âge de douze ans, sous la conduite de Norice, évêque d'Uzès, son oncle. Ce prélat

le fit élever dans l'étude des sciences et dans la pratique des vertus chrétiennes : il fut si satisfait de ses progrès, qu'il crut devoir l'ordonner prêtre avant l'âge prescrit par les canons. La mort l'ayant enlevé peu de temps après, Firmin fut élu pour lui succéder, quoiqu'il n'eût qu'environ vingt-deux ans. La sagesse qu'il fit paraître montra que le choix que l'on avait fait de lui venait de Dieu. La prière et la mortification furent les principaux moyens qu'il employa pour se sanctifier dans l'exercice des fonctions de son ministère. Ce fut de son temps que l'église d'Uzès, qui avait été successivement soumise aux métropoles de Narbonne et de Bourges, passa sous la juridiction de celle d'Arles. Il assista au quatrième et au cinquième concile d'Orléans, en 541 et 549, ainsi qu'au second de Paris, vers l'an 551. Sa réputation ne se renferma point dans les Gaules ; elle pénétra dans l'Italie, et l'on trouve son éloge dans le poëte Arator. Il mourut le 11 octobre 553, dans la trente-septième année de son âge. Sa fête est marquée au 2 de mai, sans doute à cause de la translation de son corps.

SAINT WILFRID,

ÉVÊQUE D'YORK.

12 OCTOBRE.

Saint Wilfrid était Anglais, d'une famille distinguée dans le Northumberland. Ses parents, qui avaient beaucoup de piété, le firent élever avec un grand soin. Il perdit sa mère à l'âge de douze ans; et son père s'étant remarié, la régularité de sa conduite déplut à sa belle-mère, qui l'obligea de sortir de la maison paternelle. Le jeune homme alla à la cour, où il s'attira par ses vertus les bonnes grâces de la vertueuse reine Eanflède, qui voulut l'attacher à son service. Le fervent chrétien avait un goût décidé pour la retraite. Il le témoigna à cette princesse, qui l'approuva, et lui procura les moyens d'entrer dans le monastère de Lindisfarne.

Le différend qui régnait en Angleterre au sujet de la Pâque faisant un schisme, ce saint religieux résolut d'aller à Rome pour s'instruire. Il commença par visiter le tombeau de saint Pierre, et pendant le séjour d'un an qu'il fit dans cette capitale du monde chrétien, il passa en prières la meilleure partie des jours et des nuits dans l'église des saints apôtres. Saint Wilfrid, quittant Rome, y laissa une haute idée de sa piété. De retour en Angleterre, il bâtit le monastère de Rippon, où il fit fleurir la


Digitized by Google

discipline monastique; peu après, il fut fait évêque d'York; à peine fut-il élevé sur le siége de cette église, qu'on y vit une admirable réforme des mœurs.

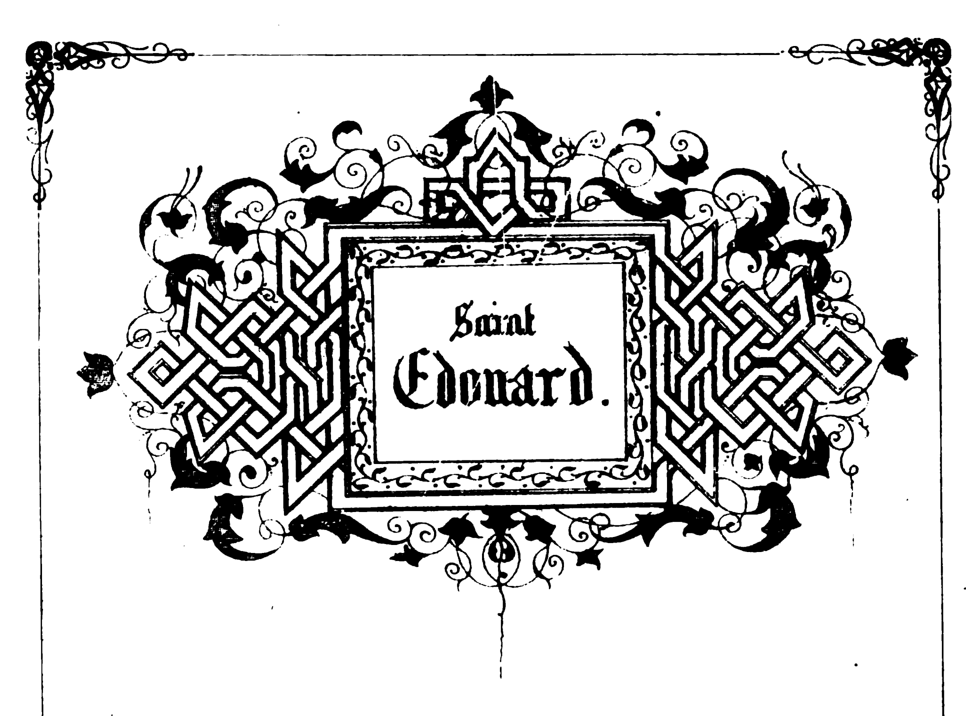
La vertu éclatante de ce grand évêque lui attira des persécuteurs qui le décrièrent auprès du roi. La crainte de l'indignation de ce prince lui fit prendre la résolution de retourner à Rome. Une tempête fit échouer le vaisseau qui le portait contre les côtes du pays de Frise. Il y prêcha la foi de Jésus-Christ, et il eut la consolation de convertir le roi Algise et presque tous ses sujets; de là il se rendit à Rome, où il fit connaître son innocence au saint pape Agathon. De retour à son évêché, il fut encore obligé de le quitter par les persécutions de la reine. Il alla prêcher dans le pays de Sussex, où il fit des conversions innombrables. Après différentes épreuves, il revint encore à son église, où il travailla avec des fatigues incroyables à rétablir la discipline ecclésiastique; et ses occupations, sa vieillesse ni ses infirmités ne l'empêchaient pas de se livrer aux rigueurs de la pénitence. Épuisé de travaux, il mourut de la mort des saints, l'an 709, âgé de soixante-seize ans. Dieu manifesta la sainteté de son serviteur par un grand nombre de miracles.

Réflexions.

Saint Wilfrid n'a point d'autres vues que sa propre sanctification et celle des peuples qui lui sont confiés; et tandis qu'il y travaille avec le plus de zèle, il ne trouve que des obstacles, des contradictions, des persécutions, des chagrins; cependant rien ne le rebute. Obligé de quitter plusieurs fois son diocèse, il erre de pays en pays, et partout il travaille à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Exemple admirable qui doit apprendre à tout chrétien, et surtout aux hommes apostoliques, qu'ils ne doivent avoir qu'un seul but, qui est de servir Dieu et de procurer sa gloire.







ROI D'ANGLETERRE.

13 OCTOBRE.

Saint Édouard, troisième du nom, roi d'Angleterre, était fils du roi Ethelrède, et d'Emme, fille de Richard, duc du Normandie. Il était encore dans le sein de sa mère, lorsqu'il fut choisi par les États d'Angleterre pour succéder à son père, quoiqu'il eût deux frères aînés vivants. Le jeune prince fit connaître dès le bas âge ce qu'il serait un jour. La piété et la vertu devancèrent en lui les années; ses délices étaient d'être à l'église et d'assister à l'auguste sacrifice de nos autels. Il se faisait un plaisir d'aller dans les monastères, et il ne s'attachait qu'aux religieux les plus fervents. Tandis qu'il était en Normandie, où il avait passé avec la reine sa mère lorsque les Danois vinrent ravager l'Angleterre, son père et ses deux frères furent massacrés par ces peuples barbares; mais, après la mort de l'usurpateur, le ver-

Digitized by Google

tueux prince fut rétabli sur le trône de son père. Tout jeune qu'il était, son premier soin fut de réparer les églises que l'impiété avait détruites, de faire restituer aux monastères les biens qui leur avaient été enlevés, de rétablir dans tout son royaume le culte divin, persuadé que ses peuples ne pouvaient être heureux tant qu'ils ne rempliraient pas leurs devoirs de religion.

Le jeune Édouard, en établissant le règne de Dieu parmi ses sujets, en bannissant les vices et en réformant les désordres qui s'étaient glissés dans la confusion des armes, devint les délices de son peuple. Jamais on ne vit une cérémonie plus auguste, ni une joie plus universelle qu'à son couronnement, qui se fit le jour de Pâques, 1043. L'estime que tous les différents ordres du royaume avaient conçue pour lui leur fit désirer qu'il se mariât, afin de leur laisser après lui des rois de son sang et des héritiers de sa vertu. Ils lui présentèrent la fille de Goduvin, le plus riche seigneur du royaume. Le saint roi, qui avait fait vœu de chasteté, ayant entendu parler de la rare vertu de cette princesse, accepta la proposition. Les noces se firent avec une magnificence royale, et les deux époux s'étant déclaré les vœux qu'ils avaient faits, firent voir que dans le mariage et au milieu de la cour l'on peut conserver la fleur inestimable de la pureté.

Le règne d'un prince et d'une princesse si recommandables par leur vertu fut le règne de la piété. On ne peut exprimer le recueillement et la dévotion qu'ils faisaient paraître au pied des autels. Plusieurs fois Jésus-Christ parut au pieux roi d'une manière sensible dans la sainte hostie. A une dévotion tendre pour la sainte Vierge et pour saint Jean l'évangéliste, il joignait une charité infinie pour les pauvres; jusque-là qu'ayant rencontré un jour un paralytique qui allait à l'église se traînant avec peine, il le chargea sur ses épaules, et sur-le-champ le paralytique se trouva miraculeusement guéri. Ce vertueux prince, ayant été averti du jour de sa mort, redoubla encore ses austérités et ses exercices de piété. Il ordonna des prières pour lui dans tout son royaume; et le jour marqué, 5 janvier 1066, il passa du trône de l'Angleterre au royaume du ciel, à l'âge de trente-six ans. Tous ses sujets sentirent vivement leur perte, et rien ne put calmer leurs regrets que l'opinion de sa sainteté, persuadés qu'ils étaient que si ce funeste événement leur ôtait un père et un bon roi, il leur procurait un puissant protecteur auprès de Dieu. Trente-six ans après sa mort, un miracle donna occasion à Guillaume le Conquérant de faire ouvrir son tombeau. L'on trouva son corps sans corruption, rendant une odeur exquise, et il fut placé dans une


Digitized by Google

châsse enrichie d'or et d'argent. Le pape Innocent II a fixé sa fête au 13 octobre, jour de cette translation.

Réflexions.

Saint Édouard, sur le trône de ses pères, ne pense qu'à faire régner le Seigneur son Dieu; et Dieu, en récompense, le fait régner plus que tout autre monarque sur les cœurs de ses sujets. Jamais prince ne fut plus chéri et plus aimé. Les pauvres le comblent de bénédictions, les malheureux le regardent comme leur asile, et tous ses sujets comme leur père. Il est respecté et admiré de ses ennemis mêmes; s'il en est qui osent l'attaquer, ils éprouvent la colère de Dieu, qui combat pour son favori, comme il arriva au roi de Danemark, qui, ayant levé une redoutable flotte pour faire une descente en Angleterre, la vit périr en un instant par une furieuse tempête. Il y a donc toutes sortes d'avantages à servir Dieu et à être zélé pour sa gloire. Des exemples si frappants ne pourront-ils jamais nous faire ouvrir les yeux et nous convaincre du prix inestimable de la vertu!

SAINT GÉRAUD,

COMTE D'AURILLAC, PATRON DE LA HAUTE-AUVERGNE.

Géraud, né en 855, hérita de ses parents de vifs sentiments de vertu et de piété. On le forma de bonne heure à tous les exercices militaires, parce qu'il était d'usage, parmi les seigneurs, de conduire en personne leurs vassaux à la guerre. Sa mauvaise santé l'ayant retenu longtemps dans la maison paternelle, il prit du goût pour la prière, l'étude et la méditation de la loi divine; en sorte qu'il forma la résolution de renoncer au monde pour toujours. Après la mort de ses parents, il ne se réserva de ses biens que ce qui lui était nécessaire pour vivre, et distribua le reste aux pauvres. Il ne porta plus que des habits conformes à l'état de pénitence qu'il avait embrassé; il jeûnait trois jours de la semaine, ne soupait jamais, et voulait que sa table fût servie avec la plus grande frugalité. Il se levait à deux heures après minuit, même en voyage, récitait matines, et restait en prière jusqu'au lever du soleil; ensuite il entendait la messe et partageait la journée entre les exercices de religion et les devoirs de son état. Après l'unique repas qu'il faisait, il conversait

quelque temps avec ses amis, et ses discours roulaient toujours sur quelque sujet sérieux. Non content d'assister les pauvres, il rendait aussi justice à ses vassaux, et s'il s'élevait des querelles parmi eux, il s'empressait de les terminer; il les exhortait tous à la vertu, et leur fournissait les moyens les plus efficaces de devenir de bons chrétiens. Il fit en esprit de pénitence un pèlerinage à Rome. De retour dans sa patrie, il fonda à Aurillac une grande église sous l'invocation de saint Pierre, à la place de celle de Saint-Clément, que son père avait fait bâtir, avec un monastère de l'ordre de Saint-Benoit. Il enrichit considérablement ce monastère; mais son principal soin fut d'y faire observer la discipline religieuse avec la plus grande exactitude. La réputation que s'attira cette maison par sa régularité et par l'étude des sciences ecclésiastiques la rendit longtemps très-florissante. Saint Géraud pensait lui-même à s'y retirer, mais il en fut détourné par saint Gausbert, évêque de Cahors, son directeur, qui lui représenta qu'il ferait plus de bien en continuant de vivre dans le monde comme il l'avait fait. Sept ans avant sa mort, il perdit la vue. Cet accident ne servit qu'à augmenter sa ferveur dans le service de Dieu et son zèle pour la perfection. Il mourut à Cézeinac en Querci, le 13 octobre 909. On rapporta son corps dans le monastère d'Aurillac, où il fut enterré, et où divers miracles attestèrent sa sainteté.

SAINT CALLISTE,

PAPE ET MARTYR.

14 OCTOBRE.

Calliste était Romain de naissance, et succéda au pape saint Zéphirin le 2 août 217 ou 218.

L'empereur Antonin Caracalla ayant été massacré, Macrin prit la pourpre le 8 avril 217. Deux ans après, Macrin fut tué dans la Bithynie, et l'empire passa à Héliogabale. Ce prince, que ses vices et ses crimes ont rendu l'exécration du genre humain, périt de mort violente le 11 mars 222. Il n'avait cependant point persécuté les chrétiens. Alexandre Sévère, son cousin germain, lui succéda. C'est un des meilleurs princes qui aient jamais gouverné l'empire romain. Il honorait Calliste, et il admirait la prudence avec laquelle il choisissait ceux d'entre les chrétiens qu'il élevait au sacerdoce. Souvent il proposait son exemple aux


Digitized by Google

officiers et au peuple, lorsqu'il s'agissait de l'élection des magistrats civils. Ce fut sous son règne que les chrétiens commencèrent à bâtir des églises, qui furent détruites sous les persécutions suivantes. On lit dans l'historien de sa vie qu'un païen voulant convertir en cabaret un oratoire des chrétiens, il l'adjugea à l'évêque de Rome, en disant qu'il valait mieux le consacrer au culte de la Divinité que d'en faire un lieu de débauche.

Calliste opposait le jeûne et les larmes aux désordres et aux folles joies des idolâtres, et il mettait tout en œuvre pour accroître le royaume de Jésus-Christ. Les pontificaux lui attribuent un décret qui ordonne le jeûne des quatre-temps, et qui est confirmé par les anciens sacramentaires, ainsi que par d'autres monuments. Ses travaux apostoliques furent récompensés par la couronne du martyre le 12 octobre 222. Sa fête est marquée en ce jour dans l'ancien martyrologe de Lucques, publié par Florentinius. Le calendrier de Libère le met dans le catalogue des martyrs.

SAINTE ANGADRÈME,

VIERGE, PATRONNE DE BEAUVAIS.

Sainte Angadrème était fille de Robert, grand référendaire du roi Clotaire III. Son amour pour la pureté lui inspira le désir de vivre dans une continence perpétuelle. Ses parents voulurent la marier à saint Ansbert, qui fut depuis archevêque de Rouen; mais Ansbert s'était déterminé comme elle à passer sa vie dans le célibat. La Providence leur rendit la liberté à l'un et à l'autre. Angadrème fut attaquée d'une maladie dangereuse, dont il lui resta une grande difformité après sa guérison. Ses parents, la voyant en cet état, demandèrent la rupture du mariage qui avait été arrêté. Ansbert et Angadrème y consentirent d'autant plus volontiers, qu'ils recouvraient la facilité de renoncer au monde. Ils reconnurent dans cet événement une marque spéciale de la bonté divine, et ils lui en témoignèrent leur reconnaissance.

La sainte ayant fait connaître ses dispositions à sa famille, on la conduisit à Rouen, où elle reçut le voile des mains de saint Ouen. On lui fit bâtir, auprès de la ville de Beauvais, un monastère dont le gouvernement lui fut confié. Elle y mourut dans la pratique de toutes les vertus, le 14 octobre, sur la fin du septième siècle. Durant les ravages des


Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Normands, son corps fut transféré à Beauvais, et déposé dans l'église de Saint-Michel, où il est encore. Cette ville l'honore comme sa patronne, et attribue à son intercession plusieurs grâces signalées qu'elle a reçues de Dieu. La principale fête de sainte Angadrème se célèbre en ce jour. Son monastère, ayant été détruit par les barbares, n'a jamais été rebâti. On pense que les fondateurs de l'abbaye de Saint-Paul, qui est auprès de Beauvais, se proposèrent principalement de faire revivre la mémoire de notre sainte.

SAINTE THÉRÈSE,

VIERGE.

15 OCTOBRE.

L'illustre et admirable sainte Thérèse naquit à Avila, en Espagne, en 1515. Ses parents, plus distingués par leur naissance que par leurs richesses, prirent un grand soin de son éducation. La jeune Thérèse, docile à leurs instructions, fit paraître dès ses plus tendres années les plus heureuses dispositions pour la vertu. Sa lecture la plus chérie était celle de la Vie des Saints; elle était singulièrement touchée du courage héroïque de ces jeunes vierges qui avaient souffert les plus cruels supplices pour l'amour de Jésus-Christ, jusque-là qu'un jour elle forma le dessein d'aller chez les Maures chercher le martyre, et elle se mit en état de l'exécuter avec un jeune frère qu'elle avait; mais ses pieux sentiments s'évanouirent bientôt par le commerce qu'elle eut avec une jeune parente fort volage, et par la lecture des romans.

La jeune Thérèse courait à grands pas vers le précipice. La perte qu'elle avait faite de sa mère lui procurait une funeste liberté dont elle ne se servait que trop pour contenter le goût qu'elle avait pris pour le monde. Son père, qui s'aperçut de ce dérangement, la mit dans un couvent. A peine y eut-elle été huit jours, que ses premières inclinations pour la vertu se réveillèrent; elle sentit avec amertume ses égarements, et elle attribua son retour à la protection de la sainte Vierge, pour laquelle elle avait toujours eu une tendre dévotion. Les lectures des livres de piété, surtout des épîtres de saint Jérôme, lui inspirèrent le désir de se faire religieuse. Elle choisit le monastère des Carmélites d'Avila; mais avant que d'y entrer elle éprouva de rudes combats. Victorieuse de ses répugnances, la fervente novice se livra tellement à

l'esprit de mortification et de pénitence, qu'elle faisait l'admiration de son monastère.

Dieu ayant favorisé sainte Thérèse du don de la plus sublime oraison, il l'éprouva pendant quelque temps, en permettant que ses confesseurs traitassent d'illusions les visions et les extases qu'elle avait. Mais, après un mûr examen, le doigt de Dieu ayant été reconnu dans les merveilles dont il favorisait cette grande âme, elle se livra avec un nouveau zèle à la pratique des austérités religieuses, et elle voulut pratiquer la règle dans toute la ferveur primitive. Les oppositions qu'elle trouva dans son couvent à ce nouveau genre de vie lui firent prendre le parti d'en sortir. Elle se retira, avec trois de ses compagnes pleines du même zèle, dans une maison qu'elle érigea en monastère sous le nom de Saint-Joseph, et qui fut approuvé de l'évêque d'Avila l'an 1562. Ce fut là le berceau de la réforme des religieux et des religieuses du Carmel. Une vie austère, un grand silence, un éloignement entier du commerce des hommes, beaucoup d'oraison, un grand amour de la pauvreté, faisaient le partage de ces nouvelles épouses de Jésus-Christ. La réputation de leur sainteté attira bientôt à sainte Thérèse un grand nombre de compagnes. Non-seulement il fallut augmenter le monastère, mais encore les principales villes de l'Espagne et de l'Europe voulurent avoir, et des religieux qu'elle forma avec saint Jean de la Croix dans le même esprit de réforme, et de ces édifiantes religieuses. Les travaux que demandait l'établissement de tant de monastères ne purent interrompre le recueillement de cette fervente religieuse. Son amour pour Jésus-Christ était si grand, qu'elle désirait uniquement de souffrir pour lui; en sorte que sa devise était, *ou souffrir, ou mourir*. Accablée de maladies, de fatigues et d'austérités, elle sentit approcher l'heure de sa mort; elle s'y prépara avec une nouvelle ferveur par la réception des sacrements. Elle expira le 4 octobre 1582, âgée de soixante-sept ans, dans son monastère d'Albe. Au moment de sa mort une odeur exquise s'exhala de son corps, qui fut trouvé entier plusieurs années après. Plusieurs miracles d'une certitude incontestable lui sont attribués dans le procès de sa canonisation, faite en 1622.

Réflexions.

Sainte Thérèse, ayant tous les avantages propres à plaire au monde, y renonce généreusement, et embrasse la vie la plus retirée et la plus austère. Qui l'engage à prendre un parti si contraire à la nature et aux sens? La lecture des livres de piété, la considération des supplices ter-

Digitized by Google

ribles de l'enfer; voilà ce qui l'a fait triompher de l'amour du monde et de la vanité, que la lecture des romans et la fréquentation de personnes mondaines avaient introduit dans son cœur. Combien de jeunes personnes travailleraient avec zèle à leur salut, si elles n'en étaient détournées, ou par de mauvais exemples ou par de pernicieuses lectures! Qu'il leur serait avantageux de voir, comme sainte Thérèse, la place qui leur est destinée dans l'enfer, si elles ne prennent les moyens de l'éviter! Ouvrons les yeux à la lumière de la foi, et faisons ce que cette foi nous inspirera : il n'en faut pas davantage pour devenir de grands saints.

SAINT LÉONARD

DE VANDREUVE OU DE CORBIGNY, ABBÉ.

Ce saint, qui était contemporain de saint Léonard de Limoges, naquit dans le pays de Tongres. Animé d'un désir ardent de servir Dieu, il quitta sa patrie, et se retira dans un lieu solitaire du diocèse du Mans, qu'on appelait Vandreuve. Dieu l'y éprouva par de rudes tentations dont il sortit victorieux. Aidé des secours de saint Innocent, évêque du Mans, il bâtit un monastère à Vandreuve sur la Sarthe, et il y rassembla un grand nombre de disciples dont il fut obligé de prendre la conduite. Mais s'il veillait à l'observation de la règle établie dans sa communauté, il ne se distinguait pas moins des autres frères par son humilité et par son zèle pour sa propre perfection. Sa vertu arma contre lui les traits de l'envie; on le peignit sous les plus noires couleurs à Clotaire Ier, et ce prince ombrageux résolut de le chasser de son royaume. Mais les soldats envoyés à Vandreuve pour exécuter les ordres du roi furent si touchés de son extérieur modeste et de ses discours, qu'ils se hâtèrent de venir détromper Clotaire. Le prince ouvrit les yeux, et, non content de promettre sa protection à Léonard, il aurait puni sévèrement ses ennemis, si le saint lui-même n'eût obtenu leur grâce. On met sa mort en 565 ou 570. On l'enterra dans son monastère. Environ trois cents ans après, son corps fut porté à l'abbaye de Corbigny, dans le pays de Morvent, au diocèse d'Autun. Notre saint est honoré en ce jour dans le diocèse du Mans. On le désigne ordinairement sous le nom de saint Léonard de Vandreuve ou de Corbigny.


Digitized by Google

SAINTE THÈCLE,

ABBESSE EN ALLEMAGNE.

Sainte Thècle, Anglaise de naissance, prit le voile à Wimburn, dans le comté de Dorset. Ayant passé en Allemagne, à la prière de saint Boniface, elle devint abbesse de Kitzingen, à trois milles de Wutzbourg. Ce fut à peu près dans le temps où plusieurs saintes femmes d'Angleterre gouvernèrent avec beaucoup d'édification divers monastères fondés dans la Bavière et la Thuringe. Les premiers apôtres de l'Allemagne crurent que l'établissement de l'état monastique ne contribuerait pas peu à l'affermissement du christianisme, surtout en facilitant les moyens d'élever les jeunes filles dans la vertu. Saint Boniface espérait encore que les bons exemples des religieuses entretiendraient la vertu des nouveaux convertis. Sainte Thècle florissait vers le milieu du huitième siècle.

SAINT GAL,

ABBÉ EN SUISSE.

16 OCTOBRE.

Saint Gal, un des plus célèbres disciples de saint Colomban, était d'Irlande, et naquit peu après le milieu du sixième siècle. Il sortait d'une famille où la vertu était jointe à la noblesse. Ses parents, qui l'avaient consacré à Dieu dès sa naissance, le mirent dans le monastère de Bencor, qui, de son temps, fut gouverné par les saints abbés Comgal et Colomban. Saint Gal s'y rendit habile dans la grammaire, la poésie, et surtout l'Écriture sainte. Lorsque saint Colomban quitta l'Irlande, Gal fut un des douze qui le suivirent en Angleterre, et qui passèrent en France avec lui vers l'an 585. Ils furent tous reçus avec bonté par le pieux Sigebert, roi d'Austrasie et de Bourgogne. Les libéralités de ce prince mirent saint Colomban en état de fonder le monastère d'Anégray, dans une forêt au diocèse de Besançon, et celui de Luxeuil, deux ans après.

Le saint abbé ayant été chassé de ce dernier monastère par le roi Thierry qu'il avait repris de ses désordres, saint Gal fut enveloppé dans cette persécution. Ils se retirèrent tous deux dans les États de Théode-


Digitized by Google

bert, qui était alors roi d'Austrasie, et qui faisait sa résidence à Metz; le pieux Villemar, prêtre d'Arbon, près du lac de Constance, leur procura une retraite.

Les serviteurs de Dieu se construisirent des cellules dans un désert, à peu de distance de Bregentz; ils y trouvèrent des païens dont ils entreprirent la conversion. Leurs discours furent si touchants et si persuasifs, qu'ils engagèrent ces infidèles à briser leurs idoles et à les jeter dans le lac. Ceux qui restèrent opiniâtrément attachés à l'erreur persécutèrent les moines et en mirent deux à mort. Gunzon, gouverneur du pays, se déclara également leur ennemi.

Thierry étant devenu maître de l'Austrasie par la mort de Théodebert, qu'il tua dans un combat, saint Colomban se retira en Italie. Saint Gal voulait l'y suivre; mais il en fut empêché par une maladie dangereuse. Après le rétablissement de sa santé, il remonta le lac, et bâtit quelques cellules pour lui et pour ceux qui désiraient servir Dieu sous sa conduite. Ce sont ces cellules qui ont donné naissance au monastère connu depuis sous le nom du saint. Ayant appris la langue du pays, il travailla à la conversion des idolâtres, qui étaient encore en grand nombre, et il les convertit presque tous par ses discours, ses exemples et ses miracles; en sorte qu'il peut être regardé à juste titre comme l'apôtre du territoire de Constance. On voulut le placer sur le siége épiscopal de Constance; mais son humilité l'empêcha d'accepter cette dignité. Pour se délivrer plus efficacement des instances du peuple et du clergé, il leur proposa le diacre Jean, son disciple, qui fut élu d'une voix unanime.

Saint Gal ne quittait sa cellule que pour aller annoncer les vérités de la foi; il s'attachait surtout à l'instruction des hommes les plus ignorants et les plus abandonnés. Il retournait ensuite dans son ermitage, où il passait les jours et les nuits dans la prière et la contemplation.

En 625, les moines de Luxeuil le choisirent pour succéder à saint Eustase, leur abbé, que la mort venait de leur enlever. Mais il ne voulut point accepter cette dignité; le monastère de Luxeuil était devenu riche, et il craignait de perdre le trésor inestimable de la pauvreté. Il était d'ailleurs alarmé à la vue des dangers que court le supérieur d'une communauté nombreuse. Il savait combien il est difficile d'y maintenir une régularité parfaite, et que l'exemple d'un mauvais religieux suffit pour troubler l'harmonie qui doit régner dans un monastère, et pour y introduire le relâchement avec les désordres qui en sont la suite. Il mourut vers l'an 646, le 16 octobre, jour auquel l'Église honore sa mémoire.


Digitized by Google

SAINT ANASTASE

DE DOYDES, ERMITE.

Saint Anastase eut Venise pour patrie, et vint au monde au commencement du onzième siècle. Il fut élevé dans les sciences, et y fit de grands progrès. De sérieuses réflexions sur la vanité du monde lui inspirèrent le dessein de tendre à la perfection. Il quitta sa patrie, vint en France, et alla prendre l'habit dans le monastère du mont Saint-Michel. Il s'attira une telle réputation de vertu, que saint Anselme, abbé du Bec, voulut faire connaissance avec lui. Il était encore dans ce monastère en 1058; mais son abbé ayant été convaincu de simonie, il se retira dans une petite île voisine de la mer pour y mener la vie érémitique. Quelque temps après, il se rendit aux instances de Hugues, abbé de Cluny, qui le pressait de venir dans son monastère. Le pape Grégoire VII le choisit depuis pour aller prêcher la foi à certains musulmans d'Espagne. De retour à Cluny, Hugues le pria de l'accompagner dans la visite des maisons de sa congrégation, et il le chargeait de faire des instructions aux moines. Nous avons encore de lui une lettre *sur l'Eucharistie*, qui a été imprimée avec le traité de Lanfranc sur le même sujet. Il y réfute l'hérésie de ceux qui prétendaient que Jésus-Christ n'est qu'en figure dans l'eucharistie, et il y prouve que ce même corps qui est né d'une Vierge, et qui a souffert pour nous, est réellement présent dans le saint sacrement. Ayant obtenu la permission de se retirer dans un désert, il alla vivre sur les Pyrénées. Trois ans après, il ne put résister à la prière que lui faisait l'abbé de Cluny de venir le rejoindre. Il quitta donc sa solitude; mais il mourut en chemin à Doydes, au diocèse de Rieux, vers l'an 1085. Il est honoré dans ce diocèse, et nommé dans le martyrologe gallican.

SAINTE HEDWIGE,

VEUVE.

17 OCTOBRE.

Hedwige, fille du duc de Carinthie, d'une des plus puissantes maisons d'Allemagne, dont la sœur aînée épousa Philippe-Auguste, roi de France, et la seconde André, roi de Hongrie, qui fut mère de sainte Élisabeth,



fut encore plus distinguée par sa vertu que par sa naissance. Dès sa plus tendre jeunesse elle fit paraître des étincelles de cette piété qu'elle conserva toute sa vie. Son plaisir était d'être au pied des autels, et elle avait la plus tendre dévotion pour la sainte Vierge. A l'âge de douze ans son père la maria au duc de Silésie et de Pologne. Son premier soin fut d'étudier l'esprit de son mari, de gagner son cœur et de le porter à Dieu, et elle en fit un des plus vertueux princes de l'Allemagne.

La vertueuse princesse ne pensait qu'à faire régner la piété et la modestie dans sa maison et dans ses États. Elle prit elle-même le soin d'élever trois princes et trois princesses qu'elle eut de son mariage; elle eut la consolation de les voir se distinguer autant par leur religion que par les belles qualités dont ils étaient pourvus. Elle n'avait encore que vingt ans lorsqu'elle engagea son mari, qui n'en avait pas trente, à une parfaite continence, et ils en firent le vœu dans les mains de leur évêque. Dès ce moment les deux saints époux firent des progrès admirables dans la perfection. La visite des églises et des hôpitaux, le soin des pauvres, faisaient la plus chère occupation de cette grande princesse. Elle fonda la célèbre abbaye de Trebnitz, où elle rassembla plus de mille personnes, tant veuves que filles, qui pratiquaient les plus sublimes vertus.

Cette illustre servante de Jésus-Christ fit voir son courage dans la manière dont elle soutint la perte de son époux, et du duc Henri le Pieux, son fils aîné, qui fut tué dans un combat contre les Tartares. Ce n'était pas là un sujet capable de faire couler ses larmes, elle n'en répandait que lorsqu'elle méditait sur les souffrances de Jésus-Christ, ou qu'elle repassait ses péchés dans l'amertume de son cœur. Dieu l'honora du don des miracles et de prophétie, et lui fit connaître le moment de sa mort. Elle s'y prépara avec une ferveur extraordinaire, elle voulut recevoir les derniers sacrements, quoique sa maladie ne parût point extrêmement dangereuse. Elle expira le 17 octobre 1243, et elle alla recevoir la récompense des étonnantes austérités qu'elle avait su pratiquer au milieu des délices de la cour. Les miracles qui se firent à son tombeau procurèrent sa canonisation vingt-quatre ans après sa mort.

Réflexions.

Sainte Hedwige se voit à la tête de grands États, et voit des personnes de son sang sur les premiers trônes de l'Europe; elle met sa gloire à tenir le dernier rang dans un monastère dont elle est la fondatrice. L'amour qu'elle a pour Jésus-Christ fait qu'elle se trouve honorée d'être la servante de ses épouses. Avons-nous de la foi comme cette grande prin-


Digitized by Google

cesse? Aimons-nous Jésus-Christ comme elle? nous n'estimerons que ce qui nous donne quelque rapport avec ce Dieu sauveur. Examinons donc quelles sont nos inclinations; si elles ne se portent que vers le monde, les plaisirs, la vanité, concluons que l'amour de Dieu n'est point dans nos cœurs.

SAINTE AUSTRUDE,

ABBESSE A LAON.

Sainte Austrude, vulgairement appelée *sainte Austru*, était fille de Blandin Boson et de sainte Salaberge, qui fondèrent à Laon l'abbaye de Saint-Jean-Baptiste. Salaberge se retira depuis dans un monastère, du consentement de son mari; elle y prit l'habit, et en devint abbesse. On l'honore parmi les saints le 22 de septembre. Austrude, qui se fit religieuse dans la même maison, suivit fidèlement les traces de sa mère, et lui succéda après sa mort. Elle fut un modèle de sainteté par son exactitude à remplir tous les points de la règle, par son zèle tendre et éclairé dans la conduite de ses sœurs, par sa charité sans bornes envers les pauvres, et par son application constante à la prière. Les occupations extérieures n'étaient point capables d'interrompre son recueillement. Excepté les dimanches et le jour de Noël, elle ne mangeait jamais qu'à trois heures après midi. Les jours de jeûne, elle ne prenait aucune nourriture qu'après le coucher du soleil. Souvent elle priait les nuits entières dans l'église, à l'exception de quelques instants qu'elle donnait au repos, sur un petit siége placé auprès de la porte. Il plut à Dieu de perfectionner sa vertu par de rudes épreuves; le pieux Baudoin, son frère, fut indignement assassiné; elle se vit elle-même sur le point d'être la victime des fureurs d'Ébroïn. A la fin cependant, Ébroïn, touché de sa constance, s'adoucit en sa faveur; il rendit même justice à son innocence, et devint son protecteur. Pepin, maire du palais, lui accorda aussi sa protection. Elle mourut en 688, et elle est nommée dans les calendriers de France et de l'ordre de Saint-Benoît. L'abbaye des bénédictines de Saint-Jean-Baptiste de Laon fut donnée aux religieux du même ordre, en 1229, et elle subsiste encore dans un état florissant. Il y a dans la même ville une seconde abbaye de bénédictins, dite de Saint-Vincent, et une troisième de l'ordre de Prémontré, dédiée sous l'invocation de saint Martin.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

SAINT LUC,

ÉVANGÉLISTE.

18 octobre.

Saint Luc était d'Antioche, métropole de Syrie, ville célèbre par ses écoles renommées dans toute l'Asie, et qui produisirent des maîtres fort habiles dans tous les arts et toutes les sciences. Saint Luc y fit dans sa jeunesse d'excellentes études, et on dit qu'il perfectionna encore les connaissances qu'il avait acquises par divers voyages dans la Grèce et dans l'Egypte. Son goût le porta particulièrement vers la médecine. Saint Jérôme assure qu'il y excellait; et saint Paul en disant : *Luc, médecin, notre très-cher frère,* semble indiquer qu'il ne cessa point de s'y appliquer.

Saint Luc n'était pas seulement habile dans la médecine; on ajoute qu'il excellait encore dans la peinture; il laissa plusieurs portraits de Jésus-Christ et de la sainte Vierge. Théodore, lecteur, qui vivait en 518, dit qu'on envoya de Jérusalem, à l'impératrice Pulchérie, un portrait de la sainte Vierge peint par saint Luc, et que cette princesse le mit dans une église qu'elle avait fait bâtir à Constantinople. On a trouvé à Rome dans un souterrain, près de l'église de Sainte-Marie, une ancienne inscription, où il est dit d'un portrait de la sainte Vierge que c'est *un des sept peints par saint Luc*. Il y a encore trois ou quatre autres portraits semblables, dont le principal a été placé par le pape Paul V dans la chapelle Borghèse, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure.

Saint Luc embrassa le christianisme; mais on ignore s'il suivait auparavant les superstitions de l'idolâtrie ou les observances de la loi mosaïque. Les uns prétendent qu'il fut converti par saint Paul à Antioche; mais les autres le nient, en se fondant sur ce que l'apôtre ne l'appelle nulle part *son fils,* nom qu'il donne ordinairement à ceux qu'il avait engendrés à Jésus-Christ. Saint Épiphane le fait disciple du Sauveur; ce qui ne pourrait être arrivé que peu de temps avant sa passion, puisque le saint dit, dans la préface de son Évangile, qu'il écrit d'après le témoignage de ceux qui, dès le commencement, virent de leurs yeux les choses qu'il rapporte, et furent les ministres de la parole sainte.

Mais à peine eut-il été éclairé par la lumière de l'Esprit saint, qu'il travailla de toutes ses forces à mettre en pratique les maximes de l'Evangile. Il porta toujours sur son corps la mortification de la croix en

Digitized by Google

l'honneur de son divin maître. Il était déjà un parfait modèle de toutes les vertus, lorsque saint Paul le choisit pour être son coopérateur et le compagnon de ses travaux. Il commence à parler de lui-même, en première personne, dans les Actes, au temps où l'apôtre s'embarqua pour passer de Troade en Macédoine, l'an 51 de Jésus-Christ, peu de temps après le départ de saint Barnabé; et saint Irénée date de la même époque les voyages que saint Luc fit avec Paul. Ces deux grands saints ne se séparèrent plus que par intervalles et lorsque le besoin des églises le demandait. Toute l'ambition de saint Luc était de partager les travaux, les fatigues, les souffrances et les dangers de l'apôtre. Il fit avec lui quelque séjour à Philippes, en Macédoine. Ils parcoururent ensemble les villes de la Grèce, où la moisson devenait chaque jour plus abondante. Saint Paul nomme plusieurs fois saint Luc comme le compagnon de ses travaux, comme son coopérateur.

Le démon, qui cherche toujours à obscurcir la vérité par le mensonge, dont il est le père, suscita quelques-uns de ses ministres pour répandre des histoires fabuleuses concernant Jésus-Christ. Ce fut pour en empêcher l'effet que saint Luc écrivit son Évangile.

Vers l'an 56 de Jésus-Christ, saint Luc et saint Tite furent envoyés à Corinthe par saint Paul. Le premier est représenté par l'apôtre comme un homme dont le nom est célèbre dans toutes les églises. Il le suivit à Rome en 61, lorsqu'il y fut envoyé prisonnier de Jérusalem. Saint Paul resta deux ans dans cette ville; mais il eut enfin la permission de vivre dans une maison qu'il avait louée, et les gardes auxquels on l'avait confié ne l'empêchaient point de prêcher l'Évangile à ceux qui venaient le trouver chaque jour.

Saint Luc ne quitta point saint Paul pendant son emprisonnement, et il eut la consolation de lui voir rendre la liberté en 63. Ce fut dans cette même année qu'il acheva les Actes des apôtres, histoire qu'il avait entreprise à Rome, par l'inspiration du Saint-Esprit. C'est comme la suite de son Évangile; il se propose de réfuter les fausses relations que l'on publiait sur la vie et les travaux apostoliques des fondateurs du christianisme, et de laisser une histoire authentique des merveilles dont Dieu s'était servi pour former son Église, et qui sont une preuve invincible de la résurrection du Sauveur et de la divinité de l'Evangile.

Le saint évangéliste ne quitta point son maître après son élargissement. L'apôtre, durant son dernier emprisonnement, écrivait de Rome que tous les autres l'avaient quitté, et que saint Luc était seul avec lui. Après le martyre de saint Paul, saint Luc prêcha dans l'Italie, la Gaule,



la Dalmatie, la Macédoine, l'Egypte et la Thébaïde. Il fut martyrisé dans un âge fort avancé.

L'empereur Constance fit transférer les reliques de saint Luc, de Patras en Achaïe, à Constantinople. On les y déposa dans l'église des Apôtres, avec celles de saint André et de saint Timothée.

SAINT JULIEN SABAS,

ANACHORÈTE EN MÉSOPOTAMIE.

Saint Julien, qui florissait dans le quatrième siècle, reçut, à cause de sa sagesse et de sa prudence, le surnom de Sabas, qui en syriaque signifie *grison* ou *vieillard*. Après avoir passé plusieurs années dans une caverne sombre et humide près de la ville d'Edesse, il se retira sur le mont Sina dans l'Arabie. Il joignait au travail des mains les pratiques d'une pénitence rigoureuse, et l'exercice continuel de la prière et de la méditation. Il vit en esprit Julien l'Apostat mourir en Perse, événement qui délivra l'Eglise des maux dont ce malheureux prince la menaçait. Les ariens abusant, sous le règne de Valens, de l'autorité que donnaient au saint ses éminentes vertus, il quitta sa solitude et vint à Antioche pour confondre publiquement ces hérétiques. Il opéra aussi plusieurs miracles dans cette ville. Lorsqu'il eut rendu un témoignage authentique à la vérité, il retourna dans sa cellule, et il continua d'instruire les disciples qui étaient venus se mettre sous sa conduite, et qui édifièrent l'Eglise longtemps encore après sa mort. Saint Chrysostome dit, en parlant de lui, que c'était un homme de prodiges. Il s'étend sur les honneurs qu'on lui rendit, tant de son vivant qu'après sa mort. Saint Julien Sabas est nommé dans le martyrologe romain, sous le 14 de janvier; mais les Grecs l'honorent le 18 et le 24 octobre.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA,

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

19 OCTOBRE.

Pierre naquit en 1499 à Alcantara, petite ville de la province d'Estramadure en Espagne. A peine faisait-il usage de sa raison, qu'il parais-


Digitized by Google

sait déjà rempli d'amour pour Dieu. Sa fidélité à accomplir ses devoirs, sa ferveur et son application à la prière le faisaient regarder comme une espèce de prodige. La mort lui enleva son père lorsqu'il finissait son cours de philosophie à Alcantara ; quelque temps après il fut envoyé à Salamanque pour y étudier le droit canonique.

En 1513, il fut rappelé dans sa patrie. Son premier soin fut de délibérer sur le genre de vie qu'il embrasserait. D'un côté, la fortune qui l'attendait dans le monde se présentait à lui ; mais de l'autre, il considérait les dangers auxquels on est exposé dans le siècle, les avantages et le bonheur de la solitude. Enfin la grâce l'emporta, et il résolut d'embrasser l'état religieux. Il fixa son choix sur l'ordre de Saint-François, et il en prit l'habit à seize ans, dans le couvent de Manjarez. Il s'y distingua par un zèle et une ferveur extraordinaires.

Quelques mois après sa profession, Pierre d'Alcantara fut envoyé dans un couvent situé près de Belviso dans un lieu solitaire. Trois ans après, on le fit supérieur d'un petit couvent qui venait d'être fondé à Badajoz, quoiqu'il n'eût encore que vingt ans. Le temps de sa supériorité expiré, il fut ordonné prêtre en 1524 ; et peu de temps après on le chargea d'annoncer la parole de Dieu. L'année suivante, il fut fait gardien du couvent de Placentia. Après son second gardiennat, il fut pendant six ans uniquement occupé du soin de prêcher l'Evangile aux peuples. Il paraissait dans les chaires sacrées comme un ange envoyé de Dieu pour inspirer l'esprit de pénitence aux pécheurs, et pour les embraser du feu de l'amour divin.

L'amour de la retraite étant toujours, pour ainsi dire, son inclination dominante, il pria ses supérieurs de lui permettre d'aller vivre dans quelque couvent solitaire, où il pût se livrer librement à l'exercice de la contemplation. Il obtint enfin ce qu'il demandait. On le mit dans le couvent de Saint-Onuphre à Lapa, près Soriana. Cette maison était dans une solitude affreuse. La permission de s'y retirer ne fut cependant accordée au saint qu'à condition qu'il en prendrait le gouvernement. Ce fut là qu'il composa son traité de *l'Oraison mentale*. Ce traité a été regardé comme un chef-d'œuvre par sainte Thérèse, par Louis de Grenade, par saint François de Sales et le pape Grégoire XV.

Jean III, roi de Portugal, étant informé de la réputation de sainteté dont jouissait le serviteur de Dieu, pria son provincial de le lui envoyer à Lisbonne. Le roi fut si satisfait de ses réponses et si édifié de toute sa conduite, qu'il le fit encore revenir quelque temps après.

Une grande division s'étant élevée parmi les habitants d'Alcantara, il



se rendit dans cette ville pour y rétablir la paix. Sa présence et ses discours produisirent l'effet qu'on en avait attendu. Les troubles cessèrent, et les semences de discorde furent étouffées. A peine cette affaire était-elle terminée, qu'on l'élut, en 1538, provincial de la province de Saint-Gabriel ou d'Estramadure.

Le temps de son provincialat étant expiré, il retourna l'année suivante à Lisbonne pour joindre le père Martin de Sainte-Marie, qui jetait les fondements d'une réforme austère, et qui était occupé à bâtir un ermitage sur des montagnes arides, appelées Arabida, et situées à l'embouchure du Tage. Saint Pierre anima la ferveur des religieux qui avaient embrassé la réforme, et leur proposa divers règlements qu'ils adoptèrent. Le père Jean Calas, général de l'ordre, étant venu en Portugal, voulut voir Pierre d'Alcantara; il lui fit une visite dans son ermitage. Il fut si édifié de ce qu'il avait vu, qu'il permit au père Martin de Sainte-Marie de recevoir des novices.

Pierre d'Alcantara fut chargé du noviciat pendant deux ans; en 1544 ses supérieurs le rappelèrent en Espagne. Il exerça les fonctions du ministère par obéissance; mais son attrait pour la contemplation lui fit demander la permission de demeurer dans les couvents les plus solitaires de l'ordre; quatre ans se passèrent de la sorte. Il fut rappelé en Portugal par le prince Louis, frère du roi. Durant les trois ans qu'il passa dans ce royaume, il donna la dernière perfection à la réforme d'Arabida, et en 1550 il fonda un nouveau couvent près de Lisbonne. Il retourna en Espagne, et arriva à Placentia en 1551. Deux ans après, il fut élu custode dans un chapitre général qui se tint à Salamanque.

En 1554 il forma le plan d'une congrégation qui suivrait une réforme encore plus austère que celle qui existait déjà. Mais il commença par se faire autoriser, en obtenant un bref du pape Jules III. Son projet fut aussi approuvé par la province d'Estramadure et par l'évêque de Coria, dans le diocèse duquel il essaya, avec un autre religieux, le genre de vie qu'il se proposait d'introduire.

Le comte d'Oropeza fit bâtir au saint deux nouveaux couvents sur ses terres; la réforme y fut établie, ainsi que dans plusieurs autres maisons. En 1561 ces différents couvents furent érigés en province. Saint Pierre d'Alcantara était commissaire de l'ordre, lorsqu'on le fit provincial de sa réforme. Il se rendit à Rome peu de temps après, et il demanda la confirmation de son institut. Le pape Paul IV, par une bulle du mois de février 1562, affranchit la congrégation du saint de la juridiction des franciscains conventuels, et la soumit au ministre général des obser-



Digitized by Google

vantins, avec la clause qu'elle suivrait toujours les règlements donnés par le saint réformateur.

L'empereur Charles-Quint s'était retiré, après son abdication, dans la province d'Estramadure, et il avait choisi pour sa demeure le monastère de Saint-Just. Ce prince crut devoir prendre Pierre d'Alcantara pour confesseur, dans la persuasion que personne n'était plus propre à le préparer à la mort. Mais le saint, qui prévoyait que cette espèce de ministère ne s'accordait point avec ses exercices ni avec son genre de vie, allégua diverses raisons pour ne point accepter la place qui lui était offerte, et il vint à bout d'obtenir le désistement de l'empereur.

Sainte Thérèse, qui l'avait connu particulièrement, l'ayant eu durant quelque temps pour directeur, nous a laissé le détail des austérités de ce grand saint. « Durant l'espace de quarante ans, dit-elle, il ne dor« mait qu'une heure et demie par jour, cette mortification lui fit le plus « de peine dans les commencements. Pour surmonter le sommeil, il se « tenait toujours debout ou à genoux, il dormait assis et la tête appuyée « sur un morceau de bois attaché à la muraille de sa cellule. Il ne man« geait qu'une fois en trois jours, il en passait quelquefois huit sans rien « prendre : c'était apparemment, ajoute sainte Thérèse, durant ses ex« tases et ses ravissements, dont j'ai été une fois témoin. Il était déjà fort « âgé lorsque je le connus. Son corps était si faible et si décharné, qu'il « ressemblait à un tronc d'arbre dont les racines desséchées s'étendent « de côté et d'autre. Il était fort affable, et quoiqu'il parlât peu, à moins « qu'on ne l'interrogeât, il répondait agréablement, car il avait un bon « esprit. »

Ce saint mourut dans le couvent d'Arenas, l'an 1562, âgé de soixantetrois ans, après avoir donné à tous les religieux de cette maison des leçons admirables d'humilité, de mortification et de patience.

SAINT BARSABIAS,

ABBÉ, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS EN PERSE.

20 OCTOBRE.

Eugène, disciple du grand saint Antoine, en parcourant l'Orient, fonda près de Nisibe un monastère nombreux dont il prit la conduite. Il en sortit de saintes colonies, qui se répandirent dans la Perse et la Syrie,



où par leurs prédications ils firent briller le flambeau de la vraie foi.

Barsabias, un de ces prédicateurs zélés, était abbé en Perse, et il avait sous sa conduite dix moines qu'il conduisait avec soin dans les voies de la perfection. Il fut aisément remarqué par les ennemis de Jésus-Christ. Ayant été arrêté au commencement de la grande persécution de Sapor, il fut cité devant le gouverneur de la province, et accusé de vouloir abolir en Perse la religion des mages. On arrêta en même temps ses dix moines. Ils furent tous chargés de chaînes et conduits dans la ville d'Astrahara, où le gouverneur faisait sa résidence. Ce juge inhumain inventa les supplices les plus cruels pour les tourmenter; enfin, furieux de se voir vaincu par leur courage, il les condamna à être décapités. Les martyrs allèrent avec joie au lieu de l'exécution, en chantant des hymnes et des psaumes à la gloire du Seigneur. Ils étaient environnés d'une troupe de soldats et de bourreaux. Une multitude innombrable de peuple les suivait aussi.

Le saint abbé demandait à Dieu de voir aller dans le ciel, avant lui, les âmes qui avaient été confiées à ses soins, et sa prière fut exaucée. Lorsqu'on commençait l'exécution, un mage qui passait avec sa femme, ses deux enfants et plusieurs domestiques, s'arrêta en voyant le peuple attroupé. Il fend la presse, et s'avance pour être instruit de ce qui se passait. Il aperçoit le saint abbé qui paraissait rempli de joie, chantait les louanges de Dieu, et prenait chacun de ses moines par la main, comme pour le présenter au bourreau. On lit dans les actes de nos saints martyrs que le mage vit une croix lumineuse sur les corps de ceux des moines qu'on avait mis à mort. Mais, quoi qu'il en soit des motifs de sa conversion, ce mage devint chrétien tout à coup, et il se sentit un désir ardent d'être réuni à ces généreux soldats de Jésus-Christ, qu'il voyait faire le sacrifice de leur vie avec tant de courage. Il descend donc de cheval, change d'habit avec le domestique qui l'avait suivi; puis, s'approchant de Barsabias, il le prie de l'admettre au nombre de ses disciples. L'abbé y consent, il le prend par la main après le dixième, et le présente au bourreau, qui lui coupe la tête sans le connaître. Barsabias, le père de tous ces martyrs, fut décapité le dernier. L'exemple du mage dont nous venons de parler toucha vivement sa famille, et elle se fit chrétienne. Nos saints martyrs souffrirent le 3 de juin, la troisième année de la grande persécution de Sapor, la trente-troisième du règne de ce prince, et la trois cent quarante-deuxième de Jésus-Christ. Saint Barsabias est nommé dans les ménologes des Grecs, et dans le martyrologe romain.

Digitized by Google

SAINT ZÉNOBE,

ÉVÊQUE DE FLORENCE.

La ville de Florence fut la patrie de saint Zénobe, qu'elle honore comme son patron, son protecteur et son principal apôtre. Ce saint naquit sur la fin du règne de Constantin le Grand. Il étudia sous d'excellents maîtres, et s'appliqua principalement à la philosophie. A force de chercher la sagesse, il découvrit l'extravagance et l'impiété de l'idolâtrie, dans laquelle il avait été élevé; puis ouvrant les yeux à la lumière de l'Evangile, il embrassa le christianisme.

La foi avait été plantée à Florence sous Romulus, Paulin et Frontin, que quelques auteurs appellent disciples de saint Pierre. Mais Lami a montré que leur mission était d'une date postérieure, et qu'on doit la mettre dans le second ou le troisième siècle. Selon Foggini, il n'est pas certain que saint Romulus, évêque de Fiesoli, à deux milles de Florence, ait fleuri avant le commencement du quatrième siècle. Mais il n'en est pas moins vrai que l'Evangile avait été prêché aux Florentins longtemps auparavant. On en trouve la preuve dans le martyre de saint Minias et de ses compagnons, des saints Crescius, Entius, etc., qui souffrirent durant les premières persécutions générales. Il est également certain que l'idolâtrie était encore la religion dominante de Florence lorsque saint Zénobe se fit chrétien.

Il reçut secrètement le baptême dans le lieu de sa naissance. Ses parents en furent très-irrités; ils s'élevèrent et contre le néophyte et contre l'évêque qui l'avait baptisé; ils prétendirent même qu'on avait par là lésé l'autorité paternelle. Zénobe leur répondit avec tant de douceur et de fermeté, il justifia si bien sa conduite et celle de l'évêque, que ses parents furent satisfaits. Quand il eut une fois mérité leur confiance, il ne lui fut pas difficile de les gagner à Jésus-Christ.

Désirant servir Dieu de la manière la plus parfaite et se préparer à exercer la fonction d'apôtre parmi ses compatriotes, il embrassa l'état ecclésiastique. N'étant encore que diacre, il prêcha l'Evangile avec autant de fruit que de réputation. Son mérite et ses vertus le firent connaître de saint Ambroise de Milan. Le pape Damase, qui le connut aussi, le fit venir à Rome. Après la mort de ce souverain pontife, il retourna à Florence, pour y cultiver une vigne qui demandait tous ses soins. Devenu évêque de cette ville, il se montra digne successeur des apôtres.


Digitized by Google

Il instruisait son peuple avec un zèle infatigable; et Dieu se plaisait quelquefois à confirmer par des miracles la vérité de la doctrine qu'il prêchait. Il mourut sous le règne d'Honorius. Ses reliques se gardent avec beaucoup de vénération dans la grande église de Florence. On lit son nom dans le martyrologe romain, sous le 25 de mai.

SAINTE URSULE ET SES COMPAGNES,

VIERGES ET MARTYRES.

21 OCTOBRE.

Pendant que les Saxons, encore païens, ravageaient l'Angleterre, un grand nombre d'anciens Bretons, qui habitaient cette île, s'enfuirent dans les Gaules, et s'établirent dans l'Armorique; d'autres passèrent dans les Pays-Bas, et s'arrêtèrent au château de Brittenbourg, près de l'embouchure du Rhin; c'est ce que prouvent d'anciens monuments et le témoignage des historiens cités par Ussérius.

Nos saintes martyres aimèrent mieux faire le sacrifice de leur vie que de perdre leur virginité, et elles furent mises à mort par l'armée des Huns, qui ravagèrent alors le pays où elles s'étaient réfugiées, et qui portèrent le fer et la flamme dans tous les lieux où ils passèrent. On convient que ces saintes étaient venues originairement de la Grande-Bretagne, et qu'Ursule était à leur tête pour les conduire et les encourager. Quoiqu'on les désigne en général sous le nom de vierges, il n'est pas hors de vraisemblance que quelques-unes aient été engagées dans l'état du mariage. La chronique de Sigebert met leur martyre en 453. Elles souffrirent près du Bas-Rhin, et furent enterrées à Cologne; on bâtit sur leur tombeau une église qui était fort célèbre en 643.

Sainte Ursule, qui conduisit au ciel tant de saintes âmes qu'elle avait formées à la vertu, est regardée comme le modèle des personnes qui s'appliquent à donner une éducation chrétienne à la jeunesse. Il s'est formé sous son invocation plusieurs établissements religieux pour l'éducation des jeunes filles. Le premier établissement que les Ursulines eurent en France fut fondé à Paris, en 1611, par Madeleine l'Huillier, dame de Sainte-Beuve.

Réflexions.

Rien de plus intéressant pour l'État et pour la religion que l'éduca-

Digitized by Google

tion de la jeunesse. Rien donc qui mérite plus d'être soutenu et encouragé que les établissements qui se proposent une fin si noble et si importante. Comment donc se fait-il que l'éducation de la jeunesse soit la chose la plus négligée? Les parents commencent le mal, et on le continue en se servant de méthodes vicieuses. On ne peut bien élever la jeunesse, à moins qu'on ne joigne un grand fonds de vertu à plusieurs qualités qui supposent une attention suivie et beaucoup d'expérience.

SAINT HILARION,

ABBÉ.

Saint Hilarion, le chef des cénobites de la Palestine, naquit à Thébate l'an 291. Ses parents, qui étaient païens, l'envoyèrent étudier à Alexandrie. Il eut le bonheur de tomber dans les mains d'un maître chrétien, qui, en lui enseignant les sciences humaines, l'instruisit de la science du salut. Il n'avait encore que douze ans, qu'il faisait déjà l'admiration des plus fervents chrétiens. Ses délices étaient d'assister aux assemblées des fidèles, où il les édifiait par une modestie toute angélique. Ce jeune chrétien ayant entendu parler de saint Antoine, la merveille de l'Egypte, voulut le voir. Il alla le trouver, et lui ayant fait connaître le désir qu'il avait de faire son salut, il passa quelques mois auprès de lui pour se former à la vie cénobitique.

Il quitta saint Antoine pour aller chercher une solitude dans la Palestine. Ayant appris la mort de son père et de sa mère, il céda à ses frères une partie de son bien, et donna le reste aux pauvres; et il se retira, n'étant encore âgé que de quinze ans, dans un désert près de Majume, où il se bâtit une grotte basse et étroite. Le travail, le jeûne, la prière faisaient son occupation. Le démon mit tout en usage pour traverser sa généreuse résolution, mais il ne put venir à bout de l'ébranler ni de lui faire quitter ses exercices. Quelque soin qu'il eût de se cacher, sa sainteté éclata par les guérisons miraculeuses des malades qui réclamaient son secours, et qui ne le faisaient jamais en vain. Un grand nombre de disciples vinrent se joindre à lui, et il fut obligé de bâtir plusieurs monastères, auxquels il donna des règles, et qu'il visitait tous les ans.

La dissipation que causait à ce saint abbé le gouvernement de plus de quatre mille solitaires, et le concours des personnes que sa réputa-

Digitized by Google



tion attirait auprès de lui, les unes pour être guéries, les autres pour profiter de ses instructions, lui firent prendre la résolution de quitter la Palestine pour passer en Egypte; mais le bruit de ses vertus et de ses miracles le trahissait toujours, et l'obligeait de fuir de désert en désert. Il vint se cacher dans l'île de Chypre, où il eut révélation du moment de sa mort; il s'y prépara avec un grand soin. Quelque sainte qu'eût été la vie qu'il avait passée dans la plus austère pénitence, il se sentit encore effrayé à l'approche des jugements de Dieu; mais, ranimant sa confiance par la considération des miséricordes de Jésus-Christ, il s'écria : *Que crains-tu, mon âme? il y a près de soixante-dix ans que tu sers Jésus-Christ, et tu crains de paraître devant lui?* En achevant ces paroles il expira l'an 371, âgé de quatre-vingts ans. Les miracles qu'il avait faits pendant sa vie se multiplièrent sur son tombeau.

SAINT PHILIPPE,

ÉVÊQUE D'HÉRACLÉE, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

22 OCTOBRE.

Philippe, attaché depuis longtemps à l'église d'Héraclée, métropole de la Thrace, lui avait rendu de grands services en exerçant successivement avec zèle les fonctions de diacre et de prêtre. Ses vertus l'ayant fait élire pour en être le pasteur, on vit en lui un évêque digne des temps apostoliques. Il se distingua surtout par sa prudence au milieu de la cruelle persécution de Dioclétien. Pour étendre et perpétuer l'œuvre de Dieu, il forma plusieurs disciples dans la connaissance des vérités de la religion et dans la pratique d'une piété solide. Deux eurent le bonheur d'être les compagnons de son martyre, le prêtre Sévère et le diacre Hermès. Celui-ci avait été le premier magistrat de la ville, charge qu'il avait remplie avec autant de zèle que de charité. Lorsqu'il eut pris la résolution de se consacrer au service de l'Église, il ne voulut plus vivre que du travail de ses mains.

Les premiers édits de Dioclétien contre la religion chrétienne ayant été publiés, plusieurs fidèles conseillèrent au saint évêque de sortir de la ville; mais il ne voulut pas même cesser d'aller à l'église. Il y exhortait son peuple à s'armer de courage et de patience, et à se préparer à la fête de l'Épiphanie qui approchait. Tandis qu'il prêchait la parole de


Digitized by Google

Dieu, le commandant vint, de la part du gouverneur, pour sceller la porte de l'église. « Pensez-vous, lui dit l'évêque, que notre Dieu soit « renfermé dans des murailles? Vous ne savez donc pas que c'est sur- « tout dans le cœur de ses serviteurs qu'il fait sa demeure? » Il continua d'assembler les fidèles devant la porte de l'église.

Le lendemain, des officiers mirent le scellé sur les livres sacrés, et Philippe fut arrêté avec plusieurs chrétiens. On les conduisit devant le gouverneur Bassus, et lorsqu'il fut assis sur son tribunal, il leur dit : « Lequel d'entre vous est le docteur des chrétiens? — C'est moi, répondit « Philippe. — *Bassus*. Vous ne pouvez ignorer que l'empereur a défendu « vos assemblées. Livrez-moi les vases d'or et d'argent dont vous vous « servez, ainsi que les livres que vous lisez. — *Philippe*. Nous remet- « trons entre vos mains les vases et le trésor de l'église : car c'est par « la charité, et non par des métaux précieux, que l'on honore notre « Dieu; mais quant à nos livres saints, vous n'avez pas droit de me les « demander, et il ne m'est pas permis de vous les livrer. » Le gouverneur fit appeler les bourreaux, et donna l'ordre de tourmenter le saint évêque, qui souffrit sans se plaindre. Hermès représenta à Bassus qu'il cherchait inutilement à détruire les livres où la vraie religion était contenue, et que jamais il n'anéantirait la parole de Dieu. Son zèle irrita le juge, qui le fit battre de verges. Il distribua les vases et les livres à ses officiers. Ensuite, pour faire sa cour aux idolâtres et pour effrayer les chrétiens, il fit conduire Philippe et les autres prisonniers dans la place publique par une troupe de soldats, et fit découvrir le toit de l'église. En même temps, les soldats brûlèrent les livres saints. Les flammes montèrent si haut, que les spectateurs en furent effrayés.

Philippe, informé de ce qui se passait, prit occasion du feu matériel pour parler des supplices dont Dieu menace les pécheurs. Pendant son discours on vit paraître Caliphronius, prêtre païen, avec ses ministres. Il venait avec tout ce qui était nécessaire pour offrir un sacrifice. Il fut immédiatement suivi du gouverneur, qu'environnait une grande multitude de peuple. Bassus pressa le saint évêque de sacrifier aux dieux, aux empereurs et à la fortune de la ville; puis, lui montrant une statue d'Hercule qui était d'un beau travail, il lui demanda si un tel dieu n'était pas digne de la plus grande vénération. Philippe ne lui répondit qu'en lui montrant l'absurdité d'un pareil culte, et en lui faisant sentir combien il était contraire à la raison d'adorer un vil métal, et l'ouvrage d'un statuaire qui était peut-être souillé des vices les plus honteux. Le gouverneur s'adressa ensuite à Hermès, pour l'engager à sacrifier; mais


Digitized by Google

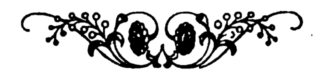
voyant que les menaces et les promesses étaient inutiles, il envoya les confesseurs en prison.

Sur ces entrefaites, le temps du gouvernement de Bassus expira, et Justin fut nommé pour le remplacer; c'était un homme d'un caractère violent et cruel. Zoïle, magistrat de la ville, ayant fait venir Philippe, Justin le pressa de sacrifier. « Je ne peux vous obéir, répondit Philippe, « parce que je suis chrétien. Au reste votre commission se borne à nous « punir de notre refus, et vous n'avez aucun droit sur notre volonté. — « Vous ignorez sans doute, dit Justin, quels tourments vous attendent? « — Vous pouvez me tourmenter, répliqua Philippe, mais vous ne me « vaincrez pas; rien ne sera capable de me faire sacrifier. » Justin ayant ordonné aux soldats de le lier par les pieds, on le traîna dans les rues de la ville. Son corps ne fut bientôt plus qu'une plaie. Les chrétiens le prirent dans leurs bras pour le reporter dans sa prison.

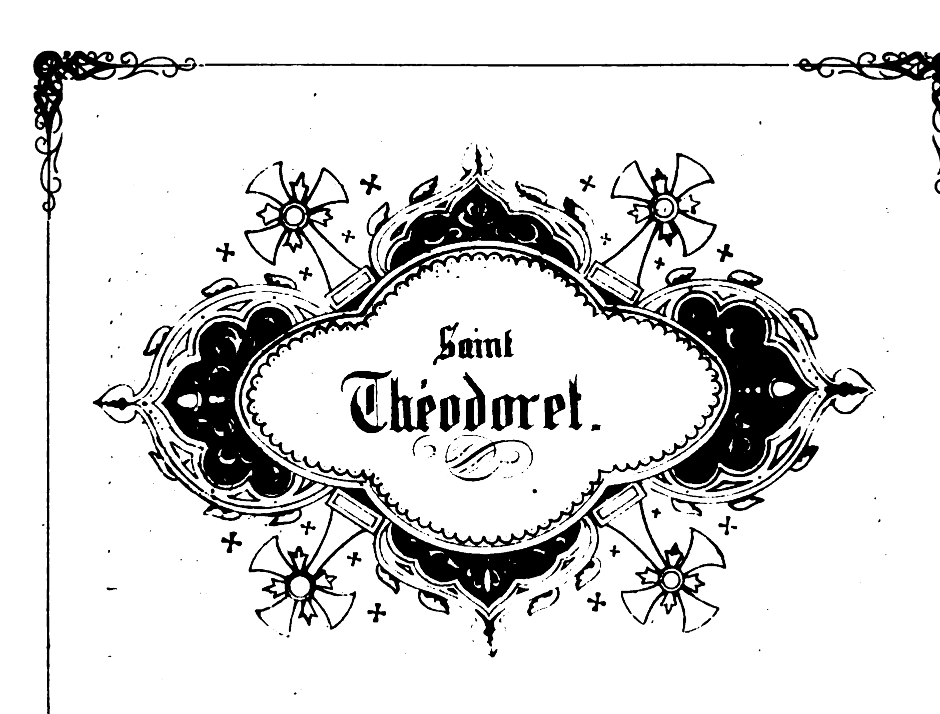
On fit aussi paraître devant Justin le prêtre Sévère. Après l'interrogatoire on le mit en prison. Hermès fut également interrogé et traité de la même manière que Philippe. Les trois martyrs souffrirent pendant sept mois les horreurs d'un cachot obscur et malsain. On les en tira ensuite pour les conduire à Andrinople, où on les enferma jusqu'à l'arrivée du gouverneur. Justin, dès le lendemain de son arrivée, envoya chercher Philippe, et le fit battre de verges si cruellement, que tout son corps en fut déchiré, et qu'on lui voyait même les entrailles. Trois jours après, Justin fit comparaître de nouveau les saints martyrs devant son tribunal. Après les avoir inutilement pressés de sacrifier, il les condamna à être brûlés. On fut obligé de porter Philippe au supplice, parce qu'il n'avait pas la force de marcher. Les saints martyrs ne cessèrent de louer Dieu qu'en cessant de vivre.

Le prêtre Sévère, qui était toujours en prison, apprit le martyre de Philippe et d'Hermès. Il se réjouit de leur triomphe, et demanda la grâce de le partager, puisqu'il avait aussi confessé le nom de Jésus-Christ. Sa prière fut exaucée, et il souffrit trois jours après.

L'ordre de brûler les saintes Ecritures et de détruire les églises montre que les trois martyrs souffrirent après les premiers édits de l'empereur Dioclétien. Ils sont nommés dans les martyrologes sous le 22 d'octobre.




Digitized by Google



PRÊTRE, MARTYR.

23 OCTOBRE.

Julien, oncle de l'empereur de ce nom, et apostat comme lui, était devenu gouverneur de l'Orient, dont Antioche était la capitale. Ayant appris qu'il y avait une grande quantité de vases d'or et d'argent dans le trésor des principales églises des catholiques, il résolut de s'en emparer; et pour y parvenir plus facilement, il publia un édit qui bannissait tous les ecclésiastiques de la ville. Théodoret, qui, durant le règne de l'empereur Constance, avait montré beaucoup de zèle pour la destruction des idoles, et bâti des églises et des oratoires sur les tombeaux des martyrs, était chargé de la garde des vases sacrés du culte catholique. Il ne voulut point abandonner ceux qu'on lui avait confiés, et il continua d'assembler les fidèles pour les instruire et pour offrir le sacrifice. Le comte Julien le fit arrêter, et on le lui amena les mains liées

Digitized by Google

derrière le dos. Lorsqu'il le vit devant lui, il lui fit des reproches sur ce qu'il avait renversé les statues des dieux et bâti des églises sous le règne précédent. Théodoret avoua tout, et dit à Julien qu'il avait autrefois adoré lui-même le Dieu des chrétiens, et qu'en abandonnant son culte il s'était rendu coupable de la plus criminelle apostasie. Julien, furieux, ordonna qu'on le frappât au visage; ensuite il le fit attacher à quatre pieux, et on lui tira les jambes et les bras avec des cordes et des poulies; puis on l'étendit sur le chevalet, et tandis que son sang ruisselait de toutes parts, Julien lui disait : « Je vois que vous ne sentez pas « assez vos tourments. — Je ne les sens point, répondit le martyr, parce « que Dieu est avec moi. » Julien lui fit appliquer des torches ardentes sur les côtés. Durant cette horrible torture, le saint levait les yeux au ciel, et priait Dieu de glorifier son nom dans tous les siècles. A l'instant les bourreaux tombèrent le visage contre terre. Le comte lui-même fut effrayé; mais, reprenant son caractère cruel, il ordonna aux bourreaux d'appliquer de nouveau leurs torches contre le corps du martyr. Ceux-ci refusèrent d'obéir, en disant qu'ils avaient vu des anges s'entretenir avec Théodoret. Julien, furieux, commanda qu'on allât les précipiter dans la mer. « Devancez-moi, mes frères, leur dit Théodoret; je vous suivrai « en vainquant l'ennemi; » et comme Julien demandait quel était cet ennemi : « C'est, reprit le martyr, le démon pour lequel vous combattez. « Jésus-Christ, le Sauveur du monde, est celui qui donne la victoire. » Julien, qui ne pouvait plus contenir sa fureur, menaça Théodoret de lui ôter la vie sur-le-champ. « C'est tout mon désir, lui dit le saint. Pour « vous, vous mourrez dans votre lit, en souffrant d'horribles tourments. « Votre maître, qui se flatte de vaincre les Perses, sera lui-même vaincu; « une main inconnue lui ôtera la vie, et il ne verra plus les terres des « Romains. » Le comte condamna le saint à être décapité, et la sentence fut exécutée en 362.

Le jour même du martyre de ce saint, Julien, conformément à l'ordre de l'empereur, fit enlever les effets de l'église d'Antioche. Il était accompagné de deux autres apostats, Félix et Elpidius. Les vases sacrés furent profanés de la manière la plus indigne. Mais les impiétés de ces apostats ne restèrent pas longtemps impunies. Le comte Julien passa la nuit suivante dans des inquiétudes mortelles. Le lendemain matin il présenta à l'empereur l'inventaire des effets qu'il avait enlevés aux chrétiens ; et il raconta ce qu'il avait fait par rapport à Théodoret, s'imaginant par là faire sa cour à l'empereur. Mais le prince lui dit ouvertement qu'il n'approuvait point que l'on mît les chrétiens à mort pour cause de

Digitized by Google

religion ; « c'est donner, dit-il, de l'avantage aux chrétiens, qui ne manqueront pas de faire de Théodoret un saint et un martyr. » Le soir, Julien ressentit une violente douleur d'entrailles, ses intestins se corrompirent, et il vomissait les excréments par la bouche. Il se forma dans les parties corrompues une quantité prodigieuse de vers, et tout l'art des médecins fut inutile. Les trois derniers jours de sa vie, il s'exhala de son corps une puanteur qu'il ne pouvait supporter lui-même. Félix et Elpidius eurent également une fin malheureuse. L'empereur lui-même, ayant été blessé en Perse d'un trait lancé par une main inconnue, expira dans la rage et le désespoir le 26 juin 363. Ainsi s'accomplit la prédiction du bienheureux martyr.

SAINT ROMAIN,

ÉVÊQUE DE ROUEN.

Romain sortait d'une famille française où la naissance était jointe à la vertu. Ses parents, qui le regardaient comme le fruit de leurs prières et de leurs aumônes, prirent un grand soin de son éducation. Ils le formèrent surtout à la piété. Quand il fut en âge de paraître dans le monde, on l'envoya à la cour de Clotaire II, le troisième roi français qui réunissait toute la monarchie. Il mérita l'estime et la confiance de ce prince, qui l'éleva depuis à la dignité de référendaire ou de chancelier.

Après la mort de Hidulphe, évêque de Rouen, laquelle arriva en 626, on élut Romain pour le remplacer. Ce choix fut unanimement approuvé. Le saint voulut inutilement faire des représentations ; on n'y eut aucun égard. A peine eut-il reçu l'onction épiscopale, qu'il employa tous les moyens propres à détruire dans son diocèse les restes de l'idolâtrie. Il abattit quatre temples dédiés à Vénus, à Mercure, à Jupiter et à Apollon. Le premier était dans la ville de Rouen.

Les affaires de son diocèse l'ayant appelé à la cour de Dagobert, il y apprit qu'une inondation de la Seine faisait de grands ravages dans la ville. Il part aussitôt, et vole au secours de son troupeau. A son arrivée, il se met en prières, et, tenant un crucifix à la main, il s'avance du côté de la rivière, qui rentre dans son lit.

Mais si les miracles du saint évêque excitent notre admiration, ses éminentes vertus doivent encore plus particulièrement fixer notre attention. Il macérait son corps par des austérités continuelles ; et après

avoir consacré les jours aux fonctions pénibles du ministère, il donnait les nuits à l'oraison. Il bannit par son zèle le vice et la superstition, et il veillait également au salut de son âme et à la sanctification de son troupeau. Il y avait treize ans qu'il gouvernait son diocèse, lorsque Dieu lui fit connaître qu'il approchait de sa fin. Comme sa vie avait été une préparation continuelle à la mort, il ne fut point effrayé de cet avertissement; il redoubla de ferveur dans ses prières, et d'austérité dans sa pénitence, afin de se rendre encore plus digne de paraître devant Dieu. Il mourut le 23 octobre 639, et eut saint Ouen pour successeur. On l'enterra dans l'église de Saint-Godard, l'un de ses prédécesseurs; mais dans le onzième siècle, son corps fut porté dans la cathédrale. En 1179, Rotrou, archevêque de Rouen, fit faire une châsse plus riche que la première, et on y renferma le corps du saint; c'est celle que l'on connaît sous le nom de *fierte de saint Romain.*

SAINT FÉLIX,

ÉVÊQUE EN AFRIQUE, MARTYR.

24 OCTOBRE.

Au commencement de la persécution de Dioclétien, un grand nombre de chrétiens eurent la faiblesse de livrer nos divines Écritures aux infidèles pour être brûlées. Plusieurs même imaginèrent différents prétextes, afin de diminuer ou d'excuser ce crime, comme s'il pouvait être permis de concourir à une action impie. Félix, évêque de Thibare, dans la province proconsulaire d'Afrique, ne se laissa point entraîner par le nombre des coupables. La chute de ses frères ne fit qu'exciter sa vigilance et ranimer son courage. Magnilien, magistrat de la ville de Thibare, s'étant saisi de sa personne, lui ordonna inutilement de livrer les Écritures qui appartenaient à son église : il répondit qu'il laisserait plutôt brûler son corps que de se rendre coupable d'un tel crime. Magnilien le fit conduire au proconsul qui était à Carthage, lequel le renvoya au préfet du prétoire qui se trouvait alors en Afrique. Celui-ci, irrité de la généreuse liberté avec laquelle Félix confessait la foi, ordonna qu'on le chargeât de chaînes pesantes, et qu'on le renfermât dans une étroite prison. Neuf jours après, il le fit embarquer pour l'Italie, afin qu'il comparût devant l'empereur. Le saint, placé au fond du vaisseau, fut quatre jours sans boire ni manger. Enfin on prit terre à Agrigente en Sicile. Les chrétiens

Digitized by Google

de cette île reçurent Félix d'une manière honorable dans tous les lieux où il passa. Quand on fut à Venouse dans la Pouille, on lui ôta ses chaînes, pour l'obliger, à force de tourments, de déclarer s'il avait les Écritures. Il répondit affirmativement, mais en même temps il protesta qu'il ne les livrerait jamais. Le préfet, désespérant de vaincre sa constance, le condamna à être décapité. Étant arrivé au lieu de l'exécution, il rendit grâces à Dieu de la miséricorde qu'il exerçait à son égard, et reçut avec joie le coup qui termina sa vie en 303. Il était âgé de cinquante-six ans.

SAINT MAGLOIRE,

ÉVÊQUE RÉGIONNAIRE, ABBÉ DE COL.

Saint Magloire naquit dans la Grande-Bretagne, sur la fin du cinquième siècle. Il était cousin germain de saint Samson. On les mit l'un et l'autre sous la conduite de l'abbé Iltut, disciple de saint Germain d'Auxerre, qui prit un soin particulier de les former aux sciences et à la piété. Lorsqu'ils furent en âge de se décider sur le choix d'un état de vie, Samson se retira dans un monastère. Magloire retourna chez ses parents, et continua d'y pratiquer toutes les vertus chrétiennes.

Amon, père de Samson, fut attaqué d'une maladie dangereuse quelque temps après. Il envoya chercher son fils, et s'humilia devant Dieu, dont il implora la miséricorde. La santé lui ayant été rendue, il renonça à ses biens pour se consacrer au Seigneur. Cet exemple eut des suites si heureuses, que Magloire et toute sa famille résolurent de quitter le monde : ils distribuèrent leurs biens aux pauvres et aux églises; après quoi, Magloire et son père prirent l'habit monastique dans la même maison que Samson.

Lorsque saint Samson eut été sacré évêque régionnaire, il s'associa saint Magloire, qui avait été élevé au diaconat, et l'emmena avec lui dans l'Armorique pour l'aider dans ses travaux apostoliques et à la propagation de l'Évangile. Le roi Childebert appuya de son autorité les saints missionnaires, qui furent bientôt en état de fonder quelques monastères. Samson fit sa résidence dans celui de Dol, et donna la conduite de celui de Kerfunt ou Kerfuntée à saint Magloire, qu'il ordonna prêtre, afin qu'il pût lui succéder dans l'exercice des fonctions épiscopales.


Digitized by Google

Magloire, à l'exemple de son prédécesseur, prêcha l'Évangile aux Bretons qui habitaient sur les côtes. Ces peuples étaient chrétiens, au moins pour la plupart; mais les malheurs des guerres avaient affaibli en eux la connaissance de Jésus-Christ, et l'avaient presque entièrement effacée dans plusieurs. Le saint continua de vivre avec ses moines, comme par le passé. Il ne quittait point le cilice, et ne se nourrissait que de pain d'orge et de légumes. Après trois ans d'épiscopat, il forma le projet d'aller vivre dans la solitude, croyant que Dieu exigeait de lui cette entière séparation du monde. Il se fit remplacer par Budoc, dont il connaissait le zèle, les lumières et les vertus. Magloire redoubla ses austérités; et, brûlant du désir d'être uni à Dieu de la manière la plus intime, il évitait, autant qu'il lui était possible, de converser avec les hommes. Mais la réputation de sa sainteté découvrit bientôt le lieu de sa retraite. On s'y rendait de toutes parts pour trouver du soulagement dans les besoins de l'âme et du corps. Le saint, ne pouvant plus supporter cette affluence de peuple qui venait le visiter, résolut de se retirer dans quelque solitude où il pût être entièrement inconnu du monde. Mais Budoc, qu'il consulta, le rassura en lui faisant entendre que les bonnes œuvres qu'il faisait devaient lui faire sacrifier son goût particulier pour la retraite. Il resta donc dans l'état où il était, et ses miracles rendirent de jour en jour son nom plus célèbre.

Le comte Loiescon, qu'il avait guéri de la lèpre, lui ayant donné une terre dans l'île de Jersey, il y bâtit une église et y fonda un monastère où il rassembla plus de soixante religieux. Durant la famine qui suivit la mort du roi Chilpéric, il pourvut à la subsistance d'une infinité de personnes qui étaient dans le besoin. Quoique les provisions du monastère fussent épuisées, il ne diminua point le nombre de ses religieux, ainsi qu'on le lui avait conseillé; il mit en Dieu sa confiance, et il en recueillit bientôt les fruits. Un vaisseau chargé de vivres arriva dans l'île, et y apporta les secours dont on manquait.

La nuit de Pâques de l'année suivante le saint fut averti par le ciel de la proximité du jour de sa mort. Il ne sortit plus de l'église, à moins qu'il n'y fût contraint par la nécessité ou par l'utilité du prochain. Il répétait souvent ces paroles du Psalmiste : *Je ne demande qu'une chose au Seigneur : c'est de demeurer dans sa maison tous les jours de ma vie.* Il mourut six mois après. On met sa mort au 24 octobre 575. Il était âgé d'environ quatre-vingts ans. Durant les guerres des Normands, ses reliques et celles de plusieurs autres saints furent portées à Paris, et déposées dans l'église de Saint-Barthélemi, puis dans la chapelle de Saint-

Georges, située hors des murs de la ville. On les transféra ensuite dans l'église de Saint-Jacques, dite depuis de Saint-Magloire.

SAINTS CRESPIN ET CRESPINIEN,

MARTYRS A SOISSONS.

25 OCTOBRE.

Les noms de saint Crespin et saint Crespinien sont très-célèbres dans l'Église de France. Ils vinrent de Rome au milieu du troisième siècle, avec saint Quentin et d'autres hommes apostoliques, pour prêcher la foi dans les Gaules. Arrivés à Soissons, ils y fixèrent leur demeure. Le jour, ils annonçaient Jésus-Christ, et la nuit ils travaillaient pour se procurer de quoi subsister et fournir aux besoins des pauvres qu'ils voulaient soulager. Une tradition fort ancienne dit qu'ils choisirent la profession de cordonnier, quoiqu'ils fussent d'une famille distinguée. On ajoute qu'ils étaient frères. Leurs instructions, fortifiées par la sainteté de leur vie, convertirent un grand nombre d'idolâtres. Il y avait plusieurs années qu'ils vivaient de la sorte, lorsque l'empereur Maximien-Hercule vint dans la Gaule-Belgique. Les saints lui furent dénoncés comme des ennemis des dieux de l'empire. Il les fit arrêter, et ordonna qu'ils fussent conduits devant Rictio-Vare, gouverneur de cette partie de la Gaule où était Soissons, et connu pour le plus implacable ennemi des chrétiens. Il interrogea nos saints martyrs, et leur confession aussi glorieuse qu'intrépide sur la foi de l'Évangile fut suivie de l'ordre donné pour qu'ils fussent tourmentés. Leur joie et leur constance en souffrant pour Jésus-Christ les firent enfin condamner à perdre la tête. Ils furent martyrisés en 287. Dès le sixième siècle, on bâtit à Soissons une église sous leur invocation, et saint Éloi enrichit la châsse de leurs reliques de divers ornements.

Réflexions.

L'exemple des saints confondra toujours cette multitude de chrétiens qui se font des obligations de leur état et de leur sollicitude des besoins de la vie un prétexte habituel pour se dispenser de l'observation des lois de Dieu et des préceptes de l'Eglise. Toutes les conditions, tous les sexes, tous les âges, ont eu des saints qui, toujours fidèles à Dieu, rap-

Digitized by Google

portèrent tout à sa gloire, jusque dans leurs actions les plus communes. La charité les anima, la patience les sanctifia; la grâce qu'ils obtinrent par la prière les soutint. Imitons-les, un jour nous partagerons leur gloire.

SAINT BONIFACE,

PAPE.

Boniface, qui succéda à Zozime sur le siége de l'Église de Rome, le 29 décembre 418, était un prêtre avancé en âge, d'une vertu éminente, et très-versé dans la connaissance de la discipline ecclésiastique. On voit, par la relation de son élection, que le clergé de Rome et les évêques voisins envoyèrent à l'empereur Honorius, qu'on l'avait élu contre sa propre volonté. Son élévation déplut à trois évêques et à quelques particuliers qui leur étaient attachés. Ceux-ci donnèrent leurs suffrages à un nommé Eulalius, homme intrigant et ambitieux. De là l'origine d'un schisme.

Symmaque, préfet de Rome, en instruisit l'empereur Honorius, qui faisait alors sa résidence à Ravenne. Ce prince fit assembler un synode pour décider la question. Les Pères du synode demandèrent qu'on assemblât un plus grand nombre d'évêques; ils portèrent cependant quelques décrets provisoires auxquels Eulalius refusa de se soumettre. Le concile le condamna juridiquement et confirma l'élection de Boniface.

Ce souverain pontife se fit principalement remarquer par sa douceur et son amour pour la paix; mais il n'en montra pas moins de fermeté contre les évêques de Constantinople, qui voulaient étendre leur juridiction jusque dans l'Illyrie et dans certaines provinces qui, quoique soumises alors à l'empire d'Orient, avaient toujours été dépendantes du patriarcat d'Occident. Il sut aussi maintenir avec vigueur les droits de Rufus, évêque de Thessalonique, son vicaire dans la Thessalie et la Grèce, et il exigea que les élections d'évêques faites dans ces contrées fussent toujours confirmées par Rufus et ses successeurs, conformément à l'ancienne discipline. Il soutint encore les priviléges des métropoles de Narbonne et de Vienne, et les affranchit de la juridiction de la primatie d'Arles. Il montra un grand zèle contre les pélagiens, et témoigna une haute estime pour saint Augustin, qui lui adressa *quatre livres contre*

Digitized by Google

Pélage. Il eut occasion d'écrire plusieurs lettres pour le bien de l'Église. Dans la troisième, adressée à Rufus, on lit ces paroles : « Le bienheureux Pierre, apôtre, reçut de Notre-Seigneur le gouvernement de toute l'Église, qui était fondée sur lui. »

Saint Boniface mourut sur la fin de l'année 422, et fut enterré dans le cimetière de Sainte-Félicité, sur la voie Salarienne, qu'il avait décoré de son vivant. Il avait fait aussi de riches présents aux églises de Rome. Il est nommé, dans le martyrologe romain, sous le 25 d'octobre.



SAINT ÉVARISTE,

PAPE ET MARTYR.

26 OCTOBRE.

Saint Évariste succéda au pape saint Anaclet, sous le règne de Trajan, gouverna l'Église neuf ans, et mourut en 112. On ne peut douter de son zèle ni de sa vigilance pastorale, d'après ce que saint Ignace d'Antioche nous apprend de la conduite que tenaient les fidèles de Rome du temps de ce saint pape. Ils étaient comme des modèles dignes d'être proposés aux fidèles des autres Églises par la sainteté de leur vie, par la pureté de leur doctrine, par la charité qui les unissait entre eux, par leur éloignement pour le schisme. Les pontificaux et la plupart des martyrologes lui donnent le titre de martyr ; on lui attribue l'institution des cardinaux-prêtres, parce qu'il fut le premier qui divisa Rome en *titres* ou paroisses, assignant un prêtre à chacune. Il institua aussi les sept diacres qui devaient accompagner l'évêque. Il donna trois fois les ordres au mois de décembre, temps où les ordinations se faisaient ordinairement. Amalaire en assigne plusieurs raisons morales et mystiques. D'autres auteurs pensent que les évêques conféraient les ordres en avent, parce qu'ils étaient alors moins occupés qu'en tout autre temps, surtout qu'en carême et à la Pentecôte. Les ordinations se faisaient toujours dans les saisons que l'on sanctifiait spécialement par le jeûne et la prière. Saint Évariste fut enterré au Vatican, près du tombeau de saint Pierre.

Réflexions.

Les disciples des apôtres, en méditant assidûment les vérités célestes,


Digitized by Google

concevaient un tel dégoût pour les biens créés, qu'ils étaient véritablement citoyens du ciel ; c'était là qu'ils rapportaient toutes leurs pensées et toutes leurs affections, qu'ils dirigeaient toutes leurs actions. Si la plupart des chrétiens sont aujourd'hui si terrestres, s'ils perdent si facilement l'éternité de vue, c'est qu'ils ne sont plus animés du même esprit que les premiers fidèles ; c'est qu'ils sont enfants de ce monde, esclaves de ses vanités et de leurs propres passions. Réformons nos cœurs, et pénétrons-nous bien de l'esprit de Jésus-Christ, ou n'espérons point avoir part à ses promesses.

SAINT RUSTIQUE,

ÉVÊQUE DE NARBONNE.

Rustique, né dans la Gaule narbonnaise vers la fin du règne de l'empereur Théodose Ier, était fils d'un saint évêque nommé Bonose, et neveu d'un autre évêque nommé Arator. Sa mère, recommandable par sa piété, prit le plus grand soin de son éducation. Elle l'envoya à Rome pour le perfectionner dans les sciences, qu'il avait étudiées sous les plus habiles maîtres des Gaules.

De retour dans sa patrie, Rustique embrassa la vie monastique. Saint Jérôme lui écrivit, en 412 ou 413, une lettre où il lui donnait d'excellentes instructions sur la conduite qu'il devait tenir dans ce nouvel état, et sur les moyens qu'il devait employer pour en acquérir et en conserver les vertus. Il l'exhortait à suivre les exemples de saint Exupère, évêque de Toulouse, et de plusieurs prélats et prêtres de son pays. Il lui recommandait de profiter des instructions du savant Procule, évêque de Marseille, qu'il avait si souvent occasion de voir et d'entendre. Rustique était alors dans un monastère de cette ville. Procule l'attacha depuis à son église, et l'ordonna prêtre avec Vénérius, religieux du même monastère. Celui-ci devint dans la suite évêque de Marseille.

Saint Rustique fut élevé sur le siége de Narbonne vers l'an 427 ou 430. On ne sait presque rien de l'histoire de son épiscopat. Une inscription gravée de son temps, et qui existe encore, montre qu'il fit bâtir une grande église à Narbonne. Il reçut avec beaucoup de charité les chrétiens d'Afrique et de Mauritanie, que la tyrannie des Vandales avait obligés à se retirer dans les Gaules. Mais il trouva que la plupart d'entre eux étaient fort ignorants : plusieurs ne savaient s'ils avaient été bapti-


Digitized by Google

sés par des ariens ou par des catholiques ; d'autres ne savaient pas même s'ils avaient reçu le baptême. Rustique écrivit au pape saint Léon pour le consulter sur cette difficulté et sur quelques autres points concernant la discipline et les mœurs. Le saint pontife éclaircit tous ses doutes dans la réponse qu'il lui adressa. Il ranima son courage, que divers scandales avaient affaibli, et le détourna du dessein qu'il avait formé de quitter l'épiscopat. Quelques années après, saint Rustique assista au synode, qui reçut avec joie la lettre de saint Léon à Flavien de Constantinople, et qui condamna les hérésies de Nestorius et d'Eutychès. On met la mort du saint évêque de Narbonne vers l'an 462. Il est nommé, dans le martyrologe romain, sous le 26 d'octobre.

SAINT FRUMENCE,

APOTRE DE L'ÉTHIOPIE

27 OCTOBRE.

Un philosophe nommé Métrodore, voyageant pour acquérir de nouvelles connaissances, pénétra jusque dans la Perse et l'Inde ultérieure, nom sous lequel l'Ethiopie était connue des anciens. A son retour, il présenta à l'empereur Constantin le Grand, qui depuis peu était devenu maître de l'Orient, des pierres précieuses et d'autres curiosités, en assurant que sa collection aurait été plus complète si Sapor, roi de Perse, n'en eût enlevé une partie.

Mérope, philosophe de Tyr, encouragé par le succès de Métrodore, entreprit le même voyage par un semblable motif. Mais Dieu, qui dirige toutes les démarches des hommes lors même qu'ils ne pensent point à lui, avait des desseins dont nous verrons bientôt l'exécution. Mérope mena avec lui Frumence et Edèse, ses neveux, de l'éducation desquels il s'était chargé. Son voyage achevé, il s'embarqua pour revenir dans sa patrie. Le vaisseau qui le portait avec ses neveux, encore enfants, s'arrêta dans un port pour y faire les provisions nécessaires à l'équipage. Les barbares du pays, alors en guerre avec les Romains, pillèrent le vaisseau et passèrent au fil de l'épée tous ceux qui le montaient. Edèse et Frumence, assis sous un arbre à quelque distance de là, étudiaient et préparaient leurs leçons. Les barbares les ayant trouvés, furent touchés de leur innocence et de leur candeur ; ils les conduisirent à leur

roi, qui faisait sa résidence à Axuma, qui n'est plus qu'un village de l'Abyssinie.

Le prince, qui remarqua de l'esprit et d'heureuses dispositions dans les deux enfants, prit un soin particulier de leur éducation. Il fit, depuis, Edèse son échanson, et Frumence son trésorier et son secrétaire d'Etat. Il les honora de sa plus intime confiance tant qu'il vécut. Etant près de mourir, il les remercia de leurs services, et, pour les en récompenser, il leur donna la liberté. La reine, qui gouverna en qualité de régente pour son fils aîné encore en bas âge, les pria de rester à la cour et de l'aider de leurs conseils. Elle ne tarda pas à ressentir les effets de leur vertu et de leur capacité.

Frumence, qui avait la principale part aux affaires, et qui désirait faire connaître l'Evangile aux Éthiopiens, engagea plusieurs marchands chrétiens qui se trouvaient dans le pays à s'y établir. Il leur obtint de grands priviléges, et leur facilita tous les moyens de professer leur religion. Sa ferveur et ses exemples contribuèrent beaucoup à rendre le christianisme respectable aux infidèles.

Lorsque le jeune roi fut en âge de gouverner par lui-même, les deux frères quittèrent les places qu'ils occupaient, malgré les instances que l'on fit pour les retenir à la cour. Edèse retourna à Tyr, où il fut ordonné prêtre. Mais Frumence, qui avait extrêmement à cœur la conversion de l'Ethiopie, prit la route d'Alexandrie afin de prier saint Athanase d'envoyer un évêque dans ce pays pour achever la conversion d'un peuple si bien disposé. Saint Athanase assembla un synode, et tous les évêques qui le composaient décidèrent que personne n'était plus propre que Frumence à consommer la bonne œuvre qu'il avait commencée. Il fut donc sacré évêque des Ethiopiens.

Frumence, revêtu du caractère épiscopal, retourna à Axuma. Ses discours et ses miracles opérèrent un très-grand nombre de conversions. Aucune nation peut-être n'embrassa le christianisme avec plus d'ardeur et de courage. Le roi et son frère, qu'il avait associé au trône, reçurent le baptême, et contribuèrent beaucoup par leur ferveur à la propagation de l'Evangile.

Saint Frumence continua d'instruire et d'édifier son troupeau jusqu'à sa mort, dont on ignore l'année. L'Église grecque et l'Église latine l'honorent comme l'apôtre de l'Ethiopie.

Réflexions.

Nous voyons, dans les annales de l'Eglise, que dans tous les siècles,

Digitized by Google

depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours, quelques nouvelles nations ont été ajoutées au domaine de Jésus-Christ, et que l'apostasie de celles qui avaient quitté les voies de la vérité a été réparée par de nouvelles acquisitions. C'est là l'ouvrage du Très-Haut, c'est l'effet de sa grâce toute-puissante. C'est le Seigneur qui fait fructifier dans les cœurs la semence céleste que les ouvriers évangéliques y ont jetée ; c'est lui qui anime de son esprit ces zélés successeurs des apôtres, dont il daigne faire les instruments de sa miséricorde. Nous ne saurions donc trop le remercier du bienfait inestimable de la foi, dont nous sommes redevables à son infinie bonté. A quel châtiment ne doivent pas s'attendre ceux qui ne correspondront point avec fidélité à une si grande grâce !

SAINTE ANASTASIE,

VIERGE ET MARTYRE.

Une des plus illustres victimes qu'immola le tyran Valérien fut Anastasie. Elle était originaire de Rome, et sortait d'une famille distinguée. Ses parents, qui étaient chrétiens, l'avaient élevée avec soin dans l'esprit du christianisme, et les délices de cette sainte fille étaient la prière, le jeûne et tous les autres exercices de piété. Elle perdit ses parents à l'âge de vingt ans ; dès lors elle ne songea plus qu'à se consacrer tout entière à Dieu. Elle entra dans une société de saintes filles dévouées à Jésus-Christ, et qui vivaient sous la conduite d'une vertueuse supérieure nommée Sophie. Les progrès étonnants que cette fervente chrétienne faisait dans la vertu lui attirèrent l'admiration de ses compagnes, et le bruit s'en répandit dans Rome.

Valérien, informé de la vertu et de la beauté d'Anastasie, ordonna à Probus, préfet de la ville, de ne rien épargner pour la gagner à ses dieux. Le préfet fait enlever la sainte et se la fait amener dans son palais. Charmé des grâces de sa personne, il met en usage les adresses les plus séduisantes pour l'engager à renoncer à Jésus-Christ ; il lui promet une des premières places de la cour si elle veut sacrifier aux dieux. Anastasie ayant répondu qu'elle méprisait ses idoles, et qu'étant chrétienne elle n'adorerait jamais qu'un seul Dieu qui a créé le ciel et la terre, aussitôt le tyran en fureur commande qu'on la mette à la torture, qu'on lui brûle les côtés avec des torches ardentes, qu'on lui casse


Digitized by Google

les dents à coups de bâton. Toutes ces cruautés ne purent empêcher la chaste héroïne de chanter les louanges de Jésus-Christ. Enfin le tyran, désespérant de l'ébranler, lui fit couper les bras, les jambes et la tête. Tel fut le combat dans lequel Anastasie remporta une palme immortelle le 27 octobre 249.

SAINT SIMON,

SURNOMMÉ LE ZÉLÉ, APOTRE.

28 OCTOBRE.

On donne à saint Simon les surnoms de Cananéen, de Canaanite et de Zélé, pour le distinguer de saint Pierre, et de saint Siméon qui succéda sur le siége de Jérusalem à saint Jacques le Mineur son frère. Quelques auteurs ont conclu du premier de ces surnoms que le saint apôtre était né à Cana en Galilée, et certains Grecs modernes ajoutent qu'il était l'époux des noces où le Seigneur changea l'eau en vin. On ne peut au moins douter qu'il ne fût Galiléen. Théodoret dit qu'il était de la tribu de Zabulon ou de Nephthali.

Si l'on en croit Nicéphore-Calixte, le surnom de Zélé ne fut donné à saint Simon qu'après qu'il eut été appelé à l'apostolat, à cause de son zèle et de son attachement pour son divin maître. D'ailleurs, selon le même auteur, il s'était toujours montré fidèle observateur de la loi, et fort opposé à ceux qui s'en écartaient. Mais cette circonstance ne se trouve dans aucun des évangélistes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après sa conversion, saint Simon fut fort zélé pour la gloire de son maître. Il montra toujours une sainte indignation contre ceux qui déshonoraient par leur conduite la foi qu'ils professaient. Tout ce que l'Évangile dit de lui, c'est que le Sauveur l'admit au nombre de ses apôtres. Il reçut avec eux les dons du Saint-Esprit, et fut toujours très-fidèle à sa vocation. On croit qu'il a prêché dans la Mauritanie et dans d'autres contrées de l'Afrique, et qu'il répandit la lumière de l'Évangile en Egypte. Il revint ensuite en Orient. Les martyrologes de saint Jérôme, de Bède, d'Adon et d'Usuard mettent son martyre en Perse, dans une ville appelée Suanir; ce qui peut se concilier avec un passage des actes de saint André, qui porte qu'il y avait au Bosphore Cimmérien un tombeau dans une grotte, avec une inscription qui annonçait que saint Simon le Zélé avait été enterré dans ce lieu. Les martyrologes attribuent la mort


Digitized by Google

du saint apôtre à la fureur des prêtres idolâtres. Ceux qui parlent du genre de sa mort disent qu'il fut crucifié.

SAINT JUDE,

APOTRE.

L'apôtre saint Jude est distingué de Judas Iscariote par le surnom de Thaddée, qui, en syriaque, signifie *louange, confession*, et par celui de Lebbée, qu'on trouve dans le texte grec de saint Matthieu, et qui, suivant saint Jérôme, désigne un homme qui a de l'esprit, de l'intelligence. Il était frère de saint Jacques le Mineur, de saint Siméon de Jérusalem, et d'un nommé Joseph, qui sont appelés les frères du Seigneur. Ils étaient tous fils de Cléophas et de Marie, sœur de la sainte Vierge. Cet apôtre fut cher à son divin maître, et il en fut moins redevable aux liens du sang qu'à son mépris pour le monde, à l'ardeur et à la vivacité de son zèle. On ne sait ni quand ni comment il devint disciple de Jésus-Christ. L'Évangile ne dit rien de lui, jusqu'à l'endroit où il est compté parmi les apôtres. Le Seigneur, après la dernière cène, ayant promis de se manifester à ceux qui l'aimeraient, saint Jude lui demanda pourquoi il ne devait pas aussi se manifester au monde; question qui semblait donner à entendre qu'il pensait que le Messie régnerait sur la terre. Mais le Sauveur, par sa réponse, lui fit connaître que le monde ne mérite point que Dieu se manifeste à lui, étant ennemi de ce qui peut rendre une âme digne du royaume céleste.

Après l'Ascension et la descente du Saint-Esprit, Jude se réunit aux apôtres, pour arracher l'univers à l'empire du démon; entreprise que la seule prédication fit réussir. Eusèbe rapporte que saint Thomas envoya à Edesse saint Thaddée, un des disciples du Sauveur, et que le roi Abgare reçut le baptême de ses mains, avec un grand nombre de ses sujets. Saint Jérôme pense que Thaddée était le même que l'apôtre saint Jude; mais l'opinion la plus commune est que ce sont deux personnes distinguées, et que le Thaddée dont il s'agit était un des soixante-douze disciples, lequel est nommé dans les Ménées des Grecs, sous le 21 d'août.

Selon Nicéphore, Isidore et les martyrologes, saint Jude prêcha dans la Judée, la Samarie, l'Idumée, la Syrie, et surtout la Mésopotamie. On lit dans saint Paulin qu'il planta la foi dans la Libye. Le saint apôtre


Digitized by Google

retourna à Jérusalem en 62, après le martyre de saint Jacques, son frère, et il assista à l'élection que l'on fit de saint Siméon, qui était aussi son frère, pour gouverner l'église de cette ville.

Nous avons de lui une épître adressée à toutes les églises de l'Orient, et particulièrement aux Juifs convertis, qui avaient été l'objet principal de ses travaux. Le zèle de saint Jude fut enflammé à la vue des ravages que les erreurs des simoniens, des nicolaïtes et des gnostiques continuaient de faire dans l'Eglise. Il se sert, en peignant les hérétiques, d'épithètes très-fortes, et de similitudes très-expressives, il les appelle des météores errants, qui, après avoir ébloui un instant, vont se perdre dans la nuit éternelle. Leur chute, selon lui, vient de ce qu'ils sont murmurateurs; de ce qu'ils suivent la perversité de leurs penchants; de ce qu'ils s'abandonnent à l'orgueil, à l'envie, à l'amour des plaisirs sensuels, etc.; de ce qu'ils négligent de crucifier les désirs de la chair. L'apôtre exhorte les fidèles à traiter avec beaucoup de compassion ceux qui sont tombés dans l'erreur.

De Mésopotamie, saint Jude passa en Perse, suivant Fortunat et plusieurs martyrologes. Ceux qui le font mourir en paix à Béryte en Phénicie, le confondent avec ce Thaddée dont nous avons parlé. Quant à saint Jude, il paraît certain qu'il souffrit le martyre en Perse. Quelques auteurs grecs disent qu'il fut percé de flèches; d'autres ajoutent qu'on l'avait auparavant attaché à une croix. Les Arméniens honorent saint Jude et saint Barthélemy comme leurs premiers apôtres.

SAINT NARCISSE,

ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM.

29 OCTOBRE.

Narcisse vint au monde sur la fin du premier siècle, et il avait près de quatre-vingts ans lorsqu'on lui confia le gouvernement de l'église de Jérusalem. Il fut le troisième évêque de cette ville. En 195, il présida, avec Théophile de Césarée en Palestine, à un concile tenu relativement à la célébration de la Pâque, et dans lequel il fut décidé que cette fête se célébrerait toujours un dimanche, et non le jour où il était d'usage de la célébrer chez les Juifs. On lit dans Eusèbe que de son temps on conservait la mémoire de plusieurs miracles opérés par saint Narcisse.


Digitized by Google

La vénération que les chrétiens de Jérusalem avaient pour ce saint évêque ne put le garantir de la malice des méchants. Trois scélérats incorrigibles, que son zèle incommodait, l'accusèrent d'un crime atroce. Ils confirmèrent leur calomnie par des serments et des imprécations horribles. L'un dit qu'il voulait périr par le feu, l'autre être couvert de lèpre, et le troisième perdre la vue, si ce qu'ils avançaient n'était pas vrai. Ils ne purent cependant parvenir à se faire croire. Quelque temps après, ils éprouvèrent l'effet de la vengeance divine. Le feu ayant pris pendant la nuit à la maison du premier, il y fut brûlé avec toute sa famille. Le second fut couvert d'une lèpre universelle. Le troisième, effrayé par ces exemples, avoua le complot et la calomnie; il pleura son péché avec des larmes si continuelles et si abondantes, qu'il en perdit la vue avant sa mort.

Quoique cette calomnie ne fît aucune impression contre Narcisse, il en parut cependant fort touché lui-même. Elle lui servit de prétexte pour suivre le désir qu'il avait depuis longtemps de vivre dans la solitude. Comme il était impossible de découvrir sa retraite, on lui donna Die pour successeur. Le nouvel évêque vécut peu, aussi bien que Germanion et Gorde, qui le remplacèrent successivement. Après la mort de ce dernier, Narcisse reparut comme s'il fût sorti du tombeau. Les fidèles, transportés de joie à la vue de leur pasteur, dont l'innocence avait été si visiblement vengée, le conjurèrent de reprendre le gouvernement de son diocèse. Il se rendit à leur demande. Mais se sentant depuis accablé par les infirmités de la vieillesse, il fit saint Alexandre son coadjuteur. Saint Narcisse continua de servir son troupeau par ses prières, par ses exemples et par de fréquentes exhortations à la paix et à l'unité. C'est ce que nous apprenons de saint Alexandre lui-même, dans sa lettre aux Arsinoïtes. Il est dit que notre saint avait alors environ cent seize ans. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

Réflexions.

Les pasteurs de la primitive Eglise, encore tout pénétrés de cet esprit qui avait animé les apôtres, en retraçaient les vertus dans toute leur conduite. C'était le même zèle, la même ferveur, le même détachement, le même amour pour Jésus-Christ. Si nous aimons l'Eglise, et conséquemment son divin époux, nous prierons sans cesse pour sa gloire et son accroissement. Nous demanderons à Dieu des pasteurs selon son cœur, des ministres semblables à ceux qui parurent à la naissance du


Digitized by Google

christianisme ; et, pour ne pas empêcher l'effet de leur zèle, nous conformerons nos mœurs aux saintes maximes qu'ils nous enseigneront ; nous les écouterons avec docilité, nous les aimerons, nous les respecterons, nous ne prêterons point l'oreille au langage des nouveautés profanes ; leur foi sera la règle de la nôtre. Puissent-ils revenir, ces temps heureux où les pasteurs et les peuples n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, où il n'y avait point de diversité dans la doctrine, où les fidèles ne disputaient entre eux que de soumission à l'Eglise et de zèle pour leur sanctification !

SAINTE ERMELINDE,

VIERGE.

Ermelinde, née près de Louvain, en Brabant, vers le milieu du sixième siècle, sortait d'une famille qui tenait un rang considérable dans la France septentrionale. Elle montra dès l'enfance un grand amour pour les exercices de piété, et elle n'avait encore que douze ans lorsqu'elle forma la résolution de faire à Dieu le sacrifice de sa virginité. Ses parents, après avoir tenté inutilement de la retenir dans le monde, lui laissèrent une entière liberté de suivre son goût. Pour s'affranchir de toute espèce de distractions, elle se retira dans un lieu nommé Bevec. Elle y vécut dans la prière et le jeûne, uniquement occupée du soin de plaire à son divin Epoux. Elle ne quittait sa retraite que pour aller à l'église. Ayant appris que deux jeunes seigneurs tendaient des piéges à sa vertu, elle abandonna Bevec, et se rendit à Meldrick, appelé depuis Meldaërt, en Brabant. Elle s'y fixa pour le reste de ses jours, et y retraça, par ses austérités, ses veilles et son oraison, la vie des anciens solitaires. Elle mourut le 29 d'octobre sur la fin du sixième siècle, et fut enterrée dans le lieu de sa retraite. Son culte a toujours été fort célèbre à Meldaërt.

SAINT MARCEL LE CENTURION,

MARTYR.

30 OCTOBRE.

On célébra, l'an 298, la naissance de l'empereur Maximien-Hercule,

avec une pompe extraordinaire. Les sacrifices aux dieux de l'empire firent une partie considérable de la fête. Marcel, centurion ou capitaine de la légion Trajane, alors campée en Espagne, eut horreur de ces superstitions impies; et pour n'y point participer, il quitta son baudrier à la tête de sa compagnie, et déclara à haute voix qu'il était soldat de Jésus-Christ, le Roi éternel. Il quitta aussi ses armes, et le bâton qui était la marque de son grade. Anastase Fortunat, préfet de la légion, en ayant été informé, ordonna qu'on le mît en prison.

Mais, après la fête, il fit paraître Marcel devant lui, pour lui demander l'explication de la conduite qu'il avait tenue. Le martyr lui répondit: « Lorsque vous célébrâtes la fête de l'empereur, le douze avant les ca- « lendes d'août, je déclarai que j'étais chrétien, et que je ne servirais « jamais que Jésus-Christ, le Fils de Dieu. » Fortunat lui dit qu'il ne pouvait dissimuler une pareille témérité, et qu'il était obligé d'en informer l'empereur Maximien et le césar Constance. L'Espagne était alors au césar, qui était favorable aux chrétiens.

On envoya cependant Marcel sous bonne garde à Aurélien Agricolaüs, vicaire du préfet du prétoire, lequel était alors à Tanger en Afrique. Agricolaüs lui demanda s'il avait fait ce qui était porté dans la lettre du juge. Marcel, ayant tout avoué, fut condamné à mort, comme coupable de désertion et d'impiété, c'est-à-dire d'attachement au christianisme. On le décapita le 30 octobre. Ses reliques furent transférées à Léon en Espagne.

Cassien, greffier de la cour, refusa d'écrire la sentence prononcée contre le martyr; il jeta même par terre ses tablettes. Agricolaüs, se levant de son siége avec fureur, lui demanda pourquoi il agissait de la sorte: « C'est, répondit Cassien, que la sentence que vous avez dictée « est injuste. » On le mit en prison, et il subit un second interrogatoire environ un mois après. Sa fermeté lui mérita la couronne du martyre. Il fut décapité le 3 de décembre. Le martyrologe romain nomme saint Marcel et saint Cassien sous leurs jours respectifs.

Réflexions.

Le martyre est l'acte de vertu le plus héroïque dont l'homme soit capable, le sacrifice le plus parfait et le plus entier qu'il puisse faire de lui-même au Seigneur. De tous les biens de ce monde, la vie est le plus précieux, et celui auquel nous sommes le plus attachés. Il faut donc bien aimer la loi divine pour s'exposer avec joie à une mort cruelle plutôt que de consentir au péché. Mais aussi Dieu mesure ses récom-


Digitized by Google

penses sur nos souffrances et sur notre amour pour lui. Malheur à nous, si nous nous laissons abattre par les moindres contradictions.

SAINT ASTÈRE,

MÉTROPOLITAIN D'AMASÉE DANS LE PONT, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Nous apprenons de saint Astère lui-même qu'il s'appliqua, dans sa jeunesse, à l'étude de l'éloquence et du droit, et qu'il plaida quelque temps au barreau. Mais une voix intérieure lui criait continuellement qu'il devait se consacrer au service spirituel du prochain. Il obéit enfin; il quitta sa profession et renonça à tous les avantages du monde, pour entrer dans l'état ecclésiastique.

Après la mort d'Eulalius, archevêque d'Amasée, on le plaça sur le siége de cette église. Il se montra très-zélé pour la pureté de la foi, et tâcha d'inspirer à son peuple les sentiments de religion dont il était pénétré lui-même. On doit juger, à l'énergie avec laquelle il leur recommandait la charité envers les pauvres, que cette vertu était sa vertu favorite. Il peint les vices avec des couleurs capables d'en inspirer la plus vive horreur. Il mourut fort avancé en âge. Il parle de la persécution de Julien l'Apostat en homme qui en avait été témoin. Il paraît qu'on doit mettre sa mort après l'an 400. Il dit en effet, dans son sermon *contre les calendes*, qu'Eutrope était consul l'année précédente, c'est-à-dire en 399. Les anciens donnent à Astère le titre de bienheureux et de docteur divin, qui, comme une étoile brillante, a répandu sa lumière sur tous les cœurs.

SAINT QUENTIN,

MARTYR.

31 OCTOBRE.

Saint Quentin, Romain de naissance, descendait d'une famille sénatorienne. Son père, suivant l'auteur de ses actes, se nommait Zénon. Rempli de zèle pour la propagation de l'Evangile, et brûlant d'un désir ardent de faire connaître aux infidèles le nom de Jésus-Christ, il quitta son pays, renonça à toutes les espérances qu'il avait dans le monde, et

Digitized by Google

partit pour les Gaules avec saint Lucien de Beauvais. Ils prêchèrent d'abord ensemble, mais ils se séparèrent quand ils furent arrivés à Amiens. Lucien fixa sa mission à Beauvais, et y reçut la couronne du martyre, après avoir converti un nombre considérable de païens.

Saint Quentin choisit Amiens pour y exercer son zèle apostolique. Comme il ne désirait rien tant que de détruire l'empire du démon, il priait sans cesse l'auteur de tout bien de faire fructifier la semence divine dans tous les cœurs de ceux qu'il instruisait. Dieu le rendit également puissant en œuvres et en paroles. Plusieurs miracles ajoutèrent un nouveau degré de force à ses discours, que soutenait d'ailleurs une vie sainte et mortifiée. Son zèle lui coûta la vie au commencement du règne de Maximien-Hercule, que Dioclétien associa à l'empire en 286. Rictius-Varus avait été fait préfet du prétoire par Maximien. Il n'y avait, du temps d'Auguste, qu'un seul préfet du prétoire, dont la fonction était de juger les causes et de recevoir les appels de toutes les provinces de l'empire. Mais, sous le règne de Dioclétien, chaque empereur eut le sien; en sorte qu'il s'en trouva quatre, parce que quatre empereurs régnaient ensemble. Constantin le Grand fut le premier qui en fixa le nombre, et qui détermina les districts et la juridiction de ces magistrats suprêmes de l'empire romain.

Rictius-Varus, dont la haine pour le nom chrétien fit tant de martyrs, ayant eu occasion de venir à Soissons, apprit les grands progrès que l'Evangile avait faits à Amiens, et il résolut d'anéantir le christianisme par la mort de celui qui le prêchait avec tant de zèle. Lorsqu'il fut arrivé dans cette dernière ville, il fit arrêter saint Quentin, et ordonna qu'on le conduisît en prison chargé de chaînes. Le lendemain il voulut qu'on le lui amenât, et il employa successivement les promesses et les menaces pour le gagner. Ces moyens étant inutiles, il le fit battre cruellement; puis on le remit en prison, sans permettre aux fidèles de lui procurer ni secours ni consolation. Dans les deux autres interrogatoires qu'il subit, on le tira sur le chevalet avec des poulies, au point qu'il en eut les os disloqués; on lui déchira le corps avec des verges de fil de fer; on lui versa sur le dos de la poix et de l'huile, et on lui appliqua des torches ardentes sur les côtés. Le martyr, fortifié par celui dont il défendait la cause, resta supérieur à tous ces raffinements de cruauté; et sa tranquillité au milieu des tourments remplit d'effroi les spectateurs.

Rictius-Varus, en partant d'Amiens, ordonna que l'on conduisît saint Quentin dans le pays des *Veromandui*, par lequel il devait passer. La capitale se nommait *Augusta Veromanduorum*. Le préfet y attaqua de


Digitized by Google



nouveau le soldat de Jésus-Christ par les promesses et les menaces, qui ne lui réussirent pas plus que la première fois. Confus de l'inutilité de ses efforts, il le fit percer depuis le cou jusqu'aux cuisses avec deux broches de fer; il lui fit enfoncer des clous entre les ongles et la chair et en plusieurs autres parties du corps, même jusque dans la cervelle. Enfin il ordonna qu'on lui coupât la tête, ce qui fut exécuté le 31 octobre 287.

SAINT FOILLAN,

MARTYR.

Saint Foillan était frère de saint Ultan et de saint Fursy. Ils eurent pour père Fyltan, roi de Munster en Irlande. Fursy embrassa l'état monastique dans les îles. Etant revenu dans sa patrie, il engagea ses deux frères à renoncer au monde. Il passa depuis en Angleterre, et bâtit le monastère de Knobbersburg, dans le royaume des Est-Angles. Il en donna la conduite à Foillan, qu'il avait fait venir d'Irlande.

Après la mort de saint Fursy, arrivée à Péronne vers l'an 650, Ultan et Foillan passèrent en France. On lit dans quelques auteurs, que Foillan fit un voyage à Rome, et qu'il y fut sacré évêque régionnaire. Quoi qu'il en soit de cette ordination, il est au moins certain que le saint ne tarda pas à rejoindre Ultan son frère. Ils quittèrent l'un et l'autre Cambrai pour se rendre à Nivelle dans le Brabant, où sainte Gertrude était abbesse. Le monastère qu'elle gouvernait avait été fondé par le bienheureux Pepin de Landen, son père, et par la bienheureuse Ite, sa mère. Il y avait aussi dans le voisinage un monastère pour des hommes. Les deux frères y restèrent quelque temps. En 652, sainte Gertrude donna à Ultan un terrain pour bâtir un hôpital et un monastère entre la Meuse et la Sambre, alors dans le diocèse de Maestricht, et aujourd'hui dans celui de Liége. C'était l'abbaye de Fosse. Sainte Gertrude retint Foillan à Nivelle, afin qu'il instruisît les religieuses. Le saint se chargea aussi de l'instruction du peuple dans les villages voisins. S'étant mis en route avec trois compagnons, en 655, pour aller voir son frère à Fosse, il fut massacré par des voleurs ou des infidèles, dans la forêt de Sonec, aujourd'hui Charbonnière en Hainaut. Ses reliques se gardent avec beaucoup de vénération dans l'église de Fosse, qui est présentement desservie par des chanoines séculiers.

Saint Ultan, vulgairement saint Outain, mourut le 1[er] mai 686, après



avoir gouverné plusieurs années les monastères de Fosse et du mont Saint-Quentin.



SAINT MARCEL,

ÉVÊQUE DE PARIS.

1er NOVEMBRE.

Saint Marcel naquit à Paris de parents d'une condition médiocre. La pureté, la modestie, la douceur, la charité, la mortification, furent les vertus qui le caractérisèrent dès son enfance. La gravité de ses mœurs et ses progrès dans les saintes lettres le rendirent extrêmement cher à Prudence, évêque de Paris. Aussi ce prélat, sans avoir égard à la jeunesse de Marcel, l'ordonna-t-il lecteur de son église. On dit que depuis ce temps-là, notre saint prouva en diverses occasions que Dieu l'avait favorisé du don des miracles. Il fut élevé ensuite à la prêtrise; et, après la mort de Prudence, tous les suffrages se réunirent pour le placer sur le siége de Paris. Comme il n'avait accepté qu'en tremblant, il ne cessa de veiller sur lui-même avec la plus grande exactitude, et il s'acquitta de toutes ses fonctions avec un zèle infatigable. Saint Marcel mourut au commencement du cinquième siècle, le 1er de novembre, jour auquel il est nommé dans le martyrologe romain, quoiqu'on ne célèbre sa fête à Paris que le 3 du même mois. Il fut enterré dans un village qui était à un quart de lieue de la ville, mais qui en fait aujourd'hui partie, sous le nom de faubourg de Saint-Marcel ou Saint-Marceau. On transporta ses reliques dans la cathédrale, qui se glorifie de posséder ce précieux trésor.

Réflexions.

Dieu se plaît à faire connaître ceux qui ont été embrasés du zèle de sa gloire, il relève dès leur vivant l'éclat de leurs vertus par le don des prodiges qu'il leur accorde. Après leur mort, il fait respecter leurs cendres par les secours sensibles qu'on éprouve en venant implorer leur protection au pied de leur tombeau. Depuis douze cents ans que saint Marcel était évêque de Paris, on n'a point cessé d'éprouver les effets de sa protection sur cette grande ville. Que des merveilles si constantes font honneur à la religion, et qu'elles doivent en inspirer la pratique!


Digitized by Google

SAINTE MARIE,

ESCLAVE, MARTYRE.

Marie était esclave de Tertullus, sénateur romain. Elle professait le christianisme dès sa naissance, et elle était la seule de toute la maison de son maître qui connût Jésus-Christ. Elle priait beaucoup, et jeûnait fréquemment. Les jours qu'elle consacrait spécialement au jeûne étaient ceux où les païens célébraient leurs fêtes impies. Cette pratique de dévotion lui attira des désagréments de la part de sa maîtresse; mais son exactitude et sa fidélité à remplir tous ses devoirs la firent chérir de son maître.

Les édits de Dioclétien contre la religion chrétienne répandaient alors la terreur de toute part. Tertullus employa tous les moyens possibles pour engager Marie à sacrifier aux idoles; mais rien ne fut capable d'ébranler sa constance. Le sénateur, craignant de perdre son esclave si elle était dénoncée au préfet, et touché d'une compassion barbare, la fit fouetter cruellement, dans l'espérance de lui inspirer d'autres sentiments. Il lui fit ensuite passer trente jours dans un cachot obscur, où elle n'avait de nourriture qu'autant qu'il lui en fallait pour ne pas mourir de faim. Marie trouva sa consolation et sa force dans la prière. Elle se réjouissait de n'avoir plus rien à espérer dans le monde et de souffrir pour Jésus-Christ. A la fin, le juge fut informé de ce qui se passait. Il fit un crime à Tertullus d'avoir caché une chrétienne dans sa maison, et l'esclave fut remise entre ses mains. Dans l'interrogatoire que Marie subit, elle répondit avec modestie, mais avec fermeté. Lorsque le peuple l'entendit confesser qu'elle était chrétienne, il demanda à grands cris qu'elle fût brûlée vive. La sainte, pendant ce temps-là, priait Dieu de lui donner du courage. Enfin elle dit au juge : « Le Dieu que je sers est avec moi; je ne crains donc point vos tourments, qui peuvent tout au plus m'ôter une vie que je désire sacrifier pour Jésus-Christ. » Le juge la fit tourmenter avec tant de cruauté, que le peuple, qui un moment auparavant demandait sa mort, ne put supporter cet horrible spectacle, et voulut qu'on mît fin à ses tortures. Pour prévenir les suites de cette émotion naissante, le juge ordonna aux licteurs de détacher Marie de dessus le chevalet. On la mit sous la garde d'un soldat. La sainte trouva le moyen de s'échapper et d'aller se cacher dans des rochers. Elle termina sa vie par une heureuse mort, mais non point par le glaive. Elle est appelée martyre dans le martyrologe romain et


Digitized by Google

dans d'autres martyrologes, parce qu'on donnait souvent ce titre à ceux qui avaient généreusement souffert pour Jésus-Christ, comme nous l'apprenons de saint Cyprien et de quelques autres écrivains de l'antiquité ecclésiastique.

SAINT VICTORIN,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

2 NOVEMBRE.

Saint Jérôme, en parlant de saint Victorin, dit qu'il fut une des colonnes de l'Eglise; qu'il composa des ouvrages fort utiles en latin; qu'on y trouve un grand sens, mais que le style en est bas et rampant : ce qui venait de ce que l'auteur, étant Grec de naissance, ne savait que médiocrement la langue latine. Victorin enseigna d'abord la rhétorique; et il est probable que ce fut dans quelque ville de la Grèce. Considérant ensuite que toutes les choses du monde ne sont que vanité, il consacra ses talents et ses travaux à la gloire de la religion. On le fit évêque de Pettaw dans la haute Pannonie, présentement le duché de Styrie.

Ce Père écrivit contre la plupart des hérésies de son temps; il composa aussi des commentaires sur une grande partie de l'Ecriture. Il ne nous reste plus de ses ouvrages qu'un petit traité de *la Création du monde*, et un autre traité sur l'Apocalypse, qu'on trouve dans la bibliothèque des Pères. Ce dernier ouvrage n'est point entier, et il y a des savants qui le croient interpolé. Saint Victorin florissait en 290. Il termina sa vie par le martyre : il paraît qu'il souffrit en 304.

SAINT MARCIEN,

ANACHORÈTE EN SYRIE.

Marcien, né dans la ville de Cyr en Syrie, sortait d'une famille patricienne; et son père occupa les premières places de l'empire. Il fut élevé lui-même à la cour, mais il connut de bonne heure la vanité du monde, et il résolut d'y renoncer. Il quitta sa patrie et ses amis, et prit les mesures qui lui parurent les plus efficaces pour vivre entièrement inconnu aux hommes. Il se retira dans le désert de Calchis en Syrie, sur le


Digitized by Google

confins de l'Arabie, et se renferma dans une cellule si étroite et si basse, qu'il était obligé d'être toujours dans une posture gênante. Jamais il n'en sortait, et il n'avait de communication qu'avec le ciel. Il partageait son temps entre le chant des psaumes, la lecture, la prière et le travail des mains. Il ne se nourrissait que de pain, encore en prenait-il en si petite quantité, qu'il n'assouvissait jamais sa faim. Cependant il n'était jamais plus d'un jour sans manger, afin d'avoir plus de force pour faire ce que Dieu demandait de lui. Il reçut le don de contemplation dans un degré si sublime, que des jours entiers passés dans cet exercice lui paraissaient des instants. La lumière surnaturelle qui fut la suite de ses communications intimes avec Dieu lui donna une connaissance expérimentale des grandes vérités et des mystères de la foi. Son cœur, n'étant rempli que de Dieu, était souvent inondé d'un torrent de délices et de consolations.

Malgré les précautions qu'il avait prises pour être inconnu aux hommes, sa sainteté le fit découvrir. Il consentit enfin à recevoir deux disciples, Eusèbe et Agapet. Ils logèrent dans des cellules peu éloignées de celle de leur maître. Ils chantaient, le jour, des psaumes avec lui et le consultaient souvent sur les moyens de parvenir à la perfection. Peu à peu il se forma un monastère nombreux près de l'ermitage du saint. Eusèbe en eut la conduite. Marcien traça lui-même le plan de l'institut, et se chargea de donner des instructions aux moines qui venaient fréquemment le visiter.

Flavien d'Antioche, Acace de Bérée, Isidore de Cyr, Eusèbe de Calchis, Théodore d'Hiéraple, les plus célèbres évêques de Syrie, vinrent un jour le voir ensemble, avec les principaux officiers et magistrats du pays. Lorsqu'ils furent arrivés à la porte de sa cellule, ils le prièrent de vouloir bien leur donner quelques instructions, comme il avait coutume de faire en pareil cas. Une compagnie aussi respectable alarma son humilité, et il garda quelque temps le silence. Comme on le pressait de parler, il dit en soupirant : « Hélas! Dieu nous parle tous les jours par « ses créatures et par le spectacle de cet univers que nous voyons; il « nous parle par son Evangile, et nous instruit de nos devoirs envers « nous-mêmes et envers le prochain. Il nous effraye et nous encourage « tout à la fois. Cependant nous ne profitons point de toutes les leçons « qu'il nous donne. Que pourrait dire Marcien, lui qui, au milieu de « tant d'instructions touchantes, fait si peu de progrès dans la vertu? » Les évêques avaient le dessein de l'ordonner prêtre, mais ils ne l'exécutèrent point, pour ne pas faire violence à son humilité.

Digitized by Google

Divers miracles augmentèrent encore la vénération qu'on avait pour le serviteur de Dieu. On bâtit des chapelles en plusieurs endroits, dans l'espérance qu'après sa mort on l'enterrerait dans quelqu'une. Marcien en ressentit une vive douleur, et il fit promettre à ses deux disciples d'enterrer secrètement son corps dans un lieu inconnu. On met sa mort vers l'an 387. Ses disciples tinrent la promesse qu'ils lui avaient faite. Quelques années après on découvrit son corps, et on le renferma dans un cercueil de pierre. Son tombeau devint un lieu de grande dévotion, et il s'y opéra des miracles.

SAINT HUBERT,

ÉVÊQUE DE LIÉGE.

3 NOVEMBRE.

Dieu, toujours admirable dans ses miséricordes, employa des voies extraordinaires pour faire passer saint Hubert, d'une vie toute mondaine, à une vie entièrement consacrée à son service. On ne sait rien de certain sur ce qui le concerne, jusqu'au temps où il se mit sous la conduite de saint Lambert, évêque de Maëstricht. On dit qu'il sortait d'une famille noble de l'Aquitaine; qu'il passa sa jeunesse à la cour de Thierri III, et que, selon toutes les apparences, il fut quelque temps au service de Pepin d'Héristal, qui devint maire du palais d'Austrasie en 681. On dit aussi qu'il aimait la chasse avec passion, et qu'il se livrait aveuglément aux vanités mondaines, quand, touché par la grâce, il prit la résolution de ne plus vivre que pour Jésus-Christ.

Il choisit pour maître dans les voies du salut saint Lambert. Sa ferveur, ses progrès dans la perfection et dans les sciences ecclésiastiques, lui méritèrent l'honneur d'être élevé au sacerdoce. Bientôt après, le saint évêque l'associa au gouvernement de son diocèse.

Saint Lambert ayant été indignement massacré, Hubert fut unanimement élu, pour lui succéder, en 708 ou 709. Notre saint portait envie à son bienheureux maître, et il eût désiré terminer sa vie de la même manière. Les injures les plus atroces ne faisaient qu'enflammer son zèle pour le salut des pécheurs; il leur rendait le bien pour le mal, mais sans s'écarter jamais de la règle du devoir. Rempli de charité pour les pauvres, il leur distribuait tous ses revenus; tout son temps était employé à l'exercice des fonctions épiscopales. Il travaillait avec une ardeur infa-



tigable à détruire le vice et à extirper les restes de l'idolâtrie. Il prêchait l'Evangile avec tant de force et d'onction, que la parole de Dieu dans sa bouche était véritablement un glaive à deux tranchants. Le peuple accourait à ses sermons des lieux les plus éloignés. Sa ferveur, loin de diminuer, augmentait de jour en jour et se manifestait par la continuité de ses jeûnes, de ses veilles et de ses prières.

Il conserva toute sa vie une singulière vénération pour saint Lambert. En 720, il transféra son corps de Maëstricht à Liége, et fit bâtir une belle église à l'endroit même où il avait répandu son sang, et qui devint cathédrale lors de la translation du siége épiscopal de Maëstricht à Liége, c'est-à-dire en 721. Depuis ce temps, la ville de Liége regarde saint Hubert comme son fondateur et comme son principal patron.

La forêt d'Ardennes, si connue dans l'histoire, servait encore de retraite aux païens en plusieurs endroits. Saint Hubert, animé d'un zèle ardent, pénétra jusque dans les lieux les plus éloignés et les plus sauvages, et détruisit les idoles. Comme il exerçait la fonction des apôtres, Dieu lui communiqua le don des miracles. L'auteur de sa Vie rapporte le suivant, dont il avait été témoin oculaire. Le saint évêque faisait la procession des Rogations avec son clergé; on y portait la croix avec les reliques des saints, et on y chantait les litanies selon l'usage de l'Eglise. Cette pieuse cérémonie fut troublée par une femme possédée du démon; mais Hubert lui imposa silence et lui rendit la santé en formant sur elle le signe de notre rédemption. Dans un temps de sécheresse, il obtint encore de la pluie par ses prières.

Saint Hubert, instruit de sa mort par révélation un an avant qu'elle arrivât, mit ordre aux affaires de sa maison, et redoubla de ferveur; il allait surtout prier fréquemment au tombeau de saint Lambert et à l'autel de saint Aubin, afin de recommander son âme à Dieu par l'intercession de ces saints. Ayant été consacrer une église à Fur, il fit ses adieux à son peuple dans un discours qu'il prononça à l'occasion de cette cérémonie. Immédiatement après, il fut pris de la fièvre et mourut, le sixième jour de sa maladie, le 30 mai 727. Son corps fut porté à Liége, et déposé dans l'église collégiale de Saint-Pierre. En 825, on le transféra à l'abbaye d'Audain dans les Ardennes, qui porte aujourd'hui le nom du saint. Un grand nombre de pèlerins vont visiter la châsse de saint Hubert, qu'on invoque surtout contre la rage, et par l'intercession duquel il s'est opéré plusieurs cures miraculeuses. On célèbre la principale fête de ce saint le 3 novembre, sans doute à cause de quelque translation de ses reliques.

SAINT GUENAU,

SECOND ABBÉ DE LANDEVENEC, EN BRETAGNE.

Saint Guenau, fils de Romale et de Lectice, l'un et l'autre distingués par leur noblesse, fut élevé dans le monastère de Landevenec, sous la conduite de saint Guignolé, qui en était le premier abbé. Il y prit l'habit dans la suite, et devint par sa ferveur le modèle de tous les frères. L'abbé, étant près de mourir, le désigna pour son successeur, et sa volonté fut suivie. Mais Guenau ne consentit à son élection que sur la promesse qu'on lui fit de lui rendre sa liberté au bout de sept ans.

Ce terme expiré, il passa en Angleterre avec douze de ses religieux, dans l'espérance d'y vivre entièrement inconnu aux hommes. Mais l'éclat de ses vertus et de ses miracles le fit bientôt découvrir. Il prêcha l'Évangile sur les côtes d'Angleterre, il passa jusqu'en Irlande pour y faire connaître Jésus-Christ. Il retira un grand nombre d'âmes des ténèbres de l'idolâtrie, et arracha au vice une infinité de mauvais chrétiens. Il rétablit aussi la régularité dans plusieurs monastères qui avaient dégénéré de l'esprit de leur premier institut.

Il revint depuis en Bretagne, dans la crainte que la haute réputation de sainteté dont il jouissait ne lui inspirât des sentiments de vanité. Un seigneur du diocèse de Quimper, dans lequel était située l'abbaye de Landevenec, lui donna un emplacement pour bâtir un monastère. Il en fonda encore un autre dans l'île de Groie. Le désir d'une entière solitude le fit passer dans le pays de Cornouailles. Mais il fut encore découvert, et obligé de recevoir des disciples, auxquels il bâtit un nouveau monastère. Il y mourut le 3 novembre, vers l'an 570, et fut enterré dans l'oratoire du monastère, qui n'était, à proprement parler, qu'un ermitage. Divers miracles rendirent son tombeau célèbre. Son corps fut levé de terre trois cents ans après, et déposé dans la nouvelle église du monastère. En 966, les moines craignant les insultes des Danois qui étaient venus au secours du duc de Normandie, l'emportèrent, et se joignirent à ceux qui venaient à Paris avec les corps de saint Magloire, de saint Samson, etc. On les déposa tous dans l'église de Saint-Barthélemi. Peu de temps après, le prévôt de Paris, nommé Teugdon ou Thiou, obtint celui de saint Guenau, qu'il porta en sa maison de campagne, située sur la paroisse de Courcouronne, au diocèse de Paris. On y bâtit une chapelle sous l'invocation du saint abbé. Mais comme ses reliques ne paraissaient point encore en sûreté, elles furent portées à Corbeil, et



placées dans une chapelle du faubourg Saint-Jacques. En 1007 on les transféra dans une église de la même ville, que le comte Bouchard avait fait bâtir sous l'invocation du saint. Quatre chanoines furent chargés de desservir cette église, dont Louis le Gros fit, en 1134, un prieuré de chanoines réguliers, dépendant de l'abbaye de Saint-Victor de Paris.

Saint Guenau est honoré à Vannes sous le nom de saint Guenaël, et la cathédrale de cette ville se glorifie de posséder une partie de ses reliques.



Digitized by Google



CARDINAL, ARCHEVÊQUE DE MILAN.

4 NOVEMBRE.

Saint Charles, issu des illustres maisons de Borromée et de Médicis, naquit le 2 octobre 1538, au château d'Arone, situé sur les bords du lac Majeur, à quatorze milles de Milan. Dès son enfance, il donna des preuves certaines de la sainteté à laquelle il désirait un jour de parvenir. Des inclinations si heureuses firent juger à ses parents qu'il était né pour l'état ecclésiastique, et il reçut la tonsure dès que son âge put le lui permettre.

Il n'avait encore que douze ans lorsque Jules César Borromée, son oncle, lui résigna l'abbaye de Saint-Gratinien et de Saint-Félin. Charles, qui connaissait déjà les règles, représenta respectueusement à son père qu'après avoir pris sur ses revenus de quoi fournir à son éducation et au service de l'Église, le reste appartenait aux pauvres, et que tout

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

autre usage serait illégitime. Le comte pleura de joie, en voyant de tels sentiments dans son fils. Il se chargea de l'administration des biens de l'abbaye pendant la minorité de Charles; mais il tenait un compte exact de toute la dépense et il lui laissait la liberté d'employer le surplus en aumônes.

Charles apprit la grammaire et les humanités à Milan. Son père l'envoya ensuite à l'université de Pavie, où il étudia le droit civil et canonique, sous François Alciat. Il y fit de rapides progrès, parce qu'il joignait la solidité du jugement à une application soutenue. Il était, par sa piété, sa prudence et la régularité de toute sa conduite, le modèle des étudiants de l'université. La mort de son père l'ayant fait revenir à Milan, en 1558, il mit ordre aux affaires de sa famille avec une sagesse surprenante, et retourna à Pavie. Son cours de droit achevé, il prit le grade de docteur; vers la fin de l'année suivante, il revint à Milan; ce fut dans cette ville qu'il reçut la nouvelle de l'élévation du cardinal de Médicis, son oncle, à la papauté. Cette élection se fit le 26 décembre 1559. Le pape lui manda de venir à Rome, et le retint dans cette ville. Il le fit cardinal le dernier jour de la même année; et le 8 février suivant il le nomma archevêque de Milan, quoiqu'il ne fût que dans sa vingt-troisième année. Il le créa en même temps protonotaire, et le chargea du soin de rapporter les affaires de l'une et de l'autre signature. Le pape le chargea encore de la légation de Bologne, de la Romagne et de la Marche d'Ancône; il le fit de plus protecteur de la couronne de Portugal, des Pays-Bas, des cantons catholiques de Suisse, des ordres religieux de Saint-François et des carmes, des chevaliers de Malte, etc. La confiance que son oncle avait en lui était sans bornes, et il gouvernait en quelque sorte l'Eglise sous son nom. Mais s'il recevait de lui tant de marques d'affection et de tendresse, il les payait par un juste retour; il donnait aux affaires la plus grande attention; il les suivait avec zèle; il les discutait avec sagesse, et il en rendait la décision facile; en un mot, il était la consolation et l'appui du souverain pontife dans toutes les peines et les difficultés qu'entraîne le gouvernement de l'Eglise.

Comme il ne lui était pas possible de gouverner par lui-même le diocèse de Milan, il demanda pour évêque suffragant Jérôme Ferragata, afin qu'il fît en son nom les visites nécessaires et qu'il exerçât les fonctions épiscopales. Il nomma aussi vicaire général un ecclésiastique d'une grande expérience, et qui joignait le savoir à la piété. C'était Nicolas Ormanetto, qui avait été déjà vicaire général de Vérone, et qui avait



depuis accompagné le cardinal Polus dans sa légation d'Angleterre.

L'année suivante est mémorable par la clôture du concile de Trente, qui avait été souvent interrompu et repris. La dernière session se tint les 3 et 4 décembre 1563. Les décrets des sessions précédentes, tenues sous Paul III, Jules III et Pie IV, y furent confirmés et souscrits par quatre légats du saint-siége, par deux cardinaux, trois patriarches, vingt-cinq archevêques, cent soixante-huit évêques, trente-neuf députés de prélats absents, sept abbés et sept généraux d'ordres religieux. Les difficultés qui survinrent, et qui furent suscitées par l'empereur, par le roi de France, par le roi d'Espagne, etc., parurent plus d'une fois insurmontables; mais elles furent enfin levées, et on en fut redevable au zèle, à la prudence, et sans doute aux prières de saint Charles Borromée; il informa les évêques et les princes du mauvais état de la santé du pape son oncle, et il employa des sollicitations si pressantes auprès d'eux, qu'il les détermina enfin à accélérer la clôture du concile.

Cette vénérable assemblée ne se fut pas plutôt séparée, que le saint archevêque se mit en devoir de faire exécuter tous les décrets qui avaient été formés pour la réformation de la discipline.

Après la clôture du concile, Charles entreprit la visite de son diocèse. Il fut obligé d'aller à Trente par Vérone, pour recevoir, au nom du pape, les sœurs de l'empereur Maximilien II : Barbe, mariée à Alphonse d'Est, duc de Ferrare, et Jeanne, mariée à François de Médicis, duc de Florence. Il accompagna la première jusqu'à Ferrare, et la seconde jusqu'à Fiorenzola, dans la Toscane. Ce fut dans cette dernière ville qu'un courrier vint lui apprendre que le pape était dangereusement malade. Il partit aussitôt pour Rome.

A son arrivée, il sut des médecins que la maladie du souverain pontife était mortelle. Il alla le voir sans délai, et ne le quitta point pendant toute sa maladie. Il lui administra lui-même le saint viatique et l'extrême-onction : le pape fut aussi assisté, dans ses derniers moments, par saint Philippe de Néri. Il mourut le 10 décembre 1565, à l'âge de soixante-six ans et neuf mois, après avoir siégé six ans moins seize jours. Pie V, qui fut élu le 7 janvier 1566, mit tout en œuvre pour retenir notre saint à Rome, et pour lui faire accepter tous les emplois dont il avait joui sous le pontificat précédent. Mais Charles, qui brûlait du désir de remédier aux désordres qui régnaient dans son diocèse, sollicita si vivement la permission d'y retourner, qu'elle lui fut accordée.

Le saint archevêque arriva à Milan au mois d'avril de la même année, et s'occupa avec le plus grand zèle de la réformation de son diocèse. Il


Digitized by Google

commença par régler sa propre maison. Il pensait, et avec raison, qu'il aurait bien moins de difficultés à éprouver lorsqu'on verrait pratiquer dans son palais ce qu'il prescrirait aux autres. Tout dans sa conduite respirait la pauvreté. Il fit ôter de son palais, à Milan, les statues, les tableaux et les tapisseries qui en faisaient l'ornement. Les armes de sa famille, qu'on y avait mises avant son arrivée, en furent également ôtées. Les habits que sa dignité l'obligeait de porter en cachaient de pauvres, qu'il appelait *les siens;* et ceux-ci étaient ordinairement si vieux et si usés, qu'un mendiant, auquel ils furent offerts, refusa une fois de les accepter.

Lorsqu'il eut fixé sa résidence à Milan, il se réduisit au simple revenu de son archevêché. Il résigna ses autres bénéfices, vendit jusqu'à son patrimoine pour soulager les pauvres, et s'appliqua tout entier à la réforme de son peuple, parmi lequel il régnait depuis longtemps de grands désordres.

Il parcourut, avec des fatigues inconcevables, la vaste étendue de son diocèse, annonçant partout la parole de Dieu, embrasant les cœurs par son zèle, et charmant les esprits par son éloquence. Il gagnait tout le monde par son exemple et sa douceur, et en peu de temps il fit de tous les États et de toutes les contrées de son diocèse une Église nouvelle qui ne respirait que le service et l'amour de Jésus-Christ. Quelque grande que fût la vertu de notre saint, qui joignait aux travaux apostoliques la plus grande mortification, Dieu voulut l'éprouver dans le creuset de la persécution : des hommes impies s'élevèrent contre lui et attentèrent à sa vie. Le 26 octobre 1569, dans la chapelle du palais archiépiscopal, et pendant que le saint faisait la prière du soir avec sa maison, l'assassin, éloigné seulement de cinq à six pas, tire sur lui un coup d'arquebuse chargée à balle. Au bruit de l'instrument meurtrier, le chant cesse, et la consternation devient générale. Charles, sans changer de place, fait signe à tous de se remettre à genoux, et finit sa prière avec autant de tranquillité que s'il ne fût rien arrivé. L'assassin profite de cette occasion pour s'échapper. Le saint, qui se croit blessé mortellement, lève les mains et les yeux au ciel pour offrir à Dieu le sacrifice de sa vie. Mais, s'étant levé après la prière, il se trouva que la balle qu'on lui avait tirée dans le dos était tombée à ses pieds, après avoir noirci son rochet. Lorsqu'il se fut retiré dans sa chambre, on visita la partie blessée, et il s'y trouva une légère contusion, avec une petite tumeur qui dura tant qu'il vécut. Ce qui prouva que Dieu avait visiblement protégé son serviteur, c'est qu'un autre plomb perça une table épaisse d'un pouce qui


Digitized by Google

était auprès de lui, et frappa la muraille avec beaucoup de force et de bruit.

Le duc d'Albuquerque, gouverneur de Milan, n'eut pas plutôt appris cet accident, qu'il accourut chez l'archevêque. Il le pressa de lui permettre de faire des recherches dans son propre palais, afin de voir s'il n'y découvrirait pas le coupable ; mais le saint ne voulut jamais y consentir. Il rendit au ciel de continuelles actions de grâces pour sa conservation, et alla passer ensuite quelques jours dans la Chartreuse de Carignan pour renouveler le sacrifice qu'il avait fait à Dieu de sa vie. *Le rochet de saint Charles* devint depuis un proverbe en Italie pour exprimer une chose impénétrable. On le garde chez les chartreux de Bordeaux ; et la balle qu'on lui tira est dans l'église des oblats de Milan.

La récolte ayant manqué en 1569, on éprouva l'année suivante une grande disette. Charles répandit des aumônes abondantes et secourut, autant qu'il lui fut possible, les pauvres de son diocèse. Cette même année, il assista à la mort le duc d'Albuquerque, et vint à bout d'abolir les désordres du carnaval, auxquels il substitua des processions, des prières publiques et d'autres cérémonies religieuses. Il fit encore de pieux établissements pour déraciner la mauvaise coutume qui s'était introduite de blasphémer le saint nom de Dieu.

Pie V étant mort en 1572, Charles fut obligé de faire le voyage de Rome pour assister à l'élection du nouveau pape. Il concourut puissamment à celle du cardinal Buoncompagno, qui prit le nom de Grégoire XIII. Ce pontife, célèbre par la fondation de plusieurs colléges qui avaient pour fin la propagation de la foi, surpassa, s'il est possible, ses deux prédécesseurs en sentiments d'estime pour le cardinal Borromée. Il le retint quelque temps à Rome pour le consulter, et il le nomma visiteur apostolique des diocèses de tous ses suffragants. Trois ans après, Charles revint à Rome pour y gagner le jubilé, et il en fit l'ouverture à Milan en 1576. Malgré tout son zèle, il ne put empêcher les joutes, les tournois et d'autres divertissements profanes. Il menaça son peuple de la colère du ciel et lui prédit clairement le plus redoutable des fléaux.

Il était à Lodi lorsqu'il apprit que la peste faisait ressentir ses ravages dans le diocèse de Milan. Il s'était rendu dans cette ville pour assister à la mort l'évêque diocésain, et il avait coutume de rendre le même service à tous ses suffragants. Arrivé à Milan, il alla visiter le lieu où les magistrats envoyaient tous les pestiférés, et il pourvut à tous leurs besoins, tant spirituels que corporels.

Comme les fléaux sont la punition du péché, il exhortait son peuple


Digitized by Google

à désarmer la colère du Seigneur par la prière et la pénitence. Il ordonna trois processions générales auxquelles il assista nu-pieds, la corde au cou et tenant dans ses mains un crucifix, sur lequel étaient continuellement fixés ses yeux baignés de larmes. C'était ainsi qu'il s'offrait à Dieu comme une victime pour les péchés de son peuple. Il exhortait lui-même les malades et leur administrait les sacrements. Il fit fondre sa vaisselle pour assister les pauvres qui étaient sans secours. Il donna tous ses meubles, sans en excepter son lit. Enfin ce fléau, dont les ravages duraient depuis quatre mois, diminua en novembre, et cessa entièrement vers le commencement de l'année suivante. Le cardinal rendit à Dieu de solennelles actions de grâces pour la cessation de ce fléau, et ordonna des prières publiques de trois jours pour tous ceux qui étaient morts de la peste.

Le cardinal Borromée fit deux fois la visite de tout son diocèse, et une fois celle de sa province. Ayant fait un voyage dans la Valteline et dans le pays des Grisons, il y ranima le véritable esprit de la religion; il confirma les catholiques dans la piété, et ramena plusieurs zuingliens à l'unité de l'Eglise. Son zèle et sa charité lui firent élever un grand nombre de monuments ntiles dans toute l'étendue de son diocèse.

Les travaux, les jeûnes, les veilles, les austérités de notre saint ayant épuisé sa santé, il tomba malade; et, sentant sa fin approcher, il s'y prépara avec ferveur. Jamais peuple ne sentit mieux le prix de son pasteur que celui de Milan, lorsqu'il fut près de le perdre : ce n'était que pleurs et soupirs. Après sa mort, qui arriva le 4 novembre 1584, chacun voulut avoir quelque chose qui lui eût appartenu. Un grand nombre de miracles qui se firent à son tombeau confirmèrent l'idée qu'on avait de sa sainteté; et vingt et un ans après sa mort, l'an 1605, il fut canonisé par le pape Paul V.

SAINTE BERTILLE,

ABBESSE DE CHELLES.

5 NOVEMBRE.

Sainte Bertille, issue d'une illustre famille du Soissonnais, est née sous le règne de Dagobert Ier. On la vit, dès son enfance, préférer l'amour des biens célestes à celui des créatures. Elle fuyait, autant qu'il lui était possible, les vains amusements du monde pour ne s'occuper

que d'objets sérieux, et surtout de la prière. Les douceurs qu'elle goûtait de plus en plus en conversant avec Dieu lui inspirèrent le dessein de renoncer entièrement au siècle. Comme elle n'osait s'en ouvrir à ses parents, elle consulta saint Ouen, qui crut devoir la confirmer dans sa pieuse résolution.

Bertille, s'étant assurée que sa vocation venait du ciel, ne balança plus à découvrir à ses parents ce qui se passait dans son âme. Ceux-ci, touchés des dispositions de leur fille, lui permirent de suivre les mouvements de la grâce. Ils la conduisirent au monastère de Jouarre en Brie, dont sainte Telchilde était alors première abbesse. Elle reçut Bertille avec empressement, et l'instruisit dans les voies de la perfection religieuse. La jeune novice y fit de rapides progrès; mais ses exemples d'humilité, de charité, de mortification et de régularité la faisaient admirer dans cette communauté. La prudence et la vertu prévenant en elle le nombre des années, on lui confia successivement le soin de recevoir les étrangers, de pourvoir au soulagement des malades, et de veiller sur la conduite des enfants qu'on élevait dans le monastère. Elle s'acquitta si parfaitement de ces emplois, qu'on l'élut prieure pour aider l'abbesse dans le gouvernement des religieuses.

Sainte Bathilde, femme du roi Clovis II, ayant fait reconstruire l'abbaye de Chelles au diocèse de Paris, pria l'abbesse de Jouarre de lui envoyer quelques-unes de ses religieuses dont les vertus et l'expérience pussent établir la régularité et soutenir la ferveur dans la nouvelle communauté. Bertille fut mise à la tête de la pieuse colonie, et désignée pour être première abbesse de Chelles, vers l'an 646. Sa réputation se répandit bientôt au loin. Elle compta parmi ses religieuses plusieurs princesses étrangères. De ce nombre fut Héreswith, reine d'Angleterre, qui mourut saintement à Chelles, où elle avait pris le voile.

Sainte Bathilde, devenue veuve en 655, gouverna le royaume en qualité de régente; mais à la majorité de Clotaire III son fils, c'est-à-dire en 665, elle se retira à Chelles, où elle prit l'habit. Elle vécut sous la conduite de sainte Bertille jusqu'en 680, que le Seigneur récompensa ses vertus par une heureuse mort.

Quelque nombreuse que fût la communauté de Chelles, et quelque qualifiées que fussent la plupart des religieuses qui la composaient, la paix n'y était jamais troublée. Toutes s'efforçaient, par une sainte émulation, de se surpasser les unes les autres en humilité, en douceur, en mortification, en charité. Bertille, qui voyait parmi ses filles deux grandes reines, ne cherchait à se distinguer que par son amour pour la per-


Digitized by Google

fection. Elle montrait, par son exemple, qu'on ne sait bien commander que quand on a appris à obéir. Cette heureuse disposition la préservait de l'orgueil et des vices qui en sont la suite ordinaire. Elle gouverna quarante-six ans, toujours avec la même vigueur et la même prudence. Les infirmités de la vieillesse, loin de diminuer sa ferveur, ne firent que l'augmenter. Elle mourut en 692.

Réflexions.

Une personne qui a renoncé véritablement au monde, en voit passer la figure devant ses yeux; elle méprise la frivolité de ses occupations; elle frissonne à la vue des scènes tragiques qu'il offre si souvent; elle redoute ses piéges; elle dédaigne ses promesses flatteuses; elle se défie de l'amorce de ces plaisirs qui conduisent tant d'âmes à une perte éternelle. Semblable à un homme qui est tranquille dans le port, elle contemple la fureur de cette mer orageuse au milieu de laquelle les malheureux Egyptiens périssent après avoir lutté quelque temps contre les vagues qui les engloutissent. Il n'y a de sauvés du naufrage que ceux dont l'âme prend l'essor, et n'est point retenue par des affections terrestres et désordonnées.

SAINT LIÉ,

SOLITAIRE DU BERRY.

Saint Lætus, vulgairement *saint Lié*, naquit dans le Berry, et passa les premières années de son enfance à garder les troupeaux de son père. Il entra fort jeune dans un monastère que gouvernait un saint abbé nommé Trièce. Le désir d'une plus grande perfection l'en fit sortir dans la suite, et il passa dans celui de Micy ou de saint Mesmin, près d'Orléans. Il se lia d'une amitié fort étroite avec saint Avit, honoré le 17 juin. Ils se retirèrent depuis, l'un et l'autre, dans une solitude de la Sologne. Saint Avit étant retourné à Micy, saint Lié alla se fixer dans le bois d'Inatoire, dit depuis la Forêt-aux-Loges, en Beauce. La réputation de sainteté dont il jouissait lui attira la visite de plusieurs solitaires d'une grande piété. Il fut aussi visité par l'abbé Trièce. On met sa mort vers l'an 534. On construisit dans la suite une chapelle sur son tombeau, et il s'est formé depuis en ce lieu un village considérable qui porte le nom du saint. Ses reliques sont dans la collégiale de Pluviers, au diocèse d'Or-


Digitized by Google

léans. Il n'est pas certain que saint Lié ait été prêtre, quoiqu'il ait ce titre dans le martyrologe d'Usuard et dans le martyrologe romain.

SAINT LÉONARD,

ERMITE EN LIMOUSIN.

Saint Léonard était un seigneur français qui jouissait d'une grande réputation à la cour du roi Clovis Ier. Dieu se servit de saint Remi pour le convertir à la foi, et il est probable que ce fut après la journée de Tolbiac. A peine eut-il connu les obligations que le christianisme impose à ceux qui le professent, et les récompenses promises aux fidèles disciples de Jésus-Christ, qu'il résolut de renoncer au monde et de quitter la cour pour profiter des leçons et des exemples de celui auquel il était redevable du plus précieux des dons. Fidèle imitateur de son maître, il en retraça bientôt toutes les vertus. Il prêcha la foi pendant quelque temps; mais craignant d'être rappelé à la cour, et d'ailleurs brûlant d'un désir ardent de se consacrer entièrement à Dieu dans la solitude, il partit secrètement et se retira dans le territoire d'Orléans.

A deux lieues de cette ville était le monastère de Micy, fondé en 508 par saint Euspice. Il avait alors pour supérieur saint Maximin ou Mesmin. Léonard se mit sous sa conduite, et fit profession à Micy, où il trouva des modèles de perfection, surtout dans son supérieur.

Après la mort de saint Mesmin, arrivée en 520, saint Lifard son frère, qui avait renoncé au monde à l'âge de quarante ans, fonda un monastère à Meun-sur-Loire. Léonard, qui soupirait également après une solitude plus parfaite, quitta Micy vers le même temps. Il passa dans le Berry, où il convertit plusieurs idolâtres. Il gagna le Limousin, et fixa sa demeure dans la forêt de Pauvin, à quatre lieues de Limoges. Il se construisit un oratoire dans un lieu appelé Nobiliac ou Noblac. Des herbes et des fruits faisaient toute sa nourriture. Il fut pendant quelque temps inconnu aux hommes, et Dieu seul était témoin de l'austérité de sa pénitence. Son zèle l'ayant porté à instruire les peuples du voisinage, plusieurs de ses auditeurs furent singulièrement touchés de ses discours; il y en eut même qui se sentirent animés du désir d'imiter son genre de vie. Ils allèrent donc le trouver dans son désert : ce qui donna naissance à un monastère qui devint célèbre par la suite, et auquel on donna le nom de Noblac, puis de Saint-Léonard de Noblac. Le roi, pénétré de


Digitized by Google

vénération pour notre saint, dont les miracles répandaient au loin la réputation, lui fit don d'une partie considérable de la forêt où il vivait avec ses disciples.

Léonard, étant encore dans le monde, avait une grande charité pour les captifs et les prisonniers; il travaillait avec un zèle infatigable à leur procurer tous les soulagements dont ils avaient besoin, et surtout à les retirer du vice. Il obtint même la liberté à plusieurs d'entre eux. L'auteur de sa vie rapporte que quelques prisonniers furent miraculeusement délivrés de leurs chaînes par ses prières, et que le roi lui accorda, par un privilége spécial, de pouvoir quelquefois les mettre en liberté. Ce fut vers ce temps-là que certains évêques et autres personnes illustres commencèrent à jouir du même privilége.

Le saint, ayant comblé la mesure de ses bonnes œuvres, alla en recevoir la récompense dans le ciel le 6 novembre vers l'an 559. Saint Léonard est patron de plusieurs églises de France, où il est honoré avec une dévotion particulière. On invoque particulièrement ce saint en faveur des prisonniers et des femmes en travail d'enfant. On lui attribue un grand nombre de miracles. On lit son nom dans le martyrologe romain et dans plusieurs autres, spécialement dans ceux de France et d'Angleterre.

Réflexions.

La solitude a toujours fait les délices des vrais serviteurs de Dieu, parce que la retraite facilite les moyens de converser avec le ciel. C'est ce que nous prouve l'exemple de Jésus-Christ et de tous les saints. Le silence de la solitude arrête les égarements de l'esprit; la force et la vigueur de l'âme augmentent par le repos et le recueillement, et dans cet état de calme on est plus capable de réfléchir sur soi-même, sur ses besoins, et de contempler les mystères de la religion, le bonheur de la patrie céleste, les fondements de l'espérance chrétienne.

SAINT ILTUT,

ABBÉ DANS LE PAYS DE GALLES.

Iltut ou Elchut, issu d'une famille noble, naquit dans le comté de Glamorgan. Il servit quelque temps dans les armées du roi Arthur, dont il était parent, et s'y acquit une grande réputation par sa valeur. Saint


Digitized by Google

Cadoc, abbé de Llan-Carvan, qui avait été successivement disciple de saint Germain et de saint Dubrice, et qui était alors évêque de Llandaff, lui inspira le mépris du monde et l'amour de la vraie sagesse. Ayant reçu la tonsure, il passa plusieurs années sous la conduite de celui qui l'avait fait entrer dans la voie de la perfection, et se rendit fort habile dans les sciences ecclésiastiques. Il fonda depuis, dans le voisinage de Llan-Carvan, du côté de la mer, un monastère qui devint célèbre par son école, et qui prit le nom de Llan-Iltut, ou Llan-Twit. On compta parmi ses disciples saint David, saint Samson, saint Magloire, saint Gildas et plusieurs autres saints, dont quelques-uns furent élevés à l'épiscopat. Iltut joignait le travail des mains aux veilles, au jeûne et à la prière. Il remit à la fin la conduite de son école à Isham, un de ses disciples, afin de suivre plus librement l'attrait qu'il se sentait pour la retraite. Il passa trois ans dans une entière solitude, et y pratiqua des austérités extraordinaires. Le désir de visiter ses disciples et ses amis le fit passer dans la Bretagne quelque temps avant sa mort. Il était à Dol lorsque le Seigneur l'appela à lui, dans le sixième siècle. Il est encore patron titulaire d'une église du comté de Glamorgan, qu'il avait originairement fondée. Bale et Pits font mention de deux lettres doctrinales qu'il avait écrites; mais nous n'avons plus la plupart des ouvrages des anciens docteurs bretons : ils ont péri par l'injure des temps.

SAINT WILLIBRORD,

PREMIER ÉVÊQUE D'UTRECHT.

7 NOVEMBRE.

Saint Willibrord naquit vers l'an 658, das le royaume de Northumberland. Il n'avait point encore sept ans lorsqu'on l'envoya dans le monastère de Rippon, gouverné alors par saint Wilfrid, qui en était le fondateur.

Son père se nommait Wilgis, et vivait dans une grande piété. Il quitta le monde pour embrasser l'état monastique, et ne négligea rien pour donner une éducation chrétienne à son fils.

Willibrord, en s'accoutumant de bonne heure à porter le joug du Seigneur, le trouva toujours depuis doux et léger. Pour mieux conserver les fruits de l'éducation qu'il avait reçue, il prit l'habit à Rippon. Les

progrès qu'il fit dans la vertu et dans les sciences furent également rapides. A l'âge de vingt ans, il obtint la permission de passer en Irlande, dans l'espérance d'y trouver encore plus de facilité pour se perfectionner dans les voies de la piété.

Pendant qu'Egbert travaillait à la gloire de Dieu dans les îles, Wigbert annonçait Jésus-Christ dans la Frise. Il en revint après y avoir passé deux ans, sans que ses travaux eussent été suivis d'un grand succès. Egbert et ceux qui s'intéressaient à cette mission ne se découragèrent point : ils prièrent avec une nouvelle ferveur, pour obtenir la conversion de tant d'âmes qui étaient menacées d'un malheur éternel. Willibrord, ayant été ordonné prêtre à l'âge d'environ trente ans, témoigna un désir ardent de passer dans la Frise, et il en demanda la permission à ses supérieurs. Egbert, qui connaissait sa ferveur, son zèle et ses talents, ne douta point que ce désir ne vînt du ciel; il acquiesça donc à sa demande.

Saint Eloi, évêque de Noyon, avait prêché Jésus-Christ dans une partie de la Frise. L'Evangile leur avait été aussi annoncé par saint Wilfrid, en 678; mais ces premières tentatives avaient produit peu de fruit. Saint Willibrord et ses compagnons y arrivèrent en 690 ou 691. Ils se rendirent à Utrecht, où ils furent bien reçus par Pépin le Gros, maire du palais de France, qui depuis peu s'était emparé d'une partie de la Frise. Willibrord crut devoir faire un voyage à Rome, pour demander au pape Sergius sa bénédiction apostolique, et une autorisation pour prêcher l'Evangile aux nations idolâtres. Le souverain pontife, connaissant son zèle et sa sainteté, lui accorda les plus amples pouvoirs.

Le saint, de retour de Rome, alla prêcher la foi, avec les autres missionnaires, dans cette partie de la Frise qui appartenait aux Français. Le nombre des ohrétiens était si considérable au bout de six ans, que Pepin, de l'avis des autres évêques, envoya Willibrord à Rome avec des lettres de recommandation pour le pape, qui était instamment prié de l'honorer du caractère épiscopal. Le pape Sergius le reçut avec de grandes marques d'honneur, changea son nom en celui de Clément, et le sacra archevêque des Frisons dans l'église de Saint-Pierre. Il lui donna aussi le *pallium*, avec le pouvoir de fixer son siége en tel lieu du pays qu'il jugerait le plus convenable. Le saint, après avoir passé quatorze jours à Rome, revint dans la Frise, et fixa sa résidence à Utrecht, où il bâtit l'église du Sauveur, dont il fit son siége métropolitain. Il répara aussi celle de Saint-Martin, que les païens avaient presque entièrement détruite. Elle devint depuis cathédrale d'Utrecht.


Digitized by Google

L'onction épiscopale sembla donner encore plus de force et d'activité au zèle de Willibrord. Deux ans après son sacre, les libéralités de Pepin et de l'abbesse Irmine le mirent en état de fonder 'labbaye d'Epternac, qu'il gouverna jusqu'à sa mort. Charles Martel fit plusieurs donations à diverses églises fondées par le saint archevêque. Dans tous ces établissements, Willibrord ne se proposait que d'affermir et de perpétuer l'œuvre de Dieu.

Willibrord passa dans le Danemark; mais Ongent, qui y régnait alors, était un prince méchant et cruel; et son exemple, qui avait beaucoup d'influence sur ses sujets, mettait un obstacle presque invincible à leur conversion. En revenant il fut assailli d'une tempête qui le jeta dans l'île appelée Fositeland, aujourd'hui Ameland, sur la côte de la Frise, au nord. Les Danois et les Frisons révéraient singulièrement cette île, qui était consacrée à leur dieu Fosite. Ils auraient regardé comme impie et sacrilége quiconque aurait osé tuer les animaux qui y vivaient, manger quelque chose de ce qu'elle produisait, ou parler en puisant de l'eau à une fontaine qui y était. Le saint, touché de leur aveuglement, voulut les détromper d'une superstition aussi grossière. Il fit tuer quelques animaux, que lui et ses compagnons mangèrent, et il baptisa trois enfants dans la fontaine, en prononçant à haute voix les paroles prescrites par l'Eglise. Les païens s'attendaient qu'ils allaient être punis de mort; mais, voyant qu'il ne leur arrivait rien, ils ne savaient si c'était patience ou défaut de pouvoir de la part de leur dieu. Radbod, prince des Frisons, fut transporté de fureur quand il apprit ce qui s'était passé. Il ordonna de tirer au sort trois jours de suite, et trois fois chaque jour, dans le dessein de faire périr celui sur lequel il tomberait. Dieu permit qu'il ne tombât point sur Willibrord; mais un de ses compagnons fut sacrifié à la superstition, et mourut martyr de Jésus-Christ.

Le saint, ayant quitté Radbod, se rendit dans une des principales îles qui dépendent de la Zélande; c'était Walcheren; il y fit un grand nombre de conversions, et y établit plusieurs églises.

La mort de Radbod, arrivée en 719, lui laissa la liberté de prêcher dans toute la Frise. En 720, il fut joint par saint Boniface, qui passa trois ans avec lui, avant d'aller en Allemagne. Willibrord, suivant Alcuin, avait une figure agréable et pleine de dignité. Il était doux et toujours gai dans la conversation, sage dans ses conseils, infatigable dans les fonctions apostoliques, et en même temps attentif à nourrir et à fortifier son âme par la prière, le chant des psaumes, les veilles et le jeûne.

Notre saint et ses compagnons, par leurs larmes, leurs prières et leur


Digitized by Google

zèle, détruisirent le paganisme dans la plus grande partie de la Zélande et de la Hollande, et dans tous les lieux des Pays-Bas où saint Amand et saint Lebwin n'avaient jamais pénétré. Quant aux Frisons, qui avaient été jusque-là un peuple barbare, ils se civilisèrent peu à peu, et devinrent célèbres par leurs vertus ; ainsi que par la culture des arts et des sciences.

Willibrord choisissait avec beaucoup de soin ceux qu'il destinait à recevoir les ordres sacrés; il était aussi fort exact à s'assurer des dispositions de ceux qu'il admettait au baptême, afin de ne pas exposer nos augustes mystères à la profanation. Pour bannir l'ignorance, et faciliter la propagation de l'Évangile, en éclairant les esprits et en adoucissant les mœurs, il établit à Utrecht des écoles qui devinrent fort célèbres.

Enfin Willibrord, se voyant parvenu à un âge fort avancé, prit un coadjuteur qu'il sacra évêque, pour le charger du gouvernement de son diocèse, et il se prépara dans la retraite au passage de l'éternité. Il mourut, suivant l'opinion la plus problable, en 738.

LES QUATRE COURONNÉS,

FRÈRES, MARTYRS A ROME.

8 NOVEMBRE.

Quatre frères, qui occupaient à Rome des places de distinction et de confiance, furent arrêtés durant la persécution de Dioclétien, pour s'être déclarés contre le culte des idoles. On les fouetta avec des escourgées de plomb, et on ne cessa de les frapper que quand ils eurent cessé de vivre. Ils furent enterrés sur la voie Lavicane, et connus d'abord sous le titre des *Quatre Couronnés*. Leurs noms étaient Sévère, Sévérien, Carpophore et Victorius.

Le pape saint Grégoire le Grand fait mention d'une ancienne église dédiée sous leur invocation. Léon IV la fit réparer en 841, et on y transféra les reliques des saints martyrs, du cimetière où elles étaient sur la voie Lavicane. Un incendie ayant réduit cette église en cendres, Paschal II la fit rebâtir. On découvrit les reliques de nos saints dans une voûte sous l'autel; elles étaient renfermées dans deux urnes, l'une de porphyre, et l'autre de marbre serpentin. On mit le nouvel autel à la

Digitized by Google

place de l'ancien. On retrouva les reliques des saints martyrs dans la même situation, sous le pontificat de Paul V.

On avait également enterré dans le cimetière de la voie Lavicane cinq autres martyrs, dont les noms étaient Claude, Nicostrate, Symphorien, Castorius et Simplicius. On dit qu'ils furent condamnés à mort, parce qu'étant sculpteurs de profession, ils avaient refusé de faire des idoles. Le pape Léon IV fit porter leurs reliques dans la même église, et on les y honore encore aujourd'hui avec celles des Quatre Couronnés. Tous ces martyrs sont nommés dans les anciens martyrologes. L'église des Quatre Couronnés est un ancien titre de cardinal-prêtre.

Réflexions.

La rage des tyrans contre l'Eglise ne fit que propager la lumière de la foi qu'elle voulait éteindre. Les martyrs, par l'effusion de leur sang, rendaient à Jésus-Christ le plus puissant, le plus persuasif des témoignages. Leur douceur, la ferveur de leur piété, leur constance dans les tortures, triomphèrent de l'opiniâtreté des plus implacables ennemis de la vérité. Mais quel jugement n'ont pas à redouter tous ces prétendus chrétiens de nos jours, qui, par le scandale de leur vie, déshonorent la religion qu'ils professent, et dont la conduite impie est une sorte d'apostasie publique!

SAINT GODEFROI,

ÉVÊQUE D'AMIENS.

Godefroi, né dans le territoire de Soissons, sortait d'une famille noble et vertueuse. Foulques, son père, étant devenu veuf, prit l'habit monastique. Notre saint n'avait encore que cinq ans lorsqu'on le mit sous la conduite de Godefroi, abbé du mont Saint-Quentin, qui l'avait tenu sur les fonts de baptême.

Dès sa plus tendre jeunesse, le saint se privait d'une grande partie de ce qu'on lui donnait pour sa nourriture, et le distribuait aux pauvres; souvent même il ne paraissait point au réfectoire, et se renfermait dans quelque oratoire, pendant le temps qu'on y passait, pour s'entretenir avec Dieu. Il consacrait quelquefois la plus grande partie de la nuit à ce saint exercice. A l'âge de vingt-cinq ans, l'évêque de Noyon l'ordonna prêtre. Il parut digne de cet honneur, non-seulement à cause de ses


Digitized by Google

vertus, mais encore à cause des progrès qu'il faisait tous les jours dans l'étude de la religion.

Peu de temps après, on lui confia le gouvernement de l'abbaye de Nogent en Champagne. Cette maison, sous sa conduite, devint bientôt célèbre par sa régularité. Deux abbés, touchés des merveilles qu'on en publiait, s'y retirèrent pour y vivre en simples religieux dans une plus grande perfection.

En 1103, on l'élut évêque d'Amiens ; mais il fallut lui faire violence pour qu'il acquiesçât à son élection. Il entra nu-pieds dans la ville. Lorsqu'il fut arrivé à l'église de Saint-Firmin, il adressa au peuple qui était présent un discours fort pathétique. On retrouvait dans son palais la maison d'un vrai disciple de Jésus-Christ. Chaque jour il lavait les pieds à treize pauvres et les servait à table. Il s'opposait avec un zèle inflexible aux entreprises des grands opiniâtrément attachés à leurs désordres. Il attaquait avec vigueur les abus qui régnaient dans son clergé ; et après avoir éprouvé bien des difficultés, il rétablit la réforme dans le monastère de Saint-Valeri. Célébrant les saints mystères le jour de Noël, en présence de Robert, comte d'Artois, qui tenait sa cour à Saint-Omer, il ne voulut point recevoir les offrandes, même des princes, parce que leur extérieur était trop mondain. Plusieurs sortirent de l'église et y rentrèrent avec plus de simplicité, pour n'être pas privés de la bénédiction du saint évêque. Il fut arrêté par une fièvre violente, dans un voyage qu'il faisait à Reims pour conférer avec son métropolitain sur des matières importantes. Il reçut les sacrements de l'Église avec beaucoup de ferveur, et mourut le 8 novembre 1118, dans l'abbaye de Saint-Crespin de Soissons, où il fut enterré. Il est nommé dans le martyrologe romain.

SAINT THÉODORE,

SURNOMMÉ TYRON, MARTYR A AMASÉE.

9 NOVEMBRE.

Saint Théodore naquit en Syrie ou en Arménie. Il était jeune et nouvellement enrôlé dans l'armée romaine lorsqu'il souffrit, ce qui l'a fait surnommer Tyron. La légion dans laquelle il servait fut envoyée dans le Pont pour y passer le quartier d'hiver. Elle se trouva à Amasée peu de temps après la publication des édits que donnèrent Maximien-Galère et


Digitized by Google

Maximin, pour continuer la persécution excitée par Dioclétien. Notre jeune soldat était si éloigné de cacher sa foi, qu'il la portait, en quelque sorte, écrite sur son front. On l'arrêta pour le présenter au tribun de sa légion et au gouverneur de la province. Ceux-ci lui demandèrent comment il osait professer une religion que les empereurs avaient proscrite, sous peine de mort. « Je ne connais point vos dieux, leur répondit-il ; j'adore Jésus-Christ, fils unique de mon Dieu. Je vous abandonne mon corps ; vous pouvez le déchirer, le mettre en pièces, le livrer aux flammes. Si mes discours vous offensent, coupez-moi la langue. Dès que Dieu l'exige, je suis prêt à faire le sacrifice de chacun de mes membres. » Les juges, affectant d'être touchés de compassion pour sa jeunesse, lui donnèrent du temps pour délibérer et le renvoyèrent.



Théodore employa ce temps à demander à Dieu la grâce de la persévérance ; et pour convaincre ses juges qu'il était inébranlable dans sa première résolution, il mit le feu à un temple de Cybèle qui était au milieu de la ville, et le réduisit en cendres. Une impulsion extraordinaire l'avait porté à cette action. Les juges devant lesquels il fut conduit une seconde fois voulurent l'effrayer par des menaces, qui furent inutiles. La promesse qu'ils lui firent de l'établir prêtre de Cybèle n'eut pas plus de succès. Il leur dit même que de tous les idolâtres, les prêtres étaient les plus misérables, parce qu'ils étaient les plus criminels. On le frappa cruellement de verges et on l'étendit ensuite sur le chevalet, où son corps fut déchiré avec des ongles de fer. Il ne perdit rien de sa tranquillité pendant ce supplice ; il parut même insensible à tout ce qu'il souffrait. On l'entendit répéter sans cesse ces paroles du Psalmiste : *Je bénirai le Seigneur en tout temps ; je ne discontinuerai pas de chanter ses louanges.* Le gouverneur, après avoir fait l'essai de sa cruauté, le renvoya en prison, où Dieu, par le ministère de ses anges, le consola merveilleusement dans la nuit.

Théodore subit un troisième interrogatoire, et confessa Jésus-Christ avec le même courage. Le juge le condamna à être brûlé vif, ce qui fut exécuté en 306. L'opinion la plus probable est qu'il souffrit le 17 février, jour auquel il est honoré par les Grecs et les Moscovites ; mais les Latins font sa fête le 9 novembre, d'après le sacramentaire de saint Grégoire, le martyrologe de Bède, etc. Le corps du saint martyr, que les chrétiens trouvèrent le moyen d'arracher aux flammes, fut porté à Brindes dans le douzième siècle, et il s'y garde dans une châsse, à l'exception de son chef, qui est à Gaëte. On prétend que l'ancienne église qui porte son nom à Venise a été bâtie par Narsès. Il y a à Rome une église collégiale


Digitized by Google

dédiée en son honneur, et qui était originairement un temple de Romulus.

SAINT MATURIN,

PRÊTRE.

Saint Maturin, né dans le diocèse de Sens, connut dès son enfance la vanité des idoles, et embrassa le christianisme. A peine eut-il les yeux ouverts à la lumière de l'Evangile, qu'il abandonna tout ce qu'il possédait dans le monde pour s'attacher uniquement à Jésus-Christ. Ayant été élevé au sacerdoce, il convertit un grand nombre d'idolâtres, parmi lesquels on comptait son père et sa mère. Chargé de mérites et de bonnes œuvres, il mourut quelque temps avant l'an 388. On porta son corps à Sens. On le transféra depuis au village de Larchant, près de Nemours, dans le Gâtinais. On bâtit en ce lieu, qui appartient au chapitre de la cathédrale de Paris, une église sous l'invocation du saint prêtre, où l'on voit encore une châsse qui renferme une partie de ses reliques, le reste ayant été brûlé par les huguenots en 1568. La dévotion y attire un grand concours de peuple, et l'on porte la châsse du saint en procession aux paroisses voisines le jour de l'Ascension, et le mardi après le 11 juin.

Les habitants de la province du Gâtinais honorent saint Maturin comme leur apôtre et leur patron. Sa fête a été fixée au 9 novembre, depuis que le 1er du même mois est occupé par la fête de tous les saints.

SAINT VANNE,

ÉVÊQUE DE VERDUN.

Saint Vanne, qui avait embrassé de bonne heure la vie monastique, fut élevé sur le siége épiscopal de Verdun vers l'an 498. La haute opinion qu'on avait conçue de sa sainteté fut confirmée par plusieurs miracles qu'il opéra. Il travailla vingt-six ans avec un zèle infatigable à la sanctification de son troupeau. Il mourut vers l'an 525, épuisé de fatigues et d'austérités.

Il s'est formé dans l'abbaye de Saint-Vanne à Verdun, en 1604, une


Digitized by Google

célèbre congrégation de bénédictins réformés de Lorraine. C'est de cette abbaye et de celle de Moyen-Moustier, dédiée à saint Hidulphe, qu'elle porte le nom de congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe. Les abbayes de Saint-Michel, de Saint-Hubert en Ardennes, de Senones, de Saint-Avol, etc., ont embrassé cette réforme. Plusieurs maisons de bénédictins de France désiraient aussi l'embrasser; mais les troubles de la guerre rendant l'union trop difficile, on établit une réforme sur le même plan. Elle commença dans l'abbaye de Saint-Augustin de Limoges, en 1613, et le pape Grégoire XV la confirma en 1627. Cette congrégation, connue sous le nom de Saint-Maur, comprend cent quatre-vingts établissements, tant abbayes que prieurés, et est gouvernée par un général particulier. On compte parmi les principales abbayes qui suivent cette réforme Saint-Germain-des-Prés, Saint-Denis, Fécamp, Vendôme, etc. Il y a toujours eu une union fort étroite entre la congrégation de Saint-Maur et celles de Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe, et leurs constitutions sont à peu de chose près les mêmes.



SAINT ANDRÉ AVELLIN,

CLERC RÉGULIER THÉATIN.

10 NOVEMBRE.

Saint André Avellin naquit en 1521 à Castronuovo, petite ville du royaume de Naples. Il fit paraître dès son enfance les plus heureuses dispositions à la vertu. Le désir qu'il avait de ne vivre que pour Dieu lui fit embrasser l'état ecclésiastique. Ses parents l'envoyèrent à Naples pour y étudier le droit civil et canonique. Son cours achevé, il prit le degré de docteur, et fut élevé au sacerdoce. Il plaida plusieurs causes dans la cour ecclésiastique; mais il trouva que l'emploi qu'il exerçait le portait trop à la dissipation, et ne lui laissait pas assez de liberté pour vaquer à la prière et à l'oraison. Il renonça pour toujours à la profession d'avocat, pour se consacrer uniquement à la pénitence et à l'exercice des fonctions du saint ministère, et le fit avec tant d'ardeur, que toute sa conduite devint un modèle de vertu et de perfection.

L'archevêque de Naples, persuadé que personne n'était plus propre qu'André Avellin à conduire les âmes obligées par état à tendre à la perfection évangélique, lui confia la direction d'une communauté religieuse. Le zèle avec lequel l'homme de Dieu travailla à réformer les


Digitized by Google

abus qui s'étaient introduits dans cette maison, et à y rétablir la régularité et surtout l'esprit de recueillement, lui attira bien des contradictions. Il se vit même en butte à la fureur de quelques personnes qu'il avait fait exclure des parloirs. Il échappa une fois à la mort dont il avait été menacé ; une autre fois il reçut trois coups au visage. Il souffrit sans se plaindre, et il aurait fait volontiers le sacrifice de sa vie pour les intérêts de la vertu et pour la gloire de Dieu.

Enfin, brûlant de plus en plus du désir d'être entièrement mort au monde, il embrassa la règle des clercs réguliers appelés théatins, et se retira, en 1556, dans leur maison de Naples, qui faisait l'édification de toute la ville. Il quitta le nom de Lancelot, qu'il avait porté jusque-là, et prit celui d'André. On ne pouvait se lasser d'admirer son zèle pour les mortifications extérieures, et la sévérité avec laquelle il traitait son corps ; mais ce qu'on admirait surtout en lui, c'était son amour pour l'abjection, et son ardeur à détruire tout ce qui appartenait au vieil homme. Il supporta, sans le moindre trouble, l'assassinat d'un de ses neveux ; et, non content d'empêcher qu'on ne poursuivît le meurtrier, il sollicita sa grâce avec les plus vives instances. Son exactitude à observer et à faire observer tous les points de la règle, lorsqu'il fut supérieur, égalait l'ardeur avec laquelle il cherchait à procurer en tout la gloire de Dieu.

Le saint fut appelé en différents endroits pour y établir des maisons de son ordre ; et Dieu accordait partout d'abondantes bénédictions aux entreprises que formait son serviteur. Il voulut encore augmenter l'éclat de ses vertus par le don de prophétie et par celui des miracles.

Enfin, André Avellin, épuisé de fatigues et de vieillesse, mourut le 10 novembre 1608, dans sa quatre-vingt-huitième année. On garde son corps à Naples dans l'église des Théatins de Saint-Paul. Saint André Avellin fut béatifié seize ans après sa mort. Clément XI le canonisa en 1712. La Sicile et la ville de Naples l'ont choisi pour un de leurs patrons.

SAINT FLORENT,

ÉVÊQUE DE STRASBOURG.

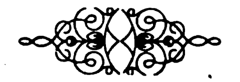
Saint Florent était originaire d'Écosse, d'une famille considérable par sa noblesse, mais encore plus respectable par sa piété. Le soin que ses parents eurent de le former de bonne heure à la vertu le préserva de la

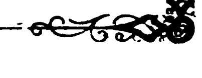

Digitized by Google

contagion du monde, et lui inspira du goût pour la vie solitaire. Il passa en France, et se retira dans la forêt de Haslen en Alsace; là, éloigné du tumulte et sans cesse occupé de Dieu, il égalait la ferveur et les austérités des illustres solitaires de la Palestine et de l'Egypte.

Quelque désir qu'eût cet homme mortifié de vivre inconnu, Dieu permit qu'il fût découvert d'une manière miraculeuse par des chasseurs. Dagobert, roi d'Austrasie, envoya chercher le saint. Dès qu'il fut arrivé, on lui présenta la princesse Bathilde, fille aînée du roi, qui était muette et aveugle de naissance. Elle fut sur-le-champ guérie; et la première parole qu'elle prononça, fut le nom du saint, qu'on ignorait. Bienheureux Florent, s'écria-t-elle, quelles actions de grâces puis-je vous rendre pour le double miracle que vous opérez en ma faveur! Ce prodige étonna toute la cour et le roi en particulier, qui aurait bien voulu retenir le saint, mais l'amour de la solitude le rappelait. Le roi lui donna une partie de la forêt pour y établir un monastère. La réputation de ce fervent solitaire y attira un grand nombre de sujets qui excellèrent en sainteté et rendirent l'abbaye de Haslen fort célèbre.

L'évêque de Strasbourg, qu'on a cru être le frère même du saint abbé Florent, étant mort, on jeta les yeux sur lui pour en faire son successeur. Cette nouvelle dignité ne changea rien à la vie austère du saint évêque. Il sut joindre le gouvernement de son diocèse à celui de son monastère. Pasteur vigilant, il parcourait à pied tout son diocèse pour former Jésus-Christ dans tous les cœurs qui lui étaient confiés. Abbé exemplaire, il était pour tous ses religieux un modèle de ferveur et de pénitence. La vieillesse et la faiblesse où le réduisirent ses travaux ne purent lui faire rien diminuer de ses austérités. Il les soutint jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 675. Dieu voulut manifester sa sainteté par un grand nombre de miracles, qui ont rendu sa mémoire fort célèbre.






Digitized by Google




ÉVÊQUE DE TOURS.

11 NOVEMBRE.

Saint Martin, la gloire des Gaules, la lumière de l'Église d'Occident au quatrième siècle, naquit à Sabarie, ville de Pannonie. Son père était tribun militaire, et le fit élever à Pavie.

Dès ses premières années, Martin parut animé de l'esprit de Dieu, et quoique sa famille fût idolâtre, il n'avait de goût que pour les exercices de piété. Il allait à l'église malgré ses parents, et il demanda à l'âge de dix ans d'être inscrit parmi les catéchumènes.

Cependant il vint un ordre de l'empereur qui obligeait les enfants des officiers et des soldats vétérans à porter les armes. Ainsi Martin, qui avait quinze ans, prêta le serment militaire, et entra dans la cavalerie. Il sut se préserver des vices qui ne déshonorent que trop la plus noble des professions, et il gagna l'estime de tous ceux qui avaient à vivre

Digitized by Google

avec lui, par sa charité, sa douceur et ses autres vertus. Les affligés trouvaient en lui un consolateur; il soulageait les indigents et ne se réservait de ses appointements que ce qui lui était absolument nécessaire pour sa subsistance.

Un jour il rencontra à la porte d'Amiens un pauvre presque nu qui demandait l'aumône aux passants. Voyant que ceux qui le précédaient n'avaient point regardé ce malheureux, il pensa que Dieu le lui avait réservé; mais il avait distribué tout ce qu'il possédait, et il ne lui restait plus que ses armes et ses vêtements. Que faire? Il coupe son manteau en deux, il en donne la moitié au pauvre, et s'enveloppe comme il peut avec l'autre moitié. La nuit suivante, Martin vit en songe Jésus-Christ couvert de cette moitié de manteau qu'il avait donnée, et il l'entendit dire à une troupe d'anges qui l'environnaient: « Martin, qui n'est « encore que catéchumène, m'a couvert de ce vêtement. »

Cette vision lui inspira un nouveau zèle pour la gloire de Dieu. Il demanda le baptême, qu'il reçut dans sa dix-huitième année; et, renonçant à la profession des armes, il se retira auprès de saint Hilaire, évêque de Poitiers. Ce prélat connut bientôt le mérite extraordinaire de Martin; il voulut, pour l'attacher à son diocèse, l'ordonner diacre; mais le saint, par humilité, refusa cet honneur; il consentit seulement à se laisser ordonner exorciste. Il avait un grand désir de revoir ses parents, qui étaient en Pannonie. Il obtint de saint Hilaire la permission de faire ce voyage, après avoir promis de revenir à Poitiers. Il convertit sa mère et plusieurs autres personnes de Pannonie; mais il ne put déterminer son père à sortir des ténèbres de l'infidélité.

Étant en Illyrie, il combattit les ariens avec beaucoup de zèle. Ces hérétiques, qui n'étaient point accoutumés à trouver des contradicteurs, le maltraitèrent publiquement et le chassèrent du pays. Ce fut aussi par la même raison qu'Auxence, évêque de Milan, le chassa de cette ville, où il s'était bâti un monastère.

Ayant appris, en 360, que saint Hilaire retournait dans son diocèse, il se rendit à Rome dans l'espérance de l'y voir; mais le saint évêque était parti de cette ville quand il y arriva. Il se mit sur-le-champ en route, et le joignit. Saint Hilaire le reçut avec les plus vives démonstrations d'amitié, et le mena à Poitiers avec lui. Comme il connaissait son attrait pour la solitude, il lui donna un petit terrain appelé *Lociacum*, aujourd'hui Ligugé, à deux lieues de la ville. Martin y bâtit un monastère, qui subsistait encore dans le huitième siècle. Il paraît que c'est le premier monastère qui ait été construit dans les Gaules.


Digitized by Google

La ville de Tours voulut l'avoir pour pasteur; on l'élut vers l'an 371 ou 375. Le nouvel évêque ne changea rien dans sa manière de vivre; il se logea dans une petite cellule près de l'église; mais comme il y était souvent interrompu par les visites qu'il recevait, il se retira dans un monastère qu'il fit bâtir dans le voisinage de la ville. C'est la célèbre abbaye de Marmoutier, la plus ancienne qu'il y ait en France, et qui appartient à la congrégation de Saint-Maur. On compta bientôt dans le monastère jusqu'à quatre-vingts religieux, dont plusieurs furent faits évêques dans la suite.

Il était réservé à saint Martin d'achever de détruire l'idolâtrie dans le diocèse de Tours et dans les autres parties des Gaules. Peu de temps après qu'il eut été élu évêque, il fut obligé d'aller à la cour de Valentinien Ier. Il est probable que ce voyage eut pour motif quelques affaires qui regardaient les temples des païens. L'empereur, informé que Martin venait solliciter en faveur de la religion chrétienne quelque chose qu'il était résolu de ne point accorder, défendit de le laisser entrer dans son palais. Ainsi, les tentatives que fit Martin deux ou trois fois, dans la vue d'obtenir une audience, n'eurent aucun succès. Il eut recours à ses armes ordinaires : il s'adressa au ciel, joignant à la prière des mortifications rigoureuses. Le septième jour il parvint jusqu'à l'empereur. Le prince, furieux de ce qu'on lui avait permis d'entrer, ne daigna point se lever; mais il se leva bientôt malgré lui, parce que le feu prit à son siége. Persuadé que le pouvoir céleste était intervenu en cette occasion, il embrassa le saint à diverses reprises, et lui accorda tout ce qu'il demandait, lui laissant à peine le temps d'expliquer sa requête.

Tandis que saint Martin était occupé de la propagation du royaume de Jésus-Christ, l'empire d'Occident fut agité par d'horribles secousses. Les légions romaines proclamèrent Maxime empereur dans la Grande-Bretagne, en 383. Maxime passa dans les Gaules, se fit reconnaître par l'armée, et établit à Trèves le siége de son empire. Il défit, près de Paris, Gratien, qui fut trahi par ses propres soldats, et assassiné à Lyon par Andragathius, le 25 août de l'année 383. Dans le même temps, les priscillianistes troublaient les Eglises d'Espagne et des Gaules. Ces hérétiques renouvelaient diverses erreurs de Simon le magicien, des gnostiques et des manichéens. Ithace, évêque espagnol, le plus ardent de leurs accusateurs, alla trouver Maxime à Trèves. Il y fut joint par Idace son collègue. Le nouvel empereur les reçut favorablement, et fit venir d'Espagne les chefs des hérétiques, pour les confronter avec leurs accusateurs.

Saint Martin se trouvait aussi pour lors à Trèves. Il y venait demander



la grâce de plusieurs personnes, que leur attachement à Gratien avait fait condamner à mort. Parmi ceux qui étaient à la cour, le plus grand nombre cherchaient à capter la bienveillance du prince par les manéges de l'adulation. Mais le saint évêque de Tours sut maintenir l'autorité que lui donnait son caractère; il imita la fermeté de saint Ambroise, qui était venu en ambassade à Trèves, de la part de Valentinien II, frère de Gratien, lequel possédait toujours l'Italie. Quoique Martin fût sujet de Maxime, ce que n'était pas saint Ambroise, il montra une grande répugnance à communiquer avec ce prince; il refusa même longtemps de manger à sa table, en disant avec une sainte hardiesse qu'il ne pouvait manger avec un homme qui avait dépouillé un empereur de ses États, et qui en avait privé un autre de la vie. Maxime protesta qu'il n'avait accepté l'empire que parce qu'il y avait été forcé par l'armée; que ses incroyables succès paraissaient manifester la volonté de Dieu, et que de tous ses ennemis aucun n'avait perdu la vie, à moins qu'il n'eût été tué en combattant. Le saint se rendit à la fin. Maxime en fut si satisfait, qu'il regarda ce jour comme un jour de fête. Il fit inviter en même temps les personnes les plus considérables de sa cour, entre autres son oncle et son frère, qui étaient comtes tous deux, et le préfet du prétoire. Martin fut placé à côté de l'empereur, et le prêtre qui l'accompagnait entre les deux comtes. Au milieu du repas, un officier, selon l'usage, présenta la coupe à l'empereur. Maxime ordonna de la présenter à Martin, de la main duquel il comptait la recevoir; mais l'évêque, ayant bu, la donna à son prêtre, comme à la personne la plus digne de l'assemblée. Cette action fut extrêmement applaudie de l'empereur et de toute sa cour.

Cependant saint Martin et saint Ambroise ne voulaient point communiquer avec Ithace ni avec les évêques qui lui étaient attachés, parce qu'ils poursuivaient criminellement les hérétiques. Ils savaient que l'Église avait eu toujours en horreur l'effusion du sang de ceux même qui ne méritaient pas de vivre, et qu'elle n'avait jamais souffert que le clergé prît part à de semblables procédures. Aussi Martin reprocha-t-il continuellement à Ithace la conduite qu'il tenait, et le pressa-t-il de se désister de son accusation. Il pria également Maxime de laisser la vie aux coupables, alléguant pour raison qu'il suffisait qu'ils eussent été déclarés hérétiques et excommuniés par les évêques, et que d'ailleurs il n'y avait point d'exemple qu'une cause purement ecclésiastique eût été portée devant un juge séculier. Ithace, loin d'écouter les avis de l'évêque de Tours, l'accusa d'hérésie. C'était ainsi qu'il en usait à l'égard

Digitized by Google

de ceux dont la vie lui paraissait trop austère. Pour Maxime, il fit attention aux remontrances de saint Martin; on n'entama point l'affaire des priscillianistes tant que le saint évêque fut à Trèves; l'empereur promit même que les personnes accusées ne seraient point condamnées à mort.

Mais à peine Martin était-il parti de Trèves, que Maxime changea de sentiments. Il confia l'affaire des priscillianistes à Evode, qu'il avait fait préfet du prétoire. Priscillien fut convaincu, par son propre aveu, de plusieurs crimes. Non-seulement Ithace fut son accusateur, mais il assista encore à la question qu'on lui fit subir. Il se retira cependant ensuite, et ne voulut point être présent lorsque la sentence de mort fut prononcée.

Saint Martin, arrivé à Tours, fut reçu par son peuple comme un ange tutélaire. Quoique avancé en âge, il ne diminua rien de ses austérités ni de ses travaux apostoliques. Il continua jusqu'à la fin de sa vie de confirmer par des miracles la doctrine qu'il prêchait.

Le saint évêque avait plus de quatre-vingts et peut-être même quatre-vingt-dix ans lorsqu'il plut à Dieu de le récompenser de ses travaux. Il avait prédit sa mort longtemps avant qu'elle arrivât; il expira tranquillement le 6 ou le 11 novembre. L'opinion la plus probable est que ce fut en 400.

Réflexions.

Une humilité profonde, une douceur inaltérable, le renoncement à soi-même, le mépris des choses créées et l'amour des choses célestes, une union constante avec Dieu par l'exercice de la prière et de la méditation des vérités de l'Évangile, une résignation absolue à la volonté divine : voilà le fondement sur lequel portait la vertu de saint Martin, qui fut le miracle du monde. Quel que soit notre état, nous devons pratiquer les mêmes vertus, afin de nous revêtir de l'esprit du Sauveur, et de former en nous la ressemblance avec ce divin modèle; autrement il ne nous admettra point dans la société de ses élus.

SAINT ÉVODE, VULGAIREMENT SAINT VOZY,

ÉVÊQUE DU PUY.

La ville de *Ruessium*, capitale de l'ancien peuple appelé *Vellavi*, eut pour apôtre et pour premier évêque saint Georges, qui fut envoyé de


Digitized by Google

Rome. Il est honoré le 10 novembre. On fait encore, le 29 décembre, la fête de la translation de ses reliques, qui furent portées au Puy, et qui s'y gardent renfermées dans une châsse, dans l'église qui porte le nom du saint. On célèbre, le 24 février, la fête de saint Paulin ou saint Paulien, sixième successeur de saint Georges, et il est patron de l'église où reposent ses reliques. C'est de lui que l'ancienne ville de *Ruessium* a été appelée *Saint-Paulien*. Mais cette ville perdit bientôt sa splendeur, qui passa à celle du Puy. En effet, saint Evode, successeur de saint Paulin, bâtit à deux lieues de là, sur la montagne d'Anis ou d'Anicium, une église sous l'invocation de la sainte Vierge, laquelle devint célèbre, et où il transféra le siége épiscopal dans le sixième siècle. L'abbé Lebeuf met cette translation vers l'an 560 ou 570.

Voilà l'origine de la ville du Puy, capitale du Velai, qui fait partie du Languedoc, mais qu'on met communément dans la première Aquitaine. L'église du Puy a de beaux priviléges, et conserve plusieurs monuments précieux.

On ignore en quelle année mourut saint Evode. Il est honoré le 11 novembre. Il y a une église paroissiale de son nom au Puy, et on y garde la châsse qui renferme ses reliques.

SAINT MARTIN,

PAPE ET MARTYR.

12 NOVEMBRE.

Saint Martin était issu d'une des familles les plus distinguées de la Toscane. Les belles qualités du corps et l'esprit qu'il réunissait en lui le rendaient encore plus recommandable que sa naissance. Appelé à l'état ecclésiastique, il ne négligea rien pour acquérir la science, qualité si nécessaire pour les ministres du Seigneur, et il fut un des savants de son siècle. Après la mort du pape Théodore, ce fut sur lui seul qu'on jeta les yeux pour remplir le premier trône de l'Église. Sa conduite justifia bien la sagesse de ce choix; et dès le commencement de son pontificat, il mérita le titre de *Père des pauvres*.

L'Eglise fleurissait sous le gouvernement d'un si saint pape, et n'était plus exposée à la persécution des empereurs païens; mais comme les souffrances sont le partage des fidèles, ce zélé pasteur eut beaucoup à


Digitized by Google

souffrir de la part des hérétiques, qui prirent la place des tyrans pour persécuter et déchirer l'Eglise. Saint Martin mit tout en usage pour éteindre l'hérésie du monothélisme, qui soutenait qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule volonté, comme Eutychès avait soutenu qu'il n'y avait qu'une seule nature, ce qui détruisait l'union réelle de l'humanité avec la Divinité dans la personne de Jésus-Christ. L'empereur Constant, qui favorisait cette hérésie, fit enlever le saint pontife, le fit conduire à Constantinople, et, voyant sa fermeté inébranlable dans le dogme catholique, il le fit traiter avec la plus grande indignité. On le mit aux fers, et on l'enferma dans un affreux cachot; enfin, comme il ne voulait point communiquer avec l'évêque de Constantinople attaché au parti de l'erreur, il fut envoyé en exil dans l'île de Chersonèse.

Le saint pape souffrit cet exil avec la même patience que l'avait fait le pape saint Clément. Il était parmi un peuple barbare qui le laissait manquer de tout, ce qui lui rendait la rigueur du froid très-sensible. Il languit ainsi pendant quatre mois. Il écrivit de là une lettre au clergé de Rome, où il l'exhortait à ne jamais trahir la foi catholique. Cette lettre était conçue en des termes si pathétiques, qu'on ne pouvait les entendre sans fondre en larmes. Il mourut dans les douleurs de ce martyre lent, le 16 septembre 655. Sa fête a été fixée au 12 novembre, jour de la translation de son saint corps, où sa sainteté a été reconnue par un grand nombre de miracles.

Réflexions.

Rien n'est plus admirable que la conduite de Dieu à l'égard de l'Église; il la protége, il la défend, il la conserve, et il vérifie tous les jours l'oracle qu'il a prononcé, que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle; et pour faire connaître que c'est sa main qui la soutient, il permet qu'elle soit continuellement attaquée par les tempêtes les plus violentes. Combien de saints pontifes depuis saint Pierre ont succombé à la fureur des idolâtres, des hérétiques, des schismatiques! Combien de sang versé, tantôt des chefs, tantôt des membres! Et ce qui devait détruire l'Église dès sa naissance n'a servi qu'à l'établir et à l'affermir.

SAINT NIL,

ANACHORÈTE, PÈRE DE L'ÉGLISE.

La noblesse, les honneurs, les dignités, les richesses ont rendu le


Digitized by Google

nom de saint Nil moins célèbre que le mépris qu'il en fit pour l'amour de Jésus-Christ. Il trouva le moyen de rester tellement inconnu au monde dans sa retraite, qu'on ignore jusqu'au genre de vie qu'il menait dans le désert; et tout ce que nous savons de ce grand serviteur de Dieu se réduit à quelques circonstances générales. On pense communément qu'il était originaire d'Ancyre en Galatie; et l'on juge d'après ses écrits qu'il avait reçu une excellente éducation, et qu'on avait pris encore plus de soin de le former à la vertu qu'aux sciences. Il serait difficile de fixer le temps où il choisit saint Chrysostome pour maître. Il paraît que ce fut à Antioche, où la réputation du saint docteur put l'attirer lorsqu'il eut renoncé au monde.

Saint Nil épousa une femme digne de lui, et il en eut deux enfants. Il vivait d'une manière conforme à son illustre naissance; et l'empereur l'éleva à la dignité de préfet ou de gouverneur de Constantinople. Les vices qui régnaient à la cour d'Arcade alarmèrent la délicatesse de sa conscience, et lui firent craindre de participer à la corruption générale. Le désir de ne vivre que pour Dieu fit sur son cœur une impression si vive, qu'il résolut de quitter le monde pour toujours. Sa femme, qu'il aimait tendrement, et qui avait pour lui une tendresse réciproque, voulut bien consentir à sa retraite vers l'an 390. Il lui laissa le plus jeune de ses enfants, qui était une fille, bien persuadé qu'elle l'élèverait dans la vertu. Pour son fils, nommé Théodule, il l'emmena avec lui. Ils se rendirent tous deux dans le désert de Sinaï. Ils y pratiquèrent ensemble les exercices les plus parfaits de la vie monastique, et ils eurent de grands combats à soutenir contre les ennemis du salut. Saint Nil employa les moments dont il pouvait disposer à la composition de divers ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous, et qui seront un monument éternel de son éminente vertu et de son rare talent pour l'éloquence. La haute réputation de la sainteté du serviteur de Dieu le faisait souvent consulter; et nous voyons par ses lettres que personne n'a jamais mieux connu que lui la morale de l'Évangile et les maximes de la vie intérieure.

Saint Nil eut aussi à souffrir dans le désert une épreuve bien douloureuse. Les Sarrasins ayant massacré un grand nombre de moines de la solitude de Sinaï, enlevèrent Théodule son fils d'un monastère où il était alors et l'emmenèrent avec d'autres prisonniers. Nil, qui ne trouvait point son fils, le chercha de toutes parts. Il tomba lui-même entre les mains des barbares, qui cependant lui rendirent la liberté bientôt après. Enfin il retrouva Théodule à Eleuze, chez l'évêque de cette ville, qui avait eu la charité de le racheter. Ce prélat le lui rendit avec joie,


Digitized by Google

mais il l'obligea de se laisser ordonner prêtre. Saint Nil avait alors cinquante ans. Il mourut dans un âge fort avancé, sous le règne de l'empereur Marcien. On ignore l'année et les circonstances de sa bienheureuse mort, ainsi que de celle de son fils Théodule. Ses reliques furent portées du mont Sinaï à Constantinople, sous le règne de Justin le Jeune.

SAINT BRICE,

ÉVÊQUE DE TOURS.

13 NOVEMBRE.

Brice, né à Tours, fut élevé dans le monastère et sous la conduite de saint Martin. Mais il tomba depuis dans le relâchement et l'orgueil, et il exerça longtemps la patience de son maître. Saint Martin prédit qu'il se convertirait et même qu'il serait son successeur. Ce fut vers l'an 400 qu'on l'élut évêque de Tours. Lorsqu'il eut reçu l'onction sacrée, il mena la conduite la plus exemplaire. Mais Dieu voulait lui faire expier ses fautes passées par les tribulations. Il permit qu'on attaquât sa réputation par la calomnie. Les choses en vinrent au point que le peuple le chassa de la ville. Il se rendit à Rome, où il passa plusieurs années; il triompha cependant, par la patience, de la malice de ses ennemis. Il fut rétabli sur son siége, qu'il gouverna avec une grande sainteté jusqu'à sa mort, arrivée en 444. Son culte était autrefois très-célèbre en France. Les protestants d'Angleterre ont laissé son nom dans leur calendrier.

SAINT HOMMEBON,

MARCHAND.

Saint Hommebon était fils d'un marchand de Crémone en Italie. Destiné au commerce, il eut une éducation conforme à cette profession; il trouva, dans les instructions et les exemples de son père, des motifs de probité, de religion et de vertu. Dès son enfance, il montrait une grande horreur pour l'apparence même de l'injustice, et il aurait mieux aimé perdre toute sa fortune que de commettre le moindre péché. Il voyait dans son état une occupation que Dieu lui avait donnée; il en remplis-

Digitized by Google

sait les devoirs par obéissance à la volonté du ciel, par justice pour lui-même, pour sa famille et pour la société dont il était membre. Ses parents lui ayant proposé de se marier, il leur obéit, et s'unit à une femme vertueuse et capable de l'aider dans le gouvernement de sa maison. La régularité de tous ceux qui la composaient était une preuve de la vigilance et de la sainteté du maître.

Sa charité envers les pauvres ne connaissait point, pour ainsi dire, de bornes. Après la mort de son père, qui lui laissa des biens considérables, il augmenta encore ses aumônes. Il allait chercher les pauvres dans leurs cabanes, et en même temps qu'il les soulagait dans leur misère, il les exhortait à se repentir de leurs fautes et à mener une vie plus chrétienne. Sa femme lui faisait quelquefois des reproches sur ce que par ses aumônes excessives il appauvrissait sa famille; mais il lui répondait avec douceur que la meilleure manière de placer son argent était de le donner aux pauvres; qu'on lui faisait par là produire le centuple, comme Jésus-Christ lui-même l'avait promis.

Il joignait à la pratique de l'aumône celle de l'asbtinence et de la mortification. Il savait allier les devoirs de son état à l'exercice de la prière. Il y donnait un temps considérable, et lorsqu'il paraissait distrait par les occupations extérieures, il unissait son âme à Dieu par des aspirations fréquentes; en sorte que tous les lieux où il se trouvait étaient pour lui des lieux d'oraison. Tous les jours il assistait dans l'église de Saint-Gilles à matines, qui se disaient à minuit, et il ne se retirait que le lendemain matin après la grand'messe. Sa ferveur était si exemplaire, surtout pendant le saint sacrifice, que tous ceux qui le voyaient se sentaient pénétrés de la plus vive dévotion.

Le 13 novembre 1197 il assista à matines, suivant sa coutume, et resta à genoux devant le crucifix jusqu'à ce que le prêtre commençât la messe. Au *Gloria in excelsis*, il étendit les bras en forme de croix. Peu de temps après, il tomba le visage contre terre. Ceux qui le virent en cet état crurent qu'il s'y était mis par dévotion. Mais quand on s'aperçut qu'il ne se levait point à l'Evangile, on s'approcha de lui, et on remarqua qu'il ne vivait plus.

Sicard, évêque de Crémone, après avoir constaté l'héroïsme de ses vertus et la certitude de ses miracles, se rendit à Rome avec plusieurs personnes respectables pour solliciter sa canonisation. Le pape Innocent III le mit au nombre des saints, et publia sa bulle en 1198.


Digitized by Google



SAINT STANISLAS KOSTKA,

NOVICE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Stanislas, fils de Jean Kostka, sénateur de Pologne, et de Marguerite Kriska, sœur du palatin de Mazovie, naquit au château de Roskou le 28 octobre 1550. Sa mère lui inspira de bonne heure de tendres sentiments de piété. Le premier usage qu'il fit de sa raison fut de se consacrer à Dieu avec une ferveur au-dessus de son âge. On confia son éducation et celle de Paul, son frère aîné, à un gouverneur nommé Jean Bilinski, qui les suivit depuis au collége des jésuites de Vienne. Stanislas avait alors quatorze ans. Comme il n'avait jamais eu de goût que pour la piété, il donnait tout son temps à la prière et à l'étude. Les pensionnaires du collége de Vienne ne purent voir sans admiration sa modestie, sa ferveur et son recueillement en la présence de Dieu; il avait quelquefois des ravissements, et les larmes coulaient de ses yeux, même en public, avec une telle abondance, qu'il ne pouvait les retenir. Le feu de la divine charité brûlait dans son cœur avec tant d'ardeur, qu'il en embrasait ses compagnons; il aimait à les entretenir de Dieu et des choses célestes, et ses discours avaient alors tant d'énergie, qu'il communiquait comme une partie de son âme à ceux qui l'écoutaient. Mais il fallait que sa vertu fût perfectionnée par les épreuves.

L'empereur Ferdinand mourut en 1564. Maximilien II, son successeur, ne montra pas le même zèle pour la religion. Il enleva aux jésuites de Vienne la maison que Ferdinand leur avait prêtée pour loger leurs pensionnaires. Paul Kostka, qui avait deux ans de plus que son frère, ne fut pas fâché de trouver cette occasion de jouir de sa liberté. Il engagea son gouverneur à prendre un logement dans la maison d'un luthérien. Comme il trouvait la condamnation de sa conduite dans celle de son frère, il conçut de l'aversion pour lui; bientôt il passa des injures aux mauvais traitements. Stanislas fut encore plus exposé de la part de Bilinski. Celui-ci, non content de se déclarer en faveur de Paul de Kostka, employait les discours les plus insidieux et les plus plausibles pour détourner Stanislas de son genre de vie. Il prétendait qu'il devait plus donner au monde, et qu'un homme de sa qualité pouvait se sauver sans porter la dévotion si loin.

Il y avait deux ans qu'il souffrait les persécutions dont nous venons de parler, lorsqu'il tomba malade. Sa maladie devenant dangereuse, il demanda à recevoir le saint viatique; mais le luthérien chez lequel il


Digitized by Google

logeait ne voulut point consentir qu'on le lui apportât. Il mit même dans ses intérêts Bilinski et Paul de Kostka. Stanislas, pénétré de douleur, réclama l'intercession de sainte Barbe, qu'on est dans l'usage d'invoquer dans les royaumes du Nord pour obtenir une bonne mort et la grâce de recevoir les derniers sacrements. Sa prière fut exaucée : il eut une vision où il lui sembla que deux anges lui donnaient la communion. Dans une autre vision, la sainte Vierge lui apparut et lui dit que l'heure de sa mort n'était point encore venue, et qu'il devait se consacrer à Dieu dans la compagnie de Jésus.

A peine eut-il recouvré la santé, qu'il se présenta au provincial des jésuites; mais celui-ci n'osa le recevoir, de peur d'encourir l'indignation du père de notre saint. Le cardinal Commendon était aussi à Vienne en qualité de légat de Pie V. Stanislas le pria de s'intéresser pour lui auprès du provincial; mais il refusa de se mêler de cette affaire par les mêmes motifs. Le saint, abandonné des hommes, eut recours à Dieu. Il consulta son confesseur, et partit secrètement, après avoir écrit à son frère et à son gouverneur une lettre aussi tendre qu'édifiante. Il se rendit à Dilingen, où il conjura le père Canisius, provincial de la haute Allemagne, de le recevoir. Trois semaines après, Canisius l'envoya à Rome. Stanislas s'y jeta aux pieds de saint François de Borgia, qui était alors général des jésuites, et le conjura avec beaucoup d'instances de le recevoir; ce qui lui fut accordé. Il fit sa retraite sous le maître des novices et prit l'habit le jour de saint Simon et de saint Jude, en 1567. Quelques jours après, on lui remit une lettre de son père, et qui annonçait un homme transporté de colère. La réponse du fils fut modeste et respectueuse; mais il ne dissimula pas la résolution sincère où il était de suivre sa vocation.

Sa principale attention était de faire chacune de ses actions de la manière la plus parfaite, de remplir avec la plus exacte fidélité la volonté de Dieu, et de ne manquer à aucun point de sa règle. Il ne mettait d'autres bornes à ses mortifications que celles que lui prescrivait l'obéissance qu'il devait à son directeur. Son humilité était d'autant plus admirable, qu'il évitait toutes les occasions d'être réputé humble par les autres. Toute sa vie était une prière continuelle. Son amour pour Jésus-Christ dans l'eucharistie était si ardent, que son visage paraissait tout en feu lorsqu'il entrait dans l'église. On le vit souvent en extase à la messe et après la communion.

Stanislas fut intérieurement averti que sa dernière heure approchait. S'entretenant avec le père Emmanuel Sa, sur la fête de l'Assomption,


Digitized by Google

« O mon père! s'écria-t-il dans un transport de dévotion, que ce fut un jour heureux pour les saints, que celui auquel la sainte Vierge entra dans le paradis! Je suis persuadé qu'ils en renouvellent tous les ans la mémoire aussi bien que nous par quelques réjouissances extraordinaires, et j'espère que je verrai la première fête qu'ils en feront. » Sa jeunesse et sa bonne santé empêchèrent qu'on ne remarquât cette prédiction. On s'aperçut cependant qu'il agissait comme devant bientôt faire le grand voyage de l'éternité. Le jour de Saint-Laurent, il se trouva indisposé; on le porta à l'infirmerie. En y entrant, il fit le signe de la croix sur son lit, et dit qu'il n'en relèverait point. Le 14 août, il dit, le matin, qu'il mourrait la nuit suivante. Un peu après midi il perdit connaissance et fut couvert d'une sueur froide. Lorsque la connaissance lui fut revenue, il demanda le saint viatique et l'extrême-onction; il les reçut, couché sur la terre, comme il l'avait désiré. Ensuite il pria tous les assistants de lui pardonner les fautes qu'il pouvait avoir commises envers eux, et fit de fréquents actes de contrition et d'amour. Enfin, après avoir dit qu'il voyait la sainte Vierge accompagnée d'une troupe d'anges, il expira tranquillement, un peu après trois heures du matin, le 15 août 1568, sur la fin de la dix-huitième année de son âge, et dans le dixième mois depuis son entrée au noviciat.

Sa sainteté et plusieurs miracles opérés par son intercession le firent béatifier par le pape Clément VIII en 1604.

SAINT LAURENT,

ÉVÊQUE DE DUBLIN.

14 NOVEMBRE.

Saint Laurent était fils de Maurice, roi de Lagénie en Irlande. La joie qu'eut son père de sa naissance fit qu'il se réconcilia avec des seigneurs dont il avait reçu du mécontentement; et le jeune enfant fut, dès le berceau, un ange de paix. Plusieurs fois il fut donné en otage, comme un gage de réconciliation. Notre jeune saint, ayant marqué à son père qu'il voulait se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique, fut confié à l'évêque de Glindach. Ayant fait de grands progrès et dans la vertu et dans les sciences, dès l'âge de vingt ans il fut nommé à une riche abbaye de cette ville. La charité, qui faisait le principal ornement de ce vertueux abbé, éclata dans l'usage qu'il fit de ses revenus. Il les


Digitized by Google

employait au soulagement de tous les pauvres, qui le regardaient avec justice comme leur père.

L'évêque de Glindach étant mort, on jeta les yeux sur notre saint abbé pour en faire son successeur, et peu de temps après il fut promu à l'archevêché de Dublin. Son humilité fut obligée de céder aux instances du clergé et du peuple, et il fit bien voir qu'il était digne de leur choix. Sa vie fut un modèle de pénitence et de zèle; il était revêtu d'un cilice, il pratiquait un jeûne austère. Mais tandis qu'il était si sevère pour lui-même, il était plein de bonté pour les autres. Il fut l'asile et le nourricier de son peuple dans d'horribles famines causées par les ravages du roi Dermice, qui assiégea la ville de Dublin, la prit et y exerça beaucoup de cruautés. Durant le fort de la tempête, le charitable pasteur n'abandonna pas son troupeau, et il n'épargna rien pour soulager la misère universelle des habitants.

Henri II, roi d'Angleterre, ayant un grand différend avec le roi d'Irlande, que l'on croit être le frère de ce saint, Laurent mit tout en usage pour pacifier les choses. Il passa la mer pour venir le trouver en Normandie; et comme il prenait la route de Rouen, il tomba malade à la ville d'Eu. Ce saint archevêque envoya un député au roi d'Angleterre, et ayant obtenu ce qu'il désirait, il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort. Il manifesta l'ardeur de son amour pour Jésus-Christ en cherchant à se rendre parfaitement semblable à son divin maitre. Sa charité l'avait rendu si pauvre, qu'il ne lui resta pas un écu dont il pût disposer. Il mourut le 14 novembre 1181. Les miracles qui se firent, et qui ont continué de se faire à son tombeau, sont d'illustres témoins de sa sainteté.

Réflexions.

Ce qui fait la grandeur de saint Laurent n'est point d'être sorti d'une famille royale, et d'avoir rempli les premières places de l'Irlande. Il est plus grand par cette pauvreté volontaire à laquelle le réduisit sa tendre charité pour les membres de Jésus-Christ, qu'il ne l'a été par sa qualité de prince et par les plus illustres prélatures qu'il a méritées. On cherche la grandeur où elle n'est point, et on ne la cherche point où elle se trouve. La vertu seule rend les hommes grands devant Dieu et devant le monde. Soyons charitables, humbles, mortifiés; et de quelque état que nous soyons, nous parviendrons à la véritable grandeur, qui est celle des saints.


Digitized by Google

SAINT RUF,

PREMIER ÉVÊQUE D'AVIGNON.

Il paraît que saint Ruf était Romain de naissance, et qu'il florissait dans le troisième siècle. Quant aux actions de sa vie, elles nous sont inconnues. Il est nommé sous le 12 novembre dans les martyrologes de Bède, d'Adon, d'Usuard, et dans le romain; mais on célèbre sa fête à Avignon le 14 du même mois. On garde ses reliques dans la cathédrale d'Avignon. Une célèbre congrégation de chanoines réguliers portait son nom.

SAINT SAENS,

ABBÉ AU PAYS DE CAUX EN NORMANDIE.

Saint Philibert, abbé de Jumiéges, envoya quelques-uns de ses religieux en Irlande pour diverses œuvres de charité. Sinodius ou Saens, jeune Irlandais, fut si touché de leurs vertus, qu'il vint en France avec eux. Il entra dans le monastère de Jumiéges, et il y prit l'habit. Il porta au plus haut degré de ferveur la mortification et l'humilité que l'on pratiquait dans cette maison, et il devint le modèle des saints qui l'habitaient. La renommée le fit connaître à saint Ouen, archevêque de Rouen, et à la cour du roi Thierri III. Le prélat, aidé des libéralités du prince, fonda un nouveau monastère dans le pays de Caux, vers l'an 674, et voulut que saint Saens en fût le premier abbé. Il eut pour lui une tendre amitié; il le consultait dans les affaires les plus difficiles, et il le pria de l'accompagner dans un voyage de dévotion qu'il fit à Rome. Saint Saens mourut vers l'an 689.

SAINTE GERTRUDE,

ABBESSE DE L'ORDRE DE SAINT-BENOIT.

15 NOVEMBRE.

Sainte Gertrude, issue d'une famille illustre, naquit à Eisleben ou Islèbe, dans la haute Saxe. Elle était sœur de sainte Mechtilde. On la mit à l'âge de cinq ans chez les bénédictines de Rodersdorf. Elle prit l'habit

dans cette maison, dont elle devint abbesse en 1294. L'année suivante, elle se chargea du gouvernement du monastère de Heldelfs, où elle se retira avec ses religieuses. Elle avait appris le latin dans sa jeunesse, et acquis une connaissance peu commune de l'Écriture et de toutes les sciences qui ont la religion pour objet. Mais la prière et la contemplation furent toujours son principal exercice. Elle aimait surtout à méditer sur la passion et sur l'eucharistie. Elle était habituellement favorisée des dons extraordinaires, tels que les ravissements et les extases; et sa vie, crucifiée en tout dans l'exercice d'une humilité profonde et d'une douceur inaltérable, l'éleva à la plus haute perfection. En gouvernant les autres, elle se montra toujours la mère et le modèle de toutes ses sœurs. Son union avec Dieu ne donnait que plus d'activité et de zèle à sa tendre sollicitude pour les personnes de son monastère.

Sainte Gertrude a tracé le vrai portrait de son âme dans le livre de ses *Révélations*. C'est le récit de ses communications avec Dieu et des transports de son amour. Cet ouvrage, après ceux de sainte Thérèse, est peut-être le plus utile aux contemplatifs, et le plus propre à nourrir la piété dans leurs âmes. La sainte propose divers exercices pour conduire à la perfection. Ce qu'elle prescrit pour la rénovation des vœux du baptême a pour objet de porter l'âme à renoncer entièrement au monde et à elle-même, à se consacrer au pur amour de Dieu, à se dévouer à l'accomplissement de sa volonté en toutes choses. Elle développe sur tous ces points les maximes les plus sublimes et les plus solides. Dans la dernière partie, la sainte s'arrête principalement aux brûlants désirs d'être au plus tôt unie à l'objet de son amour dans la gloire éternelle; elle prie son Sauveur, par toutes ses souffrances et par son infinie miséricorde, de la purifier de ses souillures et de toutes les affections terrestres, afin qu'elle puisse être admise en sa divine présence. Elle veut aussi que, pour suppléer aux défauts qui n'accompagnent que trop souvent notre amour pour Dieu, l'âme emploie de temps en temps un jour entier à produire les actes les plus fervents de cette vertu.

Enfin arriva le moment où elle fut réunie pour toujours à son céleste époux; elle mourut en 1334, après avoir été quarante ans abbesse. Sa dernière maladie ne fut, à proprement parler, qu'une langueur de l'amour divin, tant furent délicieuses et ineffables les consolations dont son âme fut alors inondée. Plusieurs miracles attestèrent combien sa mort avait été précieuse devant le Seigneur.

Digitized by Google

SAINT MALO,

AUSSI APPELÉ SAINT MACLOU, ÉVÊQUE D'ALETH EN BRETAGNE.

Saint Malo était fils d'un seigneur breton, qui vivait dans la province de Silures; Derwèle, sa mère, était parente d'Ammon et d'Umbrafel, pères de saint Samson et de saint Magloire.

Notre saint vint au monde dans la vallée de Lann-Carvann, au comté de Glamorghan. Sa mère y était venue dans le dessein de visiter le monastère qui y avait été fondé par saint Cadoc, et dont saint Brendan était le troisième abbé.

Saint Malo fut baptisé par saint Brendan, qui se chargea dans la suite de le former aux sciences et à la piété. Il reçut les ordres sacrés, et passa dans l'Armorique. On dit même qu'il fut sacré évêque régionnaire avant de quitter sa patrie. Il aborda dans une petite île qui n'était qu'un rocher, et où vivait un saint ermite nommé Aaron, qui était venu aussi de la Grande-Bretagne. C'est en cet endroit qu'a été bâtie la ville de Saint-Malo.

Quoique la ville d'Aleth fût soumise aux princes bretons de Dommonée et aux rois de France, qui professaient le christianisme, la plupart des habitants étaient encore idolâtres dans le temps dont nous parlons. Saint Malo, brûlant de zèle pour leur conversion, quitta sa solitude et vint prêcher la foi aux infidèles du pays, et au petit nombre de chrétiens qui s'y trouvaient. Il se proposait d'éclairer les uns et d'instruire les autres du véritable esprit de l'Évangile. Il commença sa mission sur la fin du règne de Judual, prince de Dommonée. Après la mort de Judual, la principauté fut partagée entre ses enfants. Judhaël, l'aîné, fut père de saint Judicaël, depuis roi de Domnonée. Haëloch ou Haëlou, le second, devint comte d'Aleth.

Saint Malo eut d'abord beaucoup à souffrir de ce prince; mais il vint à bout de dissiper les préventions qu'on lui avait inspirées, et il éprouva sa protection dans la pieuse entreprise dont il s'était chargé. Sa sainteté, soutenue par le don des miracles, triompha de l'opiniâtreté des pécheurs les plus endurcis. Il gouverna quarante ans l'Église d'Aleth en qualité d'évêque. Jamais il ne cessa d'instruire par ses discours et ses exemples. Il travaillait également à sa propre sanctification par l'exercice d'une prière continuelle, ainsi que par la pratique des veilles, du jeûne et de la pénitence. Il savait mettre tous ses moments à profit. Dans ses voyages même, il parlait de Dieu, ou récitait des psaumes à sa louange. Il con-

Digitized by Google

vertit presque tous les païens de son diocèse, et fit bâtir plusieurs églises. Après la mort d'Aaron, il se chargea du gouvernement du monastère qui s'était formé dans l'île, et qui était devenu fort nombreux.

Haëloch, comte d'Aleth, étant mort, quelques hommes méchants excitèrent contre notre saint une violente persécution. Il fut même obligé d'avoir recours à la fuite pour échapper à leur fureur. Le vaisseau sur lequel on le reçut aborda sur la côte d'Aquitaine. Saint Malo gagna la ville de Saintes, où Léonces, qui en était évêque, lui donna de grandes marques de respect. Ayant été rappelé à Aleth peu de temps après, il prit des mesures pour se démettre de l'épiscopat. Il désigna saint Gudwal pour son successeur, et retourna à Saintes, dans la vue de se préparer au passage de l'éternité. Il y mourut le 15 novembre, vers l'an 565.

SAINT EDMONT,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

16 NOVEMBRE.

Saint Edmont, ou saint Eme, naquit en Angleterre d'un père et d'une mère très-vertueux, qui prirent un grand soin de former leurs enfants à la plus sublime vertu. Ce jeune homme, étant l'aîné, fut chargé après la mort de ses parents de la conduite de ses sœurs; il craignit beaucoup pour leur salut, parce qu'elles étaient d'une grande beauté. Il n'oublia rien pour leur inspirer la généreuse résolution de quitter le monde, et de prendre Jésus-Christ pour leur époux; et après avoir eu la consolation de les voir entrer dans un monastère, il retourna à Paris achever ses études. Il fit de si grands progrès dans les sciences, qu'il devint un objet d'admiration pour tous ceux qui le connaissaient.

Au reste, son rare savoir était encore plus le fruit de sa piété que de son étude. Ses prières étaient animées de la plus grande ferveur, ses méditations étaient de sublimes contemplations et des extases, et il profitait plus au pied de son crucifix que dans la lecture des plus savants auteurs. Sa dévotion pour la sainte Vierge était tendre et respectueuse; il aimait, soit qu'il priât, soit qu'il étudiât, à avoir toujours devant ses yeux une de ses images. Tandis qu'il traitait son corps avec tant de sévérité, qu'il l'accablait de jeûnes, et qu'il le tourmentait avec tous les instruments de la pénitence, il avait pour les pauvres la plus tendre com-



passion, et quand il ne lui restait plus de quoi les soulager, il vendait jusqu'à ses livres pour les secourir. Quand il faisait ses leçons de théologie ou qu'il prêchait, il le faisait avec tant d'onction, qu'il tirait les larmes des yeux de ses auditeurs; ses paroles étaient des traits de feu qui embrasaient les cœurs.

L'archevêché de Cantorbéry étant venu à vaquer, tous les suffrages se réunirent en faveur de ce grand serviteur de Jésus-Christ. Son humilité l'obligea à se cacher; mais, ayant été découvert, il fut forcé de l'accepter. Il ne changea rien à sa manière de vivre, seulement il augmenta ses austérités. Sa charité pour les pauvres était inépuisable; il avait un zèle ardent pour le salut des âmes, et il n'oubliait rien pour les arracher des voies du péché, et les faire entrer dans celles de la vertu. Sa fermeté à défendre les droits de son Église lui attira la persécution du roi d'Angleterre, Henri III. Il se retira en France parmi les enfants de saint Bernard, et il mourut au monastère de Soissy en Brie, dans une haute réputation de sainteté, le 16 octobre 1241. Les miracles qui se multiplièrent à son tombeau procurèrent sa canonisation quatre ans après sa mort.

Réflexions.

De toutes les vertus, la plus solide est la charité, surtout celle qui a pour objet le salut du prochain. C'était la vertu de saint Edmont. Dès sa tendre jeunesse, il fit connaître son zèle pour la sanctification des âmes. Ce fut ce qui lui fit redouter les piéges du monde pour ses sœurs, et ce qui l'engagea à les porter à la retraite. Dans la suite, si sa charité éclate en faveur des pauvres, il l'exerce encore avec plus de soin à l'égard des pécheurs, pour la conversion desquels il embrassait toute sorte de travaux. Si nous étions embrasés de l'amour de Dieu comme cet homme apostolique, nos actions, nos paroles, toutes nos démarches tendraient à procurer le salut de nos frères.

SAINT EUCHER,

ÉVÊQUE DE LYON.

Personne, depuis saint Irénée, n'a plus fait d'honneur à l'Église de Lyon que saint Eucher. Sa famille était fort illustre selon le monde. Le père et le beau-père de Valérien, son proche parent, occupaient les pre-


Digitized by Google

mières dignités de l'empire. Mais Eucher dut sa principale grandeur au mépris qu'il fit des richesses et des honneurs que lui assuraient sa naissance et ses rares talents. La beauté et la pénétration de son génie, l'étendue et la variété de ses connaissances, la force et la majesté de son éloquence, lui attirèrent l'admiration de tous les orateurs de son temps, et l'estime de tout ce qu'il y avait de grands hommes dans l'empire. Il eut de Galla, son épouse, deux fils, Salonius et Véran, qu'il envoya encore fort jeunes au monastère de Lérins, pour qu'ils y fussent élevés sous les yeux de saint Honorat, et sous la conduite du célèbre Salvien, prêtre de Marseille; ils furent depuis élevés à l'épiscopat.

Eucher, dès son enfance, avait montré une piété extraordinaire qui n'avait fait qu'augmenter avec l'âge. Dégoûté enfin des vanités du monde, et effrayé des dangers qu'il y courait pour son salut, il résolut de l'abandonner. Il se retira, vers l'an 422, dans le monastère de Lérins, du consentement de sa femme, qui, de son côté, se consacra dans la retraite au service de Dieu. Cassien, alors abbé de Saint-Victor de Marseille, adressa quelques-unes de ses conférences à Eucher et à Honorat, qu'il appelle les modèles admirables de cette maison de saints.

Eucher, qui désirait mener une vie encore plus solitaire, quitta Lérins pour se retirer dans l'île de Léro, qui n'en est pas éloignée, et qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Honorat. Ce fut là qu'il écrivit son livre de *la Vie solitaire,* où il fait le plus bel éloge de l'état des solitaires en général, et en particulier du désert de Lérins, qui était alors habité par un grand nombre de saints. Il écrivit aussi dans le même lieu, vers l'an 427, son traité du *Mépris du monde,* qu'il adressa à Valérien, son parent. C'est un des ouvrages les plus estimés de l'antiquité ecclésiastique, soit pour la forme, soit pour l'importance des vérités qu'il contient.

Saint Eucher, suivant Cassien, brillait dans le monde comme un astre par la perfection de sa vertu, et il fut depuis, par l'exemple de sa vie, un modèle pour l'état monastique. On le tira malgré lui de sa retraite, pour le placer sur le siége de Lyon, vers l'an 434. On vit en lui un pasteur fidèle, soupirant sans cesse après la céleste patrie, humble d'esprit, riche en bonnes œuvres, puissant en paroles, accompli en tout genre de sciences, et de beaucoup supérieur aux plus grands évêques de son temps. Il assista au premier concile d'Orange, en 441. On lui attribue à Lyon la fondation de plusieurs églises et d'autres pieux établissements. L'opinion la plus probable est qu'il mourut en 450.

Saint Paulin de Nole, saint Honorat, saint Hilaire d'Arles, Claudien Mamert, saint Sidoine Apollinaire, et tous les grands hommes du même

Digitized by Google

siècle, recherchèrent l'amitié de saint Eucher. Ils s'accordent tous à faire de magnifiques éloges de sa vertu. Le saint évêque de Lyon se montra zélé défenseur de la doctrine de saint Augustin contre les semi-pélagiens.

SAINT AGNAN,

ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

17 NOVEMBRE.

On croit que saint Agnan était originaire de Vienne dans la Gaule, et qu'il vécut quelque temps reclus dans une cellule près de cette ville; il se rendit depuis à Orléans, où il fut attiré par la réputation du saint évêque Euverte. Ayant été ordonné prêtre, il eut la conduite du monastère de Saint-Laurent des Orgerils, situé dans le faubourg d'Orléans, et qui n'est plus qu'un prieuré de Cluni. Saint Euverte, qui sentait sa fin approcher, le demanda pour successeur, ce qui lui fut accordé; il quitta l'administration de son diocèse, et mourut peu de temps après, c'est-à-dire le 7 septembre 391.

Saint Agnan justifia par sa conduite le choix qu'on avait fait de lui. Il fit rebâtir avec plus de magnificence l'église de Sainte-Croix, fondée par son prédécesseur. On lui attribue l'obtention du privilége qu'ont les évêques d'Orléans de délivrer tous les prisonniers à leur entrée dans la ville. Il y avait près de soixante ans qu'il était évêque lorsque les Huns, conduits par Attila, vinrent mettre le siége devant Orléans. Il avait prévu l'orage et avait fait le voyage d'Arles pour demander du secours au général Aëtius. Cependant les barbares pressaient le siége. Saint Agnan encourageait son peuple et l'exhortait à mettre en Dieu sa confiance. Tous s'adressèrent au ciel par de ferventes prières, dans l'attente du secours qui leur avait été promis. Enfin, lorsque tout semblait désespéré, les Romains, auxquels s'étaient joints les Visigoths, parurent, vainquirent et dispersèrent les barbares. On attribua cette victoire encore plus aux prières et à la prudence du saint évêque qu'à la bravoure d'Aëtius, qui presque seul soutenait l'empire romain sur le penchant de sa ruine.

On met la mort de saint Agnan le 17 novembre 453. On l'enterra dans l'église de Saint-Laurent des Orgerils, d'où son corps fut depuis transféré dans celle de Saint-Pierre, qui a pris le nom du saint. Il est nommé

Digitized by Google

en ce jour dans les anciens martyrologes. Les huguenots pillèrent sa châsse en 1562, et brûlèrent ses reliques avec celles de plusieurs autres saints qui reposaient dans le même lieu.

SAINT GRÉGOIRE,

ÉVÊQUE DE TOURS.

George Florentius Grégoire fut le plus bel ornement de l'église de Tours, après saint Martin. Il sortait d'une des plus riches et des plus illustres familles d'Auvergne, où la piété semblait héréditaire. Il vint au monde le 30 novembre 539. Il fut élevé sous la conduite de saint Gal, son oncle, évêque de Clermont. Il acquit une grande connaissance de toutes les sciences ecclésiastiques. Son oncle lui conféra la tonsure. Saint Avit, successeur de saint Gal, l'ordonna diacre.

Ayant été guéri d'une maladie dangereuse, il voulut, pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, visiter le tombeau de saint Martin à Tours. Peu de temps après son départ de cette ville, le clergé et le peuple, qui venaient d'admirer sa piété, son savoir, son humilité, l'élurent pour remplacer le saint évêque Euphrone, que la mort leur enlevait. Les députés chargés de lui annoncer son élection le trouvèrent à la cour de Sigebert, roi d'Austrasie. Forcé de se rendre au vœu du diocèse de Tours, il fut sacré par Gilles, évêque de Reims, le 22 août 573. Il avait alors trente-quatre ans. Par son zèle, il fit fleurir la religion et la piété. Il rebâtit la cathédrale, fondée par saint Martin, et plusieurs autres églises. Il défendit les franchises de celle de Saint-Martin, en refusant de livrer à Chilpéric le duc Gontran, qui s'était retiré dans cet asile, qu'on regardait alors comme inviolable.

Le saint évêque de Tours assista au concile qui se tint à Paris, en 577, contre Prétextat, évêque de Rouen, que Frédégonde, femme de Chilpéric, voulait perdre absolument. Il prit hautement la défense de ce prélat. Frédégonde, dont la vengeance n'avait point été entièrement satisfaite, engagea Leudaste, comte de Tours, à charger Grégoire de diverses accusations qu'il tâcha de rendre vraisemblables, et dont il se vanta de fournir la preuve. Chilpéric convoqua une assemblée d'évêques à Berni, pour juger cette affaire. On découvrit la calomnie, et on reconnut l'innocence de l'évêque de Tours. Ses accusateurs furent traités comme ils le méritaient, et Leudaste périt depuis misérablement.


Digitized by Google

Saint Grégoire défendit la divinité de Jésus-Christ contre les juifs, les ariens et autres hérétiques. Il confondit les différents ennemis de l'Église, et en convertit plusieurs. Chilpéric, qui se piquait de savoir la théologie, fit un écrit où il détruisait quelques articles fondamentaux de notre foi. Il le fit voir à Grégoire, qui eut le courage de lui dévoiler ses erreurs et de les combattre. Il en témoigna le plus grand mécontentement; mais le saint évêque ne rabattit rien de sa fermeté. On ajoute que ce prince avait rédigé le projet d'un édit en faveur du sabellianisme, qui anéantissait la distinction des personnes divines de la Trinité, mais que saint Grégoire de Tours et saint Salvi d'Albi s'armèrent d'un zèle intrépide et l'obligèrent à le supprimer.

Notre saint savait allier la douceur avec le zèle. Tous ses diocésains étaient l'objet de sa sollicitude pastorale. Sa charité s'étendait à tous, et ses ennemis en éprouvaient les effets les plus sensibles. Les malheureux, ceux mêmes qui paraissaient les moins dignes de compassion, trouvaient en lui un père et un défenseur. Des voleurs ayant pillé l'église de Saint-Martin, on les arrêta, et on leur fit leur procès. Grégoire demanda leur grâce au roi, et comme personne ne se présentait pour suivre l'affaire, Chilpéric leur laissa la vie.

Les rois Childebert et Gontran donnèrent de grandes marques de confiance au saint évêque de Tours; il s'en servit pour assurer, autant qu'il était en lui, la paix entre ces deux princes. Il remplit toujours avec autant de zèle que de capacité, les commissions importantes dont il fut chargé, et ne se proposa jamais que le bien de l'État et la gloire de la religion.

Sainte Radegonde avait beaucoup d'estime pour Grégoire. Cette princesse étant morte en 587, dans le monastère de Sainte-Croix de Poitiers, qu'elle avait fondé, l'évêque fit la cérémonie de ses funérailles en l'absence de l'évêque diocésain.

Saint Grégoire eut aussi de grandes liaisons de piété avec Ingoberge, veuve de Charibert, roi de Paris. Il l'assista dans sa dernière maladie, et elle le nomma son exécuteur testamentaire.

La même année, saint Grégoire obtint la conservation des priviléges de son église qu'on attaquait; il sut en maintenir les exemptions par son zèle et sa fermeté.

La sainteté de l'évêque de Tours fut attestée par divers miracles, dès son vivant. Il les attribuait par humilité à saint Martin et aux autres saints dont il avait coutume de porter des reliques. Il mourut le 17 novembre 595, après plus de vingt ans d'épiscopat.

Digitized by Google

SAINTS ALPHÉE, ZACHÉE, ROMAIN ET BARULAS,

MARTYRS.

18 NOVEMBRE.

La première année de la persécution générale de Dioclétien, et la dix-neuvième du règne de ce prince, le gouverneur de Palestine, qui résidait à Césarée, obtint de l'empereur la grâce de tous les criminels. C'était la coutume de délivrer ainsi les prisonniers lorsqu'on célébrait les jeux des cinquième, dixième, vingtième années du règne de l'empereur. Les chrétiens seuls furent exceptés de la grâce, et réputés plus indignes de vivre que les meurtriers et les scélérats.

Dans le même temps on arrêta Zachée, diacre de Gadare, et on le conduisit chargé de fers devant le préfet. Il fut cruellement battu par ordre du juge, et eut tout le corps déchiré avec des peignes de fer. Les bourreaux le traînèrent ensuite en prison, où il ne cessait nuit et jour de louer le Seigneur. Alphée, son parent, vint bientôt le joindre. C'était un homme qui avait l'esprit de prière dans un degré éminent. Il sortait d'une des meilleures familles d'Eleuthéropolis, et exerçait dans l'église de Césarée les fonctions de lecteur et d'exorciste. Le zèle avec lequel il exhortait les fidèles à confesser généreusement Jésus-Christ le fit arrêter. Ayant confondu le préfet dans son premier interrogatoire, il fut mis en prison. Dans un second interrogatoire, on le battit de verges et on le déchira avec des crocs de fer ; après quoi on le conduisit dans la prison où était Zachée, pour y être traité de la même manière. Ayant subi tous les deux un nouvel interrogatoire, ils furent condamnés à être décapités.

Romain était exorciste dans un village soumis à la juridiction de Césarée en Palestine. Lorsque le feu de la persécution fut allumé, il quitta le lieu de sa demeure pour aller exhorter les chrétiens à combattre courageusement contre les ennemis de leur religion. Il fit même un voyage à Antioche, dans la vue de soutenir ceux qui étaient exposés à de plus rudes épreuves. Etant à la cour du juge, il s'aperçut que quelques prisonniers chrétiens paraissaient chanceler. Il les exhorta tout haut à persévérer dans leur foi, et les pria de penser au bonheur du ciel et aux tourments de l'enfer, qui ne finiront jamais. Le juge, irrité de cette hardiesse, le fait arrêter, et après avoir ordonné qu'on lui déchirât le corps avec des fouets et des crocs de fer, il le condamne à être brûlé vif. Dioclétien, qui arriva sur ces entrefaites à Antioche, crut que ce supplice


Digitized by Google

n'était point assez rigoureux ; il ordonna qu'on en suspendît l'exécution, et fit couper la langue à Romain jusqu'à la racine. Le martyr ne perdit point pour cela l'usage de la parole; il continua d'exhorter ses frères à n'aimer, à n'adorer que le vrai Dieu. L'empereur, pour le soustraire à la vue du peuple, le renvoya en prison, où il fut étranglé le 17 de novembre, jour auquel saint Alphée et saint Zachée reçurent la couronne du martyre. Un jeune enfant nommé Barulas confessa, à l'instigation de saint Romain, qu'il n'y a qu'un Dieu, et que c'est une impiété d'en adorer plusieurs. Il fut décapité, après avoir été battu cruellement. Sa mère ne cessa de l'encourager; et, s'élevant par la foi au-dessus des sentiments de la nature, elle bénit le Seigneur de la glorieuse mort de son fils.

SAINT ODON,

ABBÉ DE CLUNI.

Odon, né à Tours en 879, était fils d'Abbon, seigneur de grande qualité. Il passa ses premières années auprès de Foulques, comte d'Anjou, et auprès de Guillaume, comte d'Auvergne et duc d'Aquitaine, qui fonda depuis l'abbaye de Cluni. Il montra dès son enfance beaucoup d'amour pour la prière. Sa piété lui faisait regarder comme perdu le temps qu'il était forcé de donner à la chasse et aux autres amusements du siècle. A l'âge de dix-neuf ans il reçut la tonsure, et fut nommé à un canonicat de l'église de Tours. Il vint passer quatre ans à Paris pour y faire un cours de théologie. Etant retourné dans sa ville natale, il se renferma dans une cellule pour se livrer uniquement à la prière et à la méditation des livres saints.

La lecture de la règle de saint Benoît acheva de le détacher du monde. Voyant combien sa vie était éloignée des maximes de perfection qui y sont tracées, il résolut d'embrasser l'état monastique; mais le comte d'Anjou refusa d'y consentir. Il resta donc encore près de trois ans dans sa cellule avec le compagnon qui suivait les mêmes exercices. Enfin lassé des obstacles qu'il rencontrait, il se démit de son canonicat, et se retira secrètement dans le monastère de Baume, au diocèse de Besançon. Saint Bernon, qui en était abbé, lui donna l'habit en 909. Il n'avait emporté avec lui que sa bibliothèque, qui consistait en une centaine de volumes.

L'année suivante, l'abbaye de Cluni, qui venait d'être fondée, fut mise

Digitized by Google

sous la conduite de saint Bernon, qui eut à la fois le gouvernement de six monastères. Après la mort de ce saint abbé, arrivée en 927, les évêques du pays obligèrent saint Odon à prendre la conduite de trois de ces monastères; savoir : Cluni, Massay et Déols. Il fit sa résidence dans le premier, qui devint bientôt célèbre par la régularité qui s'y observait, et par la sainteté de ceux qui l'habitaient. Il y établit l'observance de la règle de saint Benoît dans toute sa pureté. Plusieurs monastères de différents pays embrassèrent sa réforme et se soumirent à sa juridiction; en sorte que la congrégation de Cluni devint bientôt aussi florissante que nombreuse. Les papes et les princes avaient une grande confiance au saint abbé. Ils le chargèrent de plusieurs négociations importantes, où sa prudence et sa piété lui assurèrent un heureux succès.

Odon avait une singulière dévotion à saint Martin : ce qui lui fit désirer de mourir à Tours. Ayant été attaqué d'une maladie dont il prévit qu'il ne guérirait point, il se fit porter dans cette ville, où il mourut le 18 novembre 942. Il fut enterré dans l'église de Saint-Julien.

SAINTE ÉLISABETH,

LANDGRAVE DE THURINGE.

19 NOVEMBRE.

Sainte Élisabeth, fille d'un roi de Hongrie, donna dès sa plus tendre enfance des marques de ce qu'elle serait un jour. La beauté était le moindre de ses avantages, et la piété l'emportait sur les rares talents dont le ciel l'avait douée. A l'âge de quatre ans, elle fut demandée en mariage pour le fils du landgrave de Thuringe, et elle fut conduite dans cette cour pour y être élevée. Plus la jeune princesse croissait en âge, plus aussi croissait-elle en piété et en vertu. Elle n'avait encore que huit ans, et elle faisait déjà l'admiration des personnes consommées dans la perfection chrétienne. Son respect pour Jésus-Christ était si grand, qu'elle ne pouvait porter sur sa tête une couronne d'or au pied des autels d'un Dieu couronné d'épines. Peu sensible aux reproches des mondains qui l'accusaient de ne savoir pas soutenir son rang, elle n'aimait qu'à se confondre et à s'humilier.

Dès que la jeune Élisabeth eut atteint l'âge de quatorze ans, on célébra son mariage avec le prince Louis, landgrave de Thuringe, et souverain de Hesse et de Saxe. La cérémonie se fit avec une magnificence


Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

royale ; mais la jeune princesse parut toujours avec la même modestie et le même recueillement. Elle sut gagner les bonnes grâces de son époux, qui avait lui-même beaucoup de piété ; l'un et l'autre se portaient mutuellement à la vertu, en sorte que la cour de Thuringe devint le modèle de toutes celles de l'Europe. Rien n'était plus beau que de voir une jeune princesse aussi mortifiée que les plus ferventes religieuses, et charitable au point qu'on l'accusa, auprès du prince son époux, d'épuiser ses trésors. Le prince, qui connaissait la vertu de sainte Élisabeth, lui laissa la liberté de satisfaire sa charité.

Dieu voulut éprouver sa fidèle servante par le coup le plus sensible, en lui enlevant son époux, qui avait pris les armes contre les infidèles. Quoique sainte Élisabeth sentît vivement cette perte, elle ne cessa point de bénir le Seigneur, et elle profita de sa liberté pour renoncer totalement au monde. De nouvelles épreuves succédèrent à ces premières : la mère du landgrave et toute la cour de Thuringe, qui se trouvaient gênées par la vertu de la princesse, lui déclarèrent la plus cruelle persécution. On la chassa du palais avec ses enfants, en sorte qu'elle se trouva réduite à la dernière misère. Rien ne put ébranler la patience de cette vertueuse princesse ; elle se retira dans une pauvre chaumine ; là, toute occupée de Dieu, elle passait son temps dans l'exercice de la prière et du soin des pauvres. L'unique peine de son confesseur était de modérer ses jeûnes, ses veilles, ses austérités. Cette admirable servante de Dieu, ayant su par révélation le moment de sa mort, s'y prépara avec une ardeur inconcevable, et elle expira dans les saints transports de son amour pour Jésus-Christ, le 19 novembre 1231, âgée de vingt-quatre ans. Dieu prit plaisir à faire éclater sa sainteté par un grand nombre de miracles ; ce qui fut cause que ses obsèques se firent avec une magnificence extraordinaire.

Réflexions.

Que la conduite des hommes est injuste, et que Dieu sait bien les confondre ! Sainte Élisabeth était une des princesses qui, par leurs qualités naturelles, par leur naissance, par leur bonté, méritaient le plus de respect et d'amour ; mais parce qu'elle n'a de goût que pour la vertu, et qu'elle méprise le monde et les mondains, elle est indignement persécutée et traitée comme la plus méprisable des créatures ; et au moment de la mort, où tout le faste des grands s'éclipse, Dieu permet que ceux mêmes qui l'avaient le plus outragée, ouvrant les yeux à l'éclat de sa sainteté, se portent à lui rendre non-seulement les honneurs dus à sa


Digitized by Google

naissance, mais ceux même qu'on rend aux saints. Tant il est vrai que la vertu se fait jour tôt ou tard, et qu'elle seule mérite d'être honorée.

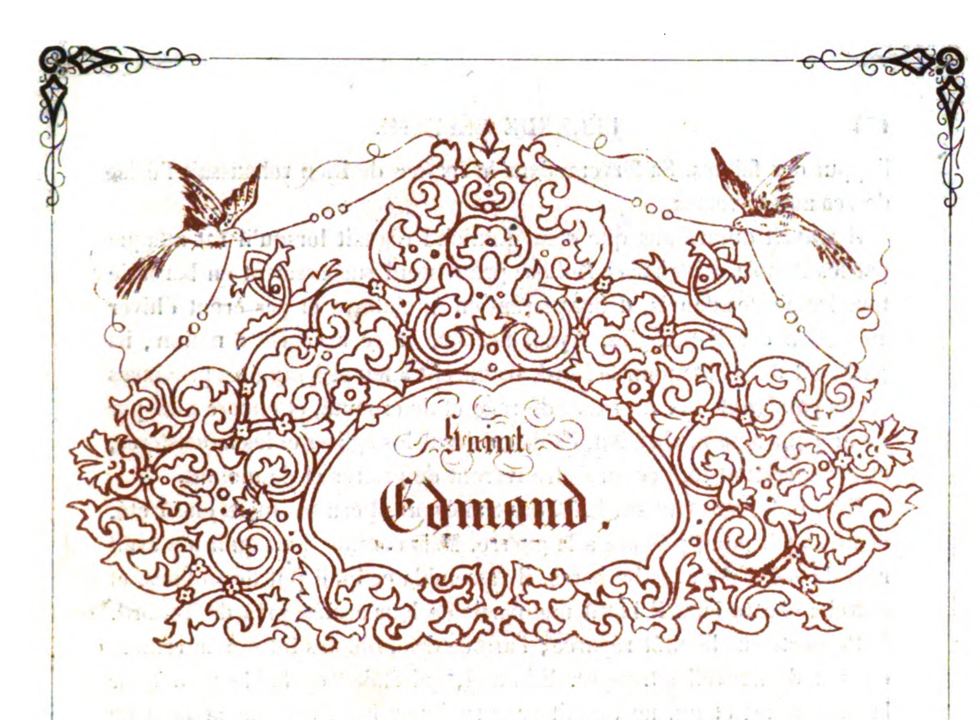
SAINT PATROCLE,

RECLUS EN BERRY.

Saint Patrocle, né dans le Berry d'une famille médiocre, garda dans sa jeunesse les troupeaux de son père. S'étant appliqué depuis à l'étude, il y fit de grands progrès. Il acheva de se former auprès d'un seigneur attaché à la cour de Childebert, roi de Paris. Sa mère, devenue veuve, le rappela et lui proposa de se marier; mais il lui répondit qu'il avait d'autres vues, sans les lui expliquer. Il alla demander la tonsure cléricale à l'évêque de Bourges, qui se nommait Arcade. Le prélat, qui connaissait ses vertus et ses lumières, acquiesça à sa demande, et quelque temps après il l'ordonna diacre. Patrocle vécut d'abord dans la communauté des clercs. Animé du désir de mener une vie plus parfaite, il se retira dans le bourg de Néris, où il bâtit un oratoire en l'honneur de saint Martin, et s'occupa de l'instruction des enfants. Sa sainteté le fit bientôt connaître, et on lui amenait de toutes parts des énergumènes, qu'il délivrait. Il résolut de quitter ce lieu pour se dérober à la connaissance des hommes. Il établit une communauté de religieuses auprès de son oratoire, et partit de Néris sans emporter autre chose que les instruments dont il avait besoin pour se construire une cellule dans le fond de quelque forêt. Il bâtit dans la suite le monastère de Colombières, environ à cinq lieues de sa nouvelle habitation; mais il en donna le gouvernemeut à un autre, afin de n'être pas obligé d'abandonner sa retraite. L'honneur qu'il eut d'être élevé à la prêtrise lui fit redoubler ses austérités Il portait continuellement le cilice et ne buvait jamais de vin. Il ne vivait que de pain trempé dans l'eau avec un peu de sel. Il n'interrompait l'exercice de l'oraison que pour lire l'Écriture sainte ou s'occuper à quelque travail. Il mourut après avoir passé dix-huit ans de cette manière. On met sa bienheureuse mort vers l'an 577. Il fut enterré à Colombières, et il s'opéra divers miracles à son tombeau.







ROI ET MARTYR EN ANGLETERRE

20 novembre.

Edmond, suivant les historiens de sa vie, fut placé sur le trône de ses ancêtres à l'âge de quinze ans, et couronné le jour de Noël 855, au château de Burum sur le Stour. Ses qualités morales et religieuses en firent le modèle des bons rois. On admirait dans un prince si jeune l'aversion la plus décidée pour les flatteurs; il voulait voir de ses propres yeux et entendre de ses propres oreilles, tant il craignait la surprise dans ses jugements, l'infidélité des rapports, et les manœuvres des passions humaines : toute son ambition était de maintenir la paix et d'assurer le bonheur de ses sujets. De là ce zèle pour faire administrer la justice avec intégrité, et pour faire fleurir la religion et les bonnes mœurs dans ses États. Il fut le père de ses sujets et surtout des pauvres, le protecteur des veuves et des orphelins, le soutien et

Digitized by Google

l'appui des faibles. Sa ferveur dans le service de Dieu rehaussait l'éclat de ses autres vertus.

Il y avait quinze ans que saint Edmond régnait lorsqu'il fut attaqué par les Danois. Hinguar et Hubba, princes qui surpassaient en barbarie tous les pirates danois, débarquèrent en Angleterre et passèrent l'hiver au milieu des Est-Angles. Ayant fait une trêve avec cette nation, ils partirent dans l'été pour le Nord. Ils mirent à feu et à sang les provinces où ils passèrent. Par un excès de rage et de cruauté, et encore plus par haine pour le nom chrétien, ils détruisirent les églises et les monastères, et massacrèrent tout ce qu'ils trouvèrent de prêtres et de moines.

Edmond, comptant sur la foi des traités, avait cru ses sujets en sûreté, et ne s'était point préparé à la guerre. Mais comme il vit qu'il n'y avait rien de sacré pour les barbares, il rassembla ce qu'il put de troupes, et marcha contre eux. Il battit une partie de leur armée près de Tetford. Cette perte fut bientôt réparée; l'armée des infidèles fut même renforcée par de nouvelles troupes. Edmond, qui était trop faible pour tenir la campagne, et qui ne voulait pas prodiguer à pure perte le sang de ses sujets, se retira vers son château de Framlingham dans la province de Suffolk. Les barbares lui firent diverses propositions qu'il refusa d'accepter, parce qu'elles étaient opposées à la religion et à la justice qu'il devait à son peuple. Il aima mieux s'exposer à la mort que de trahir sa conscience. Pendant qu'il fuyait, les infidèles l'investirent à Hoxon sur la Waveney. Il voulut inutilement se cacher; sa retraite fut découverte : on le chargea de chaînes pesantes, et on le conduisit à la tente du général. On lui fit de nouveau des propositions semblables aux premières; mais il répondit avec fermeté que la religion lui était plus chère que la vie, et qu'il ne consentirait jamais à offenser le Dieu qu'il adorait. Hinguar, furieux de cette réponse, le fit battre cruellement; après quoi, ayant ordonné de l'attacher à un arbre, il le fit déchirer à coups de fouet. Le saint roi souffrit ce barbare traitement avec une patience invincible, et en invoquant le nom sacré de Jésus-Christ. Les infidèles, encore plus enflammés de rage, le laissèrent attaché à l'arbre, et, par un amusement digne de leur férocité, ils lui décochèrent une grêle de flèches dont son corps fut bientôt tout hérissé. Enfin, il fut condamné par Hinguar à perdre la tête. Le saint finit ainsi son martyre le 20 novembre 870.

Les historiens de la Grande-Bretagne font l'éloge le plus complet de saint Edmond. Ils relèvent surtout sa piété, sa douceur et son humilité.


Digitized by Google

SAINT FÉLIX DE VALOIS,

COLLÈGUE DE SAINT JEAN DE MATHA, INSTITUTEUR DE L'ORDRE DE LA SAINTE-TRINITÉ, POUR LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS.

Saint Félix, dit de Valois, ou parce qu'il était de la branche royale de la maison de Valois, ou parce qu'il était né dans la province de ce nom, vint au monde en 1127. Il quitta le siècle où il avait des biens considérables, et se retira dans une forêt au diocèse de Meaux. Il choisit cette solitude dans la vue de vivre inconnu aux hommes, de ne penser qu'à Dieu et de s'occuper uniquement de sa sanctification. Il joignait à la prière et à la contemplation les plus rigoureuses austérités de la pénitence.

La réputation de sainteté dont il jouissait attira depuis dans son désert saint Jean de Matha, qui lui demanda la permission de vivre sous sa conduite. Il ne tarda pas à s'apercevoir que son disciple était déjà fort versé dans la connaissance des voies intérieures de la perfection. La ferveur dont étaient animés les deux serviteurs de Dieu est presque incroyable. Nous ne répéterons point ce que nous avons dit dans la vie de saint Jean de Matha, de leurs jeûnes, de leurs veilles, de leurs vertus. Ils concertèrent ensemble le projet de fonder un ordre religieux pour la rédemption des captifs, et ils travaillèrent conjointement à en procurer l'exécution. Nous avons rapporté ailleurs ce qu'il en coûta de peines et de fatigues pour obtenir du saint-siége la confirmation du nouvel ordre. Pendant les différents voyages que saint Jean de Matha fit à Rome et en Barbarie, saint Félix fut chargé du gouvernement des maisons de France. Il mourut dans la solitude de Cerfroi, le 4 novembre 1212, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans et sept mois. C'est une tradition de l'ordre des trinitaires, que leurs saints fondateurs ont été canonisés par une bulle d'Urbain IV en 1262; mais cette bulle ne se trouve nulle part. Quoi qu'il en soit, on célébrait la fête de saint Félix dans tout le diocèse de Meaux en 1219. Alexandre VII déclara, en 1666, qu'on honorait ce saint de temps immémorial. En 1679, Innocent XI transféra la fête de saint Jean de Matha au 8 février, et celle de saint Félix de Valois au 20 novembre.




Digitized by Google

SAINT COLOMBAN,

ABBÉ.

21 NOVEMBRE.

Colomban ou Colom, de la province de Leinster en Irlande, naquit vers le milieu du sixième siècle. Il y avait alors dans ce pays un grand nombre de moines recommandables par leur savoir et leur sainteté, en sorte que l'Irlande était tout à la fois une île de saints et le séjour des sciences ecclésiastiques.

De tous les monastères d'Irlande, le plus célèbre était celui de Benchor, dans le comté de Down. Il avait été fondé par saint Congel, vers l'an 530; et il s'y rassembla, sous la conduite de ce saint, un grand nombre de fervents serviteurs de Dieu, qui, dans un corps mortel, menaient une vie véritablement angélique.

Colomban, après avoir appris les premiers éléments des sciences sous saint Sinellus à Cluin-Inys, se retira dans le monastère de Benchor, et y prit l'habit. Il y vécut plusieurs années dans les plus austères pratiques de la mortification. Les progrès qu'il fit dans les sciences qui avaient la religion pour objet furent si rapides, qu'il en fut en quelque sorte regardé comme l'oracle.

Animé d'un désir ardent de renoncer plus parfaitement au monde et à tous les biens qui auraient pu l'attacher à la terre, il résolut de passer dans une contrée étrangère. Il communiqua son dessein à saint Congel, en le priant de lui donner sa bénédiction, et de lui permettre de partir. Le saint abbé fit d'abord quelques difficultés, parce qu'il craignait de perdre un religieux d'un si rare mérite. Il acquiesça cependant à sa demande, dans la persuasion que Colomban agissait par une inspiration surnaturelle, et qu'il ne se proposait que la plus grande gloire de Dieu. Notre saint partit de Benchor avec douze autres moines; il était alors âgé d'environ trente ans. Il passa dans la Bretagne, et de là dans la Gaule, où il arriva vers l'an 585.

Colomban prêcha dans tous les lieux où il passa, et la sainteté de sa vie ajouta beaucoup de force à ses instructions. Son humilité était si profonde, qu'il se mettait au-dessous de ses compagnons : ils n'avaient tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme : on admirait leur modestie, leur mortification, leur douceur, leur patience et leur charité.

La réputation de Colomban parvint bientôt à la cour de Gontran, roi


Digitized by Google

de Bourgogne. Il pria Colomban de se fixer dans son royaume, et lui permit de bâtir un monastère dans tel endroit qu'il voudrait. Le saint se détermina pour le château d'Anegrai, qui n'offrait plus que des ruines, et qui était situé dans le désert de Vosge. Ce fut là qu'il bâtit son premier monastère. Cette maison fut bientôt trop petite pour recevoir tous ceux qui demandaient à vivre sous la conduite du serviteur de Dieu. Il bâtit à huit milles de là un second monastère, connu sous le nom de Luxeuil, et qui devint le chef-lieu de son ordre. Colomban fonda un troisième monastère, environ à trois milles de Luxeuil. On l'appela Fontaines, parce qu'il était situé dans un lieu où il y avait beaucoup de sources. Ces maisons avaient un supérieur particulier, et Colomban résidait dans chacune successivement. Il faisait fréquemment à ses moines des discours ou instructions sur les devoirs de leur état, et il nous en reste seize, qui sont imprimés dans la Bibliothèque des Pères. On y admire une grande connaissance des choses spirituelles, une piété tendre, une onction singulière et une doctrine plus qu'humaine, suivant l'expression d'un auteur contemporain.

Childebert, qui mourut en 596, laissa deux fils, Théodebert et Thierri. Le premier fut roi d'Austrasie, et le second, de Bourgogne ; ou plutôt Brunehault, leur grand'mère, régnait sous leur nom. Thierri avait beaucoup de vénération pour saint Colomban, qui demeurait dans ses États, et il allait souvent le visiter. Le saint abbé le reprit de ce qu'il vivait avec des concubines, et le pressa de contracter un mariage digne de lui. Le prince promit de se corriger et de suivre ce conseil. Brunehault, qui craignait qu'une reine ne lui fît perdre le crédit qu'elle avait sur son petit-fils, conçut une grande colère contre Colomban. Son ressentiment fut encore augmenté par le refus que fit le saint de donner sa bénédiction aux enfants naturels du roi. « Ils ne peuvent, dit-il alors, hériter de la couronne ; ils sont le fruit de la débauche. » Quelque temps après, Brunehault se présenta pour entrer dans le monastère de Colomban ; mais il lui en refusa l'entrée, parce qu'il s'était fait une loi de ne la permettre à aucune femme, pas même aux hommes qui vivaient dans le siècle. La colère de cette princesse ne connut plus de bornes, et elle résolut de se venger.

Cependant le roi ne tenait point la promesse qu'il avait faite de renvoyer ses concubines. Colomban lui écrivit une lettre où il lui faisait des reproches sévères, et le menaçait de la peine de l'excommunication s'il ne changeait pas de conduite. Brunehault profita de cette occasion pour aigrir le roi contre le saint, et elle réussit. Colomban fut exilé d'abord à



Besançon. Deux gentilshommes eurent ordre ensuite de le conduire à Nantes, et de ne le point quitter qu'il ne se fût embarqué pour l'Irlande. Ceci se passa en 610. Il paraît que ce fut de Nantes que le saint écrivit une lettre aux moines de Luxeuil, où il les exhortait à la patience, à l'union et à la charité. Il s'embarqua, mais des vents contraires forcèrent le vaisseau de rentrer dans le port. Il se retira auprès de Clotaire II, qui régnait dans la Neustrie, et lui prédit qu'il serait maître de toute la monarchie française en moins de trois ans : prédiction qu'il avait déjà faite sur la route en deux ou trois occasions. Il passa par Paris et par Meaux, et vint à la cour de Théodebert, qui le reçut avec bonté.

Soutenu de la protection de ce prince, il partit avec quelques-uns de ses disciples, qui étaient venus le joindre, pour aller prêcher l'Évangile aux infidèles qui habitaient près du lac de Zurich. Il fixa sa demeure dans une solitude voisine de Zug. Les habitants du pays étaient aussi cruels qu'adonnés aux superstitions du paganisme. Colomban leur prêcha le vrai Dieu. Plusieurs se convertirent et reçurent le baptême; d'autres qui, après avoir été baptisés, étaient retournés à l'idolâtrie, rentrèrent sous le joug de l'Evangile.

Saint Gal, disciple de notre saint, se livrant à son zèle, mit le feu aux temples païens, et jeta dans le lac tout ce qui s'y trouva d'offrandes; il présumait l'approbation du peuple, qui annonçait des dispositions si heureuses. Mais cette action irrita tellement ceux qui persistèrent dans l'idolâtrie, qu'ils résolurent d'ôter la vie à saint Gal, et de chasser saint Colomban de leur pays, après l'avoir battu de verges Les saints missionnaires, informés de leur dessein, se retirèrent à Arbonne, sur le lac de Constance. Ils y furent reçus par un vertueux prêtre nommé Villemar, qui leur fit connaître une vallée agréable, située au milieu des montagnes, et où se voyaient les ruines d'une petite ville appelée *Brigantium;* c'est aujourd'hui Bregentz. Colomban et ses compagnons trouvèrent dans ce lieu un oratoire dédié sous l'invocation de sainte Aurélie; ils se construisirent des cellules tout autour. Le peuple au milieu duquel ils se fixaient avait eu anciennement quelque connaissance du christianisme, mais il était retombé dans l'idolâtrie, et il avait placé dans l'oratoire même trois images de cuivre doré, et les adorait comme les dieux tutélaires du pays. Saint Gal, qui en savait la langue, annonça Jésus-Christ, et fit un grand nombre de conversions; il mit ensuite les idoles en pièces, et les jeta dans le lac, Colomban aspergea l'église d'eau bénite, et tournant autour avec ses disciples, en chantant des psaumes, il en fit la dédicace. Il dit la messe sur l'autel, après y avoir fait des


Digitized by Google

onctions et placé dessous des reliques de sainte Aurélie. Le peuple montra une grande joie, bien résolu de ne plus adorer que le vrai Dieu.

Colomban resta près de trois ans à Bregentz et y fonda un monastère. Pendant qu'il s'occupait de cet établissement, la guerre s'alluma entre les rois Thierri et Théodebert. Le second de ces princes fut défait. Ayant été livré à son frère par ses propres sujets, il fut envoyé à Brunehault, sa grand'mère, qui l'obligea de prendre les ordres. On le mit à mort peu de jours après.

Colomban, voyant Thierri maître du pays où il s'était retiré, et persuadé que sa vie n'y serait point en sûreté, passa en Italie avec plusieurs de ses disciples. Saint Gal, retenu par la fièvre, ne put l'accompagner; il bâtit depuis le monastère qui porta son nom, à quelque distance de celui qu'avait fondé son bienheureux maître.

Ce fut en 613 que notre saint abbé arriva en Italie, où Aigulfe, roi des Lombards, le reçut avec joie. Aidé de la protection de ce prince, il fonda le célèbre monastère de Bobio, dans un désert, au milieu des montagnes de l'Apennin, près de la rivière de Trébia. Il fit bâtir aussi, sous l'invocation de la sainte Vierge, un oratoire dans le voisinage duquel était une caverne où il se retirait pendant le carême et dans d'autres temps de l'année; il ne paraissait alors au monastère que les jours de fête et les dimanches.

En France, Thierri mourut quelques mois après l'assassinat de Théodebert, son frère, et eut pour successeur son fils Sigebert, encore enfant, sous le nom duquel régna Brunehault, son aïeule. Clotaire, lui ayant déclaré la guerre, le fit prisonnier avec ses deux frères, et condamna Brunehault à souffrir une mort cruelle. Il devint par là maître de toute la monarchie. Se rappelant la prédiction de Colomban, il lui fit proposer par Eustase, abbé de Luxeuil, de revenir en France. Le saint répondit qu'il ne pouvait quitter l'Italie, et il écrivit en même temps au roi pour l'exhorter à mener une vie plus chrétienne. Clotaire, pour lui donner une marque de son estime, accorda sa protection au monastère de Luxeuil, dont il augmenta considérablement les revenus.

Le saint abbé mourut à Bobio le 21 novembre 615. On honore saint Colomban dans plusieurs églises de France et d'Italie. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.


Digitized by Google

SAINTE CÉCILE,

VIERGE ET MARTYRE.

22 NOVEMBRE.

Sainte Cécile était Romaine et issue d'une famille noble. Elle fut élevée dans les principes de la religion chrétienne, et elle en remplit toujours les devoirs avec la plus parfaite fidélité. Elle fit vœu dans sa jeunesse de rester vierge toute sa vie; mais ses parents l'obligèrent à entrer dans l'état du mariage. Celui qu'on lui donna pour époux était un jeune seigneur, nommé Valérien. Elle sut le gagner à Jésus-Christ, en le faisant renoncer à l'idolâtrie. Peu de temps après, elle convertit aussi Tiburce, son beau-frère, et un officier nommé Maxime. Valérien, Tiburce et Maxime furent arrêtés comme chrétiens, et condamnés à mort. Cécile remporta la couronne du martyre quelques jours après.

Les actes de ces saints, qui ont peu d'autorité, les font contemporains du pape Urbain Ier, et mettent conséquemment leur martyre vers l'an 230, sous Alexandre Sévère. A la vérité, cet empereur était favorable aux chrétiens; mais cela n'empêcha pas que les païens n'en fissent mourir un grand nombre sous son règne, soit dans des émeutes populaires, soit par la cruauté particulière des premiers magistrats. Ulpien, qui exerçait la fonction de premier ministre, se montra l'ennemi déclaré du christianisme et le persécuta jusqu'à sa mort. Il fut assassiné par les gardes prétoriennes qu'il commandait. D'autres mettent le martyre de sainte Cécile et de ses compagnons sous Marc-Aurèle, entre les années 176 et 180.

Les corps de ces saints furent enterrés dans une partie du cimetière de Calixte, laquelle prit depuis le nom de Sainte-Cécile.

Il y avait à Rome, dans le cinquième siècle, une église dédiée sous l'invocation de cette sainte, et dans laquelle le pape Symmaque tint un concile en 500. Cette église tombant en ruines, le pape Paschal Ier la fit rebâtir. Il désespérait d'abord de trouver le corps de la sainte. On pensait que les Lombards, qui avaient enlevé plusieurs corps saints des cimetières de Rome, lorsqu'en 755 ils assiégèrent cette ville, n'avaient pas épargné celui de sainte Cécile. Mais on rapporte que le pape, assistant un dimanche à matines dans l'église de Saint-Pierre, s'endormit, et eut un songe dans lequel il apprit de sainte Cécile elle-même que les Lombards avaient inutilement cherché son corps, et qu'ils n'avaient pu le


Digitized by Google

Digitized by Google



Ch.les Ciappori, del. Arbieu, Lith.

Digitized by Google

Digitized by Google

trouver. On le découvrit donc dans le cimetière qui portait le nom de la sainte. Il était enveloppé dans une robe d'un tissu d'or, et on trouva aux pieds des linges teints de sang. Le corps de Valérien était avec celui de sainte Cécile. Le pape les transféra dans la nouvelle église avec ceux de saint Tiburce, de saint Maxime, et des saints papes Urbain et Luce, qui reposaient dans le cimetière de Prétextat, attenant à celui de notre sainte, et également situé sur la voie Appienne. Cette translation se fit en 821.

Le pape Paschal fonda en l'honneur de ces saints un monastère près de l'église de Sainte-Cécile, afin que l'office divin pût s'y célébrer nuit et jour. Il orna cette église avec beaucoup de magnificence, et y fit de riches présents. Sur un des ornements était représenté un ange couronnant sainte Cécile, saint Valérien et saint Tiburce.

Cette église est un titre de cardinal-prêtre. Elle fut rebâtie par le cardinal Paul-Émile Sfondrate, neveu du pape Grégoire XIV, et décorée avec une richesse qui étonne les spectateurs. On retira les reliques de nos saints de dessous le grand autel, pour les mettre dans un magnifique caveau, connu aujourd'hui sous le nom de *Confession de Sainte-Cécile*. Outre cette église appelée *in Trastevere,* ou au delà du Tibre, il y en a encore deux autres à Rome qui sont dédiées sous l'invocation de sainte Cécile.

Nous apprenons des actes de sainte Cécile, qu'en chantant les louanges du Seigneur elle joignait souvent la musique instrumentale à la musique vocale. C'est pour cela que les musiciens ont choisi cette sainte pour patronne. Il est certain qu'on peut faire servir la musique au culte divin ; les psaumes et les cantiques répandus dans les livres saints, la pratique des Juifs, celle des chrétiens, ne permettent pas d'en douter.

SAINT PHILÉMON ET SAINTE APPIE.

Saint Philémon était un riche bourgeois de Colosses en Phrygie. Il avait été converti, soit par saint Paul, quand cet apôtre prêcha à Éphèse, soit par Épaphras, disciple de saint Paul, lequel annonça le premier l'Évangile dans la ville de Colosses. Il fit en peu de temps les plus grands progrès dans la vertu ; sa maison devint comme une église par la piété de ceux qui la composaient, et par les exercices de religion qui s'y faisaient.


Digitized by Google

Onésime, esclave de Philémon, ne profita point des bons exemples qu'il avait sous les yeux; il en vint même jusqu'à voler son maître; après quoi il s'enfuit à Rome. Dieu permit qu'il trouvât dans cette ville saint Paul, qui y était prisonnier pour la première fois. L'apôtre, qui se faisait tout à tous, dans la vue de gagner tous les hommes à Jésus-Christ, le reçut avec la tendresse d'un père, et fit paraître à son égard d'autant plus de compassion que ses plaies étaient plus profondes. Il le convertit et le baptisa. Il eût bien voulu le garder avec lui, parce qu'il lui aurait été utile dans la circonstance où il se trouvait; mais il ne crut pas devoir le faire sans le consentement de celui auquel il appartenait. Il aurait d'ailleurs privé Philémon du mérite d'une bonne œuvre qu'il attendait de sa part. Il renvoya donc Onésime avec une lettre pour Philémon.

Rien de plus tendre, de plus persuasif, de plus noble, de plus apostolique que cette épître. Saint Paul prend le titre de prisonnier de Jésus-Christ pour toucher plus efficacement le cœur de Philémon, et pour le rendre plus favorable à sa prière. Il joint à lui Timothée, qui était bien connu de Philémon. Il appelle ce dernier son bien-aimé, son coopérateur dans les travaux de l'apostolat. Quant à Appie, femme de Philémon, l'apôtre l'appelle sa chère sœur, à cause de sa foi et de sa vertu. Il intéresse aussi au succès de sa demande toute l'Église de Colosses, Archippe, qui la gouvernait pour Epaphras, alors prisonnier à Rome, et l'Église domestique, ou les fidèles de la maison de Philémon. Il leur souhaite la grâce et la paix, ce qui était sa salutation ordinaire. L'éloge qu'il fait de Philémon est digne d'un saint. Il loue sa foi, sa charité, sa libéralité pour tous les fidèles; il lui témoigne son affection, en l'assurant qu'il se souvient toujours de lui, et qu'il le recommande à Dieu dans toutes ses prières. Il lui donne le titre de frère, et lui dit qu'il a été le consolateur et le bienfaiteur de tous les saints qui se sont trouvés dans l'affliction.

Enfin, il en vient au point qu'il se proposait. S'il parle avec autorité, c'est en même temps avec modestie. Comme apôtre, dit-il à Philémon, il pourrait lui commander au nom de Jésus-Christ; mais il se contente de le prier par ses travaux, son âge, ses chaînes. Celui pour lequel il intercède, il le porte dans son cœur; c'est son fils, il l'a engendré dans ses chaînes. Il adoucit par ses expressions l'énormité du crime d'Onésime, et fait valoir les services qu'il lui a rendus. Il offre en dédommagement du vol de l'esclave les obligations que lui a le maître. Il conclut sa lettre par le conjurer au nom de cette fraternité qui les unissait en Jésus-Christ.

Digitized by Google

Une telle recommandation ne pouvait manquer d'avoir son effet. Philémon accorda la liberté à Onésime, lui pardonna son crime, et le renvoya à Rome pour servir saint Paul. L'apôtre en fit un digne coopérateur dans l'Évangile.

Les Latins et les Grecs honorent en ce jour, ou le jour suivant, saint Philémon et sainte Appie. Quelques Grecs disent que saint Philémon souffrit le martyre.

SAINT CLÉMENT,

PAPE ET MARTYR.

23 NOVEMBRE.

Saint Clément, originaire de Rome, sortait d'une de ces familles de sénateurs qui tenaient à celles des Césars; mais sa science et ses belles qualités l'illustrèrent encore plus que sa naissance. Il eut le bonheur d'être touché des premières prédications que firent à Rome saint Pierre et saint Paul, et il fut un des premiers fidèles qui se soumirent au joug de l'Évangile. Le zèle qu'il fit paraître pour la foi de Jésus-Christ fit que les saints apôtres, obligés d'aller de pays en pays pour y prêcher la foi, le prirent pour un de leurs coadjuteurs, pour affermir les fidèles dans la croyance de l'Évangile qu'ils leur avaient enseigné. L'éloge que l'apôtre saint Paul fait de saint Clément dans ses Épîtres prouve bien le zèle avec lequel il remplissait son ministère. Après le glorieux martyre de saint Pierre et de saint Paul, saint Lin leur succéda, qui fut lui-même remplacé par saint Clet. Après le triomphe de ce dernier, l'an 95, Clément fut choisi pour son successeur, la septième année de l'empire de Domitien, son parent. Les flatteuses espérances qu'on avait conçues du zèle de ce saint pape furent encore surpassées par les succès de ses travaux. Il faisait un saint usage des merveilleux talents qu'il avait reçus du ciel; et sous son pontificat le nom de Jésus-Christ était non-seulement respecté dans Rome, mais dans toutes les provinces de l'empire. La lettre qu'il écrivit aux Corinthiens pour terminer les disputes qui s'étaient élevées dans cette Eglise est remplie d'une éloquence vraiment chrétienne.

Les conversions sans nombre que faisait saint Clément, et même dans les personnes les plus distinguées de Rome, portèrent les prêtres des idoles à représenter aux magistrats que si on ne s'opposait au zèle de ce

Digitized by Google

saint prédicateur évangélique, tout l'empire allait se trouver chrétien. Le préfet en écrivit à l'empereur Trajan, qui ordonna qu'on envoyât le saint pape en exil dans la Chersonèse, aujourd'hui la petite Tartarie.

Cet invincible confesseur de Jésus-Christ partit courageusement pour son exil, où il trouva un grand nombre de fidèles employés aux mines. Il les consola au milieu de leurs pénibles travaux, et il fit jaillir miraculeusement une fontaine pour les soulager dans leurs besoins. La ferveur de ses prédications et les miracles dont il les accompagnait produisaient partout de grands fruits. Le gouverneur, étonné du nombre de chrétiens qui se multipliait chaque jour depuis l'arrivée de saint Clément, le fit jeter fort avant dans la mer, une ancre au col. Les fidèles, qui désiraient ardemment d'avoir les reliques de leur saint pasteur, se mirent en prière. Dieu permit que la mer reculât jusqu'à l'endroit où était le corps du saint, et ils le trouvèrent dans un tombeau de marbre. La mer laissait tous les ans ce tombeau à découvert pendant sept jours, et ce miracle procura la conversion de tous les peuples du pays. Ce saint corps fut depuis rapporté à Rome dans le temps de l'invasion des Turcs.

Réflexions.

Dieu est admirable dans les prodiges qu'il fait pour la gloire de ses saints. Il permet qu'ils soient méprisés, affligés, mis à mort; mais, après qu'il a éprouvé leur patience et leur fidélité, il fait voir aux yeux de ceux mêmes qui les ont persécutés qu'il sait bien les récompenser de ce qu'ils ont souffert pour lui. Saint Clément, en perdant la vie dans les travaux qu'il a entrepris pour son Dieu, devient encore plus illustre, et fait plus de conversions qu'il n'en a fait pendant sa vie. Qu'il est donc avantageux de servir un maître qui n'éprouve ses serviteurs que pour les purifier, qui ne les expose au combat que pour les faire triompher et pour les couronner!

SAINT TROND,

PRÊTRE.

Il y avait encore beaucoup d'idolâtres dans le territoire de Hesbaye en Brabant, lorsque saint Trond illustra ce pays par l'éclat de ses vertus. Ses parents étaient distingués par leur naissance et jouissaient d'une fortune considérable. Quand la mort les lui eut enlevés, il se retira à Metz,



et se mit sous la conduite du pieux évêque de cette ville, nommé Cléodulphe ou Cloud. Il partageait son temps entre l'étude, les œuvres de charité, la récitation des psaumes, la méditation de la loi du Seigneur, et d'autres exercices de piété. Ayant été ordonné prêtre, il retourna dans sa patrie, d'où il extirpa les restes de l'idolâtrie par ses prédications. Il fit bâtir un monastère dans une de ses terres, non-seulement pour en faire une retraite destinée à des solitaires, mais encore une école où la jeunesse pût se former également aux sciences et à la piété. Ce monastère, aujourd'hui situé dans la dépendance de l'évêque de Liége, ainsi que la ville à laquelle il a donné naissance, appartient à l'ordre de Saint-Benoît, et est connu sous le nom de Saint-Trond ou de Saint-Truyden. Le saint prêtre fonda un autre monastère près de Bruges en Flandre. C'est présentement une abbaye de filles qui porte aussi le nom de Saint-Trond. Notre saint fondateur mourut en 693.

SAINT JEAN DE LA CROIX,

PREMIER CARME DÉCHAUSSÉ.

24 NOVEMBRE.

Saint Jean, le plus jeune des enfants de Gonzales d'Yepez, naquit en 1542 à Fontibère, près d'Avila, dans la Vieille-Castille. Sa mère, devenue veuve, resta sans secours, chargée de trois enfants en bas âge. Elle se retira avec eux à Médina, où Jean fut envoyé au collége pour y apprendre les premiers éléments de la grammaire. Peu de temps après, l'administrateur de l'hôpital, qui avait été témoin de son extraordinaire piété, le prit avec lui dans la vue de l'employer au service des malades. Jean s'acquitta de cet emploi avec un zèle et une charité beaucoup au-dessus de son âge. Il pratiquait en secret des austérités incroyables, et continuait en même temps ses études dans le collége des jésuites.

Lorsqu'il eut atteint sa vingt et unième année, il prit l'habit chez les carmes à Médina, et ce fut sa dévotion pour la sainte Vierge qui le détermina de préférence pour cet ordre religieux. Jamais novice ne montra plus de soumission, d'humilité, de ferveur et d'amour de la croix. Son zèle, loin de diminuer après le noviciat, ne cessa de prendre de nouveaux accroissements. Ayant été envoyé à Salamanque pour faire sa théologie, il continua d'y pratiquer des austérités extraordinaires.

Digitized by Google

L'humilité la plus profonde, et son union avec Dieu par la pratique de l'oraison, en firent dès lors un homme mort au monde et à lui-même.

Son cours de théologie, qu'il avait fait avec succès, étant achevé, il fut ordonné prêtre. Il avait alors vingt-cinq ans. Il se prépara à la célébration de sa première messe par de nouvelles mortifications, par de ferventes prières et par de longues méditations sur les souffrances de Jésus-Christ, afin d'imprimer dans son cœur les plaies précieuses du Sauveur, et d'unir au sacrifice de l'Homme-Dieu celui de sa volonté, de ses actions et de toute sa personne. Les grâces qu'il reçut de cette première célébration des saints mystères augmentèrent encore en lui l'amour de la solitude. Il délibéra sur la pensée qui lui était venue d'entrer dans l'ordre des chartreux.

Sainte Thérèse, qui travaillait alors à la réforme du Carmel, eut occasion de faire un voyage à Médina-del-Campo. Ce qu'elle avait entendu dire de notre saint religieux lui inspira le désir de le voir et de s'entretenir avec lui. Elle lui dit que Dieu l'avait appelé à se sanctifier dans l'ordre de Notre-Dame du Carmel; qu'elle était autorisée par le général à établir deux maisons réformées pour les hommes, et qu'il devait être le premier instrument que le ciel emploierait à cet important ouvrage. Peu de temps après, la sainte fonda en effet son premier monastère d'hommes dans une maison pauvre du village de Durvelle. Jean de la Croix s'y retira. Deux mois s'étaient à peine écoulés, que quelques autres religieux vinrent l'y joindre. Ils renouvelèrent tous leur profession le premier dimanche de l'avent, en 1568. Telle fut l'origine des carmes déchaussés, dont l'institut fut approuvé par Pie V, et confirmé en 1580 par Grégoire XIII. Les austérités de ces premiers carmes réformés étaient portées si loin, que sainte Thérèse crut nécessaire de leur prescrire une mitigation. L'odeur de leur sainteté se répandit bientôt dans toute l'Espagne. Sainte Thérèse fut obligée de fonder trois autres monastères, le premier à Pastrane, le second à Manrèse, et le troisième à Alcala. Elle transféra celui de Durvelle à Manrèse.

L'exemple et les exhortations de Jean inspiraient aux autres religieux l'esprit de retraite, d'humilité et de mortification. Il travaillait sans cesse à former en lui une ressemblance parfaite avec Jésus-Christ crucifié. Pour purifier entièrement son cœur, Dieu le fit passer par les plus rigoureuses épreuves tant intérieures qu'extérieures; et c'est la conduite qu'il tient ordinairement à l'égard des âmes qu'il destine à une sainteté éminente, et qu'il veut combler de grâces extraordinaires.

Le saint, après avoir goûté les douceurs de la contemplation, se vit

Digitized by Google

privé de toute dévotion sensible. Cette sécheresse spirituelle fut suivie du trouble intérieur de l'âme, de scrupules, et du dégoût des exercices de piété, que le serviteur de Dieu n'abandonna cependant jamais. En même temps, les démons l'assaillirent par les plus violentes tentations, et les hommes le persécutèrent par la calomnie; mais les scrupules et la désolation intérieure furent les plus terribles de toutes ses peines. Le calme revint et fut suivi de consolations. Jean de la Croix sentit alors plus que jamais l'avantage des souffrances et surtout des épreuves intérieures; il comprit combien elles servaient à purifier l'âme de ses imperfections; toujours recueilli, parce qu'il était toujours en la présence de Dieu, son cœur brûlait du feu de la divine charité; il était enflammé d'un ardent désir d'imiter Jésus souffrant, de porter sa croix, de partager ses humiliations, de servir le prochain pour l'amour de lui : rien ne lui paraissait devoir résister à son courage; il jouissait d'une paix inaltérable, et souvent il était élevé dans les transports d'amour à l'union divine, ce qui est le plus sublime degré de la contemplation.

La vie de Jean de la Croix offre une vicissitude continuelle de croix et de privations, de visites et de faveurs célestes. Jamais il n'en reçut d'extraordinaire qu'elle n'eût été précédée de quelque grande tribulation.

Sainte Thérèse se servit utilement de Jean de la Croix pour le succès de la réforme qu'elle établissait parmi les religieuses carmélites. Il prêchait avec tant d'onction qu'on venait de toutes parts l'entendre avec empressement. Mais Dieu l'affligea par de nouvelles peines, en permettant qu'il trouvât des persécuteurs dans ses propres frères. Les anciens carmes s'opposaient à la réforme; et quoiqu'elle eût été entreprise par sainte Thérèse de l'agrément et avec l'approbation du général, ils la traitaient de rébellion contre l'ordre. Aussi, dans leur chapitre tenu à Placentia, condamnèrent-ils Jean de la Croix comme un fugitif et un apostat. Des officiers de justice, venus de leur part, l'enlevèrent tumultueusement du couvent, et le traînèrent en prison. Ils le firent conduire à Tolède, où il fut renfermé dans une cellule qui ne recevait le jour que par une ouverture très-étroite. Pendant les neuf mois qu'il y resta, on ne lui donna pour nourriture que du pain, de l'eau et quelques petits poissons. Il recouvra cependant la liberté par le crédit de sainte Thérèse, et par une protection visible de la mère de Dieu. A peine eut-il été mis en liberté, qu'il fut établi supérieur du petit couvent du Calvaire, situé dans un désert. En 1579, il fonda celui de Baeza. Deux ans après, on lui confia la conduite du couvent de Grenade. On l'élut, en 1585, vicaire


Digitized by Google

provincial d'Andalousie, et premier définiteur de l'ordre, en 1588. Ce fut dans le même temps qu'il fonda le couvent de Ségovie.

Dans le chapitre de l'ordre, tenu à Madrid en 1591, Jean de la Croix dit avec liberté son avis contre les abus que quelques-uns des chefs toléraient ou voulaient introduire. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller les mauvaises dispositions où l'on était à son égard. On le dépouilla de tous les emplois qu'il avait dans l'ordre. Le saint se vit avec joie réduit à l'état de simple religieux. Il se retira dans le couvent de Pegnuela, situé dans les montagnes de Sierra-Morena, et fort solitaire.

Le saint se livra tout entier, dans sa retraite, à la pratique des austérités et à l'exercice de la contemplation. Enfin il tomba malade, et il ne put longtemps cacher son état. Comme il ne trouvait point de secours à Pegnuela, son provincial lui proposa de quitter cette maison, et de se retirer à Ubéda. La fatigue du voyage augmenta considérablement l'inflammation qu'il avait à une jambe, et qui fut bientôt accompagnée d'ulcères. Il fallut en venir à des opérations douloureuses qu'il supporta sans se plaindre et même sans pousser un soupir. Au fort de ses peines, il baisait son crucifix et le pressait sur son cœur. Le prieur de la maison où il était mourant, oubliant à son égard tout sentiment d'humanité, le traitait de la manière la plus indigne : il défendait aux autres religieux d'aller le voir. Il changea l'infirmier, parce qu'il le servait avec charité; il le renferma dans une petite cellule, et ne lui parlait que pour l'accabler de reproches outrageants. Jean de la Croix souffrit ce barbare traitement avec joie. Pour perfectionner son sacrifice, Dieu l'abandonna quelque temps à cet état de désolation intérieure qu'il avait autrefois éprouvé; mais son amour et sa patience n'en devinrent que plus héroïques.

Le provincial, étant venu au couvent d'Ubéda, apprit avec indignation ce qui se passait. Il fit ouvrir la porte de la cellule où était le serviteur de Dieu, en disant qu'un pareil modèle de vertu ne devait pas seulement être connu de ses frères, mais du monde entier. Le prieur d'Ubéda reconnut l'indignité de sa conduite, demanda pardon au saint, reçut avec docilité ses instructions, et ne cessa de déplorer depuis ses égarements passés. Deux heures avant sa mort, notre saint récita tout haut le psaume *Miserere* avec ses frères. Il se fit lire ensuite une partie du livre du Cantique des Cantiques; et, pendant cette lecture, il ressentait les plus vifs transports de joie. A la fin il s'écria : *Gloire à Dieu!* puis, pressant le crucifix sur son cœur, il dit : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains*, et il expira le 14 décembre 1591, à l'âge de 49 ans, après en avoir passé 28 dans la vie religieuse. Il fut canonisé par Benoît XIII, en 1726.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



SAINT POURÇAIN,

ABBÉ EN AUVERGNE.

Saint Portien, vulgairement *saint Pourçain*, passa les premières années de sa jeunesse dans l'esclavage. Ayant depuis obtenu sa liberté, il prit l'habit dans un monastère voisin de la demeure de son maître. Ses éminentes vertus lui en firent donner le gouvernement après la mort de l'abbé. Son amour pour la pénitence éclata dans les austérités extraordinaires qu'il pratiquait. Thierri, roi d'Austrasie, porta le ravage dans l'Auvergne en 520. Saint Pourçain alla le trouver pour lui demander la liberté des prisonniers. Le prince le reçut avec respect, et acquiesça à sa demande.

Le serviteur de Dieu mourut fort âgé, vers l'an 405, et sa sainteté fut attestée par divers miracles, au rapport de saint Grégoire de Tours. Son monastère prit son nom, et donna naissance à la ville de Saint-Pourçain, en Auvergne, au diocèse de Clermont.

On garde une partie des reliques du saint abbé dans l'église de Saint-Martin, à Laigle, en Normandie; le reste est dans l'église qui porte le nom du saint en Auvergne. Notre saint est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

SAINTE CATHERINE,

VIERGE ET MARTYRE.

25 NOVEMBRE.

Sainte Catherine, appelée par les Grecs *Æcatherine*, glorifia Jésus-Christ en confessant généreusement la foi à Alexandrie, sous Maximin II. On ne peut guère compter sur ce que portent ses actes, parce qu'ils ont été considérablement interpolés ou corrompus. On lit dans le ménologe de l'empereur Basile, qui les a suivis, que sainte Catherine était du sang royal; qu'elle avait de rares connaissances, qu'elle confondit une assemblée de philosophes païens, avec lesquels Maximin l'obligea de disputer; que ces philosophes se convertirent, et que, persistant dans la profession du christianisme, ils furent brûlés tous ensemble. Les actes de la sainte ajoutent qu'elle fut attachée sur une machine composée de plusieurs roues garnies de pointes très-aiguës; mais que, quand on


Digitized by Google

voulut faire agir les roues, les cordes se brisèrent miraculeusement, en sorte que la sainte fut délivrée, et qu'on la condamna ensuite à perdre la tête.

Le savant Joseph Assémani pense que ce qu'Eusèbe rapporte d'une vierge, que toutefois il ne nomme pas, convient à sainte Catherine. « Il y avait à Alexandrie, dit cet historien, une femme chrétienne distinguée par ses richesses et son illustre naissance. Elle eut le courage de résister à la brutalité du tyran Maximin, qui se faisait un jeu de déshonorer les autres femmes de la ville. Elle joignait aux avantages dont elle jouissait dans le monde un savoir peu commun. Mais la vertu et la chasteté lui parurent préférables à tout. Quoique le tyran n'eût pu réussir à la séduire, il ne voulut point la condamner à mort; il se contenta de la dépouiller de ses biens et de l'envoyer en exil. » Maximin fut défait par Licinius en 313, et s'enfuit à Tarse, où il périt malheureusement.

Les chrétiens qui gémissaient en Égypte sous le joug cruel des Sarrasins découvrirent le corps de sainte Catherine vers le huitième siècle. Il fut porté dans le monastère que sainte Hélène avait fait bâtir sur le mont Sinaï en Arabie, et que l'empereur Justinien avait considérablement augmenté et embelli. Falconius, archevêque de San-Severino, parle ainsi de cette translation : « Il est dit que le corps de la sainte fut porté par des anges sur le mont Sinaï; ceci veut dire que les moines de Sinaï le portèrent dans leur monastère pour l'enrichir de ce précieux trésor... On sait qu'on a souvent désigné l'habit monastique par un habit angélique, et qu'anciennement les moines étaient appelés *anges*, à cause de la sainteté de leurs fonctions toutes célestes. » Depuis ce temps-là, il est plus fréquemment parlé de la fête et des reliques de sainte Catherine. Saint Paul de Latre, anachorète, célébrait la fête de cette sainte avec une dévotion et une solennité extraordinaires.

Dans le onzième siècle, Siméon, moine de Sinaï, vint à Rouen pour recevoir l'aumône annuelle de Richard, duc de Normandie. Il apporta avec lui une portion des reliques de sainte Catherine, qu'il laissa dans cette ville. On garde encore, dans l'église du monastère du mont Sinaï, la plus grande partie de la dépouille mortelle de la sainte martyre.

Réflexions.

L'érudition peu commune de sainte Catherine, l'esprit de piété par lequel elle la sanctifia, le bon usage qu'elle fit de ses connaissances, l'ont fait choisir dans les écoles pour la patronne et le modèle des philosophes chrétiens. Après la vertu, le plus beau et le plus précieux ornement de

Digitized by Google

l'esprit humain, est la science, qui perfectionne toutes les facultés naturelles. On voit des gens se plaindre de l'infidélité de leur mémoire; mais si on a soin d'exercer cette faculté, surtout dans la jeunesse, on la rendra capable de cette mesure de connaissances qui sont au moins nécessaires. Mais les instituteurs doivent s'attacher à ne mettre dans la mémoire des enfants que des choses excellentes, ou qu'il est indispensable de savoir. Comme l'entendement est la lumière de l'âme, il faut l'exercer et l'étendre par l'acquisition des sciences solides et utiles. De toutes nos facultés, le jugement est la plus estimable, celle qui gouverne et dirige les autres. Il est donc nécessaire de le formèr par des études bien faites, par la réflexion, par l'expérience, ce qui produira la justesse et le goût du vrai. Par ces différents moyens, l'âme contractera l'habitude de se roidir contre la paresse naturelle à l'homme, et deviendra capable d'occupations sérieuses. C'est sans doute la volonté du Créateur, que tous ses ouvrages acquièrent le degré de perfection dont ils sont susceptibles; et si cette perfection dépend de notre travail et de notre industrie, nous ne pourrions les refuser sans crime. Est-il quelque chose qui nous intéresse davantage que notre âme, qui fait la dignité de notre être, et qui est le chef-d'œuvre de ce monde créé? Si l'on veut bien connaître les effets et la nécessité de la culture, qu'on compare les sauvages avec les nations policées. Qu'on laisse un champ en friche, il ne produit que des ronces et des épines; mais qu'on le cultive, il se couvre de fruits. Il en est de même de notre âme. La culture qu'on lui donne doit être cependant appropriée aux conditions, aux états, aux circonstances. Il y a des études qui ne sont que pour certaines personnes; la théologie, par exemple, ne convient en général qu'à ceux qui sont chargés de l'enseignement. Observons toutefois que les femmes, étant destinées à former les premières années des enfants, doivent bien savoir la religion et en connaître toutes les vérités pratiques. Elles peuvent joindre à cette connaissance celles de l'histoire et des ouvrages de littérature, pourvu qu'elles les rapportent à la religion, et qu'elles donnent toujours la première place aux livres et aux exercices de piété.

SAINTS MOISE ET MAXIME,

PRÊTRES, MARTYRS, ET PLUSIEURS CONFESSEURS A ROME, SOUS DÈCE.

Moïse et Maxime, prêtres de l'Église romaine, sous le pontificat de

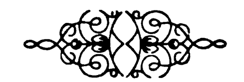
Digitized by Google



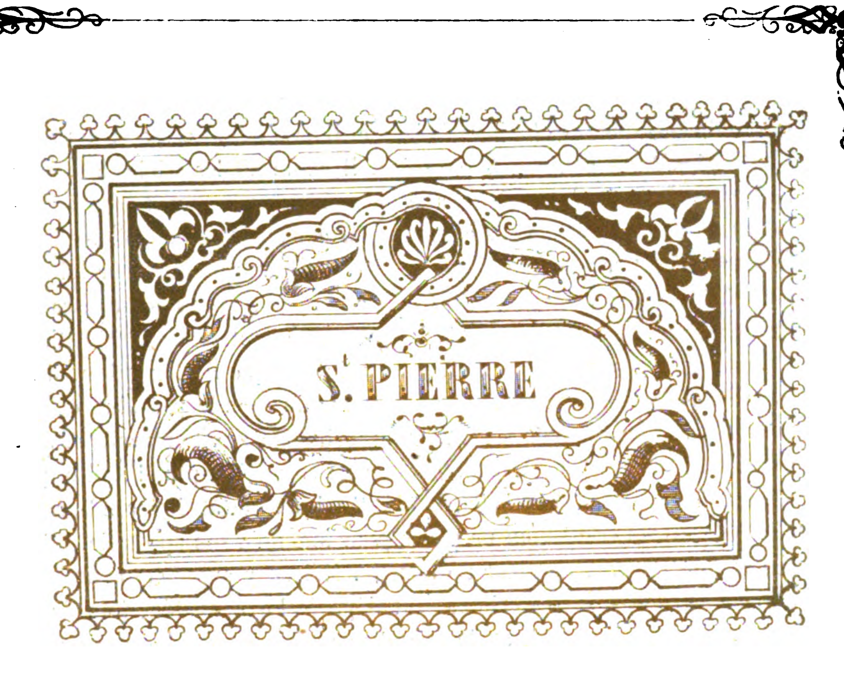
saint Fabien, furent arrêtés pour la foi avec plusieurs autres chrétiens, dont les principaux étaient Micostrate et Rufin, diacres, Célérin, Urbain, Sidoine, Macaire, surnommé aussi Célérin; Calphurne et Augende. Ils restèrent longtemps en prison, et quelques-uns d'entre eux confessèrent généreusement Jésus-Christ. On voit par leurs lettres à saint Cyprien, et par celles que saint Cyprien leur écrivit alors, qu'ils avaient une sainte liaison avec cet illustre évêque. Les confesseurs de Carthage sollicitant avec vivacité la réconciliation des chrétiens qui étaient tombés dans la persécution, ceux de Rome leur représentèrent que leur charité n'était point assez éclairée, et qu'elle portait une atteinte préjudiciable à la discipline de l'Église. Saint Cyprien les remercia de leur zèle.

Enfin la liberté fut rendue à nos saints confesseurs. Mais quelques-uns eurent le malheur de se laisser séduire par les discours artificieux de Novat, le principal auteur du schisme formé par Novatien contre le saint pape Corneille. Maxime, Nicostrate, Urbain, Sidoine et Macaire devinrent schismatiques. Moïse, qui resta constamment attaché à l'unité, fut arrêté de nouveau, et souffrit le martyre vers l'an 251. Il est nommé le 25 novembre dans le martyrologe romain.

Les confesseurs tombés dans le schisme ouvrirent enfin les yeux, d'après les lettres qu'ils reçurent de saint Denys d'Alexandrie et de saint Cyprien : le dernier leur adressa son livre de *l'Unité de l'Église*, pour achever de les éclairer. Ils reconnurent leur faute, et obtinrent le pardon qu'ils sollicitaient, avec l'abolition de tout le passé. Leur conversion fut un grand sujet de joie pour saint Cyprien et le saint pape Corneille. On croit que Maxime remporta depuis la couronne du martyre, et que c'est de lui que parle le martyrologe romain, sous le 19 novembre. Quant à Urbain, Sidoine et Macaire, on ne sait ce qu'ils devinrent après leur réunion à l'Église.







ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE, MARTYR.

26 NOVEMBRE.

Eusèbe appelle saint Pierre d'Alexandrie l'excellent docteur de la religion chrétienne, le principal et le divin ornement des évêques; il nous apprend qu'il se rendit admirable par sa vertu, par l'étendue de son savoir, et par une profonde connaissance des saintes Écritures.

Pierre fut placé sur le siége d'Alexandrie après la mort de Théonas, arrivée en 300; il gouverna son Eglise avec une éminente sainteté, et montra autant de courage que de prudence pendant la violente persécution de Dioclétien et de ses successeurs. Plus le danger était grand, plus il faisait paraître de ferveur et de zèle pour les saintes rigueurs de la pénitence. Ainsi la persécution qui effraya plusieurs évêques et plusieurs ministres inférieurs de l'Église, ne diminua rien de son attention à veiller sur son troupeau; elle ne fit que rendre

sa charité plus active et plus généreuse. Il priait sans cesse et pour lui et pour les âmes confiées à ses soins. Il exhortait les fidèles à mourir tous les jours à leurs passions, afin de se disposer à mourir pour Jésus-Christ. Par ses paroles et ses exemples, il consolait et fortifiait les confesseurs; il fut le père de plusieurs martyrs qui scellèrent leur foi par l'effusion de leur sang. Sa sollicitude embrassait toutes les églises de l'Egypte, de la Thébaïde et de la Libye, qui étaient sous sa juridiction.

Mais, malgré le zèle et les soins du saint évêque d'Alexandrie, il se trouva des chrétiens dans lesquels l'amour du monde prévalut, et qui trahirent lâchement leur religion, pour échapper aux tourments et à la mort. Mais de tous les apostats, aucun ne scandalisa plus l'Église que Mélèce de Lycopolis dans la Thébaïde. Quoiqu'il se fût déjà rendu coupable de divers crimes, on ne pensa pour lors qu'à son apostasie. Saint Pierre crut devoir assembler un concile. Mélèce y ayant été convaincu d'avoir commis d'autres crimes, fut déposé. Le coupable, loin de se soumettre avec humilité, et de chercher à rentrer en grâce par un repentir sincère, se mit à la tête d'un parti de mécontents propres à seconder ses vues. Pour justifier sa révolte, et pour en imposer au public, il affecta un grand zèle pour la discipline; il publia diverses calomnies contre l'évêque d'Alexandrie et contre son concile; il en vint jusqu'à dire qu'il avait quitté la communion de Pierre parce qu'il était trop indulgent envers ceux qui étaient tombés, en les réunissant à l'Église avec trop de promptitude et de facilité. Toutes ces manœuvres donnèrent naissance à un schisme qui prit le nom de son auteur, et qui dura cent cinquante ans. Mélèce tâcha par ses artifices de surprendre notre saint; et s'il ne réussit pas, il mit au moins le trouble dans toute l'Église d'Égypte. Il méconnut l'autorité de son métropolitain, il ordonna des évêques contre la disposition des canons, et en plaça un dans le diocèse d'Alexandrie. Il ne fut point inquiété pendant un certain temps par rapport à ces usurpations, parce que saint Pierre avait été obligé de se cacher, pour se soustraire à la fureur de la persécution.

Arius, alors membre du clergé d'Alexandrie, donna des preuves de son orgueil et de son caractère turbulent, en épousant le parti de Mélèce; mais il le quitta quelque temps après, et saint Pierre l'ordonna diacre. Il se déclara de nouveau en faveur des méléciens, et blâma hautement la conduite de saint Pierre, qui avait excommunié ces schismatiques. Le saint évêque connaissait trop la nature du cœur humain et la trempe du caractère d'Arius, pour compter que ce diacre se convertirait sincèrement, tant qu'il serait dominé par l'orgueil. Il le retrancha

Digitized by Google

donc de la communion de l'Église, et ne voulut jamais révoquer sa sentence.

Nous apprenons de saint Epiphane que saint Pierre fut emprisonné pour la foi sous le règne de Dioclétien, ou plutôt de Galère-Maximien; mais il recouvra sa liberté quelque temps après. Maximin Daïa, césar en Orient, renouvela, en 311, la persécution, qui fut cependant beaucoup diminuée, d'après une lettre que Galère écrivit la même année en faveur des chrétiens. Cela n'empêcha pas que Maximin, étant venu à Alexandrie, ne fît arrêter le saint évêque de cette ville, et ne le condamnât à mort, sans observer aucune formalité. Les prêtres Fauste, Dion et Ammonius furent décapités avec leur pasteur. D'après Eusèbe, ce Fauste est le même que celui qui était diacre de saint Denis, et qui fut le compagnon de son exil.

SAINT CONRAD,

ÉVÊQUE DE CONSTANCE.

Conrad devint par sa sainteté le plus bel ornement de l'illustre maison des Guelfes d'Allemagne, qui a produit tant de princes célèbres par leurs exploits militaires. Quelques auteurs donnent à cette maison l'origine la plus ancienne. Elle prit le nom de Guelfes sous le règne de Charlemagne. Conrad, abbé d'Ursperg, qui en a donné la généalogie, loue la piété des princes et des princesses qui en sortirent, ainsi que leur attachement religieux au saint-siége. Guelfe Ier, fils d'Isenbart, comte d'Altorff, épousa Irmentude, belle-sœur de Charlemagne, et fondatrice de l'abbaye des bénédictins d'Altorff. Judith, fille de Guelfe Ier, fut mariée à Louis le Débonnaire, et elle est fameuse dans l'histoire des troubles qui arrivèrent alors. Deux de ses frères devinrent ducs de Bavière. Conrad-Rudolphe et Henri son fils furent successivement comtes d'Altorff. Ce dernier fonda le monastère d'Altonmunster. Il laissa deux fils, Conrad dont nous donnons la vie, et Rudolfe qui fut le quatrième comte d'Altorff.

Conrad annonça dès son enfance qu'il serait un saint. On l'envoya à la célèbre école qui florissait alors à Constance, sous la conduite de l'évêque de cette ville. Plein de mépris pour les choses du monde, il se livra au service de Dieu avec une ferveur extraordinaire.

Peu de temps après qu'il eut été ordonné prêtre, il fut pourvu de la prévôté de la cathédrale de Constance, qui était la première dignité de


Digitized by Google

cette église. L'évêque, nommé Noting, étant mort en 934, on l'élut d'une voix unanime pour le remplacer; mais il fallut un temps considérable pour le déterminer à acquiescer à son élection. Saint Ulric, évêque d'Augsbourg, qui avait contribué principalement à le faire élever à l'épiscopat, le visitait souvent ponr s'entretenir avec lui. L'amitié qui les unissait tous deux était si tendre et si sainte qu'ils semblaient n'avoir qu'une âme.

Conrad, qui ne voulait plus posséder que Dieu dans le monde, échangea ses biens avec son frère, contre des terres situées dans le voisinage de Constance, et qu'il donna à sa cathédrale et aux pauvres. Il avait fait bâtir auparavant dans la ville trois églises sous l'invocation de saint Maurice, de saint Paul et de saint Jean l'évangéliste.

Les croisades ayant rendu fréquents dans ce siècle les voyages de Jérusalem, l'évêque de Constance visita trois fois les lieux saints; et ces voyages devinrent pour lui de vrais pèlerinages, par les sentiments de pénitence et de piété qui les lui firent entreprendre.

Il évitait le commerce du monde autant qu'il lui était possible, il le regardait comme une perte de temps, et comme l'ennemi de cet esprit de recueillement et de componction qui doit caractériser un homme destiné à exercer tous les jours les plus augustes fonctions. On ne pourrait exprimer jusqu'où il portait le respect pour l'adorable sacrement de l'autel. Les pauvres trouvaient en lui un père et un consolateur. Son zèle pour l'instruction de son troupeau était infatigable; il n'y avait aucune partie de son devoir qu'il ne remplît avec la plus parfaite exactitude. Il mourut en 976, après quarante-deux ans d'épiscopat, et fut enterré dans l'église de Saint-Maurice. Il s'opéra à son tombeau plusieurs miracles, dont on trouve l'histoire dans la chronique de Constance. Le pape Calixte II le canonisa vers l'an 1120. Saint Conrad est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

SAINT MAXIME,

ÉVÊQUE DE RIEZ.

27 NOVEMBRE.

Saint Maxime naquit à Decomer, en Provence, appelé présentement Château-Redon, près de Digne. Ses parents, recommandables par leur piété, l'élevèrent dans la pratique de la vertu et dans l'horreur du vice.



Il apprit dès son enfance à mortifier ses passions, et se rendit le maître de tous ses penchants. Sa vertu se perfectionnait à mesure qu'il avançait en âge. Un extérieur intéressant, une douceur inaltérable de caractère, une âme généreuse, une extrême affabilité, le firent estimer de tous ceux qui le connaissaient; mais il veillait en même temps sur lui-même pour se prémunir contre les dangers qu'entraîne le commerce du monde. Il menait une vie retirée dans la maison de son père; il consacrait la plus grande partie de son temps à la prière, à des lectures et à des études sérieuses. Le désir des choses célestes fit sur son esprit et sur son cœur une impression si vive, qu'il foula aux pieds tous les avantages que lui promettait sa naissance, et prit la résolution de vivre dans une continence perpétuelle. Il passa de la sorte quelques années dans le monde, sans se laisser conduire par ses maximes. Après avoir distribué ses biens aux pauvres, il se retira dans le monastère de Lérins, gouverné par saint Honorat. Ce saint abbé ayant été élu archevêque d'Arles en 436, Maxime fut chargé de la conduite du monastère. Nous apprenons de saint Sidoine que cette maison parut acquérir un nouveau lustre sous son second abbé, et que les religieux s'apercevaient à peine de la sévérité de la règle, tant ils obéissaient avec zèle et avec joie. Le don des miracles dont Maxime fut favorisé, et la réputation que sa sainteté lui avait faite, attirèrent à Lérins une foule prodigieuse de peuple. L'abbé quitta le monastère, et alla passer quelque temps dans une forêt de l'île, malgré la rigueur de la saison où l'on était alors. Il paraît que la principale raison de sa retraite fut la connaissance qu'il eut qu'on voulait le faire évêque de Fréjus. Croyant n'avoir plus rien à craindre, il reparut à Lérins.

Mais Dieu le destinait au gouvernement de son Église. Il y avait environ sept ans qu'il était abbé de Lérins, lorsqu'on l'élut pour remplir le siége de Riez en Provence. A peine eut-il été informé de son élection, qu'il prit la fuite. On trouva le moyen de le découvrir, et on le força d'accepter l'épiscopat. Les habitants de Riez, d'où sa famille était originaire, le regardèrent comme un citoyen de leur ville. Ils le reçurent en même temps comme un ange envoyé du ciel, à cause de son éminente sainteté.

Maxime continua de porter le cilice et d'observer la règle monastique, autant que les fonctions épiscopales pouvaient le lui permettre. Il conserva le même amour de la pauvreté, le même esprit de pénitence et de prière, la même indifférence pour le monde, la même humilité; mais sa patience et sa charité eurent plus d'exercice que dans le cloître, parce qu'il était chargé d'un peuple nombreux qu'il fallait conduire au ciel.

Il nous reste encore quelques-uns de ses sermons. Trois ou quatre de


Digitized by Google

ceux qui ont été publiés sous le nom d'Eusèbe d'Émèse lui appartiennent. Le premier, qui se trouve parmi ceux de Fauste de Riez, passe également pour être de lui.

Saint Maxime assista au concile de Riez en 439, au premier d'Orange en 441, et à celui d'Arles en 454. Il mourut le 27 novembre, quelque temps avant l'année 462. Son corps se garde dans la cathédrale de Riez, dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge et de saint Maxime.

SAINT JACQUES L'INTERCIS,

MARTYR EN PERSE.

Saint Jacques était de la ville de Beth-Lapéta, en Perse. Sa naissance, ses richesses, ses rares qualités, les places qu'il occupait, les grâces qu'il tenait du roi, avaient rendu son nom célèbre. Tous ces avantages devinrent pour lui une tentation dangereuse, et il y succomba. En effet, le prince ayant déclaré la guerre au christianisme, il eut la lâcheté de sacrifier à la faveur de son maître la vraie religion qu'il avait jusqu'alors professée.

Sa mère et sa femme ressentirent une vive douleur de sa chute; elles sollicitèrent sa conversion avec ferveur, et lui écrivirent la lettre suivante après la mort du roi Isdegerde, sous lequel il avait apostasié : « Nous savons depuis longtemps que vous avez renoncé à l'amour du Dieu immortel, pour conserver la faveur du prince avec les biens et les honneurs de ce monde. Mais qu'est devenu celui à la faveur duquel vous avez attaché un si grand prix? Le malheureux, il a subi la destinée commune, il n'est plus que poussière. Vous n'avez plus de secours à espérer de sa part; il ne pourra vous délivrer des supplices éternels. Sachez que si vous persévérez dans votre crime, la justice divine vous condamnera à ces supplices, comme elle y a déjà condamné le roi votre ami. Quant à nous, nous ne voulons plus avoir aucun commerce avec vous. »

La lecture de cette lettre fit sur Jacques la plus forte impression; il réfléchit sur l'énormité de sa faute, et fut effrayé par la pensée du jugement auquel il devait s'attendre de la part du souverain juge. Il ne parut plus à la cour, s'éloigna de tous ceux qui auraient pu le séduire, et renonça pour toujours aux avantages qui avaient occasionné sa perte.


Digitized by Google

Le roi, informé de son changement, le fit venir. Jacques confessa généreusement qu'il était chrétien.

Le roi, ne se possédant plus de colère, fit appeler ses ministres et les juges de l'empire, pour délibérer sur le genre de mort qu'on ferait souffrir à un homme qui offensait de la sorte les divinités du pays. Il fut arrêté que, si le prétendu criminel n'abjurait le christianisme, on l'attacherait au chevalet, et qu'on lui couperait les membres les uns après les autres. La sentence n'eut pas plutôt été publiée, que toute la ville accourut pour voir une exécution si extraordinaire. Les chrétiens offrirent à Dieu de ferventes prières, pour qu'il daignât donner à son serviteur la grâce de la persévérance.

Lorsque Jacques fut arrivé au lieu du supplice, il demanda quelques instants qui lui furent accordés. Se tournant alors vers l'orient, il se mit à genoux, et pria avec beaucoup de ferveur, les yeux élevés au ciel. Les bourreaux s'approchèrent ensuite de lui, et déployèrent devant ses yeux les instruments qui devaient servir au supplice. Ils lui saisirent la main, et lui étendirent le bras avec violence. Mais avant de frapper, ils l'exhortèrent à obéir au roi, pour se délivrer des tourments cruels qu'il était sur le point de souffrir. Les spectateurs fondaient en larmes, en considérant sa naissance, les places qu'il avait occupées, sa jeunesse, la noblesse et la majesté de son extérieur. On le pressait de la manière la plus touchante de dissimuler pour le moment sa religion, qu'il pourrait ensuite professer. « Cette mort, répondit le soldat de Jésus-Christ, cette mort qui se présente à vous sous un appareil si terrible, est bien peu de chose quand il s'agit de se procurer une vie éternelle.

On s'aperçut alors de la joie dont son âme était inondée, et qui se manifestait jusque sur son visage. A chaque doigt qu'on lui coupait, il rendait grâce à Dieu. Les bourreaux lui coupèrent successivement les doigts des mains et des pieds. Le saint leur dit tranquillement : « Maintenant que les branches sont tombées, abattez le tronc. Ne vous laissez point toucher de compassion pour moi; car mon cœur s'est réjoui dans le Seigneur, et mon âme s'est élevée vers celui qui aime les petits et les humbles. » On lui coupa ensuite les pieds, les mains, les bras, les jambes et les cuisses. Son tronc, privé de tous ses membres, vivait encore et continuait à bénir le Seigneur. Enfin un des gardes lui abattit la tête et finit par là son martyre. Le genre de supplice qu'il souffrit lui a fait donner le surnom d'*Intercis*.

Saint Jacques fut martyrisé le 27 novembre, l'an de Jésus-Christ 421, le second du règne de Vararanes. Les fidèles enterrèrent le saint martyr


Digitized by Google


dans un lieu que ne connurent point les païens. Son nom est célèbre chez les Perses, les Syriens, les Cophtes, les Grecs et les Latins.

SAINT ÉTIENNE LE JEUNE,

MARTYR.

28 NOVEMBRE.

Étienne naquit à Constantinople en 714. Il fut consacré à Dieu pendant qu'il était encore dans le sein de sa mère. Ses parents lui donnèrent les maîtres les plus habiles, et lui inspirèrent dès l'enfance de grands sentiments de piété.

Léon l'Isaurien avait, par un horrible sacrilége, pillé plusieurs églises. Il joignit à ce crime et à beaucoup d'autres celui de l'hérésie, en attaquant le respect dû aux saintes images. Pour établir son erreur, il excita contre les catholiques une cruelle persécution. Les parents d'Etienne prirent la fuite, à l'exemple de plusieurs autres, afin de ne pas s'exposer au danger d'offenser Dieu en restant dans le pays. Mais ils voulurent avant leur départ mettre en sûreté la foi de leur fils, qui avait alors quinze ans ; ils le placèrent dans le monastère du mont Saint-Auxence, qui était peu éloigné de Chalcédoine. L'abbé lui donna l'habit, et l'année suivante il l'admit à la profession monastique. Etienne montra une ferveur incroyable dans l'accomplissement de tous ses devoirs. Il fut d'abord chargé de fournir chaque jour au monastère les provisions nécessaires pour la communauté.

Son père étant mort quelque temps après, il fut obligé de faire un voyage à Constantinople. Il vendit ses biens et en distribua le prix aux pauvres. Rentré dans la solitude, il fit sa principale occupation de la méditation de l'Ecriture sainte et des commentaires de saint Chrysostome sur ce livre divin.

Après la mort de Jean, abbé du monastère, Etienne fut unanimement choisi pour lui succéder, quoiqu'il n'eût que trente ans. Ce monastère n'était autre chose qu'un amas de petites cellules éparses çà et là sur la montagne, une des plus hautes de la province. Etienne, comme son prédécesseur, habita dans une cellule fort étroite, située sur le sommet de la montagne. Il y sanctifiait par la prière le travail des mains, qui consistait à copier des livres et à faire des filets ; par ce travail, il gagnait


Digitized by Google

de quoi subsister. Il fournissait encore à quelques besoins du monastère et des pauvres. Le nombre de ses disciples devint bientôt très-considérable.

Une veuve de qualité, qui changea le nom qu'elle portait dans le monde en celui d'Anne, se mit aussi sous sa conduite, et il lui fit prendre le voile dans un monastère de filles qui était au bas de la montagne. Quelques années après, Etienne se fit substituer Marin dans le gouvernement de la communauté, afin de mener une vie encore plus solitaire et plus pénitente. Il se retira dans une autre cellule écartée et beaucoup plus étroite que celle qu'il avait habitée jusque-là. Il pouvait à peine s'y tenir debout ou couché. Ce fut à l'âge de quarante-deux ans qu'il s'enferma dans cette espèce de tombeau.

L'empereur Constantin Copronyme, trop fidèle imitateur de son père Léon, continua d'attaquer le culte des saintes images. En 754, il fit assembler à Constantinople un prétendu concile qui fut tout composé d'évêques iconoclastes. On y condamna l'usage des saintes images, comme un reste d'idolâtrie, et on employa la persécution dans toutes les parties de l'empire pour forcer les catholiques à souscrire à ce décret impie. L'empereur traita les moines avec plus de rigueur encore, parce qu'il craignait d'éprouver de leur part plus de résistance à ses volontés. Il était surtout jaloux d'obtenir la souscription d'Etienne, que sa sainteté avait rendu célèbre, et dont l'exemple devait avoir tant d'influence sur les autres. Le patrice Calliste fut chargé de l'aller voir, et d'employer tous les moyens possibles pour le gagner. Ses efforts furent inutiles, et il s'en retourna d'autant plus confus, qu'il s'était flatté de réussir. Constantin, outré des réponses d'Etienne, qui lui furent rapportées, renvoya Calliste au monastère avec une troupe de soldats, qui avaient ordre d'arracher le saint de sa cellule. Ils le trouvèrent si affaibli par le jeûne, qu'il n'avait pas la force de se soutenir sur ses jambes. Ils furent donc obligés de le porter au pied de la montagne, où ils le firent garder. On suborna des témoins pour l'accuser d'avoir eu des habitudes criminelles avec la veuve Anne dont nous avons parlé. Cette femme protesta qu'elle était innocente, et ne cessa de répéter qu'Etienne était un saint. Sur le refus qu'elle fit de se prêter aux vues du prince, on la condamna à une cruelle flagellation; on la renferma ensuite dans un monastère de Constantinople, où elle mourut peu de temps après de ses souffrances.

Constantin, qui ne savait comment assouvir sa fureur, bannit le saint, et désigna pour le lieu de son exil l'île de Proconèse, dans la Propontide. Etienne y fut joint par plusieurs de ses moines, et les miracles qu'il

opéra, en augmentant la réputation de sa sainteté, multiplièrent le nombre des défenseurs des saintes images.

Cette circonstance mortifia sensiblement l'empereur; aussi ordonna-t-il au bout de deux ans de charger de fers le saint abbé, et de le renfermer dans une prison à Constantinople. Quelques jours après son arrivée, il fut conduit devant Constantin. Il prit en sa présence une pièce d'argent, et demanda quel traitement mériterait celui qui foulerait aux pieds l'image de l'empereur qui y était empreinte. L'assemblée s'écria qu'il faudrait le punir rigoureusement. « Eh quoi! dit le saint, c'est un crime énorme d'outrager l'image d'un empereur mortel, et on pourra jeter innocemment au feu celle du roi du ciel? Le prince le condamna, quelques jours après, à être décapité; mais il suspendit l'exécution de la sentence pour faire souffrir au martyr un genre de mort plus cruel. Ayant délibéré quelque temps, il ordonna de le remettre en prison, et de l'y battre de verges jusqu'à ce qu'il mourût. Ceux qui furent chargés de cette barbare exécution n'eurent point le courage de l'achever. L'empereur, apprenant qu'Etienne vivait encore, s'écria : « Personne ne me délivrera donc de ce moine? » Aussitôt une troupe de scélérats, excités par quelques courtisans, courent à la prison, se saisissent du saint abbé, lui attachent les pieds à des cordes, et le traînent dans les rues de la ville; plusieurs lui jettent des pierres ou le frappent avec des bâtons. Un de ces furieux lui décharge sur la tête un coup si violent, qu'il lui fait sauter la cervelle. On continua d'insulter son cadavre jusqu'à ce que ses membres fussent mis en pièces et que ses entrailles, avec toute sa cervelle, fussent répandues par terre.

Théophane met le martyre de saint Etienne en 757; mais Cédrenus, qui paraît avoir été mieux instruit, le place en 764.

SAINT JACQUES DE LA MARCHE,

RELIGIEUX DE SAINT-FRANÇOIS

Ce saint eut pour patrie la petite ville de Montbrandon, dans la Marche d'Ancône, province de l'Etat ecclésiastique en Italie. Ses parents étaient d'une condition médiocre, mais fort vertueux; ils l'élevèrent dans de grands sentiments de religion. Un prêtre du voisinage lui enseigna les éléments de la langue latine, et il était encore très-jeune lorsqu'on l'envoya à l'université de Pérouse. Il y fit de si rapides progrès

dans les lettres, qu'un gentilhomme de Florence crut devoir lui confier l'éducation de son fils. Ce gentilhomme s'applaudissait tous les jours du choix qu'il avait fait. Frappé de la vertu et de la prudence de notre saint, il lui proposa de l'accompagner à Florence, et il lui procura un poste considérable dans cette république.

Jacques de la Marche, pour se préserver des dangers qu'on court dans le monde, vivait dans le recueillement et la prière. Il trouvait tant de charmes dans cette sainte pratique, qu'il résolut d'embrasser un genre de vie plus parfait. Ayant eu occasion de passer près d'Assise, il alla faire sa prière dans l'église de Notre-Dame des Anges ou de la Portioncule. La ferveur des religieux de Saint-François, qu'il y vit, l'édifia tellement et fit sur son âme une impression si vive, qu'il leur demanda l'habit. Les frères acquiescèrent à sa demande, et l'envoyèrent faire son noviciat dans le couvent dit des Prisons, près d'Assise. Il y jeta les fondements de cette éminente sainteté à laquelle il parvint dans la suite, et qui ne se démentit jamais. Son noviciat achevé, il revint au couvent de la Portioncule. Il ne laissa, pendant quarante ans, passer aucun jour sans prendre la discipline. Toujours il portait ou un rude cilice, ou une ceinture de fer armée de pointes. Il ne dormait que trois heures chaque nuit, et il employait le reste à la prière et à la méditation. Il s'interdit l'usage de la viande, et il mangeait si peu, qu'on ne concevait pas comment il pouvait vivre. Tous les jours il disait la messe, et il le faisait avec une dévotion admirable. Son amour pour la pauvreté allait si loin, que c'était pour lui un sujet de joie que de manquer du nécessaire. Les habits les plus grossiers et les plus usés étaient ceux qu'il portait de préférence. Son obéissance n'était pas moins digne d'admiration; elle était prompte et entière dans les moindres choses. Son zèle pour le salut des âmes paraissait n'avoir point de bornes; tous les jours il instruisait le peuple ou les religieux de son ordre. Ses discours étaient simples, mais pleins de force et d'onction.

Ayant été élu archevêque de Milan, il prit la fuite. On l'eut bientôt rejoint; mais il obtint à force de prières qu'on le laisserait exercer les fonctions de simple missionnaire. Il accompagna saint Jean Capistran dans quelques-unes de ses missions en Allemagne, en Bohême et en Hongrie; et il fut envoyé trois fois dans ce dernier royaume par les papes Eugène IV, Nicolas V et Calixte III.

Le saint mourut dans le couvent de la Trinité, près de Naples, le 28 novembre 1479, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Son corps se garde à Naples dans l'église de Notre-Dame-la-Neuve, et la châsse qui le ren-

Digitized by Google

ferme est dans une chapelle de son nom. Il fut béatifié par Urbain VIII, et canonisé en 1726 par Benoît XIII, qui avait été témoin oculaire d'un miracle opéré par son intercession.

SAINT SATURNIN,

ÉVÊQUE DE TOULOUSE, MARTYR.

29 NOVEMBRE.

Saint Saturnin, vulgairement appelé *saint Sernin,* vint de Rome prêcher la foi dans les Gaules. Il y fut envoyé par le pape saint Fabien vers l'an 245, quelque temps après l'arrivée de saint Trophime, premier évêque d'Arles. Ce fut en 250, sous le consulat de Dèce et de Gratus, qu'il fixa son siége épiscopal à Toulouse, capitale des Tectosages, dont Jules César avait fait une colonie romaine.

Nous apprenons de Fortunat que saint Saturnin convertit un grand nombre de païens par ses prédications et ses miracles. C'est tout ce que nous savons de lui jusqu'au temps de son martyre.

L'auteur de ses actes, qui écrivait environ cent cinquante ans après sa mort, rapporte qu'il assemblait son troupeau dans une petite église, et que le Capitole, le principal temple des idoles, était sur le chemin qui conduisait de sa demeure à son église. C'était dans ce temple que se rendaient les oracles; mais la présence du saint, qui passait par là, rendit les démons muets. Les prêtres, persuadés que le silence de leurs dieux n'avait point d'autre cause, épièrent le moment où Saturnin passait, se saisirent de sa personne et le conduisirent dans le temple, en lui déclarant qu'il fallait ou qu'il sacrifiât pour réparer son impiété prétendue, ou qu'il l'expiât dans son sang. « Que me proposez-vous? répondit le saint avec une généreuse liberté. J'adore un seul Dieu, et je suis prêt à lui offrir un sacrifice de louange. Vos dieux ne sont que des démons : ils sont bien plus jaloux du sacrifice de vos âmes que de celui de vos victimes. Pourrais-je les craindre, eux que je fais trembler devant un chrétien? » Cette réponse excita la fureur des idolâtres; ils firent souffrir au saint toutes les indignités qu'un zèle aveugle peut inspirer. Enfin ils l'attachèrent par les pieds à un taureau qu'on avait amené pour le sacrifice. L'animal, qu'on avait irrité, traîna le martyr avec tant de violence, qu'on vit bientôt la cervelle sauter de la tête, et



les entrailles sortir du corps ; mais son âme, affranchie de ses liens, s'envola dans le royaume de paix et de gloire. Le taureau continuant de le traîner, ses membres se détachèrent, et les rues furent teintes de sang. La corde s'étant rompue, le tronc du saint resta dans la plaine qui était hors des portes de la ville. Deux femmes chrétiennes ramassèrent ce qu'elles purent retrouver de son corps; puis, l'ayant renfermé dans une bière, elles le mirent dans une fosse profonde pour le dérober plus sûrement aux insultes des païens. Les reliques de saint Saturnin restèrent en cet état jusqu'au règne de Constantin le Grand.

Hilaire, alors évêque de Toulouse, fit bâtir une petite chapelle sur le corps de son saint prédécesseur. Sylvius, évêque de la même ville vers la fin du quatrième siècle, jeta les fondements d'une église magnifique en l'honneur du saint martyr. Exupère, son successeur, l'acheva, en fit la dédicace et y transféra les reliques du saint apôtre de Toulouse. Ce pieux trésor s'y garde encore avec vénération.

Réflexions.

L'esprit dont furent animés les premiers apôtres des différentes nations nous donne l'idée d'un vrai disciple de Jésus-Christ. Qu'était-ce qu'un chrétien dans ces heureux temps? C'était un homme vivement pénétré du sentiment de son néant, courageux cependant et magnanime dans son humilité ; un homme que son détachement des choses créées élevait au-dessus du monde ; qui maîtrisait ses sens par la mortification, et qui était mort à lui-même ; qui n'avait d'autre intérêt que celui de la gloire de Jésus-Christ ; qui était doux et affable, patient, rempli de tendresse et de charité pour le prochain, brûlant de zèle pour la religion, toujours prêt à voler dans les régions les plus éloignées pour porter la lumière de la foi aux infidèles, et à verser son sang pour la défense de la vérité du christianisme. De telles dispositions, constamment soutenues par une vie qui y était conforme, sont quelque chose de plus grand et de plus étonnant encore que les signes extérieurs et les miracles. Quelle merveille, si les hommes que nous venons de dépeindre ont converti un monde idolâtre, ont soumis au joug de l'Evangile des cœurs attachés à la terre et plongés dans toutes sortes de vices, ont enfin fait aimer et pratiquer une religion qu'ils prêchaient encore plus efficacement par leurs actions que par leurs discours!


Digitized by Google

SAINT RADBOD,

ÉVÊQUE D'UTRECHT.

Ce saint évêque était Français d'extraction du côté de son père ; mais du côté de sa mère il était originaire de la Frise. On l'appela Radbod, du nom de son grand-père, dernier roi ou prince des Frisons. Il fut élevé, dans son enfance, sous les yeux de Gonthier, évêque de Cologne, son oncle maternel. Il se rendit depuis auprès de Charles le Chauve et de Louis le Bègue, son fils, non pour briguer des honneurs, mais pour se perfectionner dans les sciences que des maîtres habiles enseignaient à la cour de ces princes. Il était savant pour son temps, et il nous reste quelques ouvrages de lui, tels que des hymnes et un office de saint Martin, une églogue sur saint Lebwin, une hymne en l'honneur de saint Swidbert, et quelques autres poëmes sur des sujets de piété. Mais il s'appliqua principalement aux sciences ecclésiastiques. Une petite chronique, qu'il a compilée, porte ce qui suit, sous l'an 960 : « Je, Radbod, pécheur, ai été, quoique indigne, mis au nombre des ministres de l'Eglise d'Utrecht ; je prie Dieu de me faire parvenir avec eux à la vie éternelle. » Ce fut avant la fin de cette année qu'on l'élut évêque de cette ville. On eut beaucoup de peine à vaincre les difficultés qu'il opposa à son élection par humilité et par la crainte des dangers de l'épiscopat. Il prit l'habit religieux, la plupart de ses prédécesseurs ayant été moines, parce que l'église d'Utrecht avait été fondée par des prêtres de l'ordre monastique. Lorsqu'il eut été sacré, il ne voulut plus manger de viande. Sa nourriture était aussi grossière que frugale, et il jeûnait souvent deux ou trois jours de suite. Sa charité pour les pauvres paraissait quelquefois excessive. Il fut obligé de quitter Utrecht pour se soustraire à la persécution qu'excitèrent contre lui quelques pécheurs endurcis. Il se retira à Déventer, où il mourut le 29 novembre 918.

SAINT ANDRÉ,

APOTRE.

30 NOVEMBRE.

Saint André était de Bethsaïde, petite ville de Galilée. Son père, pécheur de profession, se nommait Jonas, ou Jean. Il était frère de Simon


Digitized by Google

Pierre; ils avaient une maison à Capharnaüm, et Jésus logeait chez eux lorsqu'il prêchait dans cette ville. André fut d'abord disciple de saint Jean-Baptiste; il était présent lorsque le saint précurseur, voyant passer Jésus, qu'il avait baptisé la veille, s'écria : *Voici l'agneau de Dieu.* Saint André, éclairé par la grâce, comprit tout le sens de ces paroles mystérieuses. Il quitta Jean-Baptiste sans délai, avec un autre disciple du saint précurseur, pour suivre le Sauveur, qui, en se retournant, leur demanda *ce qu'ils cherchaient.* Ils répondirent qu'ils désiraient savoir où il demeurait. Jésus leur répliqua qu'ils pouvaient *venir et voir.* Il ne restait plus que deux heures de jour, qu'ils passèrent avec lui : plusieurs Pères disent qu'ils y passèrent aussi la nuit suivante. Qui pourrait raconter ce qu'ils apprirent de la bouche du Sauveur? Il n'y a point de langage propre à exprimer la joie et la consolation qu'éprouva saint André dans cette circonstance; il n'y a que les âmes auxquelles Dieu se communique dans la contemplation qui puissent s'en former quelque idée. Le saint apôtre comprit que Jésus était le Messie, le Sauveur du monde : aussi prit-il la résolution de s'attacher à lui pour toujours; il fut le premier de ses disciples.

André, qui aimait tendrement Simon, son frère, s'empressa de partager avec lui le trésor précieux qu'il avait découvert. Il l'amena à Jésus, afin qu'il pût aussi le connaître. Le Sauveur l'admit également au nombre de ses disciples, et lui donna le nom de Pierre.

Jésus, voulant prouver par ses œuvres la divinité de sa doctrine, fit son premier miracle aux noces de Cana en Galilée. Pierre et André étaient présents avec la sainte Vierge. Jésus, allant célébrer la Pâque à Jérusalem, s'arrêta quelques jours dans la Judée, et baptisa dans le Jourdain. Pierre et André baptisèrent aussi par son autorité et en son nom.

Jésus revint en automne dans la basse Galilée. Ayant vu Pierre et André qui pêchaient dans le lac, il les appela pour toujours au ministère évangélique, et leur dit qu'il les ferait *pêcheurs d'hommes.* Les deux frères abandonnèrent aussitôt leurs filets pour le suivre, et ne se séparèrent plus de lui. L'année suivante, le Fils de Dieu forma le collége des apôtres. Les évangélistes mettent Pierre et André à la tête des autres.

Peu de temps après, Jésus se rendit à Capharnaüm, et logea dans la maison de Pierre et d'André. A leur prière, il guérit de la fièvre la belle-mère de Pierre, en la prenant par la main, et en ordonnant à la fièvre de la quitter.

Jésus, touché de compassion pour cinq mille personnes qui l'avaient

suivi dans le désert, ne voulait point les renvoyer qu'il n'eût rassassié leur faim. Philippe lui représenta que deux cents deniers de pain ne suffiraient pas pour tant de monde; mais André, dont la foi paraît avoir été plus vive, dit qu'il se trouvait là un jeune homme qui avait cinq pains d'orge et deux petits poissons, en ajoutant toutefois que c'était peu pour une si grande multitude. Mais il ne doutait pas que Jésus, s'il le jugeait à propos, ne pût faire éclater sa puissance en cette occasion. Il savait qu'il était bien supérieur à Élisée, qui avait nourri cent hommes avec cinq pains.

Lorsque Jésus était à Béthanie, dans la maison de Lazare, des Grecs, que la fête de Pâque avait attirés à Jérusalem, s'adressèrent à Philippe pour avoir le bonheur de le voir. Philippe ne voulut rien faire seul. Il parla à André, et tous deux prévinrent leur divin maître, qui accorda à ces étrangers la grâce qu'ils demandaient. Ceci est une preuve du crédit que notre saint avait auprès du Sauveur.

Nous savons par Origène, saint Jérôme, d'autres Pères et anciens auteurs, qu'après l'Ascension de Jésus-Christ et la descente du Saint-Esprit dans le Cénacle, saint André prêcha l'Évangile dans la Scythie, la Grèce, le Pont et autres contrées, dans lesquelles il étendit le royaume de Jésus-Christ. La tradition la plus constante est qu'il donna sa vie pour la foi, à Pâtras, en Achaïe, où il fut crucifié.

On rapporte que le saint, voyant sa croix de loin, s'écria : « Je vous salue, croix précieuse qui avez été consacrée par le corps de mon Dieu, et ornée par ses membres, comme avec de riches pierreries... Je m'approche de vous dans de vifs transports de joie : recevez-moi dans vos bras, ô croix salutaire, qui avez été embellie par les membres du Seigneur! je vous ai ardemment aimée; il y a longtemps que je vous désire et que je vous cherche. Enfin mes vœux sont accomplis, recevez-moi dans vos bras, en me tirant du milieu des hommes, et présentez-moi à mon maître. Que celui qui s'est servi de vous pour me racheter, puisse me recevoir par vous. »

En 357, on transféra de Patras à Constantinople le corps de saint André avec ceux de saint Luc et de saint Timothée, et on les déposa dans l'église des Apôtres, que Constantin avait fait bâtir quelque temps auparavant. Saint Paulin et saint Jérôme parlent des miracles qui furent opérés en cette occasion. Nous apprenons de saint Ambroise, de saint Gaudence, etc., que les églises de Milan, de Nole, de Bresce, etc., reçurent dans le même temps quelques portions de ces reliques. Après la prise de Constantinople par les Français, le cardinal Pierre de Capoue porta les



reliques de saint André en Italie, et les déposa dans la cathédrale d'Amalfi, où elles sont restées depuis. Les Écossais honorent saint André comme le principal patron de leur pays.

SAINT TROJAN,

ÉVÊQUE DE SAINTES.

Saint Trojan, ou *saint Troyen*, fut élevé vers l'an 511 sur le siége épiscopal de Saintes, ville de la seconde Aquitaine. Nous apprenons de saint Grégoire de Tours qu'il fut célèbre par ses vertus et ses miracles, et que, même de son vivant, on conservait les franges de ses habits aussi précieusement que des reliques. Ses lumières lui avaient aussi acquis une grande réputation. Eumérius, évêque de Nantes, ayant trouvé dans son diocèse un enfant qui ne se souvenait pas d'avoir été baptisé, mais seulement d'avoir eu la tête enveloppée d'un linge, le consulta sur ce qu'il devait faire. Le saint, après lui avoir fait observer que le linge dont cet enfant avait eu la tête enveloppée était un signe équivoque, lui donna cette décision : « Il est ordonné que quiconque ne se souvient point d'avoir été baptisé, si personne ne peut prouver qu'il l'ait été, doit recevoir au plus tôt le baptême, de peur qu'on ne nous demande compte de cette âme, si elle demeure privée de ce sacrement. Il mourut au plus tard en 532, puisque Eusèbe, son successeur, assista au second concile d'Orléans, tenu en 533. Il fut enterré auprès de Bibien ou Vivien, un des premiers évêques de Saintes, au tombeau duquel il s'opérait fréquemment des miracles. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain, et dans ceux d'Adon et d'Usuard.

SAINT ÉLOI,

ÉVÊQUE DE NOYON.

1er DÉCEMBRE.

Saint Éloi naquit à Chatelac, à deux lieues de Limoges, vers l'an 588. Ceux dont il reçut le jour étaient riches et vertueux. Il fut élevé, dès son enfance, dans la crainte de Dieu. Comme il marquait beaucoup

d'adresse pour différents ouvrages, on le mit chez un orfèvre, nommé Abbon, maître de la monnaie de Limoges. L'ardeur avec laquelle Éloi cultiva ses talents naturels le fit bientôt exceller dans sa profession. Les qualités de son esprit, ses vertus, sa piété, le rendirent encore plus recommandable, et le firent aimer de toutes les personnes qui avaient le bonheur de le connaître.

Quelques affaires l'ayant appelé en France, c'est-à-dire en deçà de la Loire, il fit connaissance avec Bobon, trésorier de Clotaire II à Paris. Le prince, auquel le trésorier vanta son habileté, le chargea de faire un siége ou trône qui annonçât une magnificence royale, et qui fût orné d'or et de pierres précieuses. Éloi fit deux trônes au lieu d'un, de la matière qu'on lui avait fournie. Le roi fut aussi satisfait de la délicatesse du travail, que frappé de la probité de l'ouvrier. Il le fit maître de la monnaie, et on voit encore son nom sur plusieurs monnaies d'or qui furent frappées à Paris sous les règnes de Dagobert Ier et de Clovis II, son fils. Il voulut qu'il demeurât dans son palais; et comme il reconnaissait en lui une capacité extraordinaire, il lui donna beaucoup de part dans sa confiance. Le crédit qu'il avait à la cour ne l'empêcha pas d'exercer sa profession; il se plaisait surtout à faire de belles châsses pour les reliques des saints. Il orna avec magnificence les tombeaux de saint Martin de Tours, et de saint Denis, évêque de Paris. Ce fut lui qui fit les châsses de saint Quentin, des saints Crespin et Crespinien de Soissons, de saint Lucien, de saint Piat, de saint Germain de Paris, de saint Séverin, de sainte Geneviève, de sainte Colombe, etc.

Ses travaux ne prenaient rien sur ses exercices de piété. En travaillant il avait toujours un livre ouvert devant lui; il y jetait fréquemment les yeux, pour s'instruire de la loi de Dieu et s'entretenir dans la ferveur. Il n'y avait pas longtemps qu'il était auprès du roi, lorsqu'il forma la résolution de mener une vie encore plus austère et plus fervente. Lorsqu'il se fut donné plus parfaitement à Dieu, il distribua aux pauvres tout ce qu'il avait de précieux, et il porta depuis des habits si simples et si grossiers, qu'il avait souvent une corde pour ceinture. Le roi lui donna quelquefois ses propres vêtements; mais tout ce qu'il recevait était converti en aumônes. Sa charité pour les indigents ne connaissait point de bornes. Si quelque étranger demandait sa maison, on lui répondait : « Allez dans telle rue, et à l'endroit où vous verrez une troupe de pauvres. » Il y en avait toujours un grand nombre qui le suivaient. Il leur distribuait ou leur faisait distribuer par ses domestiques de la nourriture et de l'argent.


Digitized by Google

Clotaire étant mort en 628, Dagobert, son fils et son successeur, eut la même estime pour saint Éloi. Il avait une si haute idée de sa sagesse et de sa vertu, qu'il le consultait, préférablement à son conseil, sur les plus importances affaires de l'État. Le crédit dont il jouissait excita la jalousie des courtisans, et particulièrement de la partie de la noblesse dont les vices déshonoraient la religion : ils employèrent la calomnie pour noircir sa réputation ; mais elle ne servit qu'à donner un nouveau lustre à la vertu du serviteur de Dieu. Dagobert n'en eut que plus de vénération pour lui, et il le combla de biens. Éloi n'en devint pas plus riche. Les libéralités du roi étaient employées au soulagement des pauvres, ou à de pieux établissements. Le premier de ces établissements fut la fondation de l'abbaye de Solignac, à deux lieues de Limoges. Elle fut bâtie sur un terrain donné par le roi. Le saint, après l'avoir dotée, y fit venir des moines de Luxeuil, qu'il laissa sous l'inspection de l'abbé de ce monastère. La nouvelle communauté devint fort nombreuse en peu de temps. On y compta jusqu'à cent cinquante religieux qui travaillaient à différents métiers, et qui vivaient dans une ferveur admirable. Dagobert donna aussi à Éloi une belle maison dans la ville de Paris. Le saint en fit un monastère de religieuses qu'il mit sous la conduite de sainte Aure.

Le roi était irrité contre les Bretons, qui troublaient la paix par leurs fréquentes incursions. Il leur envoya Éloi, dans l'espérance que personne n'était plus propre que lui à faire quitter les armes aux mécontents, et à faire cesser des dévastations dont le peuple était la malheureuse victime. Eloi s'acquitta de cette commission avec un succès qui justifia la confiance du souverain. Il détermina même Judicaël, prince des Bretons, à venir à Paris pour apaiser plus efficacement la colère du roi.

Les évêques zélés pour la gloire de l'Eglise le crurent appelé à la conduite des âmes. Ils résolurent donc de le faire élever à l'épiscopat. La mort de saint Acaire, arrivée en 639, faisait vaquer les siéges de Noyon et de Tournai, qui avaient été unis, en 512, sous l'épiscopat de saint Médard. On demanda saint Eloi pour les gouverner. Saint Eloi, tremblant à la vue de l'épiscopat, demanda quelque temps pour se disposer à recevoir les ordres, et pour s'instruire des devoirs qu'il avait à remplir. Il fut sacré à Rouen, le dimanche avant la semaine des Rogations, en 640. De Rouen saint Eloi se rendit à la cour pour prendre congé du roi, et partit pour Noyon. La principale raison qui l'avait fait élire évêque était l'état déplorable où se trouvaient les districts de Gand et de Courtrai, qui faisaient partie de ce diocèse. Les habitants en étaient

Digitized by Google

encore païens, et si barbares, qu'ils ne voulaient pas même qu'on leur prêchât l'Evangile.

Eloi ne crut pas que sa nouvelle dignité dût rien changer à son premier genre de vie; il augmenta au contraire ses austérités et ses veilles. il montra la même humilité, le même esprit de pauvreté, le même amour pour la prière, la même charité pour les pauvres et les malades, qu'il continua de servir de ses propres mains. Il n'était pas moins admirable par son zèle pour le salut des âmes. La première année de son épiscopat fut employée à la réforme du clergé et à l'établissement d'une exacte discipline. Il s'occupait ensuite des moyens de procurer la conversion des infidèles qui habitaient aux environs d'Anvers, des Saxons et des Suèves, et surtout des habitants des districts de Gand et de Courtrai.

Ce saint évêque gouvernait son église depuis dix-neuf ans et demi, lorsque Dieu lui fit connaître que sa dernière heure approchait; il prédit sa mort à ses disciples quelque temps avant d'être atteint par la maladie qui le conduisit au tombeau. Voyant qu'ils fondaient en larmes, il leur dit : « Ne vous attristez point, mes enfants, vous devez plutôt me féliciter. « Il y a longtemps que je soupire après la fin de cette vie, et que je « désire être délivré des misères de ce monde, dont le poids m'accable. » La fièvre dont il fut pris n'interrompit point sa prière. Le sixième jour de sa maladie, il envoya chercher ses disciples, et leur fit une exhortation pathétique à la vertu. Lorsqu'il les vit baignés de larmes, il ne put retenir les siennes. Il pria Dieu de ne pas les abandonner, et de leur procurer un saint pasteur. Il expira tranquillement en récitant le cantique *Nunc dimittis*, etc., le 1er décembre 659, à l'âge de soixante-dix ans et quelques mois.

Réflexions.

Saint Eloi devint un saint en vivant au milieu du monde et à la cour. C'est qu'il ne fut point du monde, et qu'il se préserva de ses piéges par une fidélité constante aux exercices de la religion. Suivons son exemple en vivant chrétiennement dans ce même monde, en y remplissant, selon l'ordre de la Providence, les obligations de notre état; que surtout la prière, la méditation de la loi du Seigneur, soient pour nous un devoir sacré; la vérité nous éclairera, et sa lumière, si nous sommes fidèles, nous dirigera toujours dans les routes de la justice.


Digitized by Google



SAINT LÉONCE,

ÉVÊQUE DE FRÉJUS EN PROVENCE.

Saint Léonce, né à Nîmes en Languedoc, était frère de saint Castor, évêque d'Apt, que l'Eglise honore le 21 de septembre. Ayant été élevé sur le siége de Fréjus, il édifia par le spectacle des plus édifiantes vertus. Il engagea saint Honorat, son ami, qui voulait mener la vie solitaire, à se fixer dans son diocèse, et il lui désigna l'île de Lérins. Honorat y bâtit un monastère qui devint depuis très-célèbre, et qu'il gouverna jusqu'au temps où il fut élu archevêque d'Arles.

Cassien, fondateur de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, dédia ses dix premières conférences à Léonce de Fréjus, vers l'an 423. Quelques auteurs ont cru que les conférences de Cassien furent dédiées à un autre évêque, nommé aussi Léonce, mais différent de notre saint. Ce sentiment ne paraît point appuyé sur des preuves solides.

On compte saint Léonce de Fréjus parmi les évêques des Gaules auxquels les papes Boniface et Célestin I[er] écrivirent pour des affaires importantes. La lettre du premier concernait les mesures à prendre dans la cause de Maxime Valence, contre lequel on avait porté des plaintes graves au saint-siége. Il s'agissait dans celle de Célestin d'imposer silence aux semi-pélagiens, qui attaquaient la doctrine de saint Augustin sur la grâce.

Léonce mourut vers l'an 432; ainsi le pape saint Léon ne peut avoir eu dessein de lui conférer la primatie dont il voulait dépouiller Hilaire d'Arles. La lettre, d'ailleurs, qu'il écrivit à ce sujet aux évêques de la province de Vienne, est de l'an 445. Notre saint est honoré en ce jour dans les diocèses de Fréjus et d'Apt. On lui a donné quelquefois le titre de martyr, mais sans aucun fondement. On l'a aussi confondu avec Léonce d'Arles et avec d'autres évêques du même nom.

SAINTE BIBIANE,

VIERGE ET MARTYRE.

2 DÉCEMBRE.

Sainte Bibiane, originaire de Rome, sortait d'une des familles consulaires les plus anciennes de cette ville. Son père, Flavien, était gouver-


Digitized by Google

neur de cette capitale de l'Empire sous Julien l'Apostat. En fidèle chrétien, il aima mieux perdre sa charge et ses biens que de souscrire aux édits impies de cet empereur. Il fut donc relégué en Toscane, et réduit au nombre des esclaves, où il mourut de misère avec le glorieux titre de *confesseur*.

Le martyre du père de notre jeune sainte fut bientôt suivi de celui de sa généreuse mère. Apronien, homme avare et superstitieux païen, digne confident de Julien l'Apostat, qui l'avait revêtu des charges de Flavien, méditant de se rendre le maître du reste des biens de cette illustre famille, ordonna à Dafrose, femme de Flavien, de rester prisonnière dans sa propre maison; ensuite il l'exila à la campagne, où il lui refusa les secours les plus nécessaires; enfin, voyant que la fermeté de cette généreuse dame était inébranlable, il lui fit trancher la tête. Il ne restait plus que Bibiane avec sa jeune sœur Démetrie. L'une et l'autre étaient recommandables par une grande beauté et par cette modestie qui fait la gloire des vierges chrétiennes. Ce méchant homme se les fait amener, il les exhorte à ne pas suivre le fol exemple de leurs parents; il les assure que si elles veulent renoncer à Jésus-Christ, et offrir de l'encens aux dieux, elles peuvent tout espérer de sa protection; mais que si elles abusent de sa clémence, un sort plus cruel encore que celui de leurs parents leur est préparé. Bibiane répond que la conduite de son père et de sa mère sera la leur; qu'ils ont été vraiment sages en adorant le vrai Dieu, en donnant leur vie pour celui dont ils l'avaient reçue; qu'à leur exemple, sa sœur et elle-même sont prêtes à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour l'amour de Jésus-Christ. Sainte Bibiane eut la consolation de voir expirer à ses pieds Démetrie sa sœur, en protestant qu'elle mourait chrétienne. Pour notre illustre sainte, elle fut mise dans les mains d'une femme qui se vanta de la pervertir. Point de ruses, de promesses, de violences qu'elle ne mît en usage pour cet effet; mais, voyant l'inutilité de ses efforts, elle déclara au préfet qu'il tenterait en vain de faire changer cette courageuse vierge. Apronien crut qu'il était de son honneur d'y réussir. Il lui parle du ton le plus terrible, et, la voyant toujours ferme, il la fait attacher à un poteau, et la fait impitoyablement déchirer à coups de fouet plombé. Le sang rejaillit et la chair vole en morceaux; notre généreuse athlète demeure le visage riant et les yeux élevés au ciel, jusqu'à ce qu'elle expire sous les coups, l'an 370. Son corps fut recueilli par un saint prêtre, et se conserve précieusement dans l'église qui porte son nom à Rome.


Digitized by Google

Réflexions.

Que le courage des saints martyrs est admirable! Sainte Bibiane voit son père tomber du plus haut degré d'élévation pour le nom de Jésus-Christ; elle voit périr sa mère et sa sœur; elle devient l'héritière de tous leurs biens; on la menace de l'en dépouiller, si elle n'abjure sa foi; on lui promet les premières places de l'Empire si elle veut adorer les dieux, et l'invincible vierge se rit également des menaces et des promesses : elle proteste qu'elle n'aspire point à d'autre gloire qu'à celle de demeurer l'épouse de Jésus-Christ; on lui fait éprouver la plus cruelle torture, et une paix inaltérable demeure peinte sur son front, et elle ne cesse point de bénir Dieu, que la mort ne lui ôte l'usage de la parole. Quel sujet de confusion pour de lâches chrétiens, que la moindre peine abat et jette dans les plaintes et dans les murmures!

SAINTS EUSÈBE, MARCEL ET HIPPOLYTE,

LE PREMIER PRÊTRE, LE SECOND DIACRE,

ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS A ROME.

Hippolyte était un chrétien de Rome, qui vivait retiré dans une grotte auprès de cette ville. Ses lumières l'avaient rendu célèbre. Ses instructions engageaient plusieurs païens à embrasser la foi. Il les présentait ensuite au pape saint Etienne, qui les baptisait. L'empereur Valérien en fut instruit. Saint Étienne, l'ayant appris d'Hippolyte lui-même, vit bien qu'il fallait se préparer à la persécution, et que le prince n'était plus aussi favorablement disposé pour le christianisme qu'il l'avait été au commencement de son règne. Il exhorta les fidèles à s'armer de courage pour soutenir les épreuves auxquelles ils seraient bientôt exposés; à s'occuper de la conversion de leurs parents et de leurs amis qui étaient encore idolâtres, et à les lui amener pour recevoir le baptême.

Hippolyte avait une sœur nommée Pauline. Elle avait épousé Adrias, dont elle avait eu un garçon et une fille, Néon et Marie. Quoique Hippolyte eût élevé et instruit son neveu et sa nièce, ils n'étaient point encore baptisés. Il les retint auprès de lui, afin de faire venir le père et la mère. Ils vinrent en effet; mais la crainte les empêcha de se faire chrétiens. Le prêtre Eusèbe et le diacre Marcel leur parlèrent avec beau-



coup de force, sans pouvoir dissiper leurs préjugés. La nuit suivante, Eusèbe baptisa un enfant paralytique, qui fut guéri en recevant le baptême. Ce miracle convertit Adrias et Pauline. Saint Étienne, après s'être assuré de la sincérité de leur conversion, les baptisa avec leurs enfants au nom de la sainte Trinité, et leur administra les sacrements de la confirmation et de l'eucharistie. Ils se retirèrent ensuite dans la solitude de saint Hippolyte, qui était une sablonnière voisine de Rome. Eusèbe et Marcel s'y tinrent cachés avec eux. Adrias ne sortait que pour aller distribuer son bien aux pauvres.

L'empereur ayant ordonné d'arrêter ces chrétiens, le greffier Maxime se chargea de la commission. Mais il en fut sévèrement puni par la possession du démon. Il eut recours à ceux qu'il avait voulu livrer aux persécuteurs. Les saints se mirent en prière, et il fut guéri. Il demanda le baptême par reconnaissance, et on le conduisit à saint Étienne, qui l'instruisit et le baptisa. Il resta encore quelques jours auprès du saint pape.

Valérien apprit de Maxime même sa conversion, et la liberté avec laquelle il l'entendit parler contre les idoles le transporta de colère. Il le fit jeter du haut du pont dans le Tibre. Eusèbe trouva le corps du martyr, et l'enterra le 20 janvier dans le cimetière de Calliste. Son tombeau se voyait encore dans les catacombes, du temps de Baronius; mais son corps n'y était plus. On l'honore le 2 décembre avec les autres saints martyrs dont nous parlons ici.

Adrias, Pauline et leurs enfants furent arrêtés avec Eusèbe, Hippolyte et Marcel. On les renferma tous dans la prison de Mamertin. On les en tira trois jours après pour les effrayer par la vue des tourments. Ils les méprisèrent et restèrent inébranlables. Pauline expira entre les mains des bourreaux. Eusèbe et Marcel furent décapités le 20 octobre. Hippolyte, diacre de l'Église romaine, et différent de notre saint, enleva leurs corps ainsi que celui de sainte Pauline, et les enterra dans le lieu qui leur avait servi de retraite à un mille de Rome, sur la voie Appienne.

Adrias et ses enfants furent appliqués à la question avec Hippolyte. Pendant qu'on tourmentait Néon et Marie, leur père les encourageait à souffrir. On ne les entendait prononcer que ces paroles : *Jésus-Christ, assistez-nous*. Adrias et Hippolyte subirent, entre autres supplices, celui des torches ardentes. Néon et Marie furent décapités en présence de leur père. On les enterra, le 27 octobre, auprès de saint Eusèbe et de saint Marcel. Adrias et Hippolyte furent battus avec des fouets garnis de



plomb, jusqu'à ce qu'ils expirassent. Le diacre Hippolyte les enleva la nuit, et les enterra auprès des autres, le 9 décembre. On assure que les corps de saint Hippolyte, de saint Adrias, de sa femme et de ses enfants, sont présentement à Rome dans l'église de Sainte-Agathe.

Sainte Martane ou Marte, et sainte Aurélie, sa fille, que le martyrologe romain joint à nos saints martyrs, étaient parentes de saint Adrias. Elles vinrent de Grèce à Rome neuf mois après, et apprirent avec joie qu'il avait donné sa vie pour la foi. Elles veillèrent et prièrent nuit et jour à son tombeau pendant treize ans, et y furent enterrées le 10 décembre.

SAINT FRANÇOIS-XAVIER,

APOTRE DES INDES.

3 DECEMBRE.

Saint François Xavier, originaire d'une famille d'Espagne des plus distinguées, naquit près de Pampelune l'an 1506. Il fut doué des plus heureuses dispositions de l'esprit et du corps. L'application qu'il donna à l'étude fut suivie de grands succès, et les progrès qu'il avait faits dans l'étude en son pays engagèrent son père à l'envoyer à Paris pour se perfectionner dans les sciences. Il se rendit si habile dans la philosophie, et il la professa avec tant d'éclat, que sa réputation se répandit de toutes parts. Dieu permit qu'il connût et qu'il s'attachât à saint Ignace, qui lui fit envisager le néant des choses de la terre, et lui persuada de consacrer ses talents à la gloire de Dieu. Ce savant homme s'y engagea par un vœu qu'il fit avec ses compagnons et le saint fondateur à Montmartre, le jour de l'Assomption 1534. De là ils passèrent ensemble en Italie dans le dessein de visiter les lieux saints que Jésus-Christ avait arrosés de son sang : ce qu'ils ne purent cependant exécuter.

Dieu réservait sans doute à son fidèle serviteur des travaux où sa gloire était plus intéressée. Saint Ignace, ayant eu la consolation de voir son ordre approuvé par le pape Paul III, l'an 1540, ne pensa plus qu'à exécuter les projets admirables qu'il avait conçus pour procurer la sanctification des âmes ; il s'y prépara avec tous ses compagnons par la retraite la plus fervente, et par les plus saintes pratiques de la vertu. Les délices de saint François-Xavier étaient de servir les pauvres dans les hô-

pitaux. Pour surmonter la répugnance qu'il avait à panser les plaies, il suça un jour celle d'un malade dont l'infection soulevait le cœur des hommes les moins délicats; et dès ce moment il ne sentit pas la moindre difficulté dans cette œuvre de charité, qui fait horreur à la nature. Le roi de Portugal, Jean III, ayant demandé des missionnaires pour envoyer aux Indes, Dieu fit connaître qu'il y destinait cet homme tout brûlant de zèle, qui, par le succès de ses prédications, était alors regardé comme l'apôtre de l'Italie.

Saint Ignace ayant donné sa mission à Xavier, il alla demander la bénédiction apostolique. Étant parti avec un bréviaire pour tout meuble, il arriva à Lisbonne, où il ne voulut point d'autre logement que l'hôpital. Le peu de séjour qu'il fit dans cette grande ville, il l'employa à la prédication; et ce fut comme l'essai des merveilles qu'il allait opérer dans les Indes. Ce fervent prédicateur, s'étant embarqué sur un vaisseau où il y avait neuf cents hommes, commença dès lors sa mission, et il accoutuma ces personnes aux exercices de piété les plus édifiants. Ayant abordé à plusieurs ports de l'Afrique, il répandit partout la bonne odeur de Jésus-Christ, et y laissa des preuves de cette ardente charité qui l'embrasait. Arrivé à Goa, tout nonce apostolique qu'il fût, il alla se jeter aux pieds de l'évêque et lui demander sa bénédiction. Il commença à prêcher dans cette ville, où il fit des fruits de conversion surprenants. Il passa de là à la côte de la Pêcherie, qu'il rendit toute chrétienne, et de là au royaume de Travancor, où en un mois il baptisa dix mille idolâtres. Les prodiges surprenants de malades guéris, de morts ressuscités qu'il opère, font voler son nom dans tous les pays, et le font désirer dans tous les lieux où il est connu par ses travaux infinis. On vit, en peu de temps, le christianisme fleurir dans les Indes et dans les îles qui les environnent. Enflammé du désir de porter le nom de Jésus-Christ aux extrémités de la terre, il passe jusqu'au Japon, où il convertit des idolâtres sans nombre : là, il médite la conversion de l'empire de la Chine; et se préparant à y passer, il débarque dans l'île de Sancian, qui est vis-à-vis. Ce fut là que Dieu lui fit connaître qu'il était content de ses services, et qu'il voulait les récompenser. Instruit de l'heure de sa mort, il s'y prépara avec cette ferveur angélique dont il brûlait, et il expira dans des transports d'amour pour Jésus-Christ le 2 décembre 1552, âgé de quarante-six ans. Son corps, ayant été mis en terre, fut trouvé au bout de trois mois sans aucune altération, exhalant une odeur très-agréable, et il fut transporté à Goa. Des miracles sans nombre annonçaient authentiquement sa sainteté dans tous les lieux où il passait.





Réflexions.

Que la sainteté de la religion catholique se fait bien sentir, et qu'il est facile de reconnaître qu'elle est toute divine dans sa doctrine et toute-puissante dans ses effets, et par conséquent qu'elle n'a pour auteur que Dieu seul! Si saint Xavier opère des conversions innombrables, s'il renouvelle les miracles que les plus grands saints ont opérés avant et depuis l'établissement du christianisme, c'est qu'il agit et parle au nom d'un Dieu seul en essence et subsistant en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ce grand saint, parcourant avec des fatigues inconcevables la plus grande partie de l'Orient pour y annoncer Jésus-Christ, est miraculeusement entendu par des peuples de différentes langues, comme l'apôtre saint Pierre. Cela confond les hérétiques qui se disent envoyés de Dieu, et qui ne font voir aucune preuve sensible de leur mission; cela doit en même temps affermir les catholiques dans la soumission à l'Église romaine.

SAINT LUCIUS,

ROI DANS LA GRANDE-BRETAGNE.

Nous apprenons de Bède que, sous les règnes de Marc-Antonin Vérus et d'Aurèle Commode, un roi breton, nommé Lucius, écrivit au pape Eleuthère pour le prier de lui procurer les moyens de s'instruire de la religion chrétienne. Ceci doit être arrivé vers l'an 182. Le nom de Lucius indique que ce prince régnait dans quelque partie de la Bretagne soumise aux Romains. Bède ajoute que le pape Eleuthère accueillit sa demande, et que les Bretons pratiquèrent tranquillement le christianisme jusqu'à l'empereur Dioclétien. Lucius fut donc le premier roi chrétien de l'Europe.

Les archives de l'abbaye de Glastenbury, citées par Guillaume de Malmesbury, et d'autres monuments cités par Ussérius, nous apprennent qu'Eleuthère envoya dans la Bretagne saint Fugace et saint Damien, autrement appelé Dumien ou Duvien, lesquels baptisèrent le roi Lucius avec un grand nombre de ses sujets, et furent enterrés à Glastenbury. Il y a dans le doyenné de Dunstor, au comté de Somerset, une église paroissiale qui porte le nom de Saint-Déruvien. Les Gallois, au rapport d'Ussérius, appellent ce saint Duvien ou Dwywan.


Digitized by Google

Au reste, la lumière de la foi pénétra jusque dans la Bretagne du temps des apôtres. Le pape saint Clément assure que saint Paul prêcha l'Evangile aux extrémités de l'Occident. On lit dans Gildas que le premier rayon de cette divine lumière parut dans la Bretagne vers la huitième année de Néron. Théodoret parle des Bretons, comme d'une nation parmi laquelle saint Paul avait jeté la semence de la foi, et il dit dans un autre endroit que cet apôtre porta le salut aux îles qui sont dans l'Océan. Enfin on prouve par l'autorité de saint Justin, de saint Irénée, de Tertullien, d'Eusèbe, de saint Jean Chrysostome et de Théodoret, que la Bretagne connut le christianisme peu de temps après la résurrection de son divin auteur. Trois évêques bretons assistèrent au concile d'Arles en 314; savoir, Eborius d'York, Restitut de Londres, et Adelfius, évêque d'un siége qui n'est pas bien connu. Quelques évêques de la même île souscrivirent le concile de Nicée contre les ariens.

Il n'est donc pas étonnant qu'un prince breton ait embrassé la foi dans le second siècle, et l'on ne doit avoir aucun égard aux objections qu'on forme sur ce point d'histoire. Un savant moderne a trouvé les paroles suivantes dans une ancienne histoire manuscrite des rois d'Angleterre : « Lucius envoya au pape Eleuthère une lettre, où il le priait de « lui procurer la connaissance de la religion chrétienne, et il obtint ce « qu'il demandait. Eleuthère, dit le même auteur, d'après un ancien ca- « talogue des papes, écrit du temps de l'empereur Justinien et trouvé « dans la Bibliothèque de Christine, reine de Suède, reçut une lettre de « Lucius, roi de la Bretagne, qui demandait à se faire chrétien sous son « autorité. »

Plusieurs historiens de Bavière et d'Allemagne prétendent que Lucius, ayant abdiqué la couronne, prêcha la foi dans la Norique, dans la Vindélicie, et principalement à Augsbourg; qu'ayant été chassé de là, il annonça l'Evangile dans la Rhétie, et surtout à Coire. Mais l'opinion la plus probable est qu'on ne sait quel est le Lucius qui prêcha dans les pays dont il s'agit ici, et qui fonda l'église de Coire, laquelle l'a toujours honoré parmi ses premiers apôtres. Tandis qu'il exerçait les fonctions de missionnaire chez les Grisons, ces infidèles l'obligèrent à prendre la fuite. Le lieu qu'il choisit pour retraite s'appelle encore aujourd'hui *Sanct Lucis Steig*, ou Montagne de Saint-Lucius. Il se retira depuis dans une caverne qui en était éloignée d'un mille, et qui a conservé le nom de *Sanct Lucis Lochlin*. On dit qu'à la fin il tomba entre les mains des persécuteurs, et qu'il fut décapité dans la forteresse de Martiola, vers la fin du second siècle. Il y a près de Coire un ancien monastère qui


Digitized by Google

porte le nom de Saint-Lucius. Sa fête se célèbre dans ce diocèse avec beaucoup de solennité. On garde une partie de ses reliques à Augsbourg dans l'église de Saint-François, et dans celle qui appartenait aux jésuites.

SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE,

ARCHEVÊQUE DE RAVENNE.

4 DÉCEMBRE.

Saint Pierre, surnommé *Chrysologue,* était de la ville d'Imola, dans l'État ecclésiastique. Il fut instruit dans les saintes lettres, et ordonné diacre par Corneille, évêque de cette ville. Il parle de ce prélat avec vénération et avec de vifs sentiments de reconnaissance; il l'appelle son père; il dit que toutes les vertus brillaient dans sa conduite, et qu'il s'était fait connaître du monde entier par l'éclat de ses grandes actions. Ce fut sous la conduite d'un tel maître que notre saint apprit dès sa jeunesse à maîtriser ses passions, à tendre à la perfection par les exercices de la vie intérieure, et à se revêtir de l'esprit de Jésus-Christ. Il embrassa depuis l'état monastique, et il ne sortit de la solitude que quand on le chargea du gouvernement de l'église de Ravenne.

Jean, archevêque de cette ville, étant mort en 430, le clergé et le peuple lui choisirent un successeur, et prièrent Corneille, évêque d'Imola, de se joindre à leurs députés qui allaient à Rome demander la confirmation de l'élection qu'ils avaient faite. Xiste III occupait alors la chaire de saint Pierre. Corneille prit avec lui Pierre, qui n'était encore que diacre. Le pape refusa de ratifier l'élection déjà faite. L'historien de Ravenne prétend que ce fut en conséquence d'une vision qu'il avait eue la nuit précédente. Quoi qu'il en soit, il proposa le diacre Pierre, comme celui que le ciel destinait à gouverner le siége vacant. Les députés de Ravenne firent d'abord quelques difficultés, mais ils se rendirent enfin.

Lorsque Pierre eut été sacré évêque, on le conduisit à Ravenne. Il y fut reçu avec des démonstrations extraordinaires de joie. Le nouvel évêque eut recours au jeûne et à la prière pour fléchir la colère de Dieu en faveur de son peuple, qu'il instruisait d'ailleurs encore plus par ses exemples que par ses discours. Il travailla de toutes ses forces à réformer plusieurs abus qui s'étaient introduits, et à extirper les restes des superstitions païennes. Il fonda le monastère de Classe, petite ville située sur la côte, à trois milles de Ravenne.

Digitized by Google

Son zèle pour l'instruction de son peuple est consigné dans ses discours que nous avons encore. Il paraît qu'il prêchait souvent devant l'empereur et devant l'impératrice Placidia, mère de Valentinien III, Placide et Eudoxie, qui faisait sa résidence à Ravenne.

Nous apprenons du saint que le siége épiscopal de Ravenne avait été depuis peu élevé à la dignité de métropole par le pape et par la faveur d'un prince chrétien ou de l'empereur. Il y avait longtemps à la vérité que Ravenne était métropole de la province Flaminienne ou du vicariat d'Italie; mais l'évêque de cette ville continua d'être suffragant de l'archevêque de Milan, et il ne fut tiré de sa dépendance que vers le temps de l'épiscopat de saint Pierre Chrysologue.

Saint Germain d'Auxerre étant venu à Ravenne en 448, saint Pierre Chrysologue le reçut de la manière la plus honorable. Il lui rendit aussi après sa mort de grands honneurs, et il regarda comme un bonheur d'hériter de son capuchon et de son calice. Il ne lui survécut pas longtemps, puisque, quand Attila s'approcha de Ravenne, en 452, Jean, successeur du saint, occupait le siége épiscopal de cette ville, et qu'il en sortit pour aller trouver le prince. Saint Pierre Chrysologue, sentant qu'il n'était pas éloigné de sa dernière heure, voulut retourner à Imola, sa patrie. Il y fit présent, à l'église de Saint-Cassien, d'une couronne de vermeil, ornée de pierreries, d'une coupe d'or et d'une patène d'argent, qui s'y sont gardées jusqu'à ce jour avec beaucoup de vénération, et auxquelles on attribue des miracles. Il mourut à Imola, et l'opinion la plus probable est que ce fut le 2 décembre 450. Il fut enterré dans l'église de Saint-Cassien, où est encore la plus grande partie de ses reliques.

SAINTE BARBE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Barbe était originaire de Nicomédie, fille d'un homme riche et puissant, mais superstitieusement attaché au culte des idoles. L'amitié que Dioscore avait pour sa fille, et la crainte que sa beauté ne lui gagnât les cœurs, et qu'elle ne s'attachât à d'autres qu'à lui, lui fit prendre la résolution de la renfermer dans une tour fort élevée, où il n'admettrait que ceux qu'il jugerait à propos, afin de demeurer le maître de son cœur. Dioscore n'épargna rien pour procurer à cette fille, qu'il aimait si


Digitized by Google

tendrement, toutes les commodités de la vie; et comme elle avait un esprit supérieur, il lui donna tous les maîtres nécessaires pour le cultiver.

La situation de la demeure de cette savante fille lui donnait souvent occasion de regarder le ciel, d'en admirer l'étendue, la beauté des astres, la régularité de leurs mouvements, et elle souhaitait savoir qui pouvait être l'auteur de ces merveilles. On croit qu'elle eut quelque entretien avec Origène, qui lui fit connaître que le Dieu des chrétiens était le créateur de l'univers; qu'il n'y avait point d'autre Dieu que lui; que toutes les divinités du paganisme n'étaient que des fables et des chimères. On ajoute qu'après l'avoir instruite des mystères de notre sainte religion, ce grand homme lui conféra le baptême, dont la grâce en fit une des plus ferventes épouses de Jésus-Christ.

Dioscore, voyant sa fille arrivée à l'âge de vingt ans, voulut lui procurer un parti considérable; mais cette nouvelle servante de Dieu, qui avait renoncé au mariage, ne voulant point d'autre époux que Jésus-Christ, lui répondit que le plaisir d'être avec lui lui suffisait, et qu'elle ne désirait point d'autre établissement. Le père ne fut pas longtemps à s'apercevoir que sa fille était chrétienne; il la questionna sur la religion, et elle lui répondit qu'il n'y en avait de véritable que celle qui adorait un seul Dieu en trois personnes, dont la seconde, qui était Jésus-Christ, avait répandu son sang pour tous les hommes. Elle continua de lui dire que ces vaines idoles qu'il servait étaient l'ouvrage de leurs adorateurs : divinités ridicules, nées de la fantaisie impie des créatures et du ciseau du statuaire. A ces paroles, Dioscore se met en fureur, frappe sa fille impitoyablement, et la conduit toute meurtrie de coups devant le président Marcien. Cette généreuse athlète, interrogée, répondit qu'elle faisait toute sa gloire d'être chrétienne, et qu'elle était prête à donner sa vie pour Jésus-Christ. Le président, qui avait inutilement mis toutes les flatteries en usage pour la gagner, essaya de la forcer par les tourments; il la fait déchirer à coups de fouet; il lui fait appliquer des torches ardentes, et tenailler les seins; enfin, voyant tous ses efforts inutiles, il la condamne à perdre la tête. Dioscore, qui avait été le témoin de toutes ces cruautés, demande à être lui-même le bourreau de sa fille, et lui tranche la tête le 4 décembre, vers l'an 306, sous l'empire de Maximin. Dieu punit le père et le juge, qui furent à l'instant écrasés du tonnerre : ce qui fait qu'on réclame contre les coups de la foudre la protection de cette sainte martyre.





Réflexions.

Si les hommes, qui sont créés pour le ciel et qui ont la tête disposée pour l'envisager facilement, considéraient avec réflexion les beautés du firmament; s'ils faisaient attention à l'éclat des astres, à la régularité de leur cours, pourraient-ils s'empêcher d'admirer l'auteur de ces grandes productions? Ce furent ces réflexions qui conduisirent sainte Barbe à la créance du christianisme, et qui l'y attachèrent si fermement, que les promesses les plus flatteuses et les supplices les plus cruels ne purent l'ébranler. On doit moins s'étonner de la fidélité et de la constance de cette fille intrépide, que de l'insensibilité de tant d'hommes qui, instruits par la foi que Dieu a fait pour eux toutes ces merveilles, et leur prépare encore de plus grandes faveurs, lui refusent cependant le juste tribut de leur amour et de leur adoration. Détestons cette monstrueuse ingratitude, et prenons les sentiments de l'illustre servante et épouse de Jésus-Christ que nous honorons en ce jour.

SAINT SABAS,

ABBÉ.

5 DÉCEMBRE.

Saint Sabas était originaire des environs de Césarée en Cappadoce. Comme son père fut envoyé à Alexandrie pour y apaiser une révolte, la mère le suivit. L'éducation de l'enfant fut confiée à ses oncles, qui eurent quelque mésintelligence à son sujet. Le jeune Sabas, qui n'avait encore que huit ans, s'en étant aperçu, se retira secrètement dans le monastère de Flavien. Les progrès que cet enfant de grâce faisait dans la vertu étaient inconcevables; il n'avait encore que dix-huit ans, et il était déjà l'admiration des plus fervents solitaires. Ses parents tentèrent en vain de l'arracher de sa retraite. Il alla visiter les lieux saints à Jérusalem, et ensuite il se renferma dans le monastère de Saint-Téoctiste, où il employait le jour au travail et la nuit à la prière. Il était plein de zèle et de charité pour servir tous ses frères et pour les soulager, soit dans leurs travaux, soit dans leurs maladies.

L'attrait particulier que saint Sabas avait pour la solitude lui fit choisir pour demeure une caverne sur une haute montagne, d'où il fallait aller


Digitized by Google

chercher de l'eau à deux lieues de là, et où il ne pouvait l'apporter qu'avec une extrême fatigue. Sa haute vertu ayant attiré auprès de lui plusieurs disciples, il fut obligé de bâtir une laure en ce lieu. La rigoureuse austérité de ce fervent solitaire déplut bientôt à ses disciples, qui le citèrent au tribunal de Salluste, patriarche de Jérusalem; mais le saint évêque ayant connu la vertu de cet homme mortifié, l'ordonna prêtre malgré lui, et commanda aux solitaires de lui rendre une entière obéissance. Quelques mutins ayant excité de nouveaux troubles, ils furent obligés de se retirer, et errèrent longtemps de solitude en solitude, personne ne voulant les recevoir; ils eurent recours à ce charitable père, qui, touché de leur repentir, leur fit bâtir une nouvelle laure, et fournit à tous leurs besoins.

Quelque attaché que fût saint Sabas à la solitude, le zèle qu'il avait pour la foi catholique l'en fit sortir. Il va à Constantinople, et y confond les eutychéens. Lorsqu'il fut retourné en Palestine, une famine de cinq années désola tout le pays, et par l'efficace de sa foi en Jésus-Christ son divin maître, il opéra un grand nombre de miracles pour faire subsister ses différents monastères. A l'âge de quatre-vingts ans, tout épuisé qu'il fût de travaux et d'austérités, il entreprit un pénible voyage pour faire recevoir. dans tous les monastères où il avait beaucoup de crédit, le concile de Chalcédoine, qui avait assuré le dogme catholique. A l'âge de quatre-vingt-dix ans, il fit encore le voyage de Constantinople pour détromper l'empereur Justinien, qu'on avait prévenu contre les catholiques. Il fut reçu à la cour comme un ange descendu du ciel, et obtint tout ce qu'il désirait. De retour à sa cellule, il se prépara à la mort avec une ferveur et des austérités toutes nouvelles, et il expira le 5 décembre 531, âgé de quatre-vingt-douze ans. Dieu rendit son tombeau fort célèbre par un grand nombre de miracles. Ses reliques ont été depuis transférées à Venise, où elles sont en grande vénération.

Réflexions.

Les hommes sensuels et amateurs du siècle craignent les jeûnes et les moindres austérités, sous prétexte que leur santé en serait altérée. Et saint Sabas qui, dès son enfance, a tenu la conduite la plus austère, qui a pratiqué les jeûnes les plus rigoureux, et qui a passé sa vie dans les veilles et les travaux les plus pénibles, a vécu jusqu'à quatre-vingt-douze ans. Ce n'est donc pas la pénitence qui abrége les jours, et l'expérience journalière fait voir que la débauche et les excès font périr plus de personnes que les mortifications; mais, quand le contraire serait vrai, les

Digitized by Google

débauches conduisent les âmes à leur perte éternelle, et la vie pénitente les conduit au ciel. Quelle prodigieuse différence! Pour des peines d'un moment on acquiert des délices sans fin; et pour des plaisirs d'un instant, on se procure des tourments éternels. Où est la sagesse? Quel est le choix le plus prudent?



SAINTE ROSALIE,

VIERGE.

Sainte Rosalie, née à Palerme en Sicile, était fille de Sinibaud, seigneur de Roses et de Quisquina, lequel descendait de la famille impériale de Charlemagne. Elle méprisa dès sa jeunesse toutes les vanités du monde. Elle se retira dans une grotte sur le mont Pélégrino, qui est à trois milles de Palerme. Elle y acheva le sacrifice de son cœur par les austérités de la pénitence, jointes au travail des mains, à une prière continuelle et à une union non interrompue de son âme avec Dieu. Elle mourut en 1160. On découvrit ses reliques en 1625, sous le pape Urbain VIII. La Sicile attribua à la protection de cette sainte la cessation d'une horrible peste dont les ravages se firent sentir dans ce temps-là.

SAINTE CRISPINE,

MARTYRE EN AFRIQUE.

Sainte Crispine, suivant saint Augustin, sortait d'une famille illustre; elle était riche; elle s'engagea dans l'état du mariage et eut plusieurs enfants. Quoiqu'elle fût d'une complexion délicate, elle montra un courage invincible et préféra Dieu au monde. Elle méprisa les larmes de ses enfants lorsqu'il fallut confesser Jésus-Christ et mériter un bonheur éternel par le sacrifice de sa vie.

Ses actes que nous avons ne sont point entiers. Ils ne contiennent que le récit de ce qui se passa dans son dernier interrogatoire. On y lit que Crispine, née à Thagare, dans l'Afrique proconsulaire, fut arrêtée comme chrétienne, et conduite à Thébaste, devant Anulin, proconsul d'Afrique. Ce magistrat la pressant de sacrifier aux dieux, conformément aux édits des empereurs, elle lui répondit : « Je n'ai jamais sacrifié,

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

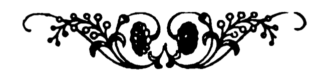


C. Bail. Lith. Arbieu.

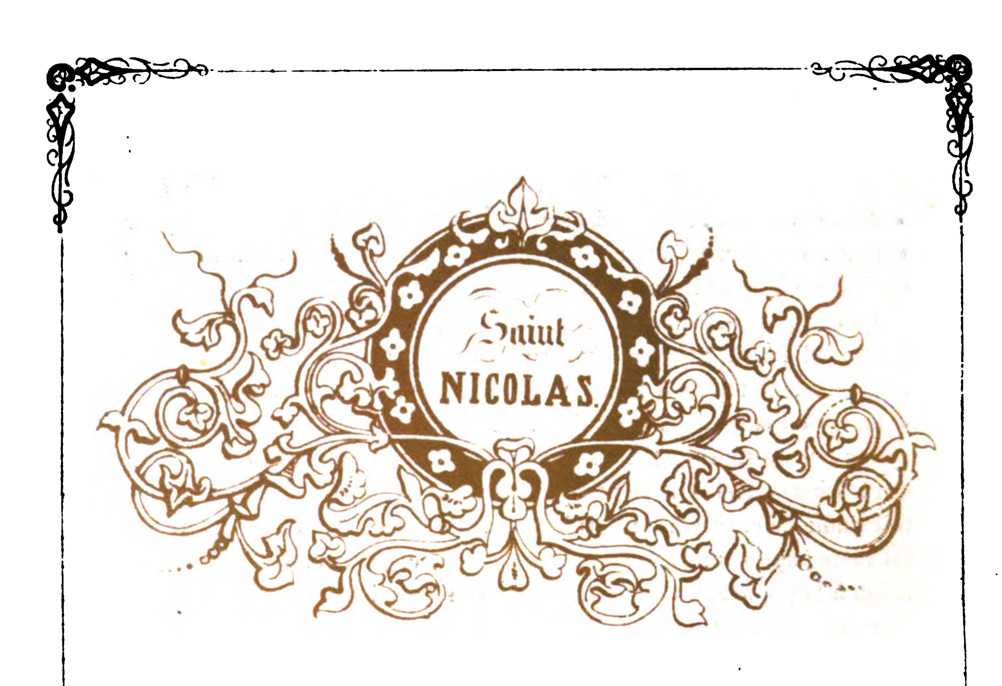
Digitized by Google

Digitized by Google

« et je ne sacrifierai jamais à d'autre qu'au seul Dieu véritable et à « Notre-Seigneur Jésus-Christ son fils, qui est né et qui a souffert pour « nous. » Comme Anulin la menaçait de la traiter suivant la rigueur de la loi, elle lui dit qu'elle ne connaissait et n'adorait qu'un seul Dieu, et qu'elle gardait les commandements de Jésus-Christ son Seigneur. Le proconsul insista pour qu'elle donnât quelque marque de piété envers les dieux de l'empire. « Il ne peut y avoir de vraie piété, dit la sainte, « lorsqu'on emploie la contrainte. » Anulin réitérant les menaces, elle ajouta que les tourments ne l'effrayaient point; mais que si elle méprisait le Dieu du ciel, elle se rendrait coupable de sacrilége, et qu'elle serait punie de ce crime au dernier jour. Le proconsul ordonna qu'elle fût rasée; après quoi il la fit exposer en public, pour servir d'ojet de dérision à la populace. Crispine s'écria que si les dieux étaient offensés de ce qu'elle avait dit, ils n'avaient qu'à parler eux-mêmes. Anulin, transporté de colère, lui annonça qu'elle serait traitée comme l'avaient été Maxime, Donatille et Seconde, ses compagnes. « Mon Dieu est avec moi, « répondit la sainte, et il me préservera du malheur de consentir au « sacrilége que vous exigez de moi. » Le proconsul fit lire à haute voix le procès-verbal de l'interrogatoire, et condamna ensuite Crispine à perdre la tête : ce qui fut exécuté le 5 décembre 304. Cette sainte est nommée dans le martyrologe romain.







ÉVÊQUE DE MYRE EN LYCIE.

6 DÉCEMBRE.

La grande vénération qu'on a pour saint Nicolas depuis tant de siècles chez les Grecs et les Latins, et cette multitude de temples bâtis sous son invocation, sont des preuves de son éminente sainteté, ainsi que de la gloire dont il jouit dans le ciel. L'empereur Justinien fit élever une église en son honneur à Constantinople, dans le quartier appelé Blaquernes, vers l'an 430. Ce saint fut titulaire de quatre églises dans la même ville. Nous ne rapporterons de sa vie que les faits sur lesquels les différents auteurs de ses actes paraissent d'accord. Ils le font natif de Patare en Lycie. Ils disent que dès son enfance il observait le jeûne du mercredi et du vendredi, qui était alors ordonné par une loi de l'Église; que sa vertu acquit un nouvel éclat quand il eut embrassé la vie religieuse dans un monastère près de Myre en Lycie;

Digitized by Google

qu'il se distingua principalement par sa charité envers les malheureux.

La Lycie était une ancienne province de l'Asie, où saint Paul avait fait connaître Jésus-Christ par ses prédications. La ville de Myre, située à peu de distance de la mer, en était la capitale. Il y avait un archevêché qui, dans les siècles suivants, compta jusqu'à trente-six suffragants. Ce siége étant devenu vacant, on élut, pour le remplir, Nicolas, alors abbé du monastère où il s'était retiré. Le don des miracles, que Dieu lui accorda dans un degré éminent, une piété extraordinaire, un zèle ardent et infatigable, rendirent partout son nom célèbre. Les historiens grecs de sa vie s'accordent à dire qu'il fut emprisonné pour la foi; qu'il confessa généreusement Jésus-Christ sur la fin de la persécution de Dioclétien; qu'il assista au concile général de Nicée, où fut condamné l'arianisme. Il mourut à Myre, et fut enterré dans sa cathédrale. L'histoire de la translation de ses reliques met sa mort en 352.

On érigea un grand nombre d'églises sous son invocation, même en Occident, longtemps avant que l'on transférât ses reliques à Bari. Selon le martyrologe d'Usuard, qui écrivait plus de trois siècles auparavant, les Latins avaient la plus grande vénération pour saint Nicolas. Nous apprenons de l'histoire de la translation de son corps en Italie, qu'il n'y avait point de saint qui fût plus universellement honoré chez tous les peuples chrétiens. Les Moscovites, qui ont emprunté des Grecs ce qu'ils disent du saint évêque de Myre, ont plus de vénération pour sa mémoire que pour tous les autres saints qui ont vécu depuis les temps apostoliques.

Voici de quelle manière se fit la translation de ses reliques en Italie. Des marchands de Bari, port du royaume de Naples, situé sur le golfe de la mer Adriatique, s'embarquèrent sur trois vaisseaux pour la côte de Lycie. A leur arrivée, ils pensèrent aux moyens d'exécuter le dessein qu'il avaient d'enlever le corps du saint évêque de Myre. Ils saisirent le moment où les mahométans étaient éloignés. Ils se rendirent alors à l'église où l'on conservait le trésor qui était l'objet de leur voyage. Cette église était dans un lieu désert, à environ une lieue de la mer, et n'avait qu'une petite communauté de moines pour la garder. Les marchands italiens brisèrent le tombeau de marbre où reposaient les ossements du saint, et les emportèrent sur leurs vaisseaux. Les habitants du lieu, auxquels on donna l'alarme, coururent après eux en poussant de grands cris; mais ils ne purent les atteindre, et lorsqu'ils arrivèrent sur le rivage, les Européens s'étaient embarqués et n'avaient plus rien à craindre. Ceux-ci abordèrent à Bari le 9 mai 1087, et l'archevêque



ayant reçu les saintes reliques, les déposa dans l'église de Saint-Étienne. Le premier jour, trente personnes furent guéries de différentes maladies en invoquant saint Nicolas; et son tombeau depuis ce temps est devenu célèbre par le concours des fidèles qui vont en pèlerinage à Bari.

Réflexions.

Saint Nicolas est regardé comme le patron des enfants, parce qu'il fut dès ses premières années un modèle d'innocence et de vertus. On dit d'ailleurs qu'il avait un plaisir extrême à former ce premier âge à la piété. Cette fonction est aussi importante que délicate. Les instructions que l'on donne doivent être simples et claires; il faut souvent, pour se faire entendre, employer les similitudes et les exemples. Il est surtout nécessaire que la vie des instituteurs s'accorde avec leurs instructions. Les enfants ont coutume de les copier en tout. S'ils les voient livrés aux plaisirs des sens, sujets à l'orgueil, à l'impatience, à la colère, ils se laisseront maîtriser par les mêmes passions, et on leur recommandera inutilement la pratique des vertus contraires. Il en sera de même des autres vices. Les personnes chargées de l'éducation des enfants doivent donc se persuader que le succès de leurs soins dépend principalement de leurs exemples. Leurs élèves croiront toujours que ce qu'ils leur voient faire est permis, et les plus belles maximes ne produiront aucun effet, si elles se trouvent en opposition avec leur conduite.

SAINT THÉOPHILE,

ÉVÊQUE D'ANTIOCHE.

Théophile, né de parents idolâtres, fut élevé dans le paganisme; mais on eut grand soin de former son esprit par l'étude des lettres et des sciences. Il devint, étant encore fort jeune, très-habile dans la connaissance des dogmes de l'ancienne philosophie. La solidité de son jugement et la pénétration de son esprit le firent tellement estimer, qu'on le mettait dans la classe des savants de son siècle. L'impartialité avec laquelle il examinait la nature des choses lui fit découvrir le faible de la religion qu'il professait : il la trouva aussi absurde que ridicule; et comme il avait un cœur droit, il jugea qu'il était indigne de lui de suivre un culte faux et impie, parce qu'il était à la mode.


Digitized by Google

Théophile se félicitait depuis d'avoir mérité de porter le nom de chrétien, « nom, disait-il, que Dieu chérit, quoique les hommes vicieux et « ignorants le méprisent. » Mais comme il ne suffit pas d'avoir le nom de chrétien, il voulut vivre conformément aux maximes du christianisme. Il mérita même, par la sainteté de sa vie, d'être élevé sur le siége d'Antioche après Éros, qui mourut l'an de Jésus-Christ 168, le huitième du règne de Marc Aurèle. Il fut le sixième évêque de cette ville, suivant Eusèbe et saint Jérôme, qui comptent depuis Évode ; ceux qui l'ont mis le septième comptent depuis saint Pierre. Il montra beaucoup de zèle pour l'extirpation du vice et pour la défense de la foi : sans cesse il travaillait à ramener dans la voie du salut ceux qui s'en étaient écartés en suivant de fausses doctrines, ou à y conduire ceux qui marchaient dans les ténèbres de l'idolâtrie. Sa vigilance à défendre le dépôt de la foi, et la vigueur avec laquelle il s'opposa à la naissance des hérésies, seront un monument éternel de son zèle. Il réfuta par des écrits solides les dogmes impies de Marcion et d'Hermogène, et publia des discours catéchétiques. Il ne nous reste plus que quelques passages de ces ouvrages, qui ont péri par l'injure des temps.

Nous avons encore en entier les trois livres à Autolyque, qui contiennent une apologie de la religion chrétienne. On y trouve des observations curieuses sur des passages des anciens poëtes et des anciens philosophes, relativement aux divers systèmes d'idolâtrie. On y admire la noblesse, la douceur et l'élégance du style, la vivacité et l'agrément dans le tour des pensées, le naturel et la beauté dans les allégories et les similitudes.

Autolyque, auquel sont adressés les trois livres de saint Théophile dont nous venons de parler, était un homme célèbre par son savoir et son éloquence. Son amour pour l'étude allait jusqu'à la passion ; il y donnait les nuits entières ; mais il était extrêmement zélé pour l'idolâtrie, et prévenu contre la religion chrétienne, qu'il traitait de folie : il n'en jugeait d'ailleurs que d'après les calomnies publiées par les païens avec autant d'esprit que de malice. Il avouait à Théophile, son ami, qu'il ne concevait pas comment il pouvait soutenir une si mauvaise cause. Le saint évêque entreprit de le détromper et de le convaincre de ses erreurs.

Nous ignorons quelle fut l'issue de cette conférence ; mais si la force des raisons et l'éloquence doivent l'emporter, il est présumable qu'Autolyque quitta ses erreurs ; et cette présomption paraît d'autant mieux fondée, qu'après la première, Autolyque demanda de nouvelles instruc-

Digitized by Google



tions. Saint Théophile composa, pour l'édification de l'Église, quelques autres ouvrages que nous n'avons plus. Le petit commentaire sur les Évangiles qui porte son nom n'est point de lui. Cet ouvrage est d'un auteur latin qui écrivait plus tard, puisqu'il cite saint Jérôme, saint Ambroise, etc., et qu'il parle des moines.

Notre saint évêque mourut vers l'an 190, le dixième de l'empereur Commode. Il est nommé, dans le martyrologe romain, sous le 13 octobre.

SAINT AMBROISE,

ÉVÊQUE DE MILAN, ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

7 DÉCEMBRE.

Saint Ambroise, si illustre par l'étendue de sa science et par l'éclat de sa sainteté, était fils du premier officier de l'Empire, qui était préfet des Gaules. Il eut pour frère saint Satire, et pour sœur sainte Marceline. Un essaim d'abeilles qui vint se reposer sur sa bouche dans son enfance, fut comme le présage de la douceur de son éloquence. Ce vertueux enfant, après la mort de son père, vint à Rome avec sa mère. Les heureuses dispositions dont il était prévenu, jointes à une éducation chrétienne, en firent le jeune homme le plus accompli; et il excella surtout dans l'art de parler avec une éloquence persuasive. La probité et les talents qu'on remarqua en lui le firent choisir pour être le préfet ou le gouverneur de la Ligurie, dont Milan était la capitale, et il s'acquitta de cette charge avec une satisfaction universelle.

Après la mort d'Auxence, évêque de Milan, mais évêque arien, il y eut de grandes difficultés pour l'élection de son successeur; les catholiques et les ariens en voulant un de leur sentiment, Ambroise, comme gouverneur, se présenta à l'assemblée pour y maintenir l'ordre; un enfant inspiré tout à coup s'écrie : *Ambroise, évêque!* et sur-le-champ tous les suffrages se réunissent en sa faveur, quoiqu'il ne fût que séculier. Il n'y eut d'opposition que de la part d'Ambroise, qui se regardait comme indigne de cette place. Enfin, contraint d'accepter par la singularité d'une vocation si bien marquée, il commence par distribuer ses biens aux pauvres, et il se prépare au sacerdoce par la pratique de la prière la plus fervente et des plus sublimes vertus. Il fut solennellement consacré le 7 décembre de l'an 374, jour auquel est fixée sa fête.


Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Ses fréquents exercices étaient l'oraison, le jeûne, la prédication et la charité; dans ses discours, il exaltait par-dessus tout l'excellence de la virginité : ce qui engagea bien des filles à venir de toutes les villes de l'Italie à Milan pour s'y consacrer à Dieu et prendre le voile de la main du saint évêque. Il était d'un facile accès à tout le monde; il terminait avec patience et équité les différends dont on le rendait l'arbitre; toutes les fois qu'un pécheur allait à lui s'accuser de ses péchés, il pleurait si amèrement, qu'il engageait son pénitent à pleurer aussi. Il abolit les festins qui se faisaient sur les tombeaux des martyrs. Il sut contenir son clergé dans les bornes de la frugalité; et, loin de lui permettre de s'attirer les présents des veuves, il lui défendit même de les recevoir. Il empêcha le jeune Valentinien d'accorder à Symmaque, préfet de Rome, le rétablissement de l'autel de la Victoire. Il convertit beaucoup d'hérétiques, surtout des ariens; il contribua aussi à la conversion du grand saint Augustin, qu'il enfanta à Jésus-Christ, et qui fut depuis une des plus brillantes lumières de l'Église. Il eut beaucoup à souffrir des persécutions de l'impératrice Justine, mère du jeune Valentinien, qui, séduite par les hérétiques, voulait rétablir l'arianisme dans Milan, et prétendait avoir une église où ils pussent s'assembler; mais, malgré ses menaces, notre saint la refusa courageusement; et ce fut à cette occasion qu'il ordonna qu'on chanterait des antiennes, des psaumes et des hymnes, selon la coutume des Orientaux, pour bannir l'ennui et le chagrin du peuple fidèle, qui, se montrant disposé à mourir avec son évêque, passait les nuits avec lui dans l'église. Dieu consola notre saint en lui découvrant les reliques des deux frères martyrs saint Gervais et saint Protais. Les miracles que Dieu opéra par ces saintes reliques déconcertèrent l'impératrice et l'obligèrent de cesser la persécution qu'elle faisait au saint évêque. Il fut envoyé auprès du tyran Maxime, qui avait fait assassiner l'empereur Gratien; et l'ayant trouvé inflexible, Il lui déclara qu'il ne voulait point avoir de communion ecclésiastique avec lui, et l'exhorta à faire pénitence du parricide qu'il avait commis. Il interdit l'entrée de l'église à l'empereur Théodose, à cause du cruel massacre qu'il avait fait des habitants de la ville de Thessalonique; et comme ce prince lui représentait que le roi David avait été homicide et adultère, saint Ambroise lui répondit : *Vous l'avez imité dans son péché, imitez-le dans sa pénitence.* Théodose, pénétré d'un repentir sincère, passa sept mois sans entrer dans l'église, jusqu'à ce qu'il eût fait la pénitence que le saint évêque lui avait imposée; et, tout empereur qu'il était, il n'eut point de honte de s'humilier.

Digitized by Google

Dieu voulut récompenser les vertus de son fidèle serviteur, dès son vivant, par le don des miracles; et comme la fin de sa carrière approchait, Jésus-Christ l'honora de sa présence sensible, et le combla des plus douces consolations, en lui annonçant le moment de sa mort. Ce grand saint, qui ne soupirait qu'après le ciel, s'y prépara avec un renouvellement de ferveur, et il expira le samedi saint 4 avril 397, dans les plus vifs transports d'amour pour son Dieu. Des miracles sans nombre ont rendu son tombeau très-célèbre.

Réflexions.

Si les hommes font quelque chose pour Dieu, Dieu fait incomparablement plus pour eux. Quelque grande qu'ait été la distinction d'Ambroise dans le monde, et si éclatants qu'aient été ses talents, son nom serait demeuré dans l'oubli s'il n'eût servi que les princes de la terre; ils peuvent bien élever leurs favoris aux yeux des hommes, mais ils ne donnent point l'immortalité : Dieu seul peut éterniser ses serviteurs. La saine doctrine et la piété d'Ambroise, encore plus que les doux charmes de son éloquence, feront qu'on lira toujours avec respect les ouvrages qu'il a laissés, et rendront sa mémoire célèbre à jamais. Qu'une expérience si marquée ne nous détermine-t-elle à consacrer à Dieu ce que nous avons de talents, de force et de vie !

SAINTE FARE,

ABBESSE DE FAREMOUTIER, EN BRIE.

Agneric, un des principaux officiers de la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie, épousa Léodegonde, dont il eut quatre enfants : saint Cagnoald, qui prit l'habit à Luxeuil sous saint Colomban, vers l'an 594; Saint Faron, qui devint évêque de Meaux; sainte Fare, autrement appelée *Burgondofare*, et Agnétude.

Il demeurait dans un lieu appelé *Pipimisium*, à deux lieues de Meaux. Ce fut dans sa maison que logea saint Colomban lorsque ses ennemis l'eurent fait chasser de Luxeuil, en 610. Saint Cagnoald, qui suivit le saint abbé en Suisse, l'introduisit sans doute chez son père. Colomban donna sa bénédiction à toute la famille d'Agneric; mais quand il fut venu à Fare, il la consacra au Seigneur d'une manière particulière. Fare était encore fort jeune.


Digitized by Google

Lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, on lui proposa un parti digne d'elle; elle déclara qu'elle voulait rester vierge. Son père s'opposant à son dessein, elle en conçut une vive douleur, elle tomba même dans une maladie de langueur qui fit craindre pour sa vie. Heureusement que saint Eustase passa chez son père; il venait rendre compte à Clotaire II du voyage qu'il avait fait à Bobio en Italie par l'ordre de ce prince. L'objet de ce voyage avait été de presser saint Colomban de repasser en France. Eustase était accompagné de saint Cagnoald, qui était retourné à Luxeuil lorsque son bienheureux maître quitta la Suisse. Fare lui découvrit la résolution qu'elle avait prise de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Eustase dit au père que la maladie de sa fille venait de ce qu'il l'empêchait d'exécuter sa résolution, et qu'elle en mourrait s'il ne se rendait pas à ses pieux désirs. Il se mit ensuite en prière, et lui rendit la santé en formant sur elle le signe de la croix. Il la recommanda vivement à sa mère, et lui dit de la préparer à recevoir le voile de la religion, cérémonie qui se ferait quand il reviendrait de la cour.

Mais à peine fut-il parti, qu'Agneric persécuta de nouveau sa fille pour la faire consentir au mariage qu'il avait projeté. Fare s'enfuit dans l'église; et sur ce qu'on lui représentait que son père la ferait massacrer si elle n'obéissait, elle répondit généreusement : « Pense-t-on m'ef-« frayer par la vue de la mort? Ce serait un grand bonheur pour moi « que de perdre la vie pour la cause que je défends, et pour ma fidé-« lité à garder la promesse que j'ai faite à Dieu. » Sur ces entrefaites arriva saint Eustase; après avoir réconcilié le père et la fille, il engagea Gondoald, évêque de Meaux, à donner le voile à notre sainte. Ceci arriva en 614.

On met un ou deux ans après, la fondation du célèbre monastère de Faremoutier. Agneric donna l'emplacement, et fit construire les bâtiments. Le monastère étant double, saint Eustase y envoya saint Cagnoald et saint Walbert. Le premier fut fait évêque de Laon en 620; le second, qui sortait d'une famille illustre du Ponthieu, avait servi quelque temps et s'était ensuite retiré à Luxeuil, où il succéda à saint Eustase en 625. Jonas fut aussi moine de Faremoutier peu après la fondation de ce monastère, et il nous a laissé une relation édifiante des vertus de ceux qui l'habitaient de son temps.

Quoique sainte Fare fût encore fort jeune, on l'élut abbesse du monastère bâti pour les personnes de son sexe. Aidée des conseils de saint Cagnoald et de saint Walbert, elle y établit la règle de saint Colomban dans toute



Digitized by Google

sa pureté. On n'y buvait point de vin, et on s'y interdisait l'usage du lait, du moins en avent et en carême. Il est rapporté que les religieuses faisaient trois confessions par jour, c'est-à-dire que, tous les jours, elles examinaient trois fois leur conscience, et qu'elles manifestaient à leur supérieure ce qui se passait dans leur âme. Cette pratique, fortement recommandée dans les anciennes règles monastiques, est un des moyens les plus propres à faire acquérir la pureté du cœur, l'habitude de la vigilance chrétienne et la vraie perfection. Aussi le monastère des religieuses de Faremoutier répandait-il au loin la bonne odeur de Jésus-Christ. Sa sainteté lui acquit une grande réputation jusque dans les contrées les plus éloignées. Plusieurs princesses d'Angleterre passèrent la mer pour venir se mettre sous la conduite de Fare. Enfin elle alla recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus le 3 avril, vers l'an 655.

SAINT ROMARIC,

ABBÉ DE REMIREMONT.

8 DÉCEMBRE.

Saint Romaric, appelé encore *Remiré* et *Rombert*, était un prince du sang royal. Il fut élevé à la cour et y parvint aux premières places; mais il sut pratiquer les vertus chrétiennes au sein des grandeurs. Il se lia d'une étroite amitié avec saint Arnould, qui fut depuis évêque de Metz. Son attachement à Théodebert, son souverain, lui suscita des persécutions et le fit exiler. On le rappela depuis, et on lui rendit ses biens dont on l'avait dépouillé. Il quitta la cour sous Clotaire II, et résolut de n'avoir plus de commerce avec le monde. Il vendit ses biens et en donna une partie aux pauvres; le reste fut employé à fonder un monastère double, pour des hommes et pour des filles. Romaric choisit pour emplacement son château d'Abend, situé sur le mont Vosges en Lorraine, au diocèse de Toul, aujourd'hui de Saint-Diez. Ce monastère, connu sous le nom de Remiremont, se soumit à la règle de saint Colomban, et eut pour premier abbé saint Amat ou Amet, moine de Luxeuil. Le saint fondateur voulut y vivre en simple religieux. Mais la mort ayant enlevé saint Amat, on l'obligea d'en prendre le gouvernement vers l'an 627. Il fut abbé près de vingt-six ans, et se rendit recommandable par son humilité, sa douceur et sa charité. Son zèle pour les austérités de la


Digitized by Google

pénitence animait tous ses religieux à pratiquer avec ferveur les observances prescrites par la règle. On met sa bienheureuse mort en 653. Il est nommé dans le martyrologe gallican et dans le romain.

SAINT HILDEMAN,

ÉVÊQUE DE BEAUVAIS.

Saint Hildeman était un moine de Corbie, qui fut élevé sur le siége de Beauvais en 821. Nous ne savons presque rien du détail de ses actions. Il assista dans sa dernière maladie saint Adélard, abbé de Corbie, et fit la cérémonie de ses funérailles. Il fut du nombre des Pères du concile qui se tint à Paris en 829. On l'accusa de s'être déclaré contre l'empereur, et d'avoir pris le parti de Lothaire; mais c'était une calomnie dont il se justifia dans le concile de Thionville, tenu en 835; et il se joignit aux évêques qui rétablirent l'empereur sur le trône. Il se trouva depuis à quelques autres conciles qui s'assemblèrent pour les affaires de l'Église et de l'État. Il n'est plus parlé de lui après l'an 845, ce qui fait juger qu'il ne vivait plus alors. Il est probable qu'il mourut le 8 décembre, jour auquel il est nommé dans le martyrologe gallican et dans celui des bénédictins. Il fut enterré dans l'église de l'abbaye de Saint-Lucien-lez-Beauvais.

SAINTE LÉOCADIE,

VIERGE ET MARTYRE EN ESPAGNE.

9 DÉCEMBRE.

Le nom de sainte Léocadie est très-célèbre en Espagne. Elle était née à Tolède. Son zèle à professer la religion chrétienne la fit connaître durant la persécution de Dioclétien. Le gouverneur Dacien, fameux par sa cruauté contre les disciples de Jésus-Christ, ordonna qu'elle fût arrêtée. Après avoir souffert d'horribles tourments, on la conduisit en prison, où elle mourut.

Ce qu'elle avait entendu raconter du martyre de sainte Eulalie lui avait inspiré un désir ardent de verser son sang pour la foi; elle de-


Digitized by Google

manda à Dieu la grâce d'être bientôt tirée du monde, et de partager la gloire comme les combats d'Eulalie, et elle ne cessa de répéter cette prière jusqu'à sa bienheureuse mort. Elle est patronne de Tolède, où il y a trois églises célèbres qui portent son nom. Il s'est tenu plusieurs conciles dans une de ces églises, et le quatrième de ces conciles fait une mention honorable de notre sainte martyre.

On gardait alors ses reliques dans l'église dont il s'agit. Durant les incursions des Maures, on les porta à Oviédo, puis à l'abbaye de Saint-Guislain, près de Mons en Hainaut ; mais le roi Philippe II les fit reporter à Tolède en 1380. Cette translation se fit avec la plus grande solennité. Le roi, le prince Philippe son fils, la princesse Élisabeth sa fille, l'impératrice Marie sa sœur, assistèrent à la réception qui s'en fit dans la grande église de Tolède.

Réflexions.

Sainte Léocadie, appelée à souffrir pour Jésus-Christ, montra une constance invincible, parce qu'elle s'était exercée toute sa vie à la pratique des vertus chrétiennes, et que cette pratique lui était devenue comme naturelle. On dit quelquefois qu'il était alors facile aux chrétiens de vivre dans un parfait détachement du monde, et de se livrer aux mortifications de la pénitence, parce qu'ils pouvaient à chaque instant mourir pour leur religion. Mais ceux qui tiennent ce discours se trouveraient dans les mêmes dispositions que les chrétiens de la primitive Église, s'ils n'étaient point aveuglés par les vanités du monde, s'ils pensaient à l'éternité, à l'incertitude du jour et de l'heure de la mort, et aux maximes si souvent répétées dans l'Évangile. Ces maximes ne les touchent point, parce qu'ils négligent de les méditer attentivement. Quoi qu'ils en disent, le détachement du monde est nécessaire à tous les chrétiens; Dieu ne répand ses grâces que dans les âmes qui lui sont unies, et cette union suppose l'exclusion de tout attachement désordonné. Il n'y a personne qui ne soit tenu d'être dans la disposition de tout abandonner et de tout souffrir pour l'amour de Dieu.




Digitized by Google

LE BIENHEUREUX PIERRE FOURRIER,

GÉNÉRAL DES CHANOINES RÉGULIERS DE LA CONGREGATION DE NOTRE-SEIGNEUR, ET INSTITUTEUR DES RELIGIEUSES DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME.

Pierre Fourrier naquit à Mirecour, ville du diocèse de Toul, le 30 novembre 1565. Son père était médiocrement favorisé des biens de la fortune; mais il avait une rare piété. On l'envoya à l'université de Pont-à-Mousson pour y faire ses études, et il y eut les plus grands succès. Sa vertu le rendait respectable à tous ceux qui le connaissaient, et il avait une telle réputation de doctrine et de sainteté, qu'on le chargea de l'instruction de plusieurs enfants, quoiqu'il fût encore fort jeune. Les leçons qu'il donnait à ses élèves avaient tout à la fois pour objet de leur inspirer l'application au travail et la crainte du Seigneur.

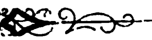
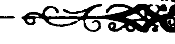
Lorsqu'il eut atteint sa vingtième année, il entra dans l'abbaye des chanoines réguliers de Chaumousey. Ceux qui l'habitaient alors étaient bien déchus de la ferveur de leurs premiers pères. On fut d'abord étonné du choix de Pierre Fourrier; mais on ne douta pas ensuite qu'il n'eût été dirigé par des vues particulières de la Providence. On le fit beaucoup souffrir dans son noviciat; il ne se rebuta point, et fut admis à la profession. Etant retourné à Pont-à-Mousson pour y faire sa théologie, il s'y lia d'une étroite amitié avec deux hommes destinés comme lui à réformer leur ordre, le père Servais de Lairuels et dom Didier de la Cour. On dut au premier la réforme de l'ordre de Prémontré, et au second l'établissement de la congrégation de Saint-Vanne. Notre jeune chanoine régulier était parent du père Jean Fourrier, qui fut depuis provincial des jésuites; il lui donna sa confiance, et se fit un devoir de ne plus rien entreprendre sans l'avoir consulté.

Son cours de théologie achevé, il retourna à Chaumousey. Sa régularité, sa ferveur, ses mortifications lui attirèrent la haine des plus relâchés de ses confrères. Ils ne voyaient dans sa conduite que la censure secrète de leurs déréglements; ils l'accablèrent d'injures et d'outrages. Pierre Fourrier souffrit sans se plaindre et avec une patience qui ne se démentit jamais. Enfin on lui proposa la nomination à trois cures. Il choisit celle de Matincourt, parce qu'elle était plus pauvre, et qu'il y avait plus de travail. Il en prit possession en 1597. Cette paroisse était dans l'état le plus déplorable; l'irréligion ou l'hérésie en avait entièrement banni l'esprit de piété. Il y entra le jour du Saint-Sacrement, et fit la procession. De retour à l'église, il fit un discours si pathétique, qu'il toucha les cœurs les plus


Digitized by Google

endurcis, et tira de tous les yeux des larmes abondantes. Il annonça à ses paroissiens qu'il venait uniquement pour travailler à leur salut, et que, s'il le fallait, il sacrifierait sa propre vie pour sauver leurs âmes. Son zèle se manifesta bientôt par les effets. Il s'attacha d'abord à dissiper les ténèbres de l'ignorance, et à réformer les abus qui mettaient principalement obstacle au règne de la piété. Il cherchait les moyens les plus propres à déraciner les habitudes invétérées, et à éloigner les occasions du péché. Il faisait souvent le catéchisme, et y rendait sensibles toutes les vérités de la religion. Il possédait l'art d'exciter l'émulation parmi les enfants, afin de fixer leur attention et de leur inspirer le désir d'apprendre. Les parents rougissaient de se voir moins instruits que leurs enfants, et ils les engageaient à leur répéter ce qui avait été dit à l'église. Pierre Fourrier ne se contentait pas d'instruire en public, il parcourait encore les maisons de sa paroisse pour parler en particulier à ceux dont il connaissait l'ignorance. On ne saurait imaginer les fruits merveilleux que produisit son zèle. Il avait un talent particulier pour conduire les âmes de ceux qui venaient se confesser à lui. Après leur avoir aidé à faire une confession exacte, il leur suggérait les motifs d'une vive componction, et les confirmait solidement dans la vertu. Il établit dans son église diverses confréries, et ceux qui voulaient y être associés étaient obligés de se confesser tous les mois. S'il se trouvait quelque pécheur dont il ne pouvait vaincre l'endurcissement, il allait le trouver secrètement, il se jetait à ses pieds fondant en larmes, et le conjurait d'avoir pitié de son âme. Lorsqu'il ne le touchait point, il se prosternait au pied des autels, et y demandait la conversion de ce pécheur au Père des miséricordes. Il allait ensuite le trouver de nouveau, et il était rare qu'il ne triomphât pas de la dureté de son cœur. Sa charité envers les pauvres n'était pas moins admirable. Leurs misères ne lui étaient pas plus tôt connues, qu'il s'empressait de les soulager. Malgré la modicité du revenu de sa cure, il suffisait à tout, et disait agréablement que *la frugalité était une banque de grand rapport*. Personne en effet ne portait cette vertu plus loin que lui ; il ne vivait que de légumes, il couchait sur la dure, et n'avait jamais de feu, même dans la saison la plus rigoureuse.

Cependant quelques filles de sa paroisse, dégoûtées du monde, formèrent le projet de se consacrer à Dieu dans l'état de virginité. Elles allèrent trouver Pierre Fourrier, auquel elles communiquèrent leur dessein, en lui promettant de se soumettre aux règlements qu'il leur prescrirait. Il leur répondit qu'elles devaient encore examiner leur vocation. Elles revinrent quelque temps après, et lui dirent qu'elles persistaient dans


Digitized by Google

la même résolution. Il leur permit donc d'assister à la messe de la nuit de Noël, avec un habit noir et un voile sur la tête, pour marquer publiquement leur renonciation au monde. Telle fut la naissance de la congrégation des filles de Notre-Dame, destinées à l'instruction des enfants de leur sexe. Leur établissement en corps de communauté souffrit d'abord de grandes difficultés; mais Pierre Fourrier vint à bout de les lever. Il logea ces filles dans une maison de sa paroisse. Leur nombre s'étant considérablement augmenté, elles s'établirent dans plusieurs villes où on les demandait. Les services qu'elles rendaient les firent universellement respecter. Enfin leur institut fut approuvé par les bulles de Paul V, du 1er février 1615 et du 6 octobre 1616.

Lorsque Pierre Fourrier eut réglé ce qui concernait ses filles spirituelles, il s'occupa de la réforme de sa propre congrégation, afin de la mettre en état de rendre service à l'Eglise par l'instruction de la jeunesse et par l'exercice des fonctions du saint ministère. L'évêque de Toul avait reçu une commission du pape pour travailler à cette réforme; mais il n'espéra de succès qu'autant que Pierre Fourrier l'aiderait de ses lumières et de ses exemples. La bonne œuvre réussit au delà de ses espérances. Les difficultés qu'on éprouva d'abord s'aplanirent; la réforme commença par quelques maisons particulières, et devint bientôt générale. Ceux qui l'embrassèrent prirent le titre de *Congrégation de Notre-Sauveur*. On en donna le gouvernement au père Guinet, qui mourut trois ans après. On élut pour le remplacer Pierre Fourrier, qui donna en cette occasion les plus grandes preuves de son humilité.

Cette place ne lui fit rien changer à son premier genre de vie. Il se regardait comme le dernier de ses frères, et ne pouvait souffrir aucune distinction. Sa douceur était inaltérable, et sa charité sans bornes. I rendait le bien pour le mal, et ne se vengeait de ses ennemis que par des services. Le cardinal de Bérulle, qui le vit à Nancy, et qui conversa avec lui, dit à ses disciples quand il fut de retour, que s'ils voulaient d'un coup d'œil considérer toutes les vertus, ils devaient aller en Lorraine, et qu'ils les trouveraient réunies en la personne de Pierre Fourrier. Nous ne finirions pas, s'il fallait entrer dans le détail de toutes ses œuvres, de sa piété envers Dieu, de sa dévotion à la sainte Vierge et aux autres saints, de son amour pour la prière, de sa pureté, de son zèle pour la foi catholique et pour la conversion des hérétiques. Tant de vertus furent récompensées par le don de prophétie et par celui des miracles.

La guerre qui troubla la Lorraine l'ayant obligé de fuir avec une partie

Digitized by Google

de ses enfants, il se retira à Gray, en Bourgogne, où il passa deux ans. Il y mit la dernière main aux constitutions des religieuses de la congrégation de Notre-Dame. Ayant été attaqué de la maladie qui devait l'enlever de ce monde, il fit son testament, par lequel il laissa aux religieuses leurs constitutions, et aux chanoines réguliers des avis salutaires pour entretenir parmi eux l'esprit de la réforme qu'ils avaient embrassée. Il mourut le 9 décembre 1636, et fut béatifié le 29 janvier 1730.

SAINT MELCHIADE,

PAPE.

10 DÉCEMBRE.

Saint Melchiade ou Miltiade succéda au saint pape Eusèbe le 2 juillet 311, sous le règne de Maxence. Constantin ayant vaincu ce tyran le 28 octobre de l'année suivante, publia des édits par lesquels il permettait aux chrétiens le libre exercice de leur religion, et leur accordait la liberté de bâtir des églises. Mais, pour ne point effaroucher les païens mécontents de cette innovation, il donna, au commencement de l'année 313, un nouvel édit par lequel il laissait la liberté de conscience à ceux qui professaient d'autres religions; il en excepta toutefois les hérétiques. Parmi les lois favorables au christianisme, il y en avait une qui exemptait le clergé du fardeau des charges civiles. Constantin obligea tous ses soldats à réciter, le dimanche, une prière adressée au seul Dieu; et aucun païen ne se fit scrupule de suivre cette pratique. Il abolit les fêtes païennes et la célébration des mystères profanes qui donnaient lieu à la corruption des mœurs. Les idolâtres se livraient aux impuretés les plus abominables; la débauche était même portée à un tel point parmi eux, que plusieurs fuyaient le lien du mariage afin de pouvoir s'abandonner plus librement à la brutalité de leurs passions. L'empereur crut que le moyen le plus efficace de remédier à ce désordre était d'encourager ses sujets à se marier, de les y obliger même par la force des lois, et de menacer de peines sévères ceux qui refuseraient d'obéir; mais les progrès que faisait journellement la religion chrétienne eurent bien plus de pouvoir que toutes les lois du prince pour ramener la pureté des mœurs. Alors Constantin, en faveur du célibat, révoqua la loi papienne; il ordonna aussi la peine de mort contre l'adultère.

Le saint pape voyait avec joie multiplier le nombre des enfants de


Digitized by Google

l'Église, et il travaillait avec zèle à étendre de toutes parts le royaume de Jésus-Christ. Mais sa joie fut troublée par les divisions intestines qu'excita le schisme des donatistes, qui avait pris naissance en Afrique. Mensurius, évêque de Carthage, avait été accusé d'avoir livré les saintes Écritures aux païens pour être brûlées durant la persécution de Dioclétien. Quoique ce fût une calomnie, Donat, évêque des Cases-Noires en Numidie, s'était séparé de la communion de ce prélat. Il persévéra dans son schisme sous Cécilien, successeur de Mensurius sur le siége de Carthage. Plusieurs ennemis de cet évêqne se joignirent à Donat; il attira encore dans son parti une dame puissante, nommée Lucille, qui avait conçu une haine personnelle contre Cécilien, lorsqu'il n'était encore que diacre de l'Église de Carthage. Les schismatiques eurent recours à Constantin, qui se trouvait alors dans les Gaules, et le prièrent de commettre trois évêques gaulois qu'ils désignèrent pour juger leur cause contre Cécilien. L'empereur acquiesça à leur demande ; mais il voulut que les trois évêques se rendissent à Rome. Il écrivit en même temps à Melchiade pour le prier d'examiner conjointement avec les prélats gaulois la question qui occasionnait le schisme, et de la décider conformément à la justice et à l'équité. Il laissa aux évêques la décision de cette affaire, parce qu'elle regardait un évêque.

Melchiade assembla un concile dans le palais de Latran, et l'ouverture s'en fit le 2 octobre 313. Cécilien et Donat y assistèrent. Le premier fut déclaré innocent et déchargé des accusations formées contre lui ; mais le second fut convaincu de schisme et condamné. Quant aux évêques de son parti, il fut décidé qu'on leur laisserait leurs siéges s'ils revenaient à l'unité de l'Église. Saint Augustin, parlant de la modération que le pape fit paraître dans cette circonstance, l'appelle un homme excellent, un véritable enfant de paix, un vrai père des chrétiens. Après sa mort cependant, les donatistes essayèrent de noircir sa réputation par la calomnie : ils prétendirent qu'il avait livré les saintes Écritures aux persécuteurs. Saint Augustin le justifia, et fit voir que l'accusation n'avait d'autre fondement que la méchanceté des ennemis du saint pape.

Melchiade mourut le 10 janvier 314, après avoir siégé deux ans six mois et huit jours. Il fut enterré sur la voie Appienne, dans le cimetière de Calixte. On lit son nom dans le martyrologe romain et dans ceux de Bède, d'Adon, d'Usuard, etc. Quelques calendriers lui donnent le titre de martyr, parce que sans doute il avait souffert pour la foi dans les persécutions précédentes.



Réflexions.

La paix rendue à l'Église par Constantin remplit de joie saint Melchiade, parce qu'en multipliant les conversions, elle devait faire triompher la croix de Jésus-Christ. Mais l'esprit du monde n'accompagne que trop souvent les prospérités temporelles; il s'insinue même dans le sanctuaire : en sorte que les pasteurs zélés se sont plus d'une fois écriés avec Isaïe : *Seigneur, vous avez multiplié ce peuple, mais vous n'avez point augmenté ma joie.* La ferveur des premiers siècles, qui se soutenait au milieu des plus cruelles persécutions, ne fut point universelle; le poison du vice infecta le cœur de quelques chrétiens, qui devinrent d'autant plus méchants, qu'ils avaient été comblés de plus de grâces. Le mal est devenu plus considérable dans la suite des temps, parce que l'amour du monde, si sévèrement proscrit dans l'Évangile, a étendu ses ravages. L'esprit du christianisme règne cependant encore et régnera toujours. Dieu se réservera, dans tous les temps, un certain nombre d'âmes choisies qui ne vivront que pour lui. Quels doivent être nos sentiments à la vue de cette corruption et de cet oubli de Dieu, qui ont gagné tous les états? Tremblons, veillons, tenons-nous sur nos gardes pour ne pas nous laisser entraîner par le torrent du mauvais exemple. Ce n'est point la multitude, mais l'Évangile, que nous devons suivre. Quoique les biens temporels soient un don de Dieu, nous ne devons point nous y attacher. Craignons d'en abuser : ils deviendraient un piége pour nous, et détruiraient dans nos cœurs le règne de la vertu.

SAINTE EULALIE,

VIERGE ET MARTYRE A MÉRIDA, EN ESPAGNE.

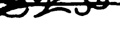
Sainte Eulalie, dont Prudence a célébré le glorieux triomphe, était de Mérida, capitale de la Lusitanie en Espagne, laquelle est beaucoup déchue de son ancienne splendeur, depuis que le siége archiépiscopal qui y était a été transféré à Compostelle. Issue d'une des meilleures familles d'Espagne, elle fut élevée dans la religion chrétienne. Dès son enfance elle fit paraître une admirable douceur de caractère, une modestie rare, une tendre piété et un grand amour de l'état de virginité. Sa gravité, son éloignement de la parure et des plaisirs du monde,


Digitized by Google

prouvaient qu'elle avait un désir sincère de mener sur la terre une vie vraiment céleste. Élevée au-dessus de toutes les choses créées, elle n'aimait rien de ce qui flatte les jeunes personnes ; sa vertu prenait chaque jour de nouveaux accroissements. Elle n'avait encore que douze ans lorsque parurent les édits de Dioclétien, par lesquels il était ordonné à tous les chrétiens de sacrifier aux dieux de l'empire. Malgré sa jeunesse, elle regarda la publication de ces édits comme le signal du combat. Sa mère, inquiète de l'ardeur qu'elle montrait pour le martyre, crut devoir la mener à la campagne. Eulalie s'échappa pendant la nuit, et, après beaucoup de fatigue, elle arriva au point du jour à Mérida. Le juge, nommé Dacien, ne fut pas plutôt assis sur son tribunal, qu'elle vint elle-même se présenter à lui pour lui reprocher l'impiété dont il se rendait coupable en voulant faire abjurer la seule vraie religion. Dacien ordonna qu'elle fût arrêtée. Il employa d'abord les caresses, et lui représenta le tort qu'elle se ferait à elle-même et la douleur qu'elle causerait à ses parents si elle persistait dans sa désobéissance.

Ces moyens étant inutiles, il eut recours aux menaces, et après avoir fait exposer à ses yeux les instruments destinés à la tourmenter, il lui dit qu'elle ne subirait aucune torture si elle voulait prendre seulement du bout du doigt un peu de sel et d'encens. Eulalie, pour montrer qu'elle ne se laisserait pas séduire, renversa l'idole et foula aux pieds le gâteau destiné pour le sacrifice. Prudence ajoute qu'elle cracha au visage du juge. On ne pourrait excuser cette action qu'en disant que la sainte était très-jeune ; que la véhémence de son zèle ne lui laissait point assez de réflexion, et qu'elle agit par la crainte des piéges qu'on lui tendait. Deux bourreaux, par ordre du juge, lui déchirèrent les côtés avec des crocs de fer, et lui découvrirent tous les os. Elle appelait trophées de Jésus-Christ les plaies qu'on lui faisait. On lui appliqua ensuite des torches ardentes sur la poitrine et sur les côtés. Elle souffrit cette torture sans se plaindre, et elle n'ouvrait la bouche que pour louer le Seigneur. Le feu ayant pris à ses cheveux épars sur son visage, elle fut étouffée par la fumée et par la flamme. La neige, qui tomba en abondance, couvrit son corps, qu'on avait laissé dans le *Forum* : circonstance qui prouve que notre sainte souffrit en hiver. Les chrétiens l'enterrèrent près du lieu de son martyre. On bâtit depuis, en cet endroit, une magnifique église, et ses reliques furent placées sous l'autel : elles y étaient dans le quatrième siècle, lorsque Prudence composa son hymne en l'honneur de sainte Eulalie. Cet auteur assure qu'on venait la vénérer de toutes parts, et qu'Eulalie, placée auprès du trône de Dieu, voyait

Digitized by Google





ceux qui lui adressaient des prières, et leur faisait ressentir les effets de sa protection.

SAINT DAMASE,

PAPE.

11 DÉCEMBRE.

Ce grand pape était originaire d'Espagne. Son père étant venu s'établir à Rome, et étant devenu veuf, il donna des preuves si éclatantes de probité et de vertu, qu'il fut engagé à entrer dans l'état ecclésiastique, et qu'il fut chargé du soin de l'église de Saint-Laurent. Ce père vertueux n'oublia rien pour donner une éducation chrétienne à son fils; en le formant dans les sciences humaines, il s'étudia encore plus à lui donner le goût de la science du salut, et le jeune Damase y fit tant de progrès, qu'étant entré dans le clergé, il en fit bientôt l'admiration et un des plus grands ornements.

Ce fervent ecclésiastique, attaché à l'église de son père, ne se contenta pas d'édifier par le saint usage qu'il faisait de ses rares talents, il fit connaître son attachement pour la pureté de la doctrine catholique en faisant publiquement un serment à la tête du clergé de ne point reconnaître d'autre pape que Libère, que l'empereur Constance, fauteur des ariens, venait d'exiler. Quelque puissants que fussent ces hérétiques, ce généreux disciple montra le mépris qu'il en faisait; il accompagna le pape dans son exil en Thrace; il y fit toute sa consolation, et à son retour à Rome, il fut son conseil, et il le soutint contre toutes les menées de ces hérétiques, les plus cruels et les plus répandus qu'on ait vus dans l'Église.

Le pape Libère étant mort l'an 366, Damas fut choisi d'une voix unanime pour son successeur. Lui seul s'y opposa, mais il fut contraint de céder. Un des principaux diacres, nommé Ursicin, se fit un parti qui le proclama pape. Notre saint pontife eut beaucoup à souffrir jusqu'à ce que le faux pape eût été exilé. Jamais pontificat ne fut agité de si violentes tempêtes que le fut celui de saint Damase. Il sut, par ses travaux infatigables, faire triompher la doctrine catholique; il fit tenir différents conciles où assistèrent saint Ambroise et saint Jérôme. Ce savant Père de l'Église, qui était plein d'estime pour notre saint pape, se fit un honneur de lui servir de secrétaire, et fit sous ses yeux la tra-


Digitized by Google

duction de l'Ancien Testament, qui a été reçue dans l'Église sous le nom de Vulgate. Ce grand pape fit de sages règlements pour la discipline ecclésiastique. Plein de zèle pour la gloire de Jésus-Christ son maître, il lui éleva de superbes temples dans Rome. Enfin, parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, et après dix-huit ans de pontificat, il mourut de la mort des saints, et les miracles qui se firent à son tombeau manifestèrent avec éclat la grandeur de sa sainteté.

Réflexions.

Quel courage ne faut-il point pour soutenir les intérêts de Dieu et de son Église ! Le démon, ennemi juré de l'épouse de Jésus-Christ, parce qu'il l'est de ce Dieu Sauveur, met toutes ses ruses en usage pour semer l'ivraie dans le champ de l'Église. N'ayant pu réussir à empêcher la destruction de son empire en armant toute la fureur des païens contre l'Eglise qui s'est élevée sur ses ruines, il a voulu du moins la troubler et la désoler par des torrents d'hérésies qu'il a suscitées de tout temps. Mais la main de Dieu, qui a formé l'Eglise et qui la soutient, a fait triompher saint Damase de tous ses adversaires, en quelque nombre qu'ils fussent. L'enfer aura beau exciter des tempêtes pour submerger la barque de Pierre, les pilotes guidés par l'Esprit-Saint la garantiront toujours du naufrage.

SAINT DANIEL STYLITE.

Daniel était de la ville de Marathe, près de Samosate. A l'âge de douze ans, il se retira dans un monastère du voisinage, où il fit paraître une ferveur surprenante pour la perfection. Longtemps après, son abbé, que les affaires de l'Eglise appelaient à Antioche, lui dit de l'accompagner. Ils passèrent par Télanisse, et allèrent voir saint Siméon sur sa colonne. Ce saint permit à Daniel de venir auprès de lui; il lui donna sa bénédiction, et lui prédit qu'il souffrirait beaucoup pour Jésus-Christ. L'abbé étant mort, les moines voulurent élire Daniel pour le remplacer; mais il prit la fuite, et retourna auprès de saint Siméon. Lorsqu'il eut passé quatorze jours dans le Mandra, ou monastère situé auprès de la colonne de ce saint, il entreprit le pèlerinage de la Terre Sainte; mais il eut sur la route une vision dans laquelle saint Siméon lui apparut et lui ordonna d'aller à Constantinople. Il obéit et passa sept jours dans



l'église de Saint-Michel, hors des murs de la ville. De là il se rendit à Philempore, et fixa sa demeure dans un petit temple abandonné, qui n'offrait plus qu'un amas de ruines. Il y resta neuf ans. Ce terme expiré, il résolut d'imiter le genre de vie de saint Siméon Stylite, mort en 459. Il gardait précieusement la coupe de ce saint, qu'il avait reçue de Serge, son disciple.

Il choisit pour le lieu de sa retraite une montagne solitaire peu éloignée, vers le Pont-Euxin : elle était à quatre milles de la mer, et à sept par terre de Constantinople, du côté du nord. Un des amis de Daniel y fit construire deux colonnes qui furent unies ensemble par des barres de fer, et qui n'en formaient qu'une. On mit au-dessus une autre colonne plus petite, au haut de laquelle était une espèce de tonneau environné d'une balustrade : c'était là qu'il demeurait. Comme il y avait dans le pays de grands vents, et qu'il y régnait quelquefois un froid excessif, sa pénitence devint plus pénible que celle de saint Siméon Stylite. Vers l'an 463, le seigneur du lieu lui fit construire une colonne plus forte et plus élevée que la première. Quand Daniel était obligé de prendre du repos, il s'appuyait sur la balustrade de sa colonne; mais comme il était toujours debout, ses jambes et ses pieds enflèrent, et il s'y forma des ulcères. Pendant un hiver il devint tellement roide de froid, que ses disciples, pour l'empêcher de mourir, montèrent sur la colonne, où ils le dégelèrent en le frottant avec des éponges trempées dans de l'eau chaude. Malgré cet accident, il continua le même genre de vie jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Gennade, évêque de Constantinople, l'ordonna prêtre. Il lut au bas de la colonne les prières préparatoires; après quoi il monta au haut, pour achever la cérémonie de l'ordination. Daniel dit la messe sur sa colonne et y administra depuis la communion à plusieurs personnes.

En 465, un incendie arrivé à Constantinople réduisit en cendres huit des quartiers de cette ville. Le saint avait prédit ce malheur; il avait en même temps conseillé au patriarche Gennade et à l'empereur Léon de le prévenir en ordonnant des prières publiques deux fois la semaine. On n'eut égard ni à sa prédiction ni à ses conseils; mais l'incendie en rappela le souvenir, et le peuple courut en foule à sa colonne. Daniel, touché de l'affliction de ceux qui avaient recours à lui, versa beaucoup de larmes et les exhorta à fléchir la colère du ciel par la prière et le jeûne. Il pria aussi pour eux, les mains élevées vers le ciel. L'empereur Léon le visitait souvent, et avait pour lui un grand respect. Il dut à ses prières la naissance d'un fils; il est vrai que cet enfant mourut jeune :

Digitized by Google

c'est que Dieu aima mieux le faire régner dans le ciel que sur la terre. Léon fit bâtir auprès de la colonne un petit monastère pour les disciples du saint.

Gubas, roi des Lazes dans la Colchide, étant venu renouveler l'alliance qu'il avait faite avec les Romains, l'empereur le mena voir Daniel, comme la merveille de son empire. Le roi barbare, fondant en larmes, se prosterna au pied de la colonne, et le saint fut l'arbitre du traité conclu entre les deux princes. Gubas, de retour dans ses Etats, écrivit souvent à Daniel pour se recommander à ses prières. Il lui fit construire une troisième colonne qui touchait aux deux autres, en sorte que celle du milieu était basse, pour que le saint pût se mettre à l'abri dans les temps orageux. Daniel consentit enfin, aux instances que lui fit l'empereur Léon, de laisser couvrir d'un toit le haut de sa colonne. Des herbes sauvages et des racines insipides faisaient sa nourriture ordinaire; il jeûnait souvent plusieurs jours de suite sans rien manger. Dieu lui accorda le don de prophétie et celui des miracles. Les malades venaient en foule à sa colonne, et il les guérissait en leur imposant les mains, ou en les oignant avec l'*huile des saints,* ce qui doit s'entendre de l'huile qu'on brûlait devant les reliques des saints. Les instructions qu'il faisait à ceux qui le visitaient opérèrent la conversion de plusieurs pécheurs. Ses paroles toutes de feu pénétraient les cœurs les plus endurcis; on ne pouvait résister à l'exemple de sa pénitence, et on s'empressait d'entrer dans la voie étroite de l'Evangile. Quelques personnes firent faire son image en argent et la placèrent dans l'église de Saint-Michel, peu éloignée de sa colonne.

Il prédit à Zénon que Dieu le délivrerait d'un grand danger, qu'il succéderait à Léon son beau-père, qu'il serait quelque temps dépouillé de l'empire, mais qu'il le recouvrerait. Léon étant mort au mois de janvier 474, Zénon fut proclamé empereur. Il s'abandonna bientôt à toutes sortes de vices, comme si la dignité impériale l'eût autorisé à compter pour rien ce qui était condamné par les lois et par la vertu. Pendant les incursions des Huns dans la Thrace et des Arabes dans l'Orient, il acheva d'écraser ses sujets par les exactions les plus tyranniques. Ses brouilleries avec Vérine, sa belle-mère, le firent abandonner, et il se vit obligé de s'enfuir dans l'Isaurie, où il était né, en 475, la seconde année de son règne.

Basilisque, frère de Vérine, s'empara du trône impérial. Il se conduisit lui-même en tyran, et prit hautement la protection des eutychiens. Non content d'avoir rétabli Timothée, surnommé Elure, Pierre le Foulon, et


Digitized by Google

les principaux chefs de l'eutychianisme, il écrivit à tous les évêques une lettre circulaire, dans laquelle il ordonnait d'anathématiser et de brûler les actes du concile de Chalcédoine avec la lettre de saint Léon. Les évêques et les clercs devaient être déposés, s'ils refusaient de souscrire sa lettre, et s'ils osaient faire mention du concile de Chalcédoine. La peine du bannissement était prononcée contre les moines et les laïques qui se trouveraient dans le même cas.

Le pape Simplicius condamna hautement la conduite de Basilisque. Il choisit pour légat Acace, patriarche de Constantinople, en lui enjoignant de s'opposer au rétablissement de Timothée à Alexandrie, et de maintenir, malgré la défense de l'empereur, le respect dû aux décisions du concile de Chalcédoine. Acace refusa de souscrire la lettre de Basilisque; il se revêtit d'un habit de deuil et couvrit d'un voile noir la chaire et l'autel de son église. Il instruisit en même temps saint Daniel Stylite de ce qui s'était passé. Basilisque, de son côté, porta des plaintes au saint contre le patriarche qu'il accusait de sédition. Daniel répondit que Dieu dépouillerait de la puissance souveraine le persécuteur de son Eglise, et il ajouta à cette menace plusieurs reproches sur l'impiété du prince. L'envoyé ne voulut point être porteur d'une telle réponse; il pria le saint d'écrire à Basilisque afin de lui remettre la lettre. Le patriarche, tant en son nom qu'en celui de plusieurs évêques qu'il avait assemblés, envoya deux fois conjurer Daniel avec les plus vives instances de venir au secours de l'Eglise. Le saint consentit, après beaucoup de résistance, à descendre de sa colonne, et vint à Constantinople. Le patriarche et les évêques l'y reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Basilisque, effrayé de la disposition où il voyait les esprits, se retira à Hebdomon, près de la ville. Le saint l'y suivit; mais comme les plaies qu'il avait aux jambes et aux pieds l'empêchaient de marcher, on fut obligé de le porter, et un humble pénitent reçut en cette occasion l'honneur que le monde accordait aux consuls. Les gardes du palais refusèrent l'entrée à Daniel. Le saint, secouant alors la poussière de ses pieds, retourna dans la ville. Basilisque, saisi de frayeur, alla lui-même trouver Daniel, il se jeta à ses pieds, demanda pardon, et promit d'annuler ses édits. Le saint lui annonça que les coups de la colère divine allaient tomber sur lui; puis il dit à ceux qui étaient présents : « Cette humilité « apparente n'est qu'un artifice pour cacher des projets de cruauté. Vous « verrez bientôt éclater la puissance du Dieu qui renverse les grandeurs « humaines. » Après avoir ainsi prédit la chute de Basilisque et opéré divers miracles, il retourna sur sa colonne, où il continua de vivre.

Digitized by Google

Cependant Timothée-Elure fut rétabli sur le siége d'Alexandrie, et Pierre le Foulon sur celui d'Antioche. L'eutychianisme, soutenu et encouragé, gagnait de toutes parts. Mais Zénon, ayant assemblé une armée en Isaurie, revint bientôt pour chasser l'usurpateur. Basilisque, effrayé, se retira dans l'église, mit sa couronne sur l'autel, et chercha un asile dans le baptistère, avec sa femme et son fils. Zénon les relégua tous trois dans un château de la Cappadoce, et les y fit périr. L'empereur n'eut pas plutôt été rétabli sur le trône, qu'il alla visiter Daniel. Notre saint, qui était alors fort âgé, prédit sa mort. Il voulut qu'on mît par écrit les instructions qu'il laissait à ses disciples; il leur recommandait surtout de pratiquer l'humilité, l'obéissance, l'hospitalité, la mortification; d'aimer la pauvreté, et de vivre dans la paix et dans l'union; de faire tous les jours de nouveaux progrès dans la charité; d'éviter les piéges de l'hérésie; d'obéir à l'Eglise, la mère commune des fidèles. Trois jours avant sa mort, il offrit le saint sacrement à minuit, et eut une vision où les anges le consolèrent. Le patriarche Euphémius, qui l'assista dans ses derniers moments, le vit mourir sur sa colonne vers l'an 490, le 11 de décembre, jour auquel il est nommé dans les calendriers des Grecs et des Latins.

SAINT ÉPIMAQUE, ALEXANDRE, ETC.,

MARTYRS A ALEXANDRIE.

12 DÉCEMBRE.

La persécution excitée par Dèce fit les plus grands ravages à Alexandrie en 150. On y rechercha les chrétiens avec un soin extraordinaire. Épimaque et Alexandre, ayant été arrêtés, confessèrent avec courage le nom de Jésus-Christ. On les chargea de chaînes, et on les conduisit en prison, où leur vertu fut mise à l'épreuve par toutes sortes de souffrances. Comme leur constance était inébranlable, ils furent battus cruellement avec des bâtons, et eurent les côtes déchirées avec les ongles de fer; enfin ils consommèrent leur sacrifice par le feu. Saint Denys, évêque d'Alexandrie, qui fut témoin oculaire d'une partie de leurs souffrances, nous en a donné un récit abrégé. Il fait aussi mention de quatre femmes qui reçurent la couronne du martyre le même jour et dans le même lieu. La première se nommait Ammonarium; c'était une vierge qui

avait toujours mené une vie irréprochable. Elle souffrit sans se plaindre les plus horribles tortures, et n'ouvrit la bouche que pour déclarer que rien ne serait capable de lui faire violer la sainteté du christanisme. On croit qu'elle fut décapitée. Le nom de la seconde était Mercurie ; son âge et ses vertus la rendaient vénérable. La troisième s'appelait Denyse ; elle avait plusieurs enfants qu'elle aimait tendrement : elle pria Dieu d'en prendre soin, et s'éleva au-dessus des sentiments de la nature pour rester fidèle à Jésus-Christ. La quatrième se nommait aussi Ammonarium. Le juge, confus d'avoir été vaincu par la première, fit couper la tête aux trois autres qui montraient le même courage. Tous ces saints sont nommés en ce jour dans le martyrologe romain.

Réflexions.

Pour bien juger de la vertu des martyrs, il faut la comparer à l'héroïsme prétendu des sages du paganisme. La constance du martyr est fondée sur l'humilité ; elle a pour motif l'amour de Dieu et l'accomplissement de sa loi. Il se regarde comme un faible roseau, il attend de Dieu toute sa force, et la grâce le rend supérieur à toutes les épreuves. Il ne voit en soi qu'un misérable pécheur, digne de la mort qu'il va souffrir. Le martyre lui paraît le commencement de sa pénitence, et non la consommation de sa vertu. Il pense que tout ce qu'il souffre n'a point de proportion avec ce que méritent ses péchés; il s'estime infiniment heureux de pouvoir devenir semblable à Jésus-Christ, de lui prouver son amour et sa fidélité par le sacrifice de ce qu'il a de plus cher sur la terre, de mourir pour celui qui, par un effet de son infinie miséricorde, s'est livré pour nous à la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse. D'un autre côté, si le martyr souffre avec courage, il souffre aussi avec modestie; il ne cherche ni les applaudissements, ni les acclamations; il ne veut que Dieu pour spectateur de ses combats; et s'il supporte les regards des hommes, ce n'est que dans l'espérance de faire connaître et glorifier ce Dieu qu'il adore, par le témoignage qu'il rend à sa loi. Enfin il bénit le Seigneur, et lui rend grâces au milieu des tortures; il ne s'abandonne à aucun mouvement de vengeance; il aime ses persécuteurs et prie pour eux; la seule douleur qu'il ressent vient de leur aveuglement à perdre leur âme pendant l'éternité. Mais si nous venons à considérer les héros de l'antiquité païenne, que trouverons-nous? Des orgueilleux qui s'applaudissent de ce qu'ils souffrent, qui étalent avec ostentation leur prétendue vertu, qui, sous un extérieur de constance, cachent le dépit, la rage et le désespoir; qui insultent leurs ennemis, et



qui ne respirent que la vengeance. Caton devint suicide pour n'être point redevable de la vie à César qui l'avait vaincu, et pour n'être pas même forcé de paraître devant un ennemi qu'il avait en horreur; un héros chrétien l'aurait vu sans crainte et sans indignation; il l'aurait vaincu à son tour en douceur, en patience, en humilité. Socrate insultait ses juges par la fierté de ses regards, et provoquait sa propre condamnation par l'insolence de sa conduite; un martyr aime tendrement ceux qui lui font souffrir les plus horribles tourments, et ne demande que leur conversion. C'était ainsi que saint Etienne, couvert de sang et de blessures, sollicitait auprès de Dieu la grâce de ceux qui le lapidaient.

SAINT VALÉRY,

ABBÉ EN PICARDIE.

Saint Valéry, né en Auvergne vers le milieu du sixième siècle, passa ses premières années à garder les troupeaux de son père. Lorsqu'il sut lire, il apprit le psautier par cœur. Le plaisir qu'il trouvait à chanter à l'église les louanges du Seigneur fit sur son âme une telle impression, qu'il résolut de se consacrer entièrement au service de Dieu. Il alla se présenter au monastère d'Autumon ou d'Autoin, situé dans le voisinage; mais son père empêcha qu'on ne l'y reçût. Il redoubla ses sollicitations auprès de l'abbé, qui l'admit enfin et lui donna l'habit.

Il montra tant de ferveur, qu'on le proposait aux autres comme un modèle de perfection. Son humilité était si profonde, qu'il se mettait au-dessous de toutes les créatures, et qu'il obéissait avec joie au dernier de ses frères. Il quitta depuis son monastère pour se perfectionner encore davantage dans la vertu. Il se retira dans celui de Saint-Germain d'Auxerre, où l'on suivait une règle très-austère. Saint Aunaire, évêque de cette ville, auquel il s'était d'abord adressé, lui avait permis de demeurer dans son diocèse.

La réputation de sainteté dont jouissaient les moines de Luxeuil lui inspira le désir d'aller vivre avec eux. Il savait aussi que saint Colomban, qui les gouvernait, était un des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Il resta plusieurs années dans cette communauté, et quelque constante que fût sa fidélité à remplir tous ses devoirs, il n'était à l'entendre qu'un moine négligent et inutile. Ce qu'il craignait le plus après le péché, c'était la réputation de vertu et de sainteté.


Digitized by Google

Saint Colomban fut obligé de quitter Luxeuil pour se soustraire à la persécution excitée contre lui. Saint Valéry resta dans le monastère, et en prit la défense autant qu'il lui fut possible. Pendant le voyage que saint Eustase fit en Italie pour engager saint Colomban à repasser en France, notre saint fut chargé du gouvernement de l'abbaye. Saint Colomban ne voulut point quitter l'Italie, mais Waldolen revint avec saint Eustase. On ne sait si ce dernier l'avait mené avec lui, ou s'il l'avait trouvé dans le monastère de Bobio.

Peu de temps après, saint Valéry et saint Waldolen sortirent du monastère pour aller faire des missions dans différentes provinces. Lorsqu'ils furent dans la Neustrie, ils demandèrent au roi Clotaire II un lieu où ils pussent se retirer. Ce prince leur donna la terre de Leuconay, à l'embouchure de la Somme, dans le pays de Vimeu, en Ponthieu. Berhard, évêque d'Amiens, leur permit d'y bâtir une chapelle avec deux cellules. Saint Valéry, par ses prédications et par ses exemples, convertit un grand nombre d'infidèles. Plusieurs de ses disciples voulurent vivre sous sa conduite, ce qui lui fit construire de nouvelles cellules. Ses jeûnes étaient si rigoureux, qu'il passait quelquefois plusieurs jours de suite sans manger. Des branches étendues par terre lui servaient de lit. Le temps qu'il n'employait point à l'instruction du prochain était consacré à la prière, à la lecture et au travail des mains. Il donnait aux pauvres ce qu'il retirait de son travail, et il avait coutume de dire à ce sujet : « Plus nous donnerons avec joie à ceux qui sont dans le besoin, « plus nous mériterons que Dieu nous accorde ce que nous lui deman- « derons. » Il mourut le 12 décembre 622. On l'honore en ce jour et le 1er d'avril. On bâtit, dans le lieu où était son ermitage, un monastère qui devint célèbre et qui prit son nom. Il s'est aussi formé dans le même endroit une ville, également connue sous le nom du saint.

Les reliques de saint Valéry furent portées successivement en différents lieux. On les rapporta ensuite au monastère de son nom, lequel appartient à la congrégation de Saint-Maur, et elles s'y gardent encore.

SAINTE LUCIE, VULGAIREMENT SAINTE LUCE,

VIERGE ET MARTYRE DE SYRACUSE.

13 DÉCEMBRE.

Sainte Luce, si célèbre dans l'histoire de l'église de Sicile, sortait


Digitized by Google

d'une famille noble et riche de la ville de Syracuse. Elle eut le bonheur d'être élevée dans la religion chrétienne ; elle était encore enfant lorsque son père mourut. Eutychie, sa mère, eut soin de lui inspirer les plus vifs sentiments de piété. Ces premières impressions, que la grâce faisait fructifier, opérèrent de merveilleux effets. Luce n'avait de goût que pour la vertu, et elle promit à Dieu, dans un âge encore tendre, de garder une virginité perpétuelle ; mais elle tint ce vœu secret ; et sa mère, qui n'en avait aucune connaissance, lui proposa de se marier. Luce chercha les moyens propres à empêcher l'exécution de ce projet.

Sur ces entrefaites, sa mère tomba malade et fut attaquée d'un flux de sang qui la fit beaucoup souffrir, et qui dura quatre ans. Inutilement les médecins employèrent toutes les ressources de leur art pour la guérir. Luce, extrêmement affligée du triste état de sa mère, lui persuada d'aller à Catane pour y demander sa guérison au Seigneur, sur le tombeau de sainte Agathe. Elle l'y accompagna : toutes deux unirent ensemble leurs prières, et elles furent exaucées. Alors notre sainte découvrit à sa mère le dessein où elle était de faire à Dieu le sacrifice de sa virginité ; et Eutychie, pour témoigner au ciel sa reconnaissance de la grâce qu'elle avait reçue, permit à sa fille de suivre ses pieuses inclinations.

Le jeune homme auquel Luce avait été destinée était païen. Lorsqu'il eut appris qu'elle voulait rester vierge et qu'elle vendait ses biens pour les distribuer aux pauvres, il entra dans une grande fureur ; il l'accusa d'être chrétienne devant le gouverneur Paschase. La persécution de Dioclétien ravageait alors le troupeau de Jésus-Christ. Le juge condamna la sainte à être exposée dans un lieu de prostitution ; mais Dieu veilla sur sa pudeur, et personne n'osa y porter atteinte. Les tourments qu'on employa pour vaincre sa constance furent également sans succès. On la remit en prison toute couverte de plaies, et elle y mourut ves l'an 304. Il est prouvé par le sacramentaire de saint Grégoire et par d'autres ouvrages anciens qu'on l'honorait à Rome dans le sixième siècle, et qu'elle était mise au nombre des plus illustres vierges qui ont scellé leur foi par l'effusion de leur sang. Sa fête s'est célébrée en Angleterre jusqu'à la prétendue réforme, et elle était du nombre des fêtes du second rang, c'est-à-dire de celles où le labourage était le seul travail permis.

Le corps de sainte Luce resta plusieurs années à Syracuse ; mais on le transféra depuis en Italie. Nous apprenons de Sigebert de Gemblours que l'empereur Othon Ier le fit porter depuis à Metz. Il y est exposé à la



Digitized by Google



vénération publique dans une belle chapelle qui fait partie de l'église de Saint-Vincent. La portion des reliques de la même sainte qui était anciennement à Constantinople est présentement à Venise, et on l'y honore avec une singulière dévotion.

Réflexions.

Toute la suite de la vie dépend des idées que l'on donne aux enfants, des sentiments qu'on leur inspire, et des habitudes qu'on leur fait contracter dans les premières années. Il est plus important qu'on ne le pense de les accoutumer alors à de petits sacrifices; de leur faire sentir le danger des plaisirs des sens, et de les précautionner contre leur impression; de leur montrer qu'ils altèrent la constitution de l'âme; de les convaincre, en un mot, qu'il est plus facile de dompter ses passions dans leur commencement, et que si on ne les fait plier sous le joug dans leur naissance, on aura une peine infinie à les soumettre. Il faut leur bien persuader que l'entêtement, l'opiniâtreté, l'aversion du travail, l'amour du plaisir, sont, de toutes les dispositions, les plus dangereuses dans la jeunesse. Pourquoi sainte Luce a-t-elle aujourd'hui si peu d'imitratices parmi les femmes chrétiennes? C'est qu'elles ont puisé dans leur première éducation la sensualité, l'orgueil, la vanité. La perversité de notre nature tendra toujours à la corruption, si nous n'avons de bonnes habitudes à lui opposer, et si ces habitudes ne sont entretenues et fortifiées par une vigilance continuelle sur nous-mêmes.

SAINT AUBERT,

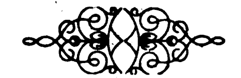
ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS.

Saint Aubert fut, par son savoir et sa piété, un des plus beaux ornements de l'Église gallicane dans le septième siècle. Il se consacra, dès sa jeunesse, au service de Dieu; et à mesure qu'il avançait en âge il se perfectionnait dans la vertu et dans la connaissance de la religion. Après avoir servi l'Église avec beaucoup de zèle pendant plusieurs années, il fut sacré évêque de Cambrai et d'Arras le 21 mars 633. Ces deux siéges étaient alors unis. Quel que fût son amour pour la retraite, il n'en était pas moins fidèle à remplir les devoirs de sa place. Sa porte était continuellement ouverte à tout le monde : il recevait avec bonté ceux qui s'adressaient à lui; mais il avait une prédilection particulière



Digitized by Google

pour les pauvres, les malades et les affligés. Dès qu'il découvrait quelque abus dans son diocèse, il travaillait à le corriger, et il ne se rebutait point par les obstacles qui s'opposaient aux efforts de son zèle. Ses instructions, soutenues par la sainteté de sa vie, produisaient des fruits merveilleux. Il s'appliquait surtout à former de dignes ministres à la religion. Il veillait avec un soin extrême sur l'éducation des jeunes clercs, et il les disposait insensiblement à bien remplir les augustes fonctions auxquelles ils étaient destinés. Non-seulement il convertit un grand nombre de pécheurs, mais il engagea encore plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe à renoncer au monde. La conversion de saint Landelin fut le fruit de ses prières et de ses larmes. Le bienheureux comte Vincent, la bienheurense Waldetrade sa femme, et sainte Aldegonde sa sœur, reçurent l'habit religieux des mains du saint évêque. Tous ces saints fondèrent des monastères par son conseil; il en fonda lui-même quelques-uns, et bâtit plusieurs églises. Il fit, en 666, la translation des reliques de saint Vaast d'Arras, et concourut à la fondation du monastère qui porte le nom de ce saint. Il fit fleurir la religion et l'étude des saintes lettres dans le Hainaut et la Flandre. Enfin, il mourut en 668, après trente-six ans d'épiscopat, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre à Cambrai. C'est présentement une abbaye célèbre, connue sous le nom du saint évêque.





ÉVÊQUE DE TRIMYTHONTE, DANS L'ILE DE CHYPRE.

14 DÉCEMBRE.

Spiridion était de Chypre. Il se maria et eut une fille nommée Irène, laquelle resta vierge toute sa vie. Il était berger, et retraçait dans sa vie la simplicité des patriarches. Aussi Dieu le combla-t-il des grâces les plus extraordinaires, et il y répondit avec fidélité.

Nous lisons dans Sozomène, qui écrivait au commencement du cinquième siècle, que des voleurs étant venus la nuit pour enlever une partie de son troupeau, ils furent arrêtés et comme liés par une main invisible, en sorte qu'ils ne purent exécuter leur dessein, ni même s'échapper. Spiridion, qui les trouva le matin dans cet état, pria pour eux et leur rendit la liberté.

Après les avoir exhortés à changer de vie, il donna à chacun d'eux un mouton, en leur disant qu'il leur aurait accordé ce qu'ils désiraient, s'ils le lui eussent demandé.

Digitized by Google

Le même historien rapporte le trait suivant. C'était la coutume de Spiridion de jeûner dans le carême avec toute sa famille, et même de passer quelques jours de suite sans prendre aucune nourriture. Un voyageur fatigué se présenta chez lui en le priant de lui accorder l'hospitalité. Il le reçut avec une grande charité; mais il ne se trouvait ni pain ni farine dans sa maison. Il n'avait qu'un peu de lard. Considérant la fatigue et le besoin extrême du voyageur, il se mit en oraison et pria Dieu de le dispenser de la discipline de l'Eglise. Il dit à sa fille de faire cuire le lard. Quand il fut prêt, il fit asseoir son hôte avec lui, commença le premier à manger, et l'exhorta à en faire autant. Celui-ci s'en excusait en disant qu'il était chrétien. Spiridion lui répondit, pour le rassurer, qu'il n'y avait point de mets impurs de leur nature, et qu'il était des occasions où l'on pouvait être dispensé de la loi du jeûne.

Sa sainteté lui avait acquis une grande réputation. Il fut élu évêque de la ville de Trimythonte, située sur le bord de la mer, près de Salamine. Il continua son même genre de vie, et il sut allier les fonctions de l'épiscopat avec les travaux de la campagne. Son diocèse était fort petit, et ceux qui l'habitaient étaient pauvres. Il y avait plusieurs idolâtres; mais ceux qui professaient le christianisme menaient une conduite fort régulière. Spiridion fit deux parts de son revenu; il en donnait une aux pauvres, et il réservait l'autre pour l'entretien de son église et de sa maison. Il prenait encore sur cette seconde part de quoi prêter à ceux qui se trouvaient dans des besoins imprévus.

Il confessa généreusement la foi durant la persécution de Maximien-Galère. Suivant le martyrologe romain, il fut un des confesseurs qui furent envoyés aux mines, après qu'on leur eut fait arracher l'œil droit et couper le jarret gauche. Il fut aussi un des trois cent dix-huit évêques qui assistèrent au premier concile général de Nicée, et on l'y distingua parmi les autres prélats qui avaient eu l'honneur de souffrir pour le nom de Jésus-Christ.

Ce fut vers ce temps-là que mourut Irène, sa fille. On lui avait remis une chose précieuse, en la priant de la garder en dépôt. Quand elle fut morte, la personne à qui le dépôt appartenait vint le demander à l'évêque; mais il ne fut pas possible de le trouver, ce qui causa beaucoup de peine à cette personne.

On lit dans Socrate et Sozomène, que Spiridion, touché de compassion, se rendit au lieu où sa fille avait été enterrée, qu'il l'appela par son nom, et lui demanda où était le dépôt qui lui avait été confié. Les mêmes historiens ajoutent qu'Irène répondit, qu'elle indiqua le lieu où



elle avait enfoui le dépôt pour qu'il fût plus en sûreté, et qu'il s'y trouva effectivement.

Quoique Spiridion eût peu étudié les lettres humaines, il avait acquis une grande connaissance de l'Écriture sainte, et était pénétré de respect pour la parole de Dieu qui y est contenue. S'étant trouvé à une assemblée des évêques de l'île de Chypre, on pria Triphile, qui occupait le siége de Lèdres, de faire un discours. Saint Jérôme représente cet évêque comme un des hommes les plus éloquents de son siècle. Ayant cité dans son discours un passage de l'Ecriture, il changea un mot pour y en substituer un autre qu'il croyait plus élégant. Spiridion, indigné de cette fausse délicatesse qui dédaignait la simplicité du style des livres saints, se leva et demanda à l'orateur s'il savait mieux que l'évangéliste de quel terme il convenait de se servir.

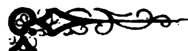
Il mourut peu de temps après le concile tenu à Sardique en 347, et dans lequel il prit le parti de saint Athanase. Les Grecs l'honorent le 12 et les Latins le 14 de ce mois. Les Turcs ayant levé en 1716 le siége de Corfou dont ils voulaient s'emparer, le jour où l'on faisait dans cette île la fête du saint évêque, Clément XI ordonna qu'elle serait à l'avenir célébrée dans tous les États de la république de Venise.

SAINT NICAISE,

ÉVÊQUE DE REIMS, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Une armée de barbares passa de la Germanie dans la Gaule, au cinquième siècle, et en ravagea une partie. Ces barbares s'étant présentés devant la ville de Reims, qui était sans défense, ils la prirent et la pillèrent. Le saint évêque Nicaise avait prédit à son peuple cette calamité. Lorsqu'il vit l'ennemi dans la ville, il ne s'occupa plus que du salut des âmes confiées à ses soins; il courait de maison en maison pour exhorter les habitants à s'armer de courage. En voulant sauver la vie à quelques-uns de ses enfants spirituels, il s'exposa lui-même à la fureur des infidèles, qui, après l'avoir accablé d'insultes et d'outrages, lui coupèrent la tête. Florent, son diacre, et Jocond, son lecteur, furent traités de la même manière. Eutropie, sa sœur, qui était une vierge de grande vertu, fut épargnée; mais comme elle n'ignorait pas le dessein des barbares, elle s'écria qu'elle aimait mieux mourir que de perdre sa foi et son honneur. Elle eut à peine fini de parler, qu'on la massacra. Saint Nicaise,

Digitized by Google



et sainte Eutropie, sa sœur, furent enterrés dans le cimetière de l'église de Saint-Agricole. Plusieurs miracles rendirent leur tombeau célèbre. On fonda depuis en ce lieu une abbaye du nom du saint évêque, et qui appartient aujourd'hui à la congrégation de Saint-Maur. En 893, Foulques, archevêque de Reims, transféra le corps de saint Nicaise dans la cathédrale dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge, et qui avait été bâtie par le saint martyr. On garde son chef dans l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras.

SAINT EUSÈBE,

ÉVÊQUE DE VERCEIL.

15 DÉCEMBRE.

Eusèbe, issu d'une famille noble, naquit dans l'île de Sardaigne. On dit que son père mourut en prison pour la cause de Jésus-Christ. Sa mère, nommée Restitute, étant devenue veuve, se retira à Rome. Elle y porta ses deux enfants, savoir Eusèbe et une fille, l'un et l'autre encore en bas âge.

Eusèbe fut élevé dans la pratique de la vertu et dans l'étude des sciences ecclésiastiques. Le pape Sylvestre l'ordonna lecteur. On ne sait pour quelle raison il fut appelé à Verceil, aujourd'hui dans le Piémont. Il se distingua tellement dans le clergé de cette ville, que, le siége épiscopal étant venu à vaquer, il fut unanimement élu pour le remplir. Il est le premier des évêques de Verceil dont le nom soit parvenu jusqu'à nous. Il est aussi, suivant saint Ambroise, le premier qui ait uni en Occident la vie monastique à la vie cléricale. Renfermé dans la ville avec son clergé, il pratiquait les mêmes exercices que les moines d'Orient. Les clercs habitaient la même maison que leur pasteur. Nuit et jour ils s'appliquaient à combattre les ennemis du salut; leur continuelle occupation était de louer Dieu; ils n'avaient d'autre désir que de se rendre le ciel propice par la ferveur de leurs prières. Ils joignaient à ces exercices la lecture ou le travail des mains. Le but que se proposait le saint évêque était de former de dignes ministres de Jésus-Christ. Sa conduite fut justifiée par le succès. Plusieurs églises voulurent être gouvernées par ses disciples, et l'on vit sortir de son clergé un grand nombre de saints prélats, aussi recommandables par leurs vertus que par leurs lumières.

Il ne négligeait rien de tout ce qui pouvait contribuer à l'instruction



de son troupeau, et il tâchait d'inspirer à tous l'amour des saintes maximes de l'Évangile. Plusieurs, touchés de ses exhortations, se consacrèrent à Dieu dans l'état du célibat. En peu de temps, toute la ville de Verceil parut embrasée de ce feu sacré que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre. Les pécheurs, convaincus par la force de la vérité que le saint évêque annonçait, persuadés par la douceur et la charité dont toute sa conduite portait l'empreinte, animés surtout par ses exemples, s'empressaient de quitter leurs désordres, et s'excitaient les uns les autres à la ferveur dans le service de Dieu. Mais sa sainteté serait restée imparfaite si elle n'eût point été éprouvée par les persécutions.

Les ariens, soutenus par l'autorité de l'empereur Constance, dévoué à leur parti, exerçaient partout les plus grandes violences. En 354, Eusèbe de Verceil et Lucifer de Cagliari furent députés par le pape Libère vers ce prince, qui était venu passer l'hiver à Arles dans les Gaules, pour lui demander la convocation d'un concile où l'on pût agir en liberté. Constance parut acquiescer à cette demande. La tenue du concile fut indiquée à Milan en 355 : l'empereur était alors dans cette ville. Eusèbe, voyant que tout se ferait avec violence, et que les ariens seraient les plus puissants, quoique les évêques catholiques fussent les plus nombreux, refusa d'assister au concile. Mais le pape Libère, ainsi que Lucifer de Cagliari, Pancrace et Hilaire, ses légats, le pressèrent de s'y rendre pour résister aux ariens, comme saint Pierre avait résisté à Simon le Magicien. Lorsqu'il fut arrivé à Milan, les ariens, qui le craignaient, l'empêchèrent pendant dix jours de paraître au concile. A la fin, il y fut admis. Il présenta d'abord le symbole de Nicée, et demanda que tous les évêques le souscrivissent comme une règle de foi avant d'entamer l'affaire de saint Athanase. Il en agit ainsi, parce que le but principal des hérétiques était de faire condamner, s'il était possible, cet illustre défenseur de la foi. Saint Denys de Milan se mit en devoir de souscrire ; mais Valens, évêque de Murcie, le plus furieux des ariens, lui arracha la plume des mains et déchira le papier. Les hérétiques, pour empêcher que la proposition de souscrire le symbole de Nicée ne fût accueillie, transférèrent le concile dans le palais de l'empereur. On n'y parla plus de la souscription si redoutée par les ariens, et on s'occupa uniquement de l'affaire de saint Athanase. Plusieurs catholiques, gagnés par les ariens, ou intimidés par les menaces de l'empereur, signèrent la sentence qui fut prononcée contre ce saint évêque. Saint Denys de Milan signa aussi la condamnation de saint Athanase, mais à condition que les ariens recevraient la foi de Nicée. Saint Eusèbe de Verceil découvrit le


Digitized by Google

piége. Quand on lui proposa de signer, il objecta qu'il ne pouvait le faire après saint Denys, qui était plus jeune que lui et son fils. Les ariens consentirent qu'on effaçât le nom de saint Denys pour lever la difficulté ; mais ils furent bien surpris quand ils virent et saint Eusèbe et saint Denys refuser constamment leur signature. L'empereur les fit venir l'un et l'autre, avec Lucifer de Cagliari, et les pressa de condamner Athanase. Ils lui représentèrent que cet évêque était innocent, et qu'après tout on ne pouvait le condamner sans l'entendre. « Je suis son accusateur, dit « Constance, et vous devez m'en croire sur ma parole. — Il n'est point ici « question, lui répondirent-ils, d'une affaire civile sur la décision de la-« quelle l'opinion de l'empereur doive influer. — Ma volonté, reprit Con-« stance, doit passer pour règle : les évêques de Syrie le reconnaissent : « obéissez, ou vous serez exilés. » Les évêques lui ayant représenté qu'un jour il rendrait compte de l'usage qu'il aurait fait de sa puissance, il entra dans une si grande colère, qu'il voulait les condamner à mort ; il se contenta de les exiler. Des officiers pénétrèrent dans le sanctuaire, les enlevèrent du pied de l'autel, et les conduisirent dans les différents lieux désignés pour leur exil. Saint Denys fut envoyé en Cappadoce, où il mourut. Il est nommé, sous le 25 de mai, dans le martyrologe romain. On conduisit Lucifer de Cagliari à Germanicie, ville de Syrie, qui avait pour évêque Eudoxe, fameux arien. Eusèbe fut exilé à Scythopolis en Palestine, où l'évêque Patrophile, qui était également arien, eut la liberté de le traiter comme il le jugerait à propos. Les chaînes et les souffrances ne fermèrent point la bouche aux confesseurs ; ils servirent l'Église en confondant les hérétiques. Le pape Libère leur écrivit pour les féliciter de l'honneur qu'ils avaient de souffrir pour Jésus-Christ, et pour les exhorter à rester constamment attachés à la foi.

Constance étant mort sur la fin de l'année 361, Julien l'Apostat permit aux évêques exilés de retourner dans leurs diocèses. Eusèbe quitta la Thébaïde, et se rendit à Alexandrie pour concerter, avec saint Athanase, les moyens de remédier aux maux qui affligeaient l'Église. Il souscrivit, après saint Athanase, au concile qui se tint en cette ville en 362, où il fut décidé que les évêques qui avaient été trompés par les ariens, surtout à Rimini, et qui étaient repentants de leur faute, conserveraient leurs dignités. Il alla d'Alexandrie à Antioche pour travailler à l'extinction du schisme qui troublait l'Église de cette ville, et que Lucifer de Cagliari venait encore d'augmenter en ordonnant Paulin évêque. Il refusa de communiquer avec Paulin, et se hâta de sortir d'Antioche. Lucifer, piqué de sa conduite, refusa de son côté de communiquer avec

Eusèbe et avec tous ceux qui, dans le dernier concile d'Alexandrie, avaient reçu les évêques précédemment trompés par les ariens, et les avaient laissés sur leurs siéges. Telle fut l'origine du schisme de Lucifer, qui perdit par son orgueil le fruit de tout ce qu'il avait fait et souffert pour la cause de Jésus-Chrsit.

Saint Eusèbe, revenant de l'Orient, passa par l'Illyrie. Il confirmait dans la foi ceux qui étaient chancelants, et ramenait à la saine doctrine ceux qui s'égaraient. A son retour, l'Italie quitta ses habits de deuil, suivant l'expression de saint Jérôme. Il se joignit à saint Hilaire de Poitiers, et tous deux combattirent l'arianime. Ils dirigèrent principalement les efforts de leur zèle contre Auxence de Milan ; mais cet hérétitique trouva le moyen de gagner la faveur de Valentinien, et de se soutenir avec la protection de ce prince. Eusèbe mourut le 1er août vers l'an 370. Il est qualifié martyr dans deux anciens panégyriques composés en son honneur, et imprimés dans l'appendice des œuvres de saint Ambroise.

SAINT PAUL DE LATRE,

ANACHORÈTE.

Paul était fils d'un officier qui servait dans les armées de l'empire, et qui fut tué en combattant contre les mahométans. Eudocie, sa mère, quitta Pergame en Asie, où elle était née, et se retira dans la Bithynie, avec ses deux fils Basile et Paul, dont nous donnons la vie. Basile était l'aîné. Il refusa un mariage avantageux qu'on lui proposait, et alla prendre l'habit monastique sur le mont Olympe. Peu de temps après, il choisit pour sa demeure la laure de saint Élie, afin d'y mener une vie plus solitaire. Il se retira depuis à Brachiane, près du mont de Latre. Sa mère étant morte, il engagea Paul, son frère, à embrasser le même état que lui. Paul, malgré sa jeunesse, sentait déjà le néant et les dangers du monde. Il suivit le conseil de son frère, qui le mit sous la conduite de Pierre, abbé du monastère Carye sur le mont de Latre. Basile retourna au mont Olympe, et mourut abbé de la laure de saint Elie.

Paul priait continuellement et pratiquait des austérités extraordinaires. Il ne se couchait point pour dormir, il s'appuyait seulement contre un arbre ou contre une pierre. On ne lui entendit jamais dire une parole oiseuse. Etant occupé à la cuisine, la vue du feu lui rappelait celui de l'enfer et lui faisait verser beaucoup de larmes.


Digitized by Google

L'amour de la pénitence et de la solitude lui fit demander la permission de vivre en anachorète; mais son abbé la lui refusa à cause de sa jeunesse. Il l'obtint du successeur de Pierre. Il se renferma d'abord dans une grotte sur le sommet du mont de Latre. Il n'eut pendant quelques semaines que des glands verts pour nourriture, ce qui le faisait vomir jusqu'au sang. Au bout de huit mois, l'abbé le rappela dans le monastère de Carie. Peu de temps après il lui permit de suivre sa vocation. Paul se retira dans une grotte située sur une roche très-élevée. Les trois premières années, il souffrit de grandes tentations dont il triompha par la ferveur et la continuité de ses prières. Un paysan lui apportait de temps en temps quelques petites provisions; mais ordinairement il vivait des herbes sauvages qui croissaient sur la montagne. Ayant besoin d'eau, Dieu fit sortir près de sa caverne une fontaine qui coula toujours depuis.

Son nom devint bientôt célèbre; on connut sa sainteté dans les provinces voisines, plusieurs personnes voulurent vivre sous sa conduite, et il se forma une laure près de sa caverne. Quoiqu'il eût si peu de soin de son corps, il pourvut abondamment aux besoins de ses disciples pour leur ôter tout prétexte de relâchement. Douze ans se passèrent de la sorte. Paul, importuné des visites fréquentes qu'il recevait, sortit secrètement de sa solitude, et alla se cacher dans le lieu le plus solitaire de la montagne. Il venait néanmoins de temps en temps à la laure pour encourager les frères. Il les menait quelquefois dans les bois pour y chanter les louanges de Dieu. Un de ses disciples lui ayant un jour demandé pourquoi il paraissait tantôt gai, tantôt triste, il lui fit cette réponse : « Quand rien ne me détourne de la contemplation, j'éprouve une « si grande joie, que j'oublie la nourriture et toutes les choses terrestres; « mais on m'afflige lorsqu'on m'interrompt et qu'on m'oblige à parler. » Il y avait certaines occasions où il découvrait une partie des merveilleuses communications de son âme avec Dieu, et des faveurs singulières qu'il recevait du ciel.

Le désir d'une plus grande retraite lui inspira le dessein de passer dans l'île de Samos. Il s'y retira dans une caverne sur le mont Cercès. Il y fut bientôt découvert. Il lui vint des disciples, et il rétablit les trois laures de cette île, que les Sarrasins avaient ruinées. Lorsque les moines de Latre eurent appris qu'il était à Samos, ils l'engagèrent à revenir parmi eux, et il se rendit à leurs prières. Il y vécut dans la pratique de la pénitence et l'exercice de la contemplation; mais il ne refusait point d'instruire ceux qui s'adressaient à lui. L'empereur Constantin Porphyrogénète lui écrivait souvent pour le consulter sur des affaires impor-

tantes, et il se repentit toujours de n'avoir pas suivi ses conseils. Il reçut aussi des lettres des papes, des évêques et de plusieurs princes. Sa tendresse pour les pauvres était si grande, qu'il leur donnait tout ce qu'il possédait, même sa nourriture et ses habits. Il voulut une fois se vendre comme esclave, afin de pouvoir assister quelques personnes qui étaient dans le besoin. Sentant approcher sa fin, il dicta des règles pour les moines de sa laure. Le 6 décembre 956, il quitta sa cellule pour venir à la laure, et fit célébrer la messe plus tôt qu'à l'ordinaire. Il se coucha ensuite, et la fièvre le prit. Dans ses derniers moments, il ne cessait de prier Dieu et d'exhorter ses moines. Il mourut le 15 de décembre, jour auquel il est honoré dans l'Église grecque.

SAINT ADON,

ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

16 DÉCEMBRE.

Adon, né vers l'an 800, était d'une des familles les plus riches et les plus nobles du Gâtinais au diocèse de Sens. Ses parents, qui étaient fort religieux, le formèrent à la piété dès son enfance. Ils le mirent dans le monastère de Ferrières en Gâtinais, afin qu'il y apprît en même temps les sciences et les saintes maximes du christianisme. Il y donna des preuves de la vivacité de son esprit et de la solidité de son jugement. Il joignait à ces heureuses qualités une grande docilité et un amour tendre pour la religion. Ses maîtres voyaient avec plaisir qu'il faisait tous les jours de nouveaux progrès. Quelques-uns de ses amis, animés de l'esprit du monde, cherchèrent à lui inspirer la passion des honneurs et des plaisirs; ils applaudissaient à ses talents, et l'exhortaient à entrer dans la carrière où l'appelait sa naissance. Mais il découvrit le piége qu'on lui tendait, et sentit le danger du parti qu'on lui proposait. Pour rompre entièrement avec le monde et se consacrer sans retour au service de Dieu, il prit l'habit dans le monastère de Ferrières.

Il était encore jeune, lorsque Marcuard, abbé de Prom, qui avait été lui-même moine de Ferrières, le demanda pour enseigner les saintes lettres à ses religieux. Adon, en inspirant l'amour de l'étude à ses disciples, leur apprenait en même temps à éviter l'écueil où la science conduit quelquefois, et à profiter pour leur sanctification des connaissances


Digitized by Google

qu'ils acquéraient. Son objet principal était de faire de vrais serviteurs de Dieu. Mais il plut au ciel de l'éprouver pour perfectionner sa vertu.

Après la mort de Marcuard, la jalousie lui suscita des ennemis. Ils employèrent contre lui les outrages et la calomnie, et le chassèrent de Prom. Il alla visiter les tombeaux des apôtres à Rome, et passa cinq ans dans cette ville. De là il vint à Ravenne. Il y trouva un ancien martyrologe dont il tira copie, et qu'il publia vers l'an 858, avec des additions et des corrections. Il donna aussi une chronique avec les vies de saint Didier et de saint Chef.

A son retour d'Italie, il vint à Lyon, et s'y arrêta quelque temps. Saint Remy, archevêque de cette ville, le retint auprès de lui, et le chargea du gouvernement de la paroisse de Saint-Romain, près de Vienne, après avoir obtenu le consentement de l'abbé de Ferrières. C'était le célèbre Loup, dont nous avons un recueil de lettres et plusieurs petits traités. Il prit avec zèle la défense d'Adon contre ses ennemis; et, le siége de Vienne étant devenu vacant, notre saint fut élu pour le remplir. On le sacra au mois de septembre de l'année 860. Le pape Nicolas lui envoya le pallium, avec les décrets d'un concile de Rome, lesquels avaient pour objet de remédier à différents abus qui s'étaient glissés dans plusieurs églises de France.

Adon ne changea rien à sa première manière de vivre; il conserva la même humilité, la même modestie, le même amour pour la mortification. Il annonçait avec un zèle infatigable les vérités du salut. Sa coutume était de commencer ses instructions par ces paroles : « Écoutez la « vérité éternelle qui vous parle dans l'Évangile; ou, écoutez Jésus-Christ « qui vous parle, etc. » Son clergé attirait sa principale attention; il n'admettait aux saints ordres que ceux qu'il avait bien éprouvés et bien examinés; il exigeait qu'ils réunissent à la science toutes les vertus qui caractérisent les vrais ministres de Jésus-Christ. Il fit aussi de sages règlements pour la décence du culte public. La réformation des mœurs parmi le peuple était encore un objet dont il s'occupait avec beaucoup de zèle. Il avait soin que ceux qui se présentaient pour être mariés ou pour recevoir les autres sacrements fussent suffisamment instruits des principes du christianisme. Il travaillait sans relâche à bannir toutes pratiques vicieuses, et tous les abus qui pouvaient porter atteinte à la pureté des mœurs. Ses exemples ajoutaient une nouvelle force à ses instructions.

Sa vie était fort austère; il se traitait en tout avec une grande sévérité, et les ecclésiastiques attachés à sa personne avaient ordre de l'aver-

Digitized by Google

tir de ses moindres fautes. S'il était inflexible envers les pécheurs opiniâtres, il recevait avec bonté ceux qui se convertissaient sincèrement. Il regardait les pauvres comme ses enfants; il pourvoyait à tous leurs besoins; il fonda des hôpitaux où ils étaient admis et entretenus à ses dépens. Pour achever de caractériser Adon, nous dirons qu'il connaissait parfaitement tous ses devoirs, et qu'il n'y en avait aucun qu'il ne remplît avec la plus grande fidélité. Il parut avec éclat dans divers conciles; il en tint lui-même plusieurs à Vienne pour maintenir la pureté de la foi et des mœurs. Mais les actes de ces conciles sont perdus, et il ne nous reste plus qu'un fragment de celui qui fut tenu par le saint en 870.

Lorsque le roi Lothaire, dégoûté de la reine Thietberge, voulut la renvoyer, Adon s'éleva contre ce divorce, et fit au prince les plus fortes représentations pour l'en détourner. Il eut beaucoup de part aux affaires publiques qui se traitèrent de son temps, et la religion trouva toujours en lui un zélé défenseur. Le pape Nicolas Ier, Charles-le-Chauve et Louis de Germanie l'estimaient autant pour sa prudence que pour sa sainteté, et déféraient avec confiance à ses avis. Mais l'embarras des affaires ne nuisait point à son recueillement. Il priait avec la même persévérance et s'assujettissait aux mêmes mortifications. Il aimait à lire les vies des saints, afin de se pénétrer de leur esprit et de s'exciter à imiter leurs actions. Il mourut le 16 décembre 875. Il est honoré dans l'Église de Vienne, et nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

SAINTE ADÉLAIDE,

IMPÉRATRICE.

Charles le Chauve, empereur et roi de France, donna, en 879, avec le titre de roi, la Bourgogne, la Provence, la Bresse et le Dauphiné, à Boson, son beau-frère, qui descendait par sa mère de Louis le Débonnaire. Telle fut l'origine du second royaume de Bourgogne ou d'Arles. Rodolphe II, roi de Bourgogne, fut père d'Adélaïde. Cette princesse n'avait encore que six ans lorsqu'elle perdit son père, en 937. A peine eut-elle atteint sa seizième année, qu'on la maria à Lothaire, roi d'Italie. Il sortit de ce mariage une fille nommée Emme, qui épousa depuis Lothaire, roi de France. Adélaïde devint veuve vers l'an 949. Elle se servit des épreuves que Dieu lui envoya pour se confirmer dans les

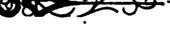

Digitized by Google

pratiques de piété, qui lui avaient été si chères dès son enfance. Bérenger III, marquis d'Ivrée, s'empara de toute la Lombardie, et prit le titre de roi d'Italie. Il avait toujours été l'ennemi déclaré de la famille de Lothaire. Adélaïde fut conduite à Pavie par son ordre, et renfermée dans une prison, où elle eut à souffrir toutes sortes d'indignités. Ayant à la fin trouvé le moyen de s'échapper, elle s'enfuit en Allemagne. L'empereur Othon I[er] prit sa défense, à la sollicitation du pape Agapet II, et leva une armée nombreuse pour la venger de ses ennemis. Il prit Pavie avec plusieurs autres places; mais il laissa à Bérenger le royaume d'Italie, à condition qu'il le tiendrait de l'empire. Il épousa depuis Adélaïde.

Bérenger oublia bientôt ses engagements. L'empereur, à la prière du pape, envoya son fils Ludolfe en Italie. Ce prince mourut après avoir gagné plusieurs batailles. Othon marcha en personne contre Bérenger, qu'il fit prisonnier, et qu'il bannit en Allemagne, où il mourut à Bamberg. Devenu maître de l'Italie, il fut couronné empereur à Rome en 962. Adélaïde ne s'enorgueillit point de tant de prospérités. Elle ne se servit de ses richesses et de sa puissance que pour faire du bien à tous les hommes, surtout à ceux qui étaient dans le besoin. Othon mourut en 973, après avoir été empereur près de onze ans.

Adélaïde prit un grand soin de l'éducation de son fils Othon II, et le règne de ce prince fut heureux tant qu'il se conduisit par les conseils de sa mère. Mais il eut le malheur de se laisser corrompre par la flatterie. Après la mort de sa première femme, qui était fille du marquis d'Autriche, il épousa une princesse grecque, nommée Théophanie. Il oublia tout ce qu'il devait à sa mère, et il la bannit même de sa cour. Adélaïde pleura sur les égarements de son fils, et ses larmes furent exaucées. Le malheur ouvrit les yeux à Othon : il rappela sa mère; il se montra docile à ses avis, et réforma les abus qui s'étaient introduits dans le gouvernement. Son règne ne fut pas long; ayant été défait par les Grecs de la Calabre, il se rendit à Rome, où il mourut d'une dyssenterie, en 983.

L'impératrice Théophanie, qui fut établie régente pour gouverner pendant la minorité de son fils Othon III, se montra l'ennemie déclarée de sa belle-mère, et la traita de la manière la plus outrageante. Adélaïde souffrit avec patience et sans se plaindre. Une mort subite ayant enlevé Théophanie, on l'obligea de se charger de la régence. On vit alors plus que jamais jusqu'où elle portait le mépris du monde et d'elle-même. Elle ne regarda la puissance dont elle était revêtue que comme un fardeau pesant. Pour bien remplir les obligations qu'elle lui imposait, elle



se livra avec un soin infatigable à l'administration des affaires publiques. Loin de se venger des auteurs de ses maux passés, elle cherchait toutes les occasions de leur faire du bien. Mais le soin qu'elle donnait aux affaires ne l'empêchait point de vaquer à ses exercices de piété et de mortification. Elle avait des heures marquées pour aller prier dans son oratoire, et pour gémir sur les péchés du peuple auxquels il ne lui était pas possible de remédier. Lorsqu'elle était forcée de montrer de la sévérité, elle la tempérait par la douceur, et elle ressentait dans son cœur la peine et la confusion qu'elle faisait aux autres. Par là elle se faisait universellement aimer, et portait tout le monde à la vertu. La régularité de sa maison offrait l'image édifiante d'un monastère. Elle fit de pieux établissements en diverses provinces, et surtout dans la ville de Magdebourg. Elle ne négligea rien pour procurer la conversion des *Rugi* et des autres infidèles. Dans la dernière année de sa vie, elle entreprit un voyage en Bourgogne, pour réconcilier le roi Rodolphe, son neveu, avec ses sujets. Elle mourut en route à Seltz, en Alsace, l'an 999. Son nom ne se lit point dans le martyrologe romain, mais on le trouve dans plusieurs calendriers d'Allemagne. Il y a une portion de ses reliques dans une belle châsse qui fait partie du trésor des reliques de Hanover, et elle est nommée dans la *Lipsanographie* du palais électoral de Brunswick-Lunebourg, imprimée en 1713.

SAINTE OLYMPIADE,

VEUVE.

17 DÉCEMBRE.

Olympiade, la gloire des veuves de l'Église orientale, sortait d'une famille illustre et jouissait d'une fortune considérable. Elle naquit vers l'an 368. Etant restée orpheline dans un âge encore tendre, l'administration de ses biens fut confiée à Procope, qui paraît avoir été son oncle. Théodosie, sœur de saint Amphiloque, prit soin de son éducation. C'était une femme aussi prudente que vertueuse, et que saint Grégoire de Nazianze appelle un parfait modèle de piété. Olympiade, qui la voyait pratiquer toutes les vertus chrétiennes, s'accoutuma insensiblement à l'imiter.

Comme elle joignait à une naissance illustre et à de grands biens une beauté rare avec les plus belles qualités de l'esprit, on l'aimait et on la

respectait tout à la fois. Elle était encore fort jeune lorsqu'on lui fit épouser Nébridius, intendant du domaine particulier de Théodose le Grand, lequel fut quelque temps préfet de Constantinople; mais elle devint veuve après vingt mois de mariage. Plusieurs partis considérables la recherchèrent, et Théodose lui-même la pressa d'épouser Elpidius, son proche parent. Elle répondit avec modestie qu'elle avait pris la résolution de passer le reste de sa vie dans la viduité. L'empereur renouvela ses instances, mais elles n'eurent pas plus de succès. Enfin, voyant qu'il ne pouvait ébranler sa constance, il chargea le préfet de Constantinople d'administrer ses biens jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de trente ans. Le préfet, pour seconder les vues d'Elpidius, traita la sainte avec beaucoup de rigueur; il l'empêcha de voir les évêques, et même d'aller à l'église, dans l'espérance de l'amener à consentir à un second mariage. Olympiade, loin de se plaindre, dit à l'empereur qu'elle le remerciait de l'avoir déchargée d'un pesant fardeau en lui ôtant l'administration de ses biens, et que la faveur qu'il lui accordait serait complète s'il ordonnait de vendre ces mêmes biens et de les distribuer aux pauvres et à l'Église. Théodose, frappé d'une vertu aussi héroïque, ne l'inquiéta plus sur sa manière de vivre; il lui fit même rendre, en 391, l'administration de ses biens.

Elle ne s'en servit que pour exécuter le projet que lui inspirait sa piété. En qualité de veuve, elle voulut pratiquer les vertus propres à cet état et recommandées par l'apôtre. Elle se croyait affranchie de certaines bienséances que son rang semblait exiger, et elle se réjouissait de pouvoir vivre dans une simplicité, estimable même aux yeux du monde. Elle se livra avec ardeur aux exercices de la prière et de la pénitence. Ses jeûnes étaient rigoureux et continuels; elle se fit une loi de ne jamais manger de viande, ni de tout ce qui avait eu vie. L'habitude lui rendit les veilles comme naturelles. Elle s'interdit l'usage du bain, qui est un soulagement dans les pays chauds, et qui était en quelque sorte nécessaire avant que l'on se servît de linge. On jugeait par sa douceur et son humilité qu'elle n'avait plus de volonté propre, et que la vanité n'avait part à aucune de ses actions. La modestie, la candeur, la simplicité qui éclataient dans toute sa conduite annonçaient quel était le motif qui dirigeait ses affections et ses désirs. Elle fuyait toute vaine parure; son ameublement était pauvre, sa prière continuelle et fervente, sa charité sans bornes. Saint Chrysostome compare ses aumônes à un fleuve qui était ouvert à tout le monde, qui coulait jusqu'aux extrémités de la terre, dont l'abondance enrichissait même l'Océan. Les villes les plus

éloignées, les îles, les déserts ressentaient les effets de sa libéralité; les églises abandonnées, en quelque lieu qu'elles fussent, avaient part à la distribution de ses biens. Ses richesses étaient immenses, et sa vie mortifiée la mettait dans le cas de les consacrer au Seigneur presque en entier. Saint Chrysostome l'exhortait quelquefois à modérer ses aumônes, ou plutôt à bien discerner ceux qui en étaient l'objet, afin de donner la préférence aux personnes qui se trouvaient dans un plus grand besoin.

Dieu, pour exercer et perfectionner sa vertu, permit qu'elle passât par diverses épreuves. Les contradictions, en augmentant sa douceur, son humilité, sa patience, lui firent mériter une plus brillante couronne. Elle fut successivement en proie à des maladies douloureuses, à de noires calomnies, à d'injustes persécutions. « Vous savez, lui disait saint Chry- « sostome dans une de ses lettres, quel est le mérite, quels sont les « avantages des souffrances; vous avez donc sujet de vous réjouir d'avoir « vécu dès votre jeunesse dans les afflictions, et d'avoir par là marché « dans un chemin de lauriers et de couronnes. Vous avez été continuel- « lement assiégée de maladies, d'infirmités corporelles, plus difficiles à « souffrir que dix mille morts; vous avez été perpétuellement en butte « aux injures, aux outrages, aux calomnies; vous n'avez jamais été sans « quelque nouvelle tribulation; jamais vos yeux n'ont cessé de répandre « des torrents de larmes; une seule de vos afflictions eût suffi pour com- « bler votre âme de richesses spirituelles. » La vertu d'Olympiade faisait l'admiration de toute l'Eglise. Les plus illustres évêques de ce siècle ne parlaient d'elle qu'avec respect. Saint Amphiloque, saint Epiphane, saint Pierre de Sébaste, etc., étaient en correspondance avec elle, et l'objet de cette correspondance était de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Nectaire, archevêque de Constantinople, avait une estime singulière pour notre sainte veuve; il la fit diaconesse de son église. La fonction des diaconesses consistait à préparer le linge pour l'autel, et à rendre d'autres services semblables à l'église. Elles faisaient toujours vœu de chasteté perpétuelle. Saint Chrysostome, qui succéda à Nectaire, n'eut pas moins de respect pour Olympiade. Il fut toujours son directeur spirituel; mais il ne voulut point se charger de la distribution de ses aumônes, comme l'avait fait Nectaire. Elle fut une des personnes qui se séparèrent les dernières de ce saint docteur quand il partit pour son exil en 404. Elle était alors dans la grande église, où il paraît qu'elle faisait sa résidence ordinaire. On fut obligé de l'arracher des pieds du saint archevêque.


Digitized by Google

Après le départ de saint Chrysostome, on persécuta cruellement ses amis. Il est aisé de juger que sainte Olympiade ne fut point épargnée. On la fit comparaître devant Optat, préfet de la ville, qui était païen. La sainte se justifia des calomnies avancées contre elle; mais elle déclara généreusement au préfet que rien ne pourrait la déterminer à communiquer avec Arsace, qui avait usurpé le siége de saint Chrysostome. On la laissa tranquille pendant quelque temps. Elle fut alors attaquée d'une maladie qui dura tout l'hiver. Au commencement du printemps, elle eut ordre de sortir de la ville. Elle erra de différents côtés, sans savoir où se fixer. Au milieu de l'été de l'année 405, elle revint à Constantinople. Optat, devant lequel elle comparut de nouveau, la condamna à une amende considérable, sur le refus qu'elle faisait de communiquer avec Arsace. On fit vendre publiquement ses biens. Elle fut plusieurs fois conduite devant les tribunaux, et des soldats portèrent l'insolence jusqu'à la maltraiter et à déchirer ses vêtements; ses fermes furent pillées par la populace; ses propres domestiques et ceux qu'elle avait comblés de biens eurent l'audace de l'insulter et de l'outrager. Atticus, successeur d'Arsace, dispersa et bannit la communauté des vierges qui étaient sous sa conduite. Le récit de Pallade donne lieu de croire qu'elle était abbesse ou supérieure du monastère qui était auprès de la grande église, et qui a subsisté jusqu'à la chute de l'empire des Grecs.

Saint Chrysostome écrivait souvent à sainte Olympiade pour la consoler, et il la blâmait quelquefois de ce qu'elle se livrait à une douleur excessive; mais cette douleur paraissait en quelque sorte excusable. Olympiade déplorait le malheur qu'elle avait d'être privée du plus saint des directeurs, ainsi que les maux causés à l'Eglise par son injuste bannissement. Elle ne se livrait cependant point au désespoir; elle se soumettait à la volonté du Seigneur, qui n'abandonne jamais ceux qui le cherchent dans la sincérité de leur cœur. Saint Chrysostome, de son côté, l'exhortait à regarder ses souffrances comme des couronnes précieuses, à l'exemple de Job et de Lazare. Il recevait d'elle ce qui lui était nécessaire pour pourvoir à ses besoins, pour racheter les captifs, et pour assister les pauvres des contrées désertes qu'il habitait.

Saint Olympiade mourut vers l'an 410. Les Grecs honorent sainte Olympiade le 25 de juillet; mais elle est nommée en ce jour dans le martyrologe romain.

Digitized by Google

SAINT STURMES,

ABBÉ DE FULDE.

Saint Sturmius, vulgairement appelé *saint Sturmes*, sortait d'une maison noble de Bavière. Il fut confié dès son enfance à saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, lequel l'envoya à l'abbaye de Fritzlar. Il fit de grands progrès dans les sciences et dans la vertu. A peine eut-il atteint l'âge prescrit par les canons, qu'il reçut les saints ordres. Ses supérieurs l'ayant chargé d'annoncer la parole de Dieu, il convertit les infidèles et porta les mauvais chrétiens à rentrer en eux-mêmes. Trois ans après, il se retira dans un désert avec deux compagnons qui désiraient comme lui mener la vie anachorétique. Mais ils en sortirent bientôt pour éviter les insultes des brigands de la Saxe. Sturmes revint à Fritzlar, et ses deux compagnons allèrent à Chrilar.

Saint Boniface revit avec plaisir Sturmes, qu'il regardait comme son fils. Il le recommanda au roi Carloman et à quelques seigneurs, qui le mirent en état de fonder le monastère dit de Fulde, parce qu'il était près de la rivière de ce nom dans le diocèse de Mayence, entre la Franconie, la Hesse et la Thuringe. Les religieux furent mis sous la règle de saint Benoît, et saint Sturmes en fut le premier abbé. On pratiquait dans le nouveau monastère de grandes austérités; on n'y buvait point de vin, et les frères ne subsistaient que du travail de leurs mains. Leur ferveur n'était point encore satisfaite. L'abbé et deux de ses religieux allèrent visiter les principaux monastères de l'Italie, pour introduire à Fulde ce qu'ils y auraient remarqué de plus parfait.

Après la mort de saint Boniface, saint Sturmes se vit exposé aux traits de la calomnie. On l'accusa d'être l'ennemi de l'Etat; et le roi Pepin l'exila dans un monastère de France, qu'on croit être celui de Jumiéges, au diocèse de Rouen. Son innocence ayant été depuis reconnue, il retourna à Fulde, où ses religieux le reçurent avec les plus grandes démonstrations de joie. Il crut devoir diminuer quelque chose de la rigueur de la première règle, pour la rendre plus conforme à celle de saint Benoît, et pour en rendre l'observation plus stable.

Charlemagne avait beaucoup de vénération pour le saint abbé; il le chargea de plusieurs affaires importantes, et il réclama l'exercice de son zèle pour la conversion des Saxons. Lorsque le saint se vit attaqué de la maladie dont il mourut, il fit assembler ses religieux pour les exhorter à la persévérance. Dieu l'enleva de ce monde le 17 décembre 779.


Digitized by Google

Il fut canonisé par Innocent II, en 1139. Ses reliques se conservent encore dans l'église de l'abbaye de Fulde.

SAINTS RUF ET ZOZIME,

MARTYRS,

18 DÉCEMBRE.

Nous pouvons juger de l'esprit dont saint Ruf et saint Zozime étaient animés, par celui que respirent les actions et les écrits de saint Ignace d'Antioche. Ils eurent le bonheur de partager ses chaînes et ses souffrances, et de mourir comme lui pour Jésus-Christ, sous le règne de Trajan, vers l'an 116. Saint Polycarpe dit, en parlant d'eux, « qu'ils ne « couraient point en vain, mais qu'ils marchaient dans la foi et la jus« tice, et qu'ils se montraient dignes d'avoir place auprès du Seigneur, « avec lequel ils avaient souffert : car, ajoute-t-il, ils n'aimaient point « le monde, mais ils aimaient celui qui est mort et ressuscité pour nous. » On ignore si ce fut à Antioche ou à Philippes qu'ils prêchèrent l'Évangile ; on ne sait pas non plus quelle ville de l'Orient fut le théâtre de leur triomphe. « Je vous exhorte, disait encore saint Polycarpe aux « Philippiens, à vous rendre dociles à la parole de justice, et à prati« quer tous la patience, à l'exemple non-seulement des bienheureux « Ignace, Ruf et Zozime, mais des autres qui ont été parmi vous, de « Paul lui-même et du reste des apôtres. »

Réflexions.

Les martyrs de la primitive Église se réjouissaient quand ils étaient appelés à souffrir pour Jésus-Christ. Si nous avions la même foi et la même charité, nous pratiquerions les mêmes vertus, nous aurions les mêmes sentiments, toutes les fois que les occasions de souffrir se présenteraient. Pardonner une injure, supporter un affront, opposer aux contradictions l'humilité, la résignation, la patience, c'est une victoire remportée sur nous-mêmes ; victoire dont le propre est de nous faire triompher de nos passions, de perfectionner en nous les vertus qui constituent l'esprit de Jésus-Christ, et la ressemblance que nous devons avoir avec notre divin modèle. Ce ne sont pas les occasions qui nous manquent ; mais nous n'en profitons pas, ou plutôt elles servent à mul-

Digitized by Google

tiplier nos fautes. Ne comprendrons-nous jamais que la pratique des vertus dont nous venons de parler est quelque chose de plus grand et de plus utile que les plus brillantes conquêtes? Le véritable héroïsme consiste à vaincre ses passions, et à savoir se commander à soi-même. Pourquoi donc ne nous accoutumons-nous pas à veiller sur nos penchants pour les réprimer? Pourquoi ne nous tenons-nous pas sur nos gardes pour en arrêter les saillies? N'est-ce pas l'unique moyen de nous montrer véritablement disciples de Jésus-Christ?

SAINT GATIEN,

APOTRE DE LA TOURAINE.

Saint Gatien, un des premiers ouvriers évangéliques qui aient semé la parole de Dieu dans les Gaules, l'apôtre de la Touraine, et le premier évêque de Tours, reçut sa mission, selon quelques-uns, du pape saint Clément, et selon d'autres de saint Fabien. Dès qu'il fut arrivé dans cette ville, il n'épargna rien pour désiller les yeux à ces pauvres aveugles ensevelis depuis longtemps dans les ténèbres du paganisme.

Touché de la plus vive compassion sur le malheur extrême de ces peuples, il leur parle avec bonté. Il les conjure de considérer si des hommes aussi faibles qu'eux, et plus criminels, pouvaient être les auteurs de ce ciel qu'ils admiraient, et de cette terre qu'ils habitaient; il ne leur demande que de l'attention, et il proteste qu'il leur fera connaître que leurs divinités n'ont rien que de méprisable, et ne peuvent leur être d'aucun secours. Il leur déclare qu'il vient leur annoncer et leur faire connaître le seul et vrai Dieu, qui existe de toute éternité, et qui subsistera toujours, qui est l'auteur du ciel et de la terre, et de toutes les créatures qu'ils renferment. Il leur explique les mystères de Jésus-Christ fait homme, mort pour leur salut, ressuscité et monté au ciel pour leur ouvrir le séjour de la gloire éternelle.

Des vérités si étonnantes frappent d'admiration les uns, et consternent les autres. Les prêtres des idoles voient avec indignation qu'on commence à ouvrir les yeux; que leurs divinités tombent dans le mépris, et qu'ils vont perdre leur crédit et leur fortune. Ils crient à l'impiété, ils intéressent les puissances, ils soulèvent ceux que leur religion autorisait dans le libertinage. Ils menacent le saint apôtre de le faire périr par les plus cruels supplices; mais rien n'ébranle cet homme aposto-


Digitized by Google

lique, il confirme les vérités qu'il annonce par des miracles sans nombre; il guérit les maladies, rend la vue aux aveugles, chasse les démons, ressuscite les morts. Tant de merveilles font enfin respecter Jésus-Christ. Le saint apôtre élève dans différents quartiers de la ville des oratoires où les fidèles s'assemblent en grand nombre pour adorer le Dieu du ciel et de la terre. Tant de travaux l'épuisèrent, et Dieu lui fit savoir qu'il voulait le récompenser; il se prépara à paraître devant le souverain juge. On sait que sa mort arriva le 18 décembre, mais on ne sait pas l'année. Ses précieuses reliques sont conservées avec un grand respect, et ceux qui les honorent éprouvent de merveilleux effets de la protection du saint.

SAINT NÉMÉSION,

MARTYR A ALEXANDRIE.

19 DÉCEMBRE.

Durant la persécution de Dèce, Némésion, Egyptien de naissance, fut arrêté à Alexandrie, comme coupable de vol. Il ne lui fut pas difficile de prouver son innocence. Ses ennemis l'accusèrent alors d'être chrétien, et le conduisirent devant le préfet d'Egypte. Ayant confessé généreusement sa foi, il fut battu et tourmenté beaucoup plus cruellement que les voleurs. Le juge le condamna ensuite à être brûlé avec les malfaiteurs les plus criminels. Némésion ne vit dans son supplice que l'avantage d'imiter plus parfaitement son divin maître. Il y avait auprès du tribunal du préfet quatre soldats, Ammon, Zénon, Ptolomée, Ingénuus, et une autre personne qui se nommait Théophile. Comme ils étaient chrétiens, ils encourageaient le saint confesseur suspendu au chevalet. On les dénonça sur-le-champ au préfet, qui ordonna de les décapiter. Mais il fut frappé d'étonnement lorsqu'il les vit aller avec joie au lieu du supplice.

Héron, Ater, Isidore, et Dioscore, qui n'avait que quinze ans, furent aussi arrêtés comme chrétiens, conduits à Alexandrie durant la même persécution. Le juge commença l'interrogatoire par le plus jeune, et il employa successivement, pour le gagner, les caresses et les menaces; mais il ne put ébranler sa constance. Héron, Ater et Isidore furent brûlés vifs, après avoir souffert d'horribles tortures. Le juge renvoya Dioscore,



à cause de sa jeunesse, en lui disant de faire de sérieuses réflexions qui lui inspireraient de meilleurs sentiments.

Saint Némésion est nommé dans le martyrologe romain, sous le 19 de décembre; mais l'Eglise honore en d'autres jours les saints martyrs dont nous venons de parler.

Le martyrologe romain nomme aussi en ce jour sainte Meuris et sainte Thée. C'étaient deux ferventes chrétiennes, qui confessèrent Jésus-Christ à Gaze dans la Palestine, lorsque la persécution porta ses ravages dans cette ville, sous les successeurs de Dioclétien. Elles triomphèrent l'une et l'autre de la cruauté des hommes et de la malice du démon. Meuris périt sous la main des bourreaux. Mais l'auteur de la vie de saint Porphyre de Gaze, qui écrivait vers la fin du quatrième siècle, nous apprend que sainte Thée survécut aux tourments qu'elle avait endurés, et qu'elle ne mourut que quelque temps après. Les reliques des deux saintes martyres furent déposées dans l'Eglise qui portait le nom de saint Timothée.

Réflexions.

Pouvons-nous penser à la ferveur des saints, et au courage avec lequel ils souffrirent pour la foi, sans nous sentir enflammés d'un désir ardent de marcher sur leurs traces, autant du moins que notre faiblesse nous le permettra? Saint Macaire d'Egypte avait coutume de rapporter à ce sujet l'apophthegme suivant, qui, quoique familier, est très-expressif: « Un homme qui entre dans une boutique remplie de parfums, et qui y « reste quelque temps, jouit d'une agréable odeur, et est bientôt par- « fumé lui-même, quoiqu'il n'achète et ne touche rien. De même celui « qui converse avec les saints Pères (ou qui lit le détail de leurs actions) « en ressent une influence salutaire; ils lui montrent la véritable humi- « lité; leurs discours et leurs exemples lui sont également utiles; ils lui « servent de défense et de rempart contre les incursions des démons. »

SAINT TIMOTHÉE ET SAINTE MAURE,

MARTYRS.

Saint Timothée était du bourg de Perape en Thébaïde; sa probité généralement reconnue le fit élever à l'ordre de lecteur; et comme le mariage était compatible avec cet état, il épousa une jeune chrétienne,


Digitized by Google

nommée *Maure*, âgée de dix-sept ans. Ils vivaient ensemble d'une manière très-édifiante, lorsque Arrien, gouverneur de la province, homme cruel, et ennemi déclaré des chrétiens, vint à Perape dans le dessein d'exterminer tous ceux qui se déclareraient serviteurs de Jésus-Christ. Timothée fut dénoncé un des premiers. Le tyran ayant mis tout en usage pour lui faire offrir de l'encens aux idoles, le menaça des plus cruels supplices s'il n'obéissait. Le saint lui répondit que ses tourments n'étaient rien en comparaison de ceux qu'il éprouverait lui-même s'il ne renonçait à ses idoles.

Le gouverneur, outré de la constance de Timothée, lui fait mettre des fers rouges dans les oreilles. Le généreux athlète ayant souffert ce tourment en chantant les louanges de Jésus-Christ, le tyran ordonna qu'on l'attachât par les pieds à un poteau, une pierre au col et un bâillon à la bouche. Ce supplice n'ébranlant pas encore l'intrépide martyr, le tyran sachant qu'il avait épousé une jeune femme d'une grande beauté, il l'envoie chercher, il lui dit d'avoir compassion de son mari, d'aller se parer, et de tâcher par ses charmes de lui sauver la vie. La jeune femme crut le tyran. Elle se pare d'une manière éblouissante, elle vient trouver son mari, dont l'état lui fit horreur; elle mit en usage tout ce que la tendresse peut inspirer pour l'engager à faire semblant d'offrir de l'encens aux dieux. Est-ce une femme chrétienne que j'entends? s'écrie Timothée, à qui on venait de retirer le bâillon. Vous devriez m'exhorter à mourir pour Jésus-Christ, et vous voulez m'y faire renoncer! Par tendresse, vous voulez me délivrer d'un tourment d'un moment pour m'en procurer un éternel! Je vous renonce pour ma femme si vous ne retournez à Arrien lui déclarer que vous êtes chrétienne, et prête à mourir comme moi pour Jésus-Christ.

Ces paroles, dites avec force et secondées de la grâce, changèrent tout à coup le cœur de Maure. Elle reconnaît la faute qu'elle a faite, elle conjure son saint mari de lui en obtenir le pardon, elle proteste qu'elle la lavera dans ses larmes jusqu'à ce qu'elle l'expie par l'effusion de son sang. En effet, elle retourne au palais d'Arrien, elle lui déclare qu'elle est chrétienne, et qu'elle est prête de donner sa vie pour Jésus-Christ. Le tyran lui dit qu'elle est une insensée; qu'elle n'a qu'à laisser mourir son mari, et qu'il la fera une des premières dames de la province. Maure persistant constamment dans sa profession de foi, on lui arrache les cheveux, on lui coupe l'extrémité des doigts, et on la plonge dans une chaudière d'eau bouillante. Ce dernier supplice lui ayant paru un bain rafraîchissant, le tyran commanda qu'on attachât à des croix


Digitized by Google




l'homme et la femme, et qu'on les y laissât mourir. La jeune femme, allant au supplice, rencontra sa mère qui voulut l'arrêter; mais elle se débarrassa pour courir à la mort. L'un et l'autre époux furent attachés à des croix vis-à-vis l'un de l'autre, ils y demeurèrent plusieurs jours, s'exhortant à la persévérance, et ils reçurent la couronne du martyre le 19 décembre, au commencement du quatrième siècle. La fête de ces martyrs est très-solennelle chez les Grecs.

SAINT PHILOGONE,

ÉVÊQUE D'ANTIOCHE.

20 DÉCEMBRE.

Saint Philogone fit de grands progrès dans l'étude du droit, et parut au barreau avec éclat. Il fut admiré pour son éloquence, et encore plus pour son intégrité et la sainteté de sa vie. On se crut suffisamment autorisé à ne point observer à son égard les canons qui défendaient d'élever aux dignités éminentes de l'Eglise quiconque n'avait point passé un certain temps dans le clergé. On le plaça donc sur le siége d'Antioche, après la mort de Vital, arrivée en 318. Saint Chrysostome loue son zèle et la sagesse de son gouvernement, et cite en preuve l'état florissant où fut l'Eglise d'Antioche pendant son épiscopat. Lorsque saint Alexandre d'Alexandrie eut condamné les impiétés d'Arius, il envoya la sentence à saint Philogone, qui de son côté prit hautement la défense de la foi catholique. Durant les persécutions excitées par Maximien et par Licinius, ce saint évêque mérita le titre glorieux de confesseur. Il mourut en 323, la cinquième année de son épiscopat. On célébrait sa fête à Antioche le 20 décembre dans l'année 386.

SAINT DOMINIQUE,

ERMITE.

L'illustre pénitent, dont le savant cardinal Pierre Damien nous a laissé la vie, était originaire d'Italie, et né avec des biens considérables. Il se porta à l'état ecclésiastique et parvint au saint ordre de prêtrise; mais parce qu'il appréhenda que ses parents n'eussent rendu son ordination


Digitized by Google

simoniaque par un présent qu'ils firent à l'évêque, il s'abstint toute sa vie de faire les fonctions de son ordre, et il en fit la pénitence la plus austère qui ait jamais été.

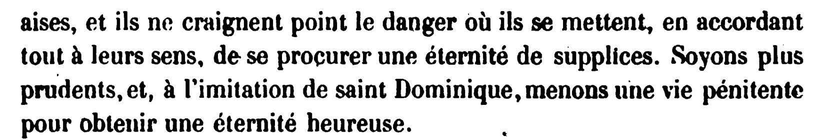
Le saint prêtre commença par renoncer au monde et abandonner ses biens, ensuite il se retira dans une solitude sur le mont Apennin. Il se mit sous la conduite d'un nommé Jean de Montfeltro, qui dirigeait vingt ermites. Quelques austérités que pratiquassent ces anachorètes, qui faisaient revivre en Europe l'esprit des solitaires de la Palestine et de l'Égypte, Dominique porta encore beaucoup plus loin la rigueur de la pénitence. Il mit sur la chair nue une cuirasse de fer, qu'il ne quittait que pour prendre sept fois le jour avec des verges, une douloureuse flagellation, pendant laquelle il récitait tout le psautier.

Ce fervent solitaire ayant passé plusieurs années sous la conduite de l'abbé Jean, se sentit inspiré de se mettre sous celle du bienheureux Pierre Damien, dans son ermitage de Fontavelle en Ombrie. Ce grand cardinal, qui avait été témoin pendant longtemps de ses héroïques vertus, n'en parle qu'avec admiration. Il avait une dévotion particulière à la sainte Vierge; il ne sortait presque point de méditation, il était dans une union continuelle avec Dieu, et, outre les austérités surprenantes dont nous venons de parler, il s'était mis des cercles de fer aux bras et aux cuisses, ce qui faisait qu'on pouvait regarder chaque instant de sa vie comme un douloureux martyre. Cet inimitable pénitent sentant approcher l'heure de sa mort, s'y prépara par les derniers sacrements qu'il reçut avec la plus tendre dévotion; comme il avait été inhumé pendant l'absence du bienheureux cardinal Damien, ce dernier assure que, l'ayant fait retirer de son tombeau pour le placer dans la chapelle de l'ermitage, il letrouva sans corruption. Cette mort précieuse devant Dieu arriva le 20 décembre 1060.

Réflexions.

Dans l'histoire des plus fameux pénitents, on ne voit rien qui approche des austérités que saint Dominique exerçait sur son corps, quoique d'une complexion très-faible. Il jeûnait régulièrement au pain et à l'eau, il travaillait assidûment pendant le jour, il veillait dans la méditation et la prière pendant la nuit; il déchargeait sur son corps, chaque jour, plusieurs milliers de coups de fouet. Pourquoi tant d'austérités? C'est qu'il redoutait les cruels tourments de l'enfer, et qu'il ne voulait rien épargner pour les éviter. Quelque étonnante que soit cette conduite, elle l'est moins que celle des mondains. Ils aiment leurs corps et leurs

Digitized by Google



aises, et ils ne craignent point le danger où ils se mettent, en accordant tout à leurs sens, de se procurer une éternité de supplices. Soyons plus prudents, et, à l'imitation de saint Dominique, menons une vie pénitente pour obtenir une éternité heureuse.

SAINT THOMAS,

APOTRE.

21 DÉCEMBRE.

L'apôtre saint Thomas était originaire de Galilée, et pêcheur de profession. Dès sa jeunesse il fut l'ennemi de la dissipation; les moments que ses travaux lui laissaient libres, il les employait à la prière et à la méditation de la loi de Dieu. Dès qu'il eut entendu parler des merveilles que faisait Notre-Seigneur, il ne douta point que ce ne fût le Messie attendu depuis si longtemps, et il s'empressa de venir à sa suite. Ce fut vers ce temps que le Sauveur choisit, parmi ceux qui le suivaient, douze disciples qu'il nomma apôtres, et Thomas mérita d'être de ce nombre.

Jésus-Christ ayant envoyé prêcher ses apôtres, saint Thomas obéit et travailla avec ce zèle qui lui fit parcourir dans la suite les vastes contrées de l'Asie. Son attachement à son divin maître était si grand, que lorsque Jésus-Christ se proposa d'aller à Béthanie, à cause de la mort de Lazare, ses apôtres lui ayant représenté le danger qu'il y avait, parce que les Pharisiens le cherchaient pour le mettre à mort, Thomas s'écria : *Allons, mourons avec lui.* Après la glorieuse résurrection de Jésus-Christ, ce Dieu sauveur apparut à ses disciples, et permit que saint Thomas fût pour lors absent. Ils lui dirent à son retour : Nous avons vu notre maître. Il répondit : Je ne le croirai point que je n'aie vu et touché ses plaies. Notre-Seigneur, qui avait permis ce doute apparent, pour rendre plus indubitable la vérité de sa résurrection, se trouva huit jours après dans la salle où ils étaient tous assemblés, et il dit à Thomas : Voyez et touchez mes plaies. Aussitôt il s'écrie : *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu.* Et avec quel zèle n'a-t-il point rendu, jusqu'à la fin de sa vie, ce glorieux témoignage à son maître?

Après l'ascension de Jésus-Christ, les apôtres s'étant dispersés pour annoncer à toute la terre son saint Evangile, Thomas, ardent et infatigable, entreprit des voyages infinis pour faire connaître partout le nom



Digitized by Google

de Jésus-Christ, et enseigner aux peuples la voie du salut. La tradition porte qu'il a publié l'Evangile dans l'Ethiopie, dans le pays des Abyssins, chez les Parthes, les Mèdes, les Perses, dans les vastes régions des Indes, jusqu'à la Chine même; et une preuve que la foi a été annoncée dans la Chine, c'est que l'an 1625 on y trouva une pierre d'une grandeur immense, sur laquelle était gravé un abrégé de la doctrine catholique en langue chinoise. Saint Xavier allant prêcher Jésus-Christ au Méliapour, y trouva des preuves que saint Thomas y avait annoncé l'Evangile, et en effet ce fut dans cette ville qu'il termina sa course apostolique. Les Brachmanes, irrités de ce qu'il avait rendu méprisables leurs idoles, l'assommèrent au pied d'une croix où il faisait sa prière. L'an 1623, on trouva son corps en creusant les fondements d'une église, et on le transporta à Goa, où il est en grande vénération.

Réflexions.

Les saints docteurs de l'Eglise, faisant réflexion sur l'incrédulité de l'apôtre saint Thomas, conviennent que Jésus-Christ la permit, afin que le témoignage que saint Thomas rendrait ensuite de la vérité de sa résurrection fût plus authentique. Aussi avec quelle force ce saint apôtre ne se servit-il pas de cette preuve indubitable de la résurrection de son maître, pour en convaincre tous les peuples auxquels il porta la lumière de la foi! Quel doute peut-il rester à nous-mêmes? et les plus incrédules pourraient-ils exiger plus qu'a fait saint Thomas devant tant de témoins? Que nous devons bénir le Seigneur d'avoir obvié aux doutes qui pourraient naître dans l'esprit des faibles, comme il a fait à l'occasion de saint Thomas, d'une manière qui ne laisse rien à désirer!




Digitized by Google



MARTYR.

22 DÉCEMBRE.

L'illustre Flavien, qui eut pour épouse sainte Dafrose, et pour filles sainte Bibiane et sainte Démétrie, parvint par son mérite et par sa probité à la charge de préfet de Rome. Il se fit une grande réputation dans l'exercice de cette charge, par la manière chrétienne dont il en remplit les obligations. Il favorisait l'exécution des lois ecclésiastiques, il rendait la justice au riche et au pauvre avec équité, et on le regarda comme le père et le protecteur de tous les malheureux.

L'empereur Constance, fils du grand Constantin, étant tombé dans l'arianisme, fut ouvertement fauteur de cette secte. Il n'oublia rien pour gagner le préfet Flavien dont le crédit était très-grand dans Rome; il n'y eut point de promesses et de flatteries qu'on ne mît en usage; ensuite on employa les me-

naces les plus effrayantes; mais rien ne put ébranler le généreux Flavien étroitement attaché à la doctrine catholique. La fermeté du préfet indisposa l'empereur, qui lui ôta sa charge, pour la donner à Aphronien, homme intéressé et sans religion. Ce vertueux chrétien bénit le Seigneur dans cette disgrâce, et s'en consola dans l'espérance de travailler plus sûrement à son salut dans une vie privée.

Notre invincible héros eut encore des épreuves plus difficiles à soutenir. L'empereur Julien l'Apostat étant devenu le seul maître de l'empire, entreprit d'éteindre le nom chrétien, et mit en usage tous les tourments que la fureur peut inventer. Les prisons et les cachots étaient remplis de fidèles dont on tâchait de vaincre la foi généreuse par toutes sortes d'indignes traitements. On dressait de toutes parts des échafauds pour intimider ceux qui ne voulaient pas offrir de l'encens aux idoles de l'empereur. Flavien, embrasé d'un zèle apostolique, allait de prison en prison pour secourir la misère et ranimer le courage de ces fidèles serviteurs de Jésus-Christ. Aphronien, qui enviait ses grands biens, le fit arrêter, lui fit marquer le front d'un fer rouge comme à un scélérat, et l'envoya en exil aux Eaux du Taureau, avec ordre de le faire périr dans la plus affreuse misère. Quelque dur qu'il fût à Flavien de se voir séparer pour jamais de son épouse et de ses filles, il fut au comble de ses vœux de souffrir cet exil pour l'amour de Jésus-Christ. Les travaux, la faim, la soif qu'on lui fit endurer, lui procurèrent en peu de temps la couronne du martyre, vers l'an 370.

Réflexions.

L'hérésie et l'irréligion sont conjurées contre la vertu. Saint Flavien se fait admirer dans la première charge de Rome, par son humanité, par sa charité, par sa probité; mais parce qu'il est un zélé protecteur de la foi catholique et un serviteur fidèle de Jésus-Christ, il est en butte à la persécution de l'hérésie et de l'impiété. Ce qui faisait la consolation de l'athlète de Jésus-Christ, c'est que tandis que ces malheureux empereurs creusaient sous leurs pieds les abîmes de l'enfer, ils lui préparaient sa couronne et avançaient son bonheur. Son exemple doit animer les vrais fidèles à s'attacher fermement à la doctrine catholique et à mépriser toutes les persécutions que leur fidélité à Jésus-Christ pourrait leur attirer.


Digitized by Google

SAINT THÉMISTOCLE,

BERGER, MARTYR EN LYCIE.

Saint Thémistocle, qui florissait vers le milieu du troisième siècle, était né dans le territoire de Myre en Lycie. Un chrétien, poursuivi par les païens, vint se cacher sur la montagne où il passait ses brebis. Les persécuteurs se présentèrent pour arrêter ce chrétien, mais Thémistocle refusa constamment de leur dire le lieu de sa retraite. Il leur déclara même qu'il professait la religion de celui qu'ils cherchaient. Ils l'arrêtèrent sur-le-champ, et le conduisirent au gouverneur de Lycie. Sur le refus qu'il fit de renoncer à la foi, le juge ordonna qu'il fût déchiré à coups de fouet, et étendu sur le chevalet. Ensuite on le traîna nu sur des cailloux et des pointes de fer. Il expira au milieu des tourments. Les Grecs et les Latins l'honorent en ce jour.

LES DIX MARTYRS DE CRÈTE,

SAINTS THÉODULE, SATURNIN, ETC.

23 DÉCEMBRE.

Après la publication de l'édit de Dèce contre les chrétiens, on versa leur sang de toutes parts ; mais ce fut surtout dans l'île de Crète ou de Candie que les païens les traitèrent avec la dernière cruauté. On distingue, parmi ceux qui y souffrirent alors, *Théodule*, *Saturnin*, *Eupore*, *Gélase*, *Eunicien*, *Zotique*, *Cléomène*, *Agatope*, *Basilide et Évareste*, vulgairement appelés les dix martyrs de Crète. Les trois premiers étaient de Gortyne, métropole de l'île. On croit qu'ils avaient été instruits dans la foi par saint Cyrille, évêque de cette ville, lequel fut décapité dans la même persécution et nommé dans le martyrologe romain sous le 9 de juillet. Les autres saints martyrs étaient également crétois. Zotique ou Zétique était de Gnosse, Agatope de Panorme, Basilide de Cydonie, et Evareste d'Héraclée. Leur zèle les réunit dans la confession de Jésus-Christ.

Lorsqu'ils eurent été arrêtés, on leur fit souffrir mille outrages et diverses tortures ; après quoi ils furent conduits devant le gouverneur, qui faisait sa résidence à Gortyne. Ils subirent l'interrogatoire le 23 de dé-



cembre. Ils eurent ordre de sacrifier à Jupiter, la principale divinité du pays; ce jour d'ailleurs lui était spécialement consacré, et l'on célébrait une fête en son honneur. Les martyrs répondirent qu'ils ne pouvaient offrir de sacrifices à des idoles. « Vous connaîtrez, dit le juge, la puis- « sance des dieux; ce ne sera pas impunément que vous manquerez de « respect à cette illustre assemblée qui adore le grand Jupiter, Junon, « Rhée et les autres dieux. Cessez, répliquèrent les martyrs, de nous « parler de Jupiter et de Rhée, sa mère; nous savons leur généalogie et « l'histoire de leurs actions. Nous pouvons vous montrer le tombeau de « Jupiter; il est né dans cette île; il a été roi, ou plutôt tyran de son « pays; il s'est abandonné à toutes sortes de desordres, et même à des « abominations contre nature; il a eu recours aux enchantements pour « corrompre les autres. Ceux qui l'honorent comme un dieu ne doivent « point se faire scrupule de l'imiter. » Le juge, ne pouvant nier ni réfuter les faits allégués, ne suivit plus que les mouvements de sa fureur. Le peuple, également transporté de rage, aurait mis les confesseurs en pièces, s'il n'eût été retenu. Ils furent condamnés à des tortures horribles. Les uns, ayant été étendus sur le chevalet, furent déchirés avec des ongles de fer; les autres eurent le corps percé avec des pierres ou des bâtons aiguisés; on battit ceux-ci avec des fouets armés de plomb, de manière qu'on leur brisa ou du moins qu'on leur disloqua les os; ceux-là souffrirent d'autres espèces de tourments qui étaient aussi cruels. Les martyrs, au lieu de se plaindre, ne faisaient que répéter: « Nous « sommes chrétiens; nous préparât-on mille morts, nous les souffrirons « avec joie. » Le peuple criait avec fureur pour animer contre eux le juge, qui, de son côté, exhortait les bourreaux à ne se point lasser. Les saints confesseurs continuaient de louer Dieu, et de protester qu'ils lui resteraient inviolablement attachés.

Le juge, qui désespérait de vaincre leur constance, ordonna de les décapiter. Tandis qu'on les conduisait au supplice, ils priaient pour leurs persécuteurs, et demandaient à Dieu avec ferveur la conversion de leurs compatriotes. Les chrétiens emportèrent secrètement leurs corps pour les enterrer. On transféra depuis leurs reliques à Rome. Les Pères du concile de Crète, tenu en 458, disent dans une lettre à l'empereur Léon, que leur île avait été jusqu'alors préservée de l'hérésie par l'intercession de nos saints martyrs. Les Grecs et les Latins font leur fête en ce jour.

Réflexions.

Un chrétien qui vit de la foi et qui aime, soupire après le bonheur du




Digitized by Google

ciel, où il verra Dieu et le possédera. Nous sommes sur la terre environnés de faiblesses et de misères; nous sommes continuellement exposés au danger de nous perdre. David, cet homme selon le cœur de Dieu, tomba dans le péché; Salomon devint idolâtre; Judas, appelé par Jésus-Christ lui-même à l'apostolat, se rendit coupable du crime le plus énorme et mourut dans l'apostasie et le désespoir; combien de confesseurs qui, prêts à remporter la palme du martyre, ont cédé à la violence des tourments et se sont perdus pour toujours! Nous mettons notre confiance en la bonté divine, et nous avons raison : le Seigneur ne nous abandonnera point que nous ne l'abandonnions les premiers. Mais portons-nous une sainte envie à ceux qui déjà sont en possession de la bienheureuse éternité? Regardons-nous comme un malheur de vivre au milieu de tant de prévarications, de tant de péchés, qui font blasphémer tous les jours le nom de notre Dieu? Disons-nous avec David : *Que ma demeure ici-bas est prolongée! Mon âme ressent une vive douleur de se voir retenue parmi les habitants de Cédar,* dans ce monde corrompu qui n'aime pas, qui ne connaît pas même le Seigneur? Notre éloignement de lui devrait être pour nous une source intarissable de larmes. Donnez-moi, dit saint Augustin, un homme qui aime, et il entendra ce que je dis. Sur la terre nous ne voyons Dieu qu'à travers les ombres de la foi; nous ne pouvons le contempler que dans ses œuvres, que dans ses mystères et ses miséricordes; mais l'amour est insatiable, il sera inquiet jusqu'à ce qu'il le voie en lui-même et qu'il jouisse de lui; ce qu'il ne peut obtenir en ce monde. Moïse ayant demandé à Dieu de voir *sa face*, il lui fut répondu que cela était impossible dans cette vie mortelle. Pourquoi donc est-elle si prolongée? Pourquoi sommes-nous si longtemps privés du souverain bien? Pourquoi notre union à l'objet de tous nos désirs et de toutes nos affections est-elle si différée? Tout ce que nous voyons ne semble-t-il pas nous dire : *Où est votre Dieu?* Les Juifs captifs à Babylone ne pensaient qu'à leur patrie, ne soupiraient qu'après Jérusalem. Leurs harpes muettes étaient suspendues aux saules. Leurs ennemis mêmes, touchés de leur douleur, tâchaient de les consoler. Ils les priaient de leur chanter ces cantiques divins dont ils avaient fait retentir autrefois le temple et les montagnes de la Judée. *Comment*, répondaient les Juifs, *chanterions-nous les louanges du Seigneur et des cantiques de joie dans une terre étrangère?* On ne devrait entendre que des soupirs et des hymnes de componction dans cet état d'exil où nous sommes, dans cette terre couverte de crimes et d'abominations. Tels sont les sentiments dont sont pénétrées les âmes ferventes, sentiments qui por-

Digitized by Google

Digitized by Google



Arkieu lith.

Digitized by Google

Digitized by Google

taient les martyrs à compter pour rien les tourments et la mort la plus cruelle.

SAINTE VICTOIRE,

VIERGE ET MARTYRE.

Victoire, Romaine de naissance, fut élevée dans la religion chrétienne. Elle résolut de se consacrer à Dieu dans l'état de virginité, et de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Un païen, nommé Eugène, la rechercha en mariage; mais n'ayant pu la déterminer à consentir à ses désirs, il l'accusa devant le juge d'être chrétienne. Celui-ci pressa inutilement la sainte de sacrifier aux idoles et d'épouser Eugène. Il lui fit percer le sein d'un coup d'épée, et elle mourut sur-le-champ de sa blessure, en 250, sous la persécution de Dèce.

SAINT DAGOBERT II,

ROI D'AUSTRASIE, PATRON DE STENAY, EN LORRAINE, MARTYR.

Dagobert II était fils de saint Sigebert, roi d'Austrasie, et de la reine Himnehilde. Il était encore enfant lorsqu'il perdit son père en 636. Il ne fut que quelques mois sur le trône. Grimoald, maire du palais, fit valoir une disposition qu'il prétendait avoir été faite en faveur de Childebert, son fils, par Sigebert, dans le temps que ce prince n'avait pas encore de postérité. Il dépouilla Dagobert de la puissance souveraine, et l'envoya en Irlande, où il vécut longtemps ignoré. On publia même qu'il était mort. Childebert fut proclamé roi, sous prétexte que Sigebert l'avait choisi lui-même pour successeur, dans le cas où il ne laisserait point d'enfants.

Himnehilde se plaignit hautement de la violence et de l'injustice qu'on avait faite à son fils; elle se réfugia à Paris auprès du roi Clovis II, son beau-frère. Les seigneurs austrasiens ne purent souffrir l'attentat du maire du palais, et l'usurpateur fut détrôné après un règne de quelques mois. On offrit la couronne d'Austrasie à Clovis II, déjà roi de Bourgogne et de Neustrie. Ce prince, étant mort peu de temps après, laissa la monarchie à Clotaire III, son fils aîné, qui avait à peine cinq ans. Celui-ci, sous la régence de Bathilde, sa mère, posséda l'Austrasie jus-

Digitized by Google

qu'en 660, qu'elle fut démembrée en faveur de Childéric, le second des fils de Clovis.

Cependant on apprit que Dagobert vivait encore, et qu'il était en Irlande. Les seigneurs d'Austrasie ne pensèrent plus qu'à procurer son retour. Ils écrivirent à saint Wilfrid, évêque d'York, qui l'avait assisté dans sa disgrâce, et qui connaissait le lieu de sa retraite. Ce prélat lui fit trouver les secours qui lui étaient nécessaires pour repasser en Austrasie. Il ne fut cependant point reconnu d'abord roi. Himnehilde obtint seulement de Childéric qu'il cédât à son fils l'Alsace et quelques cantons au delà du Rhin.

Mais Childéric, que ses cruautés et ses violences avaient rendu odieux, fut assassiné en 673. Himnehilde profita de cette circonstance pour faire monter son fils sur le trône. On conduisit Dagobert à Metz, et il y fut reconnu roi par les différents ordres du royaume. Les commencements de son règne furent heureux. Il choisit les palais d'Isembourg et de Kircheim, en Alsace, pour le lieu de sa résidence. Il fit rétablir les églises et les monastères; il fonda les abbayes de Surbourg, de Haslach et de Saint-Sigismond; il donna des biens considérables à l'église de Strasbourg, qui lui fut encore redevable du bonheur qu'elle eut d'être gouvernée par saint Arbogaste et saint Florent.

Dagobert, pendant son exil en Irlande, avait épousé une princesse saxonne, nommée Bachtilde ou Mathilde. Il en eut cinq enfants : un fils auquel il donna le nom de Sigebert, et quatre filles, Irmine, Adèle, Rathilde et Ragnétrude. Sigebert ayant été dangereusement blessé à la chasse, fut guéri par les prières de saint Arbogaste. Dagobert, pour marquer à Dieu sa reconnaissance, donna à l'église de Strasbourg le palais d'Isembourg, ainsi que le territoire voisin.

Saint Wilfrid, qu'on avait chassé indignement de son siége, prit le parti de porter ses plaintes à Rome. Il vint en Alsace au commencement de l'année 679. Dagobert, qui lui devait tout, le reçut avec autant de joie que de vénération. Il voulut le retenir auprès de sa personne, et lui offrit l'évêché de Strasbourg, qui venait de vaquer par la mort de saint Arbogaste.

La paix dont jouissait le royaume d'Austrasie ne dura pas longtemps. La guerre s'alluma entre Dagobert et Thierri III. Les deux rois, à la tête de leurs armées, s'avancèrent sur les frontières de la Lorraine et de la Champagne. Ebroïn, maire du palais sous Thierri, forma contre Dagobert une conspiration où entrèrent plusieurs seigneurs. Il le surprit dans la forêt de Voivre, et l'y fit massacrer le 23 décembre 679, à cinq quarts


Digitized by Google

de lieue de Stenay. Il est à présumer que le prince Sigebert éprouva le même sort : du moins n'en est-il plus fait mention dans l'histoire. La piété et les vertus de Dabogert le firent mettre au nombre des saints. On l'a qualifié martyr, parce qu'anciennement on donnait ce titre à ceux qui, après avoir vécu saintement, périssaient d'une mort injuste et violente. Le corps de Dagobert fut porté à Rouen ; mais on le transféra depuis à Stenay, où il est honoré en ce jour et le 2 septembre.

SAINTES THRASILLE ET ÉMILIENNE,

VIERGES.

24 DÉCEMBRE.

Saint Grégoire le Grand eut trois tantes du côté paternel. Elles firent toutes vœu de virginité, et se consacrèrent aux exercices de la vie ascétique dans la maison du sénateur Gordien, leur père. Leurs noms étaient Thrasille, Émilienne et Gordienne. Les deux premières renoncèrent au monde le même jour, et tendaient à l'envi l'une de l'autre à la perfection. La ferveur et la charité les unissaient encore plus intimement que les liens du sang. A force de s'exciter mutuellement à la vertu, elles firent de grands progrès dans la vie spirituelle. Elles étaient si détachées de la terre, si attentives à mortifier leurs sens, si fidèles à la grâce, qu'elles paraissaient ne plus vivre dans un corps mortel.

Gordienne fit également vœu de virginité et partageait les mêmes exercices ; mais les rapports qu'elle entretenait au dehors affaiblirent sa ferveur, et elle prit insensiblement du goût pour le monde ; en sorte que le Seigneur ne régna bientôt plus dans son âme. Thrasille et Émilienne, qui s'apercevaient de son changement, en conçurent une vive douleur. Elles lui firent des représentations, qui furent accompagnées des plus tendres marques d'affection et de charité. Gordienne y parut sensible, et promit de se corriger. Mais elle retomba bientôt dans les mêmes défauts ; elle ne pouvait même cacher le dégoût qu'elle avait pour le silence, la retraite et les exercices de piété. Sa tiédeur empêcha l'effet que devaient produire les discours et les exemples de ses sœurs ; et lorsque la mort les lui eut enlevées, elle abandonna le genre de vie qu'elle avait embrassé volontairement : exemple terrible des dangers du monde et des suites funestes qu'entraîne la négligence dans le service de Dieu !


Digitized by Google

Thrasille et Emilienne marchèrent toujours avec courage dans les voies de la perfection : aussi méritèrent-elles de recevoir la couronne de gloire promise à la persévérance. Nous apprenons de saint Grégoire que Thrasille eut une vision où le saint pape Félix, son oncle, lui apparut, lui fit voir la place qui lui était préparée dans le ciel, et lui dit : « Venez, je vous recevrai dans le séjour de la gloire. » Elle tomba malade le lendemain. Pendant son agonie, ayant les yeux levés au ciel, elle s'écria tout à coup : « Retirez-vous, faites place, voici Jésus qui vient à moi. » Après avoir achevé ces paroles, elle expira le 24 de décembre. Elle apparut à sa sœur Émilienne, et l'invita à venir célébrer l'Epiphanie avec elle. Emilienne tomba malade et mourut le 5 janvier. Ces deux saintes sont nommées dans le martyrologe romain, le jour de leur mort.

Réflexions.

La mort des saints est précieuse devant le Seigneur. Mourir de la mort des saints est le plus grand triomphe d'une âme sur l'enfer ; c'est le spectacle le plus intéressant pour la cour céleste ; c'est le sujet de la joie la plus vive pour les anges. Quoi de plus capable que la pensée de cette bienheureuse mort de nous consoler et de nous soutenir dans nos peines, de nous détacher du monde et nous faire mépriser ses faux biens ? On ne peut lire sans émotion le récit de celle d'Alphonse III, duc de Modène ; on y reconnaît tous les traits qui caractérisent la mort des saints. Alphonse quitta la souveraineté et renonça au monde pour se faire capucin. On fut étonné de son amour pour la pénitence et pour la contemplation. Lorsque son dernier moment fut arrivé, il parut si tranquille, si rempli de joie, d'humilité et de résignation, enflammé d'un désir si ardent d'aller à Dieu, si brûlant de charité, que les personnes mêmes du monde lui portaient envie, et regardaient comme rien le sacrifice qu'il avait fait, en comparaison du bonheur qu'il lui avait procuré. Si nous voulons mourir comme les saints, vivons comme eux, soyons détachés du monde, ne nous laissons point éblouir par ses prétendus biens, que toutes nos actions portent l'empreinte de la charité divine et des autres vertus chétiennes.




Digitized by Google



SAINT GRÉGOIRE DE SPOLETTE,

PRÊTRE, MARTYR.

Grégoire était un saint prêtre de Spolette, qui prêchait l'Évangile avec beaucoup de zèle. A l'arrivée du général Flaccus, qui avait ordre de sévir contre les chrétiens, il fut accusé de séduire les sujets de l'empire et de mépriser les dieux et les empereurs. On l'arrêta et on le conduisit devant le tribunal de Flaccus. Celui-ci, prenant un air sévère, lui dit : « Êtes-vous Grégoire de Spolette? — *Grégoire.* Oui, je le suis. « — *Flaccus.* Vous êtes donc l'ennemi des dieux? vous méprisez donc « les princes? — *Grégoire.* Je sers depuis mon enfance le Dieu qui m'a « créé. — *Flaccus.* Quel est votre Dieu? — *Grégoire.* C'est celui qui a « créé l'homme à son image et à sa ressemblance, qui est tout-puissant « et immortel, et qui rendra à chacun selon ses œuvres. — *Flaccus.* Il « ne faut point tant de paroles; faites ce que je vous ordonne. — *Gré-* « *goire.* Je ne sais ce que signifie l'ordre dont vous me parlez; mais je « sais ce que je dois faire. — *Flaccus.* Si vous voulez sauver votre vie, « allez au temple et sacrifiez aux dieux, alors vous deviendrez notre ami, « et les invincibles empereurs vous combleront de biens. — *Grégoire.* « Je ne désire pas une telle amitié, je ne sacrifie point aux démons, « mais à Jésus-Christ, mon Dieu. » Flaccus, après l'avoir fait tourmenter cruellement, ordonna de le décapiter. Grégoire souffrit en 304. Son corps est encore à Spolette dans l'église de son nom. Baronius a trouvé, à la fin d'une copie manuscrite de ses actes, le récit d'un miracle célèbre opéré par son intercession en 1037.

SAINT DELPHIN,

ÉVÊQUE DE BORDEAUX.

Nous ne savons rien de saint Delphin, que depuis qu'il eut été élevé à l'épiscopat. Il fut lié d'une étroite amitié avec saint Phébade, évêque d'Agen. Saint Ambroise leur écrivit une lettre commune que nous avons encore, et dans laquelle il parle des fruits que retirait l'Eglise de leur union. Saint Delphin assista au concile de Saragosse, où les priscillianistes furent condamnés en 330. Ces hérétiques en appelèrent au pape Damase. En allant à Rome, ils passèrent par l'Aquitaine, et voulurent y


Digitized by Google

répandre leurs erreurs; notre saint évêque rendit leurs efforts inutiles; il tint depuis un concile à Bordeaux, où ils furent de nouveau condamnés. Mais il n'approuva jamais la conduite sanguinaire d'Ithace et d'Idace envers les priscillianistes; il refusa même de communiquer avec ces deux évêques.

Saint Delphin baptisa saint Paulin en 388, et lui inspira le désir d'entrer dans les voies de la perfection évangélique. Saint Paulin en conserva toujours une vive reconnaissance. Il lui écrivit plusieurs lettres. dont cinq sont parvenues jusqu'à nous. On y voit qu'il l'honorait comme son père et son maître.

Le saint évêque de Bordeaux mourut le 24 décembre 403, et eut saint Amand pour successeur; il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

SAINTE EUGÉNIE,

VIERGE ET MARTYRE A ROME.

25 DÉCEMBRE.

Nous n'avons point d'actes authentiques de sainte Eugénie, et l'on ne peut s'en rapporter à ceux que Métaphraste et Surius ont publiés. Nous nous bornerons donc à dire que cette sainte martyre souffrit à Rome sous Valérien, vers l'an 258. Nous apprenons de saint Avit de Vienne qu'elle était célèbre dans l'Eglise au cinquième siècle. Suivant les anciens martyrologes qui portent le nom de saint Jérôme, elle fut enterrée dans le cimetière d'Apronien, sur la voie Latine. Sa fête est célébrée en ce jour par les Latins; les Grecs l'honorent le 24 de ce mois, conjointement avec sainte Bassille, saint Prote et saint Hyacinthe, martyrs, dont nous avons parlé sous le 11 de septembre.

SAINTE ANASTASIE,

VEUVE ET MARTYRE.

L'illustre Anastasie, dont le canon de la messe fait mention, était fille d'un riche citoyen de Rome nommé Prétextat, païen de religion, et de Flavie, fervente chrétienne. On donna à cette sainte, qui était fille unique,


Digitized by Google

une éducation proportionnée aux grandes vues qu'on avait sur elle, et sa vertueuse mère n'oublia rien pour en faire une vertueuse servante de Jésus-Christ. Étant encore fort jeune, elle eut le malheur de perdre cette bonne mère; mais son père, qui l'aimait tendrement, ne l'empêcha point de voir le saint prêtre Chrisogon, qui la confirma dans les bons sentiments dans lesquels elle avait été élevée. Quand elle fut parvenue à l'âge de se marier, son père l'obligea d'épouser un riche seigneur, qui avait beaucoup de crédit en cour, mais qui était païen de religion et de mœurs. Il se nommait Publius.

Il fallait une vertu solide pour résister au mauvais exemple d'un époux; elle sut se préserver de la contagion par l'assiduité de la prière et par l'abondance de ses aumônes. On la voyait aller sans suite, et modestement vêtue, de prison en prison, visiter les chrétiens qui y étaient détenus, et surtout saint Chrisogon, son directeur, qui avait été arrêté. Cette œuvre de charité lui attira les persécutions de l'injuste Publius. Il la retenait comme prisonnière dans sa maison, et la traitait avec beaucoup de dureté. Anastasie, accablée de douleur, écrivit une lettre à saint Chrisogon, et, du milieu de ses fers, ce saint lui fit une réponse très-consolante, et l'assura qu'elle serait bientôt en liberté. En effet, Publius ayant été chargé d'une ambassade pour la Perse, il périt misérablement dans son voyage. Cet accident délivra Anastasie d'un dur esclavage, et la mit en possession de biens immenses.

L'illustre veuve ne s'en servit que pour secourir les pauvres, et pour continuer ses charitables offices aux confesseurs de Jésus-Christ. Dans ce temps, l'empereur Dioclétien, instruit que saint Chrisogon encourageait les martyrs, le fit venir à Aquilée pour le juger lui-même. La fidèle servante de Jésus-Christ le suivit en cette ville pour le soulager. Après le martyre de saint Chrisogon, les secours qu'Anastasie donnait si généreusement aux chrétiens persécutés la firent reconnaître pour une des plus ferventes chrétiennes : elle fut arrêtée et mise entre les mains du juge Florus, qui n'oublia rien pour la gagner et la corrompre. Voyant que tous ses efforts étaient inutiles, il ordonna qu'on la laissât mourir de faim. Elle resta souvent des mois entiers sans prendre de nourriture et sans en avoir besoin. Le juge, attribuant ce miracle à la magie, la fit mettre en mer avec un grand nombre d'autres dans un vaisseau qui faisait eau de toutes parts. Mais ce vaisseau, contre l'attente de tout le monde, vogua heureusement et aborda sur les côtes de l'île de Palmarole, habitée par des idolâtres, dont plusieurs se convertirent, frappés de cette merveille, et scellèrent depuis l'Évangile de leur sang. Cette géné-


Digitized by Google




reuse sainte eut le bonheur de consommer son martyre par le feu le 25 décembre 304.

Réflexions.

Qui ne s'étonnera que des miracles si souvent réitérés ne puissent obliger les païens à ouvrir les yeux? Ils s'endurcissent de plus en plus; ils attribuent à la magie les traits les plus marqués de la toute-puissance de Dieu. D'où vient cet opiniâtre entêtement? C'est que la doctrine de Jésus-Christ condamne toutes les passions, et interdit aux cœurs corrompus tous les moyens de se satisfaire. Voilà ce qui a armé les païens contre l'Évangile, et voilà ce qui tous les jours encore fait parler les libertins contre la piété, qui ne les blesse et ne les chagrine que parce qu'elle est une censure muette de leurs désordres. Imitons sainte Anastasie; que la langue ni l'épée des méchants ne soient jamais capables de nous séparer de l'amour de Dieu.

SAINT ÉTIENNE,

DIACRE, PREMIER MARTYR.

26 DÉCEMBRE.

On ne peut douter que saint Étienne n'ait été juif; il le dit lui-même dans son apologie au peuple. Mais était-il Hébreu d'extraction? descendait-il d'Abraham? ou bien était-il issu de parents étrangers qui avaient été incorporés à la nation juive par la voie du prosélytisme? On a beaucoup disputé sur ces questions. On jugera cependant que le saint martyr était Hébreu d'extraction et de la race d'Abraham, si l'on examine avec impartialité les raisons qui établissent ce sentiment.

Étienne est un mot grec qui signifie *couronne*. Lorsqu'on découvrit les reliques du saint, on vit sur son tombeau le nom Chéliel, qui, en hébreu moderne, signifie aussi *couronne*.

On convient généralement que saint Étienne était un des soixante-douze disciples. En effet, immédiatement après la descente du Saint-Esprit, nous le voyons parfaitement instruit de la loi évangélique, orné de tous les dons de ce divin esprit qui venaient d'être répandus sur l'Église, et extraordinairement favorisé du pouvoir d'opérer des miracles.

La multitude des fidèles, qui augmentait de jour en jour, était recommandable par la pratique de toutes les vertus. Ils se regardaient tous


Digitized by Google

comme frères, et n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Les riches vendaient leurs biens et en déposaient le prix dans un trésor commun, et les apôtres employaient ces fonds au soulagement des pauvres. Il s'éleva quelques plaintes à ce sujet; mais on fit bientôt cesser la cause qui les produisait. Les Grecs murmurèrent contre les Hébreux, sous prétexte que leurs veuves étaient négligées dans la distribution journalière des aumônes.

Les apôtres, pour arrêter le mal dans sa source, assemblèrent les fidèles, et leur firent observer qu'ils ne pouvaient quitter les principales fonctions de l'apostolat pour prendre soin des tables. Ils leur dirent de choisir sept chrétiens d'une conduite irréprochable, remplis du Saint-Esprit et de sagesse, afin qu'ils se chargeassent de ce soin; ils ajoutèrent qu'on les délivrerait par là de toute distraction, et qu'on les mettrait en état de s'occuper uniquement de la prière et de la prédication de l'Évangile. Ce qu'ils proposaient fut agréé de l'assemblée, et les fidèles élurent sur-le-champ Étienne, *homme rempli de foi et du Saint-Esprit*, ainsi que Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parmenas et Nicolas, prosélyte d'Antioche. Comme tous ces noms sont grecs, quelques auteurs en ont conclu qu'on avait à dessein choisi des diacres parmi les Grecs, afin d'apaiser plus sûrement les murmures. Mais cette conséquence n'est rien moins que certaine. Il arrivait souvent que les Hébreux changeaient leurs noms en des noms grecs qui avaient la même signification, et qui étaient plus faciles à prononcer pour ceux avec lesquels ils avaient à vivre. Saint Etienne, comme l'observe saint Augustin, est nommé parmi les diacres, comme saint Pierre l'est parmi les apôtres. C'est pour cela que Lucien lui a donné le titre d'archidiacre.

Les apôtres, après avoir fait des prières, imposèrent les mains aux sept diacres; et cette cérémonie leur communiqua le Saint-Esprit pour les rendre dignes de devenir les ministres des saints mystères de Dieu. Leur ordination se fit en vertu d'une commission générale ou particulière, que les apôtres avaient reçue de Jésus-Christ, pour établir des lévites ou des ministres inférieurs qui pussent servir à l'autel. Saint Paul parle des fonctions de ces ministres, et demande qu'ils aient presque les mêmes qualités que les prêtres et les évêques. Saint Ignace, disciple des apôtres, ordonne aux fidèles de respecter les diacres comme les ministres de Dieu, comme les ministres des mystères de Jésus-Christ. Leur ministère, dit-il ailleurs, ne consiste pas à distribuer le boire et le manger, mais à remplir d'augustes fonctions dans l'Eglise de Dieu.

Digitized by Google

Suivant saint Chrysostome, saint Etienne eut la primauté et la préséance parmi les diacres qui venaient d'être élus. Comme il était rempli du Saint-Esprit, il prêchait l'Evangile avec un zèle intrépide, et des miracles dont on ne pouvait contester la vérité confirmaient la doctrine qu'il annonçait. Le nombre des disciples de Jésus-Christ augmentait de jour en jour; les prêtres mêmes des juifs se convertissaient. Le succès des prédications du saint diacre anima les juifs contre lui, et ils résolurent de le perdre. La conspiration fut formée par les affranchis, et par ceux de Cyrène dans la Libye, d'Alexandrie, de Cilicie et de l'Asie Mineure, lesquels avaient chacun une synagogue distincte à Jérusalem. Ils voulurent d'abord disputer avec Etienne; mais ils ne purent résister à la sagesse et à l'esprit qui parlaient par sa bouche. Ils subornèrent de faux témoins pour l'accuser de blasphème contre Moïse et contre Dieu. On l'obligea de comparaître devant le sanhédrin ou conseil des juifs. Après la lecture des charges, le grand-prêtre Caïphe lui dit de parler pour se défendre.

Le fond de l'accusation intentée contre lui se réduisait à dire qu'il assurait que le temple serait détruit; que les sacrifices prescrits par Moïse n'étaient que des ombres et des types; que les observances de la loi n'étaient plus agréables à Dieu, et qu'elles avaient été abolies par Jésus de Nazareth. Ceux qui étaient assis dans le conseil, ayant les yeux sur lui, virent son visage tout éclatant de lumière et semblable à celui d'un ange. Etienne, profitant de la permission que le grand-prêtre lui avait donnée, fit son apologie, mais de manière qu'il prêcha courageusement Jésus-Christ dans le sanhédrin même. Il montra qu'Abraham, le père et le fondateur de la nation juive, avait été justifié et comblé de faveurs célestes sans temple; que Moïse, en faisant ériger un tabernacle, avait prédit le Messie et la loi nouvelle; que Salomon, en construisant le temple, ne s'était point imaginé que Dieu pût être renfermé dans un édifice bâti de la main des hommes; que le temple et les observances légales n'étaient pas pour toujours, et qu'une loi plus parfaite devait leur être substituée. Après avoir représenté que le Messie, envoyé de Dieu, venait d'opérer ce changement, il ajouta, en adressant la parole aux juifs, qu'ils ressemblaient à leurs pères; qu'ils avaient comme eux une tête dure et inflexible; qu'ils étaient circoncis dans leur chair, mais non dans leur cœur; qu'ils résistaient toujours au Saint-Esprit; que, comme leurs pères avaient persécuté et mis à mort les prophètes qui prédisaient Jésus-Christ, ils venaient de trahir ce même Jésus-Christ, et qu'ils en avaient été les meurtriers; que cette loi qu'ils avaient reçue par le ministère

Digitized by Google

des anges faisait leur condamnation, puisqu'ils ne l'avaient point gardée.

Ces reproches les piquèrent jusqu'au vif; ils entrèrent dans une rage qui leur déchirait le cœur, et ils grinçaient les dents contre le serviteur de Jésus-Christ. Etienne, les yeux levés au ciel, n'observait point ce qui se passait. Etant rempli du Saint-Esprit, il s'écria : *Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme qui est debout à la droite de Dieu.* Jésus-Christ lui apparaissait dans cette posture, pour lui faire comprendre qu'il était prêt à le protéger, à le recevoir et à le couronner dans le séjour de la gloire. Cette vision lui inspira un nouveau courage; il ne soupirait plus qu'après la possession du bonheur céleste. Son âme était inondée d'une joie ineffable et ravie en extase. Les juifs, ayant entendu Etienne, devinrent encore plus furieux : ils le traitèrent de blasphémateur, et résolurent de le mettre à mort sans autre forme de justice. Ils n'attendirent point qu'il intervînt une sentence, et n'eurent point recours au gouverneur romain, quoique ces formalités fussent alors requises pour faire mourir quelqu'un légalement. Ils se bouchèrent les oreilles pour ne point entendre ces prétendus blasphèmes; et se jetant sur lui avec de grands cris, ils le traînèrent hors de la ville pour lui faire subir la peine portée contre les blasphémateurs. Les témoins, qui, selon la loi, devaient jeter la première pierre, mirent leurs vêtements aux pieds de Saul, qui partageait ainsi leur crime. Etienne, pendant qu'on le lapidait, priait en disant : *Seigneur Jésus, recevez mon esprit.* S'étant mis ensuite à genoux, il s'écria à haute voix : *Seigneur, ne leur imputez point ce péché.* Après ces paroles, il s'endormit dans le Seigneur. L'Ecriture s'exprime ainsi pour nous montrer la douceur de la mort du juste. Une telle mort n'est en effet que le passage d'une vie pleine de misères à une vie éternellement heureuse. Saint Augustin et les autres Pères ont attribué la conversion de saint Paul aux prières du saint martyr, et l'ont regardée comme une preuve du grand crédit qu'il a dans le ciel. L'Église fit une grande perte dans la personne de saint Étienne; mais elle en fut bien dédommagée par les avantages précieux que lui procura le martyre du saint diacre. Quelques fidèles enlevèrent son corps, et l'enterrèrent d'une manière décente; et, quoiqu'ils fussent persuadés que sa mort était un vrai triomphe, ils ne laissèrent pas de le pleurer longtemps. On découvrit miraculeusement ses reliques dans le cinquième siècle. Le prêtre Lucien, qui a donné l'histoire de cette découverte, dit que le saint avait été enterré environ à deux milles de Jérusalem, par les soins et aux frais de Gamaliel. Il paraît que saint Étienne souffrit vers la fin de l'année où Jésus-Christ fut crucifié.

Digitized by Google

SAINT DENYS,

PAPE.

Saint Denys fut prêtre de l'Eglise romaine sous le pontificat d'Etienne ou de Sixte II. Le second de ces papes ayant reçu la couronne du martyre le 6 août 258, le saint-siége resta vacant près d'une année, à cause de la violence de la persécution ; ce ne fut qu'au mois de juillet de l'année suivante qu'on élut notre saint pour le remplir. Il était, suivant saint Denys d'Alexandrie, un homme admirable, homme d'un très-grand savoir. Saint Basile loue sa charité, qui s'étendait jusqu'aux provinces les plus éloignées de l'empire. Lorsque les Goths eurent pillé Césarée, capitale de la Cappadoce, il écrivit aux habitants de cette ville pour les consoler, et envoya des sommes d'argent considérables pour racheter les prisonniers. Sa lettre fut gardée précieusement, et on la voyait encore du temps de saint Basile. Il condamna le sabellianisme et d'autres erreurs qui attaquaient la foi ; il réfuta aussi depuis les blasphèmes de Paul de Samosate. Saint Athanase et saint Basile firent usage de ses écrits pour prouver, l'un la divinité du Verbe, l'autre la divinité du Saint-Esprit. Nous lisons dans saint Athanase que les Pères du concile de Nicée, en défendant la doctrine catholique, n'employèrent d'autres expressions que celles dont s'étaient servis les évêques leurs prédécesseurs, et qu'ils copièrent surtout les paroles de saint Denys de Rome et de saint Denys d'Alexandrie. Ce saint pape mourut le 26 décembre 269.

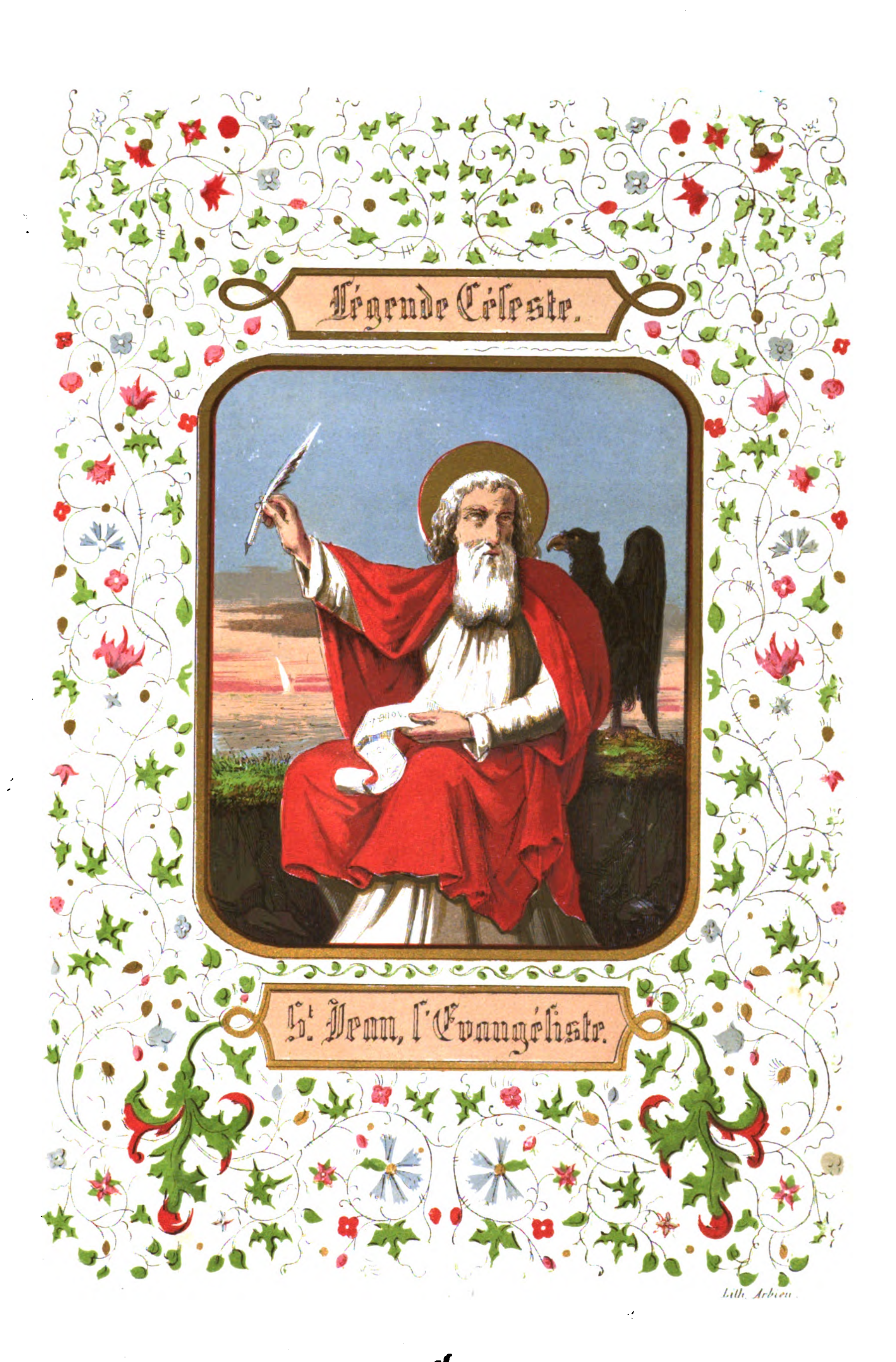
SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE,

27 DÉCEMBRE.

Saint Jean était Galiléen, fils puîné de Zébédée et de Salomé, et frère de saint Jacques le Majeur ; il exerçait comme son père la profession de pêcheur. Notre-Seigneur, l'ayant aperçu s'occupant avec son frère à raccommoder ses filets, les appela tous deux à son service. Notre vertueux jeune homme mérita, par l'amour singulier qu'il avait pour la pureté, les grandes prérogatives dont il fut honoré : car il a été regardé comme le disciple bien-aimé de Jésus ; il eut part aux faveurs les plus singulières de son maître, et il fut choisi pour être le gardien de la sainte Vierge, et lui tenir lieu de son divin Fils qui expirait.


Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Si Notre-Seigneur aima tendrement saint Jean, il en fut aussi tendrement aimé. La peine qu'il ressentit que les Samaritains refusassent un logement à son divin maître lui fit dire : Faisons tomber le feu du ciel sur ces peuples indignes; mais le Seigneur le reprit de l'excès de son zèle. S'il partagea avec quelques autres la prérogative d'accompagner son cher maître sur le Thabor, il eut seul la fidélité de ne pas l'abandonner dans le cours de sa Passion et de le suivre sur le Calvaire. Il était au pied de sa croix lorsque Jésus-Christ lui confia le précieux dépôt de sa mère. Au premier bruit de la résurrection de Jésus-Christ, il fut le premier qui courut au tombeau pour s'en assurer, donnant en toute occasion des preuves de son amour pour ce maître qui l'avait laissé reposer sur son sein dans la dernière cène qu'il fit avec ses disciples. Il fut aussi le premier à reconnaître Jésus-Christ après sa résurrection, lorsqu'il se présenta sur la mer de Tibériade; et il s'écria plein de joie : *Voilà le Seigneur*.

Après l'Ascension de Jésus-Christ et la descente du Saint-Esprit, saint Jean fut un des plus zélés prédicateurs des merveilles que son divin maître avait opérées. Il porta l'Évangile jusque chez les Parthes. De retour à Jérusalem, voyant l'affreuse persécution qu'on faisait aux fidèles, il en retira la sainte Vierge et la conduisit à Éphèse, où il en prit soin jusqu'à sa mort. Après l'Assomption de Marie, saint Jean pénétra jusqu'aux extrémités de l'Orient pour y prêcher la foi de Jésus-Christ. La force, l'onction et la grâce qui accompagnaient ses paroles, faisaient des conversions innombrables partout où il passait. L'empereur Domitien l'ayant fait arrêter et amener à Rome, il fut plongé dans une chaudière d'huile bouillante; mais, par un miracle étonnant, cette liqueur brûlante fut pour lui comme un bain rafraîchissant. L'empereur l'exila à Pathmos; et ce fut là qu'il écrivit le livre prophétique de l'Apocalypse. Rappelé de cette île, on l'engagea à écrire son Evangile, et il le fit pour confondre un grand nombre d'hérétiques qui déchiraient l'Église par leurs erreurs; il nous a laissé aussi trois épîtres qui ne respirent que la charité. Enfin ce grand apôtre, épuisé par ses longs travaux, et parvenu à l'âge de cent ans, mourut l'an 104 à Éphèse, dont il avait été le premier évêque.

Réflexions.

Point d'apôtre ni d'évangéliste qui ait écrit du Fils de Dieu avec autant de sublimité. On croit que durant son repos sur le sein du Sauveur, Jésus-Christ se communiqua de la manière la plus intime à cette âme


Digitized by Google

pure, et que saint Jean tira de ce cœur adorable la connaissance profonde de ces mystères qu'il annonce si pompeusement au commencement de son Évangile. Ce fut là aussi qu'il puisa cette tendre charité qui fit depuis son principal caractère. Son cœur brûlait également d'amour et pour son Dieu et pour ses frères. Par quelles vertus mérita-t-il ces priviléges singuliers? Qu'est-ce qui le rendit le bien-aimé de Jésus-Christ? Son innocence et sa chasteté. Aimons et pratiquons à son exemple ces excellentes vertus, et puisons comme lui la charité dans le sacré cœur de Jésus, qui est comme un puits profond et une source intarissable d'amour.

SAINT THÉODORE GRAPT,

CONFESSEUR.

Saint Théodore naquit dans le pays des Moabites. Ses parents, aussi vertueux que riches, vinrent s'établir à Jérusalem, pour être à portée de lui procurer une éducation chrétienne. Il était encore fort jeune lorsqu'ils le mirent dans le monastère de Saint-Sabas. Il y parvint en peu de temps à un haut degré de vertu, et devint fort célèbre dans le monde. Le patriarche de Jérusalem l'ordonna prêtre. Pendant la persécution que Léon l'Arménien avait excitée contre les saintes images, il fut député vers ce prince pour l'exhorter à ne plus troubler la paix de l'Eglise. Mais ses exhortations n'eurent pas l'effet qu'on en attendait; l'empereur, après l'avoir fait battre cruellement, l'exila dans une île à l'entrée du Pont-Euxin. Théophane, son frère, qui l'avait accompagné, et qui était aussi moine du monastère de Saint-Sabas, fut traité de la même manière. Ils souffrirent beaucoup l'un et l'autre de la faim et du froid. L'empereur étant mort en 822, ils eurent la liberté de revenir à Constantinople, où Théodore publia quelques écrits pour la défense de la doctrine catholique.

Michel le Bègue succéda à Léon l'Arménien. Ce prince passait pour n'avoir aucune religion, ou pour tenir tout au plus à la secte des manichéens. Il affecta d'abord une espèce de neutralité entre les catholiques et les iconoclastes. Il fit mettre cependant saint Théodore en prison, et l'envoya depuis en exil. Théophile, son fils, lui succéda en 829; il se déclara en faveur des hérétiques, et persécuta les orthodoxes avec fureur. Théodore et son frère furent maltraités de nouveau, et relégués


Digitized by Google

dans l'île d'Alphuse. Deux ans après, on les ramena à Constantinople. L'empereur les fit dépouiller et battre en sa présence. On les frappa avec tant de violence, qu'ils en furent tout étourdis, et pensèrent tomber aux pieds du prince. On les conduisit en prison, où ils restèrent quelques jours. Comme ils refusaient toujours de communiquer avec les iconoclastes, l'empereur ordonna de leur graver sur le front et sur le visage douze vers ïambes dont voici le sens : « Ces hommes ont paru à « Jérusalem comme des vases d'iniquité, remplis d'erreurs supersti- « tieuses, et en ont été chassés pour leurs crimes. S'étant sauvés à Con- « stantinople, ils n'ont point renoncé à leur impiété; ils en ont donc été « chassés aussi, après avoir eu le visage stigmatisé. » Quoique les plaies dont leurs corps étaient couverts fussent beaucoup enflammées et très-douloureuses, on les lia sur des bancs pour leur graver sur le visage les ïambes dont nous venons de parler. Cette opération, aussi longue que cruelle, ne fut interrompue que par la nuit. On les ramena en prison, ayant le visage tout en sang. Peu de temps après, ils furent exilés à Apamée en Syrie, où saint Théodore mourut de ses souffrances. C'est de l'inscription des ïambes qu'on l'a surnommé Grapt, qui signifie, en grec, *marqué* ou *gravé*. Théophane lui survécut de quelque temps. Cependant l'impératrice Théodore, catholique zélée, gouverna l'empire pendant la minorité de Michel, son fils. Le saint patriarche Méthode rétablit le culte des saintes images en 842. Théophane fut élu évêque de Nicée, afin de travailler plus efficacement à détruire une hérésie dont il avait déjà triomphé. Il est nommé conjointement avec son frère dans le martyrologe romain. Les Grecs honorent saint Théodore en ce jour, et saint Théophane le 11 d'octobre. Ils surnomment le second *le Poëte*, à cause des hymnes sacrées qu'il avait composées.

LES SAINTS INNOCENTS,

28 DÉCEMBRE.

Le monde persécuta Jésus-Christ et lui déclara la guerre immédiatement après sa naissance. Nous ne devons pas nous attendre à en être mieux traités que notre divin maître. Il nous avertit lui-même que, le monde l'ayant haï le premier, il nous haïra aussi; mais il est encore plus dangereux par ses caresses que par sa violence. Hérode, qui persécuta Jésus-Christ, était la figure de Satan et du monde.

Digitized by Google

Ce prince, jaloux et ambitieux, avait déjà sacrifié à ses soupçons et à ses craintes Mariamne sa femme, les deux enfants qu'elle lui avait donnés, et tous ses meilleurs amis. Ayant appris des mages, venus de fort loin pour chercher et adorer Jésus-Christ, que le Messie, prédit par les prophètes, était né parmi les Juifs, il craignit qu'il ne le dépouillât un jour de son royaume : tant les pensées des hommes charnels sont éloignées des voies de Dieu! Il eut recours à son ordinaire aux artifices de la politique et de la dissimulation; il feignit de vouloir aussi adorer l'enfant, afin d'acquérir les connaissances dont il avait besoin pour lui ôter plus sûrement la vie. Mais Dieu se joua de ses desseins aussi impies que barbares; il avertit les mages de ne point retourner auprès de lui.

En même temps un ange ordonna de sa part à Joseph de prendre l'enfant et sa mère, et de fuir en Égypte. Le Seigneur de l'univers fuyant aussitôt qu'il est né : quel spectacle pour notre foi! Que n'eurent pas à souffrir Joseph et Marie d'un voyage long et pénible? Que feront-ils dans un pays où ils sont étrangers? Privés de secours, que n'ont-ils pas à redouter de cette extrême pauvreté? Suivant une ancienne tradition des Grecs, dont parlent Sozomène, saint Athanase et d'autres auteurs, Jésus, en entrant en Égypte, renversa toutes les idoles de ce royaume : ce qui vérifia la prédiction d'Isaïe. Joseph et Marie ne surent point de l'ange combien durerait leur exil. Apprenons de là à nous soumettre à la Providence, et à adorer la volonté toujours sainte de celui qui règle tous les événements avec une bonté et une sagesse infinies.

Hérode, voyant que les mages l'avaient trompé, entra dans une grande colère, et fut encore plus troublé par la crainte. Pour venir plus facilement à bout de se défaire de celui qui lui faisait ombrage, c'est-à-dire du Messie, *le Désiré de toutes les nations*, il forma l'horrible projet de massacrer tous les enfants de deux ans et au-dessous qui se trouveraient dans Bethléem et dans le pays d'alentour. On voit par là de quoi l'ambition est capable. Les soldats chargés d'exécuter l'ordre donné par Hérode se rendirent à Bethléem et dans les environs, et y mirent à mort tous les enfants qui avaient l'âge désigné. Les cris, tant des mères que des enfants, furent tels, que saint Mathieu applique à cet événement la prophétie de Jérémie, conçue en ces termes : *On a entendu dans Rama une voix lamentable, des pleurs et de grands cris. Rachel pleurant ses enfants, et ne voulant pas recevoir de consolation, parce qu'ils ne sont plus.* Cette prophétie, qui regarde plus immédiatement la captivité de Babylone, eut son entier accomplissement dans le massacre des Innocents. Rama, dont parle saint Mathieu, était un village peu éloigné de Bethléem, et le tom-


Digitized by Google

beau de Rachel était dans un champ qui en dépendait. De plus, il est probable que le massacre s'étendit jusqu'à la tribu qui se trouvait dans le voisinage, et qui descendait de Rachel. Si l'on s'en rapporte à la liturgie des Éthiopiens et aux calendriers des Grecs, il périt quatorze mille enfants; mais ce nombre paraît excessif, et il n'y a point de raisons solides qui portent à l'admettre.

Rien de plus heureux que la mort de ces enfants, si on la considère avec les yeux de la foi. Ils eurent la gloire de mourir pour Jésus-Christ, dans un âge où ils ne pouvaient encore invoquer son nom; ils furent les prémices de ses martyrs, et ils triomphèrent du monde avant de le connaître; ils ne reçurent la vie que pour la sacrifier et acquérir une immortalité bienheureuse. Non-seulement ils moururent pour Jésus-Christ, mais ils moururent en sa place. Peut-être que s'ils eussent vécu plus longtemps, la plupart d'entre eux auraient été pervertis par le monde. Quelles actions de grâces ne rendront-ils pas au Seigneur pendant toute l'éternité, pour avoir exercé une telle miséricorde à leur égard! Ce mystère de grâce n'était point connu de leurs mères, et c'est pour cela qu'elles pleuraient sans vouloir recevoir de consolation. Souvent il nous arrive, comme à elles, d'être inconsolables de certains accidents qui sont des effets de la miséricorde divine envers nous.

Hérode ne survécut pas longtemps à son crime, et ce royaume qu'il avait craint de perdre lui fut arraché par la mort. Il fut attaqué d'une maladie extraordinaire, qu'on regarda comme une punition du ciel. Le désespoir occasionné par le souvenir de ses crimes augmentait son mal. Il avait une faim dévorante que rien ne pouvait apaiser. Ses intestins étaient pleins d'ulcères où il s'engendra des vers; tous ses membres étaient dans des convulsions violentes et continuelles; il s'exhalait de son corps une odeur si infecte qu'on n'osait approcher de lui. Antipater apprit dans la prison où il était renfermé l'horrible maladie de son père. Il proposa à l'officier chargé de le garder de lui rendre la liberté pour qu'il pût s'assurer la couronne. Hérode, qui fut instruit de tout, entra dans une fureur étrange qui le mit hors de lui-même, et sur-le-champ il envoya couper la tête à son fils. Antipater ne fut pas le seul qu'il fit périr pendant le cours de sa maladie : il chargea Salomé, sa sœur, et Alexis, son mari, de faire massacrer immédiatement après sa mort les principaux d'entre les Juifs qui se rassemblèrent par son ordre dans le cirque de Jéricho. « Ils me haïssent, leur dit-il, et ils apprendront avec « joie que je ne vis plus; je veux qu'à ma mort la nation soit dans un « deuil général. » Il mourut cinq jours après son fils Antipater.

Digitized by Google

SAINT THÉODORE,

ABBÉ DE TABENNE.

Un des plus illustres solitaires fut l'abbé Théodore, disciple de saint Pacôme, et que les Grecs ont surnommé le *sanctifié*, à cause de l'extraordinaire pureté de mœurs qu'il montra dès son enfance. Il naquit dans la Haute-Thébaïde, vers l'an 314, de parents distingués par leur naissance et par leurs richesses; il sentit de bonne heure les dangers du monde. A l'âge de onze à douze ans, le jour de la fête de l'Epiphanie, il fut pénétré plus vivement que jamais des grandes vérités de l'Évangile; il résolut de se consacrer sans réserve au service de Dieu, et lui demanda la grâce d'être toujours fidèle à sa vocation. Pour ne pas se tromper dans un point de cette importance, il commença dès ce moment à rapporter uniquement à Dieu tous les mouvements de son cœur et toutes ses actions; il donnait un temps considérable à la prière et pratiquait des jeûnes rigoureux. Il passa deux ans de la sorte dans la maison de sa mère, qui était aussi fort pieuse. Il continua d'aller tous les jours chez un maître de grammaire qui demeurait dans le voisinage. Lorsqu'il fut dans sa quatorzième année, il quitta le monde du consentement de sa mère, et alla finir son éducation dans un monastère du diocèse de Latopolis. La réputation de saint Pacôme l'attira depuis à Tabenne, dont tous les moines étaient autant de saints, et son zèle pour la perfection l'y distingua bientôt des autres. Sa mère vint au monastère pour le voir; mais il craignait tellement les tentations qui pouvaient lui rappeler le monde, auquel il avait renoncé pour suivre Jésus-Christ de tout son cœur, qu'il pria saint Pacôme de ne pas permettre l'entrevue. La mère, édifiée de trouver dans son fils un renoncement si parfait, prit le voile dans une communauté de filles qui était auprès de Tabenne, pour ne plus penser qu'à sa sanctification; elle avait quelquefois la consolation de voir son fils dans la compagnie des autres moines.

Théodore n'avait encore que vingt-cinq ans, lorsque saint Pacôme le prit pour compagnon dans la visite qu'il faisait de ses monastères. Cinq ans après il lui ordonna de se préparer à recevoir la prêtrise. Il lui confia ensuite le gouvernement du monastère de Tabenne, et alla se renfermer dans celui de Pabau. Théodore s'y rendait tous les soirs pour entendre les instructions que saint Pacôme faisait à ses moines, et venait les répéter à ceux de Tabenne; ce qui ne l'empêchait pas de les instruire de son côté dans des conférences particulières. Ayant un jour accompa-


Digitized by Google

gné son bienheureux père à un monastère situé près de Panopolis, dans la Basse-Égypte, un philosophe de cette ville demanda à conférer avec Pacôme. Le saint abbé crut devoir lui envoyer Théodore. Le philosophe proposa diverses questions; Théodore lui répondit avec autant d'esprit que de justesse, puis il l'exhorta à renoncer à des spéculations aussi vaines que stériles, pour ne plus s'occuper que de la science du salut. Il souffrait quelquefois beaucoup d'un violent mal de dents. Saint Pacôme le consolait, en lui disant que les afflictions involontaires, supportées avec patience, étaient plus utiles pour le salut que des abstinences volontaires et de longues prières.

Saint Pacôme tomba malade à Pabau deux ans avant sa mort. Les moines de Tabenne firent promettre à Théodore qu'il se chargerait du gouvernement de toute la congrégation quand le saint abbé ne vivrait plus. Quoiqu'il n'eût fait cette promesse que malgré lui, et après une longue résistance, saint Pacôme l'en reprit sévèrement, et lui ôta la supériorité de Tabenne. Il se soumit avec joie, reconnaissant qu'il s'était rendu coupable de présomption et de vanité. Il fut deux ans le dernier de la communauté, et même après les novices. Il souffrit cette humiliation en silence, et pratiqua de grandes austérités. Sa vertu brilla d'un nouvel éclat, et l'abaissement où il était lui fut plus utile que la supériorité, comme saint Pacôme le disait souvent aux autres moines.

Saint Pacôme mourut en 348, et on lui donna pour successeur celui qu'il avait désigné lui-même; c'était Pétrone, que la mort enleva aussi un mois après. Saint Orsisius fut élu pour le remplacer; mais, trouvant le fardeau au-dessus de ses forces et sachant qu'il y avait quelques troubles dans la congrégation, il fit élire Théodore en sa place, en l'assurant qu'il suivait en cela l'ordre que saint Pacôme avait donné avant de mourir. Théodore assembla les moines, les exhorta à la paix, et fit cesser toutes les causes de division. Ses prières, ses discours et ses exemples rétablirent partout l'union et la charité. Orsisius lui servit d'assistant. Il y avait entre eux la plus parfaite intelligence, parce qu'ils avaient banni tout sentiment d'orgueil et de jalousie. Ils cherchaient à se surpasser l'un et l'autre en prévenances et en humilité. Théodore ne faisait jamais rien sans consulter Orsisius, et ils visitaient les monastères l'un après l'autre.

Théodore instruisait chacun de ses moines en particulier, il les consolait dans leurs peines, il les encourageait à marcher dans les voies de la pénitence. Il reprenait les fautes avec une douceur qui lui gagnait tous les cœurs, et il n'y avait personne qui ne lui découvrît, avec une

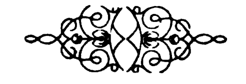

Digitized by Google

entière confiance, ses plus secrètes pensées. Il avait recours à la prière et au jeûne pour faire rentrer dans le devoir ceux qui s'en étaient écartés, et ce moyen lui réussissait toujours. Il fut favorisé du don des miracles et de celui de prophétie.

Etant un jour sur le Nil avec saint Athanase, il lui dit que Julien l'apostat mourait dans le moment, et que son successeur rendrait la paix à l'Eglise; ce qui fut bientôt vérifié par l'événement. Le saint prédit aussi aux moines de Nitrie, en 353, que l'orgueil des ariens ne tarderait pas à être confondu. Cette prédiction est contenue dans une lettre que nous avons encore. Nous avons une seconde lettre du saint abbé, laquelle est une exhortation à célébrer dévotement la Pâque. Gennade parle de trois autres lettres que Théodore écrivit pour l'instruction de ses moines; mais elles ne sont point parvenues jusqu'à nous.

On lit le trait suivant dans saint Nil et dans d'autres anciens auteurs. Un jour que Théodore faisait une instruction à ses moines, pendant le temps du travail, deux vipères s'attachèrent à ses pieds. Il ne fit aucun mouvement, de peur de distraire son auditoire qui l'écoutait attentivement. Le discours fini, il permit de tuer les vipères, qui ne l'avaient point mordu.

Un dimanche de l'année 367, on l'avertit qu'un de ses moines était près de mourir; il quitta l'office divin pour aller l'assister dans ses derniers moments. Il dit à ceux qui étaient présents que la mort de ce moine serait bientôt suivie d'une autre à laquelle on s'attendait peu. Les moines veillèrent pendant la nuit auprès du corps de leur frère, et on l'enterra le jour de Pâques, en chantant des psaumes. Après l'octave de la fête, Théodore fit un discours fort touchant à ses moines, qui se trouvaient rassemblés à l'occasion de la Pâque, et les renvoya dans leurs monastères. Peu de temps après il tomba malade; puis, ayant recommandé la communauté à Orsisius, il se prépara par un redoublement de ferveur au passage du temps à l'éternité. Il mourut le 27 avril 367, dans la cinquante-troisième année de son âge. Les Grecs honorent saint Théodore le 16 de mai, et les Latins le 28 de décembre.





SAINT THOMAS,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY, MARTYR.

29 DÉCEMBRE.

Thomas Becket naquit à Londres le 21 décembre 1117. Gilbert Becket, son père, mourut en 1138, et laissa son fils exposé à tous les dangers que court dans le monde la jeunesse sans expérience.

Heureusement Thomas Becket avait été accoutumé, dès ses premières années, à la pratique de l'obéissance et du renoncement. Il connaissait assez les maximes de l'Évangile pour se tenir sur ses gardes et ne rien faire sans consulter des personnes éclairées et vertueuses. Il avait commencé ses études dans un monastère de chanoines réguliers, il alla les continuer à Londres. Thomas fréquenta les écoles jusqu'à l'âge de vingt et un ans. Ayant alors perdu sa mère, il discontinua ses études pendant une année; mais il résolut de les reprendre pour se prémunir contre les dangers qu'entraîne une vie oisive et désœuvrée. Il se rendit donc à Oxford, puis à Paris, où il se perfectionna dans la connaissance du droit canonique et dans les différentes parties de la littérature.

De retour à Londres, il s'attacha en qualité de clerc ou de secrétaire à la cour de ville, et fit paraître une grande capacité pour les affaires. Thibaut, qui fut élevé sur le siége archiépiscopal de Cantorbéry en 1138, avait été lié d'une amitié fort étroite avec le père de notre saint. Ce prélat, auquel Thomas fut recommandé, lui offrit une place dans sa maison. Il avait embrassé l'état ecclésiastique quelque temps avant l'époque dont nous parlons. Thibaut reconnut bientôt qu'il était capable de lui rendre les services les plus importants. Il lui permit de faire un voyage en Italie, et d'étudier pendant un an le droit canonique à Bologne. Thomas passa aussi quelque temps à Auxerre. Après son retour en Angleterre, il reçut le diaconat. L'archevêque lui donna successivement la prévôté de Beverley, et deux canonicats, l'un à Lincoln, et l'autre à Saint-Paul de Londres. Il le nomma aussi archidiacre de Cantorbéry : c'était la première dignité ecclésiastique d'Angleterre, et celui qui la possédait siégeait dans la cour des lords après les évêques et les abbés. Thibaut le chargeaient des affaires les plus difficiles, et n'entreprenait rien sans prendre son avis. Il l'envoya plusieurs fois à Rome pour des négociations importantes, et jamais il ne se repentit de lui avoir donné sa confiance.


Digitized by Google

Le roi Henri II nomma Thomas chancelier d'Angleterre en 1157. Il le chargea de l'éducation du prince Henri, son fils, afin qu'il le formât dans le grand art de régner, et qu'il lui inspirât surtout l'amour de la vertu. Il l'envoya en France pour y négocier un traité entre les deux couronnes, et pour y arrêter le mariage de Henri, son fils, avec Marguerite de France, fille de Louis le Jeune. Le chancelier s'acquitta de cette double commission avec tout le succès que son maître pouvait désirer. Mais les honneurs ne l'éblouirent point; il continua d'être humble, mortifié, recueilli, chaste; il triompha de tous les piéges qui furent tendus à sa vertu par les courtisans et par le roi lui-même. La jalousie lui suscita inutilement des persécutions; il fit taire ses ennemis par sa douceur et son silence.

Thibaut, archevêque de Cantorbéry, mourut en 1160. Le roi forma aussitôt la résolution d'élever Thomas sur le siége vacant. Il fut élu la veille de la Pentecôte de l'année 1162, et partit aussitôt de Londres pour se rendre à Cantorbéry.

Peu de temps après son sacre, il reçut le pallium du pape Alexandre III; ce fut Jean de Salisbury qui le lui apporta de Rome. Il commença par demander au ciel les lumières qui lui étaient nécessaires, et il se livra tout entier aux fonctions de l'épiscopat. Les chanoines de sa cathédrale étant moines, il prit leur habit, qu'il porta toujours sous celui qui était propre à sa dignité. Il se revêtit aussi d'un rude cilice, qu'il ne quitta point jusqu'à sa mort. Le genre de vie auquel il s'assujettit était très-austère. Il était fort sévère dans l'examen de ceux qui se présentaient pour recevoir les saints ordres, et rarement il s'en rapportait aux autres pour cet objet. L'ordre établi dans sa maison prévenait tous les abus, et aucun de ceux qui lui étaient attachés n'osait recevoir de présents, sous quelque prétexte que ce fût. Il regardait tous les pauvres comme ses enfants, et ses revenus paraissaient leur appartenir bien plus qu'à lui. Il reprenait avec une courageuse liberté les vices des grands, et retirait de leurs mains les biens de l'Église qu'ils avaient usurpés. Le roi l'aimait toujours et le protégeait contre les injustices des seigneurs puissants. L'archevêque de Cantorbéry fut obligé de venir en France pour assister au concile de Tours, que le pape Alexandre III assembla en 1163. Il obligea le roi de nommer aux évêchés de Worcester et de Hérefort; Henri les laissait vacants depuis longtemps pour s'en approprier les revenus. Ces églises eurent enfin de dignes pasteurs, et Thomas fit la cérémonie de leur sacre.

La bonne intelligence qui régnait entre le roi et l'archevêque de Can-

Digitized by Google

torbéry était fort utile à l'Église; malheureusement elle ne fut pas de longue durée. L'archevêque se démit de sa dignité de chancelier qu'il avait conservée jusque-là, mais uniquement par complaisance; cette démission déplut au roi, et il en témoigna son mécontentement.

Henri exigea que tous les évêques fissent serment de maintenir toutes les coutumes du royaume. Thomas vit bien que, sous le nom de coutumes, le prince entendait des abus notoires et des injustices criantes. Aussi, dans l'assemblée générale des évêques qui se tint à Westminster, déclara-t-il qu'il ne ferait le serment qu'avec la clause : *sauf le devoir et la conscience.* Son changement irrita le roi au point qu'il le menaça de la mort. L'archevêque lui représenta qu'on n'obtiendrait jamais de lui qu'il approuvât des injustices qu'on déguisait sous le nom de coutumes du royaume; qu'il n'était pas le premier à les attaquer; que ses prédécesseurs, et surtout saint Anselme, les avaient condamnées avant lui.

Le 8 octobre de la même année, le roi fit assembler les évêques et les seigneurs à Northampton. On condamna Thomas dans cette assemblée, et tous ses biens furent confisqués. La persécution, qui s'augmentait de jour en jour, ne troubla point la tranquillité de son âme. Cependant, vu la disposition où étaient les esprits, il résolut de quitter secrètement le royaume, après l'évocation de sa cause au saint-siége.

La mésintelligence du roi d'Angleterre et de l'archevêque de Cantorbéry fit un grand éclat dans toute l'Europe. Le pape en prit connaissance, et jugea que l'archevêque avait fait son devoir. Ce prélat fut obligé de sortir du royaume pour venir chercher un asile en France. Il se retira dans l'abbaye de Pontigny.

Le saint regarda ce monastère, où l'on suivait la règle austère de Cîteaux, non comme un lieu d'exil, mais comme une retraite délicieuse, et comme une école de pénitence qui lui procurerait les moyens d'expier ses péchés. Il se soumit à toutes les observances de la communauté, s'habilla comme les religieux, et s'assujettit avec joie à remplir les fonctions les plus abjectes et les plus humiliantes.

Dieu, cependant, qui tient entre ses mains le cœur des rois, fit naître une révolution à laquelle on ne s'attendait point. Le roi changea tout à coup et montra un désir sincère de se réconcilier avec le saint. L'archevêque de Sens le lui conduisit. Henri reçut Thomas avec les plus grandes marques d'affection, et parut lui avoir rendu son ancienne estime. Il lui dit avec larmes qu'il oubliait tout le passé, et qu'il voulait à l'avenir être son ami. Il ne parla point des prétendues coutumes qui avaient été la cause de tous les troubles.


Digitized by Google

Cette réconciliation déplut à l'archevêque d'York, ainsi qu'aux évêques de Londres et de Salisbury, qui étaient les mortels ennemis du saint. Ils s'appliquèrent à indisposer le roi contre lui, et à faire renaître ses anciennes jalousies; malheureusement ils ne réussirent que trop. Thomas, étant allé voir Henri à Tours, il n'en put obtenir autre chose, sinon la promesse qu'il lui rendrait les terres de son église lorsqu'il serait arrivé en Angleterre. En même temps il donna ordre aux officiers de l'archevêque d'York de piller les biens de l'église de Cantorbéry, sans épargner la récolte de l'année. Mais, comme le saint était absent depuis sept ans, il résolut de retourner dans son diocèse, quoiqu'il s'attendît à souffrir le martyre. Plusieurs seigneurs français lui fournirent l'argent et les autres choses nécessaires pour son voyage. Mais avant de quitter la France, il envoya en Angleterre l'interdit que le pape avait prononcé contre l'archevêque d'York et ses complices, ainsi que l'excommunication lancée contre Renaud de Brocke et plusieurs autres. Ce fut à Witsan, près de Calais, qu'il s'embarqua. Il prit terre à Sandwich, et y fut reçu avec de vifs transports de joie.

L'archevêque d'York demanda d'un ton menaçant à être relevé des censures portées contre lui. Saint Thomas répondit avec douceur qu'il l'absoudrait, si, conformément aux canons de l'Église, il jurait de se soumettre aux conditions qui lui seraient prescrites. Le prélat, au lieu de faire ce qu'on exigeait de lui, passa en Normandie avec les évêques de Londres et de Salisbury, pour accuser l'archevêque de Cantorbéry auprès du roi. Ils déguisèrent tellement les faits, qu'ils donnèrent à la calomnie les couleurs de la vérité. Le roi, transporté de colère, dit et répéta plusieurs fois « qu'il maudissait tous ceux qu'il avait honorés de « son amitié et qu'il avait comblés de biens, puisque aucun d'eux n'avait « le courage de le défaire d'un prêtre qui lui donnait plus de peine que « le reste de ses sujets. » Quatre de ses officiers, Guillaume de Tracy, Hugues de Morville, Richard le Breton et Renaud Fitz-Othon, lesquels avaient étouffé tout sentiment de religion, formèrent l'horrible complot de massacrer l'archevêque, dans la persuasion qu'ils feraient par là leur cour à Henri.

Thomas fut reçu à Londres comme en triomphe. Mais le jeune roi lui ordonna de se retirer à Cantorbéry, et de ne pas sortir de cette ville. L'archevêque lui fit inutilement des représentations sur la nécessité où il était de visiter son diocèse. Le jour de Noël, après la messe, il prêcha dans son église, et prit pour texte ces paroles : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*. Il déclara, à la fin de son discours, qu'il n'avait


Digitized by Google

plus longtemps à vivre. Tout l'auditoire se mit à pleurer amèrement, et il ne put lui-même retenir ses larmes; mais il consola son peuple par des motifs tirés de la foi, et il fut quelques moments comme absorbé dans la contemplation de la volonté divine.

Cependant les quatre assassins dont nous avons parlé arrivèrent en Angleterre. Ils furent joints par Renaud de Brocke, qui les conduisit à son château de Saltwode, à six milles de Cantorbéry. Ils s'associèrent douze autres chevaliers, et se rendirent tous dans cette ville. Il est probable que l'objet de ce renfort était d'arrêter le tumulte qui pourrait s'élever. Arrivés à Cantorbéry, ils allèrent droit au palais archiépiscopal : puis, étant entrés dans l'appartement du saint, ils lui adressèrent les paroles les plus injurieuses, et le menacèrent de lui ôter la vie, s'il ne donnait l'absolution à ceux qui étaient interdits ou excommuniés. Thomas répondit que les censures avaient été prononcées par le pape; que le roi ne l'avait pas trouvé mauvais; qu'il lui avait même promis de le soutenir devant un grand nombre de témoins, dont quelques-uns étaient présents; qu'au reste ceux qui se trouvaient liés de ces censures n'en pouvaient recevoir l'absolution qu'ils ne promissent de satisfaire pour leurs crimes. Les assassins, toujours d'un ton menaçant, chargèrent les ecclésiastiques qui étaient présents de garder l'archevêque, de peur qu'il ne s'échappât, et ajoutèrent que le roi voulait faire un exemple de justice. « Quoi! dit le saint, vous vous imaginez que je pense à m'enfuir! « Non, non : j'attends sans crainte le coup de la mort. » Puis, portant la main à l'endroit de sa tête où Dieu lui avait fait connaître qu'il serait frappé, il ajouta : « C'est là, oui, c'est là que je vous attends. » Les assassins se retirèrent alors. Ils prirent leurs boucliers et leurs armes, comme s'il eût été question d'aller au combat, et revinrent ensuite chez l'archevêque avec ceux qu'ils avaient choisis pour les aider, et qui étaient également armés. Le prélat sortait de son palais pour aller à l'église, car il était l'heure de vêpres; il défendit d'en fermer ou d'en garder les portes, en disant qu'on ne devait pas faire une citadelle de l'église. Les assassins entrèrent l'épée à la main, criant : « Où est le traître? » Personne ne répondant, un autre cria : « Où est l'archevêque? » Alors le saint s'avança vers eux, et leur dit : « Je suis l'archevêque, mais « je ne suis pas un traître. » Les ecclésiastiques et les moines s'enfuirent ou se réfugièrent au pied des autels. Il n'y en eut que trois qui restèrent constamment auprès de Thomas. L'archevêque, toujours intrépide, ne fit paraître ni émotion ni crainte. « Vous êtes mort, lui dit un des assassins. — Je suis prêt, répondit le saint, à mourir pour Dieu, pour la justice et

Digitized by Google

« pour la liberté de l'Église; mais je vous défends au nom du Dieu tout-« puissant de faire le moindre mal à aucun de mes religieux, de mes « clercs, ou de mon peuple. Tant que j'ai vécu, j'ai pris la défense de « l'Église lorsque je l'ai vue opprimée; heureux si, par ma mort, je « puis lui rendre la paix et la liberté! » Ayant ainsi parlé, il se mit à genoux, et dit : « Je recommande mon âme et la cause de l'Église à « Dieu, à la sainte Vierge et aux saints patrons de ce lieu, aux martyrs « saint Denys et saint Elphèse. » Ayant ensuite prié pour ses assassins, il inclina un peu la tête et la leur présenta en silence. Comme ils voulaient le tirer de l'église, il leur dit : « Je ne sortirai point, faites ce que vous « voudrez. » Dans la crainte que le peuple qui s'attroupait ne mît obstacle à leur dessein, ils se hâtèrent de l'exécuter. De Tracy déchargea un coup sur la tête de l'archevêque; Édouard Grim ou Grimber, qui était auprès du saint, et qui depuis écrivit sa vie, voulut parer le coup en étendant le bras; mais il en fut grièvement blessé. Thomas, qui en avait été étourdi, tomba sur ses genoux, soutint sa tête de ses deux mains, resta immobile comme auparavant, et offrit à Dieu de nouveau le sacrifice de sa vie. Alors deux autres assassins lui donnèrent chacun un coup d'épée, et il tomba sur le pavé près de l'autel de Saint-Benoît. Comme il était près d'expirer, Richard le Breton lui enleva le haut du crâne, et Hugues, avec la pointe de son épée, lui tira la cervelle, qu'il répandit sur le pavé. L'archevêque étant mort, les assassins coururent à son palais, qu'ils pillèrent avec une fureur qui tenait de la frénésie. La nouvelle de ce meurtre abominable jeta la ville dans la plus grande consternation. Tous fondaient en larmes et poussaient des cris lamentables. Les chanoines fermèrent les portes de l'église et veillèrent toute la nuit auprès du corps de leur saint archevêque. Ils l'enterrèrent secrètement le lendemain matin, parce que le bruit s'était répandu que les assassins se proposaient de l'enlever pour le traîner dans les rues. Saint Thomas fut martyrisé le 29 décembre 1170, dans la cinquante-deuxième année de son âge, et la neuvième de son épiscopat.

Le roi d'Angleterre désavoua cet attentat, et en fit une pénitence publique. Les quatre assassins allèrent se jeter aux pieds du pape, qui leur ordonna d'aller en Terre Sainte. Un d'eux mourut en chemin. Les trois autres y arrivèrent et moururent en vrais pénitents. On mit cette épitaphe sur leurs tombeaux : *Ci-gisent ces malheureux qui ont martyrisé le bienheureux Thomas, archevêque de Cantorbéry.*


Digitized by Google

SAINT TROPHIME,

ÉVÊQUE D'ARLES.

Suivant la tradition de l'Eglise d'Arles, saint Trophime est le même que le saint de ce nom qui fut le disciple de saint Paul et le compagnon de ses travaux. Il était d'Éphèse, et né de parents gentils. Ayant été envoyé dans les Gaules, il prêcha l'Évangile dans la Provence, et fonda le siége d'Arles. Mais plusieurs savants, fondés sur l'autorité de saint Grégoire de Tours, soutiennent que la mission de saint Trophime d'Arles est moins ancienne, et que ce saint passa dans les Gaules, vers le milieu du troisième siècle, avec saint Saturnin de Toulouse, saint Paul de Narbonne, saint Martial de Limoges, saint Austremoine d'Auvergne, saint Gatien de Tours et saint Denis de Paris. Ils ajoutent cependant qu'on peut mettre la mission de saint Trophime quelques années plus tôt que celle de ces autres saints. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que notre saint fut le premier évêque d'Arles, et cette église l'a toujours honoré comme son fondateur. On ignore le détail de ses actions. Il mourut à la fin du premier siècle, si l'on s'en rapporte à la tradition de l'Eglise d'Arles; mais ceux qui suivent l'autre sentiment mettent sa mort peu après le milieu du troisième siècle. On ne voit point qu'il ait été tourmenté pour la foi, ce qui a fait juger qu'il était mort en paix. Ses reliques furent transférées en 1152 dans la cathédrale d'Arles, qui prit depuis le nom de Saint-Trophime, au lieu de celui de Saint-Étienne qu'elle portait auparavant.

SAINT SABIN,

ÉVÊQUE D'ASSISE, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

30 DÉCEMBRE.

Dioclétien et Maximien-Hercule ayant publié en 303 de cruels édits contre les chétiens, Sabin, évêque d'Assise, fut arrêté avec plusieurs ecclésiastiques de son clergé. On les mit en prison, où ils restèrent jusqu'à l'arrivée de Vénustien, gouverneur de l'Etrurie et de l'Ombrie. Lorsque ce magistrat fut sur les lieux, il fit comparaître les confesseurs devant lui. Sabin eut les mains coupées; ses deux diacres, Marcel et Exupérence, furent étendus sur le chevalet, cruellement battus, et déchirés avec


Digitized by Google

des ongles de fer. Ils expirèrent l'un et l'autre au milieu des tourments. On dit que Sabin rendit la vue à un aveugle. Il guérit Vénustien lui-même d'un mal qu'il avait aux yeux. Le gouverneur, frappé de ce miracle, se convertit, et fut décapité depuis pour la foi. Lucius, son successeur, fit venir Sabin à Spolette, et ordonna de le battre jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups. Le saint martyr fut enterré à un mille de la ville. On transféra depuis ses reliques à Faënza. Saint Grégoire le Grand parle d'une chapelle bâtie en l'honneur de notre saint, près de Fermo, et dans laquelle il mit une portion de ses reliques, qu'il avait obtenue de Chrysante, évêque de Spolette. Tous ces saints martyrs sont nommés en ce jour dans les martyrologes d'Adon et d'Usuard, ainsi que dans le romain.

Réflexions.

Les martyrs, par leur exemple, nous crient de mépriser un monde faux et corrompu. Les philosophes, les princes y ont-ils trouvé le bonheur qu'ils cherchaient avec tant d'ardeur? Ils n'on fait que rouler de précipice en précipice et voltiger d'erreur en erreur, sans pouvoir parvenir à l'objet de leurs poursuites. Le repos ne se trouvera jamais dans les créatures. Souffrirons-nous plus longtemps qu'elles nous séduisent? serons-nous toujours trompés et toujours prêts à nous laisser tromper? Quand cesserons-nous de donner de faux noms aux objets qui nous environnent, et de leur attribuer une vertu qu'ils n'ont pas? est-ce qu'une expérience de près de six mille ans ne suffit pas pour nous détromper? Ouvrons les yeux à la lumière de l'Evangile, et les illusions trompeuses des sens disparaîtront. Mais les biens et les maux de ce monde, eussent-ils la réalité que nous leur prêtons, que sont-ils, si nous les comparons avec l'éternité? Leur peu de durée doit nous les faire mépriser; et, si nous les considérons sous ce point de vue avec les martyres, nous les apprécierons à leur juste valeur.

SAINT URSIN,

ÉVÊQUE DE BOURGES.

La ville de Bourges honore dans saint Ursin l'apôtre et le fondateur de son Eglise. Il est facile de conjecturer quels furent les travaux qu'il eut à essuyer dans ce grand ouvrage. L'idolâtrie dominait à Bourges


Digitized by Google

comme dans le reste des Gaules, les peuples y étaient également entêtés de leurs idoles, et la liberté que le culte de pareilles divinités leur donnait de satisfaire leurs passions, les tenait comme des captifs volontaires dans les chaînes du démon.

Telle était la situation de la province de Berry et de la ville de Bourges, lorsque cet homme apostolique y fut envoyé de Rome. Il n'épargna ni veilles ni fatigues pour détromper ces peuples aveuglés par leurs funestes préventions. Le zèle avec lequel Ursin annonçait les miséricordes de Jésus-Christ et la sainteté de son Evangile, les prodiges qu'il faisait pour confirmer la vérité de la religion qu'il prêchait et pour manifester la puissance du maître qu'il servait, firent impression sur les esprits les plus sensés. Ils écoutent un homme qui ne leur annonce rien que de divin, et qui confirme ses paroles par des œuvres toutes miraculeuses. Bientôt il eut la consolation de voir un grand nombre de personnes de tout âge et de tout sexe embrasser la doctrine de Jésus-Christ.

Le poids des années, et la faiblesse de son corps épuisé, ne l'empêchaient pas de continuer ses travaux avec le même zèle, sa charité semblant lui donner de nouvelles forces; mais le temps destiné pour sa récompense étant arrivé, Dieu lui fit connaître qu'il était près de l'appeler à lui : il s'y prépara avec un renouvellement de pitié, et il mourut le 9 de novembre dans le cours du second siècle. Son corps fut enterré dans un champ suivant l'usage du pays, où il resta longtemps enseveli dans un profond oubli. Mais Dieu, qui ne voulait pas que son fidèle serviteur demeurât inconnu aux hommes, permit, pour faire honorer ses reliques, qu'il apparût à l'abbé de saint Symphorien, et à saint Germain, évêque de Paris, et qu'il leur montrât le lieu de son tombeau. Ils avertirent saint Probien, évêque de Bourges; ils lui désignèrent le lieu où reposait le saint corps. On creusa, et on le trouva aussi entier et vermeil que s'il n'eût fait que reposer. On transféra avec beaucoup de pompe cette précieuse relique, et la fête de cette translation a été fixée à ce jour.

SAINT SYLVESTRE,

PAPE.

31 DÉCEMBRE.

Saint Sylvestre, destiné par la Providence à gouverner l'Église lorsqu'elle commençait à triompher de ses persécuteurs et dans les pre-


Digitized by Google

mières années de sa prospérité temporelle, eut Rome pour patrie. Il était fils de Rufin et de Juste. Il perdit son père de bonne heure. Sa vertueuse mère prit un grand soin de son éducation ; elle le mit sous la conduite de Charitius ou Carin, prêtre aussi recommandable par sa sainteté que par ses talents, afin qu'il le formât également aux sciences et à la piété. Sylvestre entra depuis dans le clergé de l'Eglise romaine, et fut ordonné prêtre par le pape Marcellin, avant les édits publiés par Dioclétien et par le césar qu'il avait associé à l'empire. Sa conduite, dans ce temps orageux, le fit universellement estimer. Il fut témoin du triomphe que la croix remporta sur l'idolâtrie lorsque Constantin vainquit Maxence, le 28 octobre 312.

Après la mort du pape Melchiade, arrivée au mois de janvier de l'année 314, Sylvestre fut élu pour remplir la chaire de saint Pierre. La même année, il nomma quatre légats, deux prêtres et deux diacres, pour le représenter au concile que les Occidentaux tinrent à Arles. On y condamna le schisme des donatistes, lequel subsistait depuis sept ans, ainsi que l'hérésie des quartodécimans. On y fit aussi vingt-deux canons de discipline, qui regardaient des points très-importants. Le concile, étant encore assemblé, écrivit au pape une lettre respectueuse, et lui adressa les décisions qu'il avait faites. Sylvestre les confirma, et voulut qu'elles fussent publiées pour servir de règle à toute l'Église.

Nous lisons dans Socrate, dans Sozomène et dans Théodoret, que Sylvestre n'ayant pu, à cause de son grand âge et de ses infirmités, assister en personne au concile général qui se tint à Nicée en 325 contre l'arianisme, il y envoya ses légats pour le représenter. Suivant Gélase de Cyzique, « Osius tint la place de l'évêque de Rome, avec deux prêtres « romains, Viton et Vincent. » Ils sont tous trois nommés parmi les évêques qui souscrivirent le concile. Socrate met aussi leurs noms avant ceux d'Alexandre, patriarche d'Alexandrie, et d'Eustathe, patriarche d'Antioche.

Ce saint pape contribua beaucoup à la propagation du christianisme par le zèle qu'il montra pour l'accomplissement de ses devoirs. Il mourut le 31 décembre 335, après avoir siégé vingt et un ans et onze mois. Il fut enterré dans le cimetière de Priscille. Saint Grégoire le Grand prononça sa neuvième homélie sur les évangiles le jour de sa fête, et dans une église qui avait été dédiée sous son invocation par le pape Symmaque. Le pape Serge II transféra dans cette église le corps du saint, et l'y déposa sous le grand-autel. Les anciens parlent d'un autel consacré à Dieu en son honneur à Vérone, vers l'an 500. Saint Sylvestre est


Digitized by Google

nommé dans l'ancien martyrologe, dit le saint Jérôme, et publié par Florentinius, ainsi que dans ceux de Bède, d'Adon, d'Usuard, etc. Le pape Grégoire IX voulut, en 1227, étendre sa fête à toutes les églises qui suivent le rite latin. Les grecs l'honorent le 2 de janvier.

Réflexions.

Le sang chrétien ayant coulé pendant près de trois siècles dans les différentes parties du monde, les persécuteurs mirent bas les armes et se soumirent enfin au joug de la foi. Ce triomphe de la vraie religion sur l'idolâtrie est bien capable d'exciter notre reconnaissance. Mais vivons-nous d'une manière conforme à la foi? la faisons-nous régner dans nos cœurs? Un de nos premiers devoirs, c'est de regarder Dieu comme le principe et la fin de toutes nos actions, et d'avoir continuellement en vue sa gloire et l'accomplissement de sa volonté. Ainsi les jours, les heures, les moments qui composent l'année devraient former une couronne de bonnes œuvres dignes d'être offertes à Dieu. Déplorons notre négligence à remplir ce devoir essentiel, et formons de saintes résolutions pour l'avenir; tâchons de découvrir les omissions et les fautes de l'année qui finit; prenons des mesures pour nous corriger et pour mieux régler dans la suite les pensées de notre esprit, les mouvements de notre cœur, et tout le cours de nos actions.

SAINTE MÉLANIE

LA JEUNE.

Mélanie l'ancienne sortait d'une illustre famille espagnole, mais qui était originaire de Rome. Elle était parente de saint Paulin de Nole, qui, pour la noblesse et la fortune, ne le cédait à personne, soit en Aquitaine, soit en Espagne. On la maria fort jeune, et elle devint veuve à vingt-trois ans. Après la mort de son mari, elle s'écria : « Seigneur, j'ai « présentement la liberté de me consacrer à votre service sans réserve « et sans distraction. » Ayant mis Publicola, son fils, entre les mains de tuteurs sages et intègres, elle s'embarqua avec Rufin pour l'Egypte, en 371. Elle employa six mois à visiter les moines de ce pays; elle se retira ensuite dans la Palestine. Elle était tellement déguisée, que le gouverneur de Jérusalem, trouvant mauvais qu'elle allât voir certains prisonniers, la fit mettre en prison. On ne lui rendit la liberté que quand


Digitized by Google

elle eut déclaré qui elle était. Alors le gouverneur eut pour elle les égards qu'elle méritait. Quelque temps après elle fit bâtir un monastère à Jérusalem. Elle ne portait que des habits pauvres, et n'avait d'autre lit qu'un cilice étendu sur la terre. Elle passa de la sorte vingt-sept ans, occupée presque entièrement de la prière et de la méditation de la loi du Seigneur.

Cependant Publicola, son fils, se rendit recommandable par les plus belles qualités de l'esprit et du corps. Il épousa Albine, dont il eut deux enfants, un garçon et une fille. Cette fille fut Mélanie la jeune, dont nous donnons la vie. Elle n'avait que treize ans lorsqu'on lui fit épouser Pinien, fils de Sévère, qui avait été préfet de Rome. Les enfants qui sortirent de ce mariage moururent en bas âge. Mélanie résolut de ne plus vivre que pour Dieu ; elle fit part de ses sentiments à son mari, qui les approuva, et ils s'engagèrent l'un et l'autre, par vœu, à passer le reste de leur vie dans la continence. A cette nouvelle, Mélanie l'ancienne quitta l'Orient, où elle était depuis si longtemps, et revint à Rome. Toute la noblesse de cette ville alla au-devant d'elle jusqu'à Naples, ce qui lui fit un cortége très-brillant. Cet éclat ne lui fit rien perdre de son humilité; elle marchait à la tête de cette suite nombreuse, montée sur un cheval et habillée de la manière la plus simple et la plus pauvre. Pendant son séjour à Rome, elle prit un soin particulier de prémunir Pinien et sa petite-fille contre le venin des hérésies qui régnaient alors. Elle passa quatre ans en Occident; elle fit cependant un voyage en Afrique pendant cet intervalle. Ce fut là qu'elle apprit la mort de Publicola, son fils. A son retour à Rome, elle conseilla à Pinien et à sa petite-fille de distribuer leurs biens aux pauvres, et de choisir pour leur demeure quelque retraite éloignée. Ce conseil fut suivi. Albine imita Pinien et Mélanie la jeune. Avite, ayant converti au christianisme son mari, qui était païen, l'engagea à faire avec elle vœu de continence perpétuelle. Astérius, leur fils, et Eunomie, leur fille, se consacrèrent aussi au service de Dieu. Cette troupe fervente se réunit pour rendre visite à saint Paulin de Nole. Tout le monde parlait de ces illustres conversions; on les admirait à Rome, et même dans tout le monde chrétien.

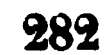
Mélanie l'ancienne n'eut pas plutôt achevé ce grand ouvrage, qu'elle se hâta de retourner dans sa solitude. Le tumulte de Rome lui était insupportable; elle croyait être dans un lieu d'exil, et même dans une prison. Elle partit pour la Sicile. Rufin, qui l'accompagnait, y mourut. Mélanie, arrivée à Jérusalem, distribua aux pauvres ce qui lui restait d'argent, et se renferma dans un monastère, où elle mourut quarante


Digitized by Google

jours après, l'an 410, environ la soixante-huitième année de son âge. On lui a reproché d'avoir montré quelque temps trop de chaleur pour la cause d'Origène, que Rufin défendait. Mais les louanges que lui ont données saint Augustin, saint Paulin, etc., ne permettent pas de douter de ses vertus ni de son orthodoxie; cependant on ne voit pas qu'elle ait été honorée d'un culte public, à moins qu'on ne la prenne pour la sainte nommée sous le 8 de juin dans l'ancien calendrier manuscrit dont Chifflet fait mention.

Albine, Mélanie la jeune et Pinien vendirent les biens qu'ils avaient en Espagne et dans la Gaule, et ne se réservèrent que ceux qu'ils avaient en Italie, en Sicile et en Afrique. Ils affranchirent aussi huit mille esclaves qui leur appartenaient, et ceux qui ne voulurent point accepter la liberté furent donnés au frère de Mélanie. Ce qu'ils avaient de plus précieux fut destiné au service de l'Église et des autels. Ils passèrent d'abord quelque temps à la campagne en Italie, employant tout leur temps à prier, à lire l'Écriture, à visiter les pauvres et les malades. Ils se défirent encore des biens qu'ils avaient en Italie, pour assister les malheureux. Ils passèrent ensuite en Afrique. Après avoir fait un court séjour à Carthage, ils allèrent vivre à Tagaste sous la conduite de saint Alypius, évêque de cette ville. Dans un voyage qu'ils firent à Hippone pour voir saint Augustin, le peuple se saisit de Pinien, et demanda qu'il fût ordonné prêtre. Pinien ne put s'échapper qu'en promettant que si jamais il recevait les ordres, il s'attacherait au service de l'église d'Hippone.

Ces saints vécurent à Tagaste dans une extrême pauvreté pendant sept ans. Mélanie s'accoutuma tellement à la pratique du jeûne, que souvent elle ne mangeait qu'une fois la semaine. Du pain et de l'eau faisaient sa nourriture ordinaire; ce n'était que dans des occasions solennelles qu'elle y ajoutait un peu d'huile. L'occupation de tous ces serviteurs de Dieu était de lire et de copier des livres. Pinien cultivait aussi le jardin. En 417, ils quittèrent l'Afrique, et se rendirent à Jérusalem, où ils continuèrent le même genre de vie. Leur ferveur était si grande, qu'ils ne croyaient point en faire encore assez pour assurer leur salut. Albine mourut en 433, et Pinien deux ans après. Mélanie lui survécut quatre ans. Elle se retira dans un monastère qu'elle avait fait bâtir, et dont elle fut obligée de prendre le gouvernement. Quelques délices qu'elle goûtât dans sa cellule, elle la quitta pour aller à Constantinople. Le but de ce voyage était de travailler à la conversion de Volusien, son oncle, qui était païen. Elle eut la consolation de le voir recevoir



le baptême, et mourir dans de vifs sentiments de piété. Sa présence n'étant plus nécessaire à Constantinople, elle revint à Jérusalem. Elle alla passer le jour de Noël à Bethléem. Dès le lendemain de la fête, elle retourna à son monastère. Étant tombée malade, elle annonça à ceux qui étaient avec elle que sa dernière heure approchait : un grand nombre de moines et de personnes pieuses vinrent la visiter. Comme tous fondaient en larmes, elle les consolait et les exhortait à la ferveur. Elle mourut le 31 décembre 439, dans la cinquante-septième année de son âge. Elle est nommée en ce jour dans le martyrologe romain.

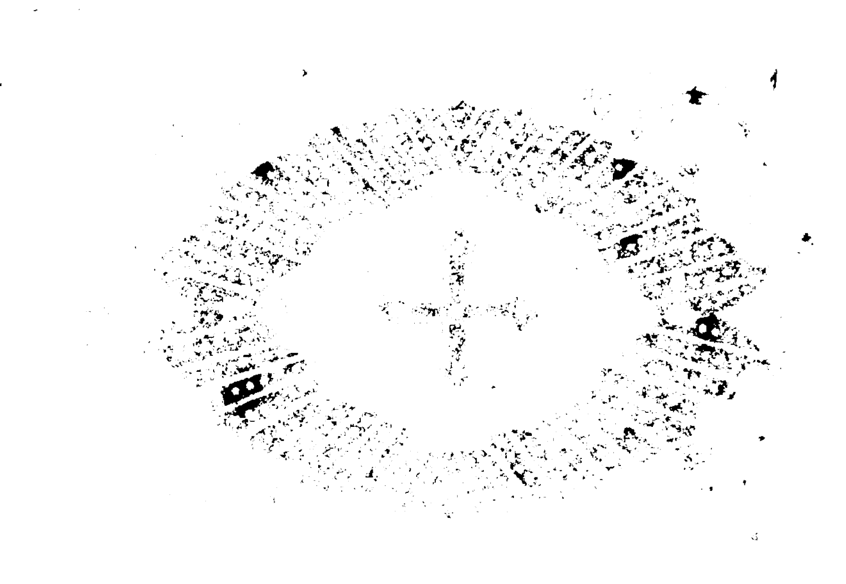


Digitized by Google

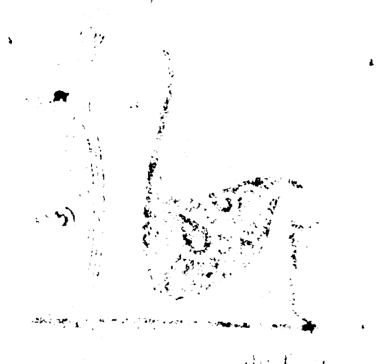
Digitized by Google



Digitized by Google



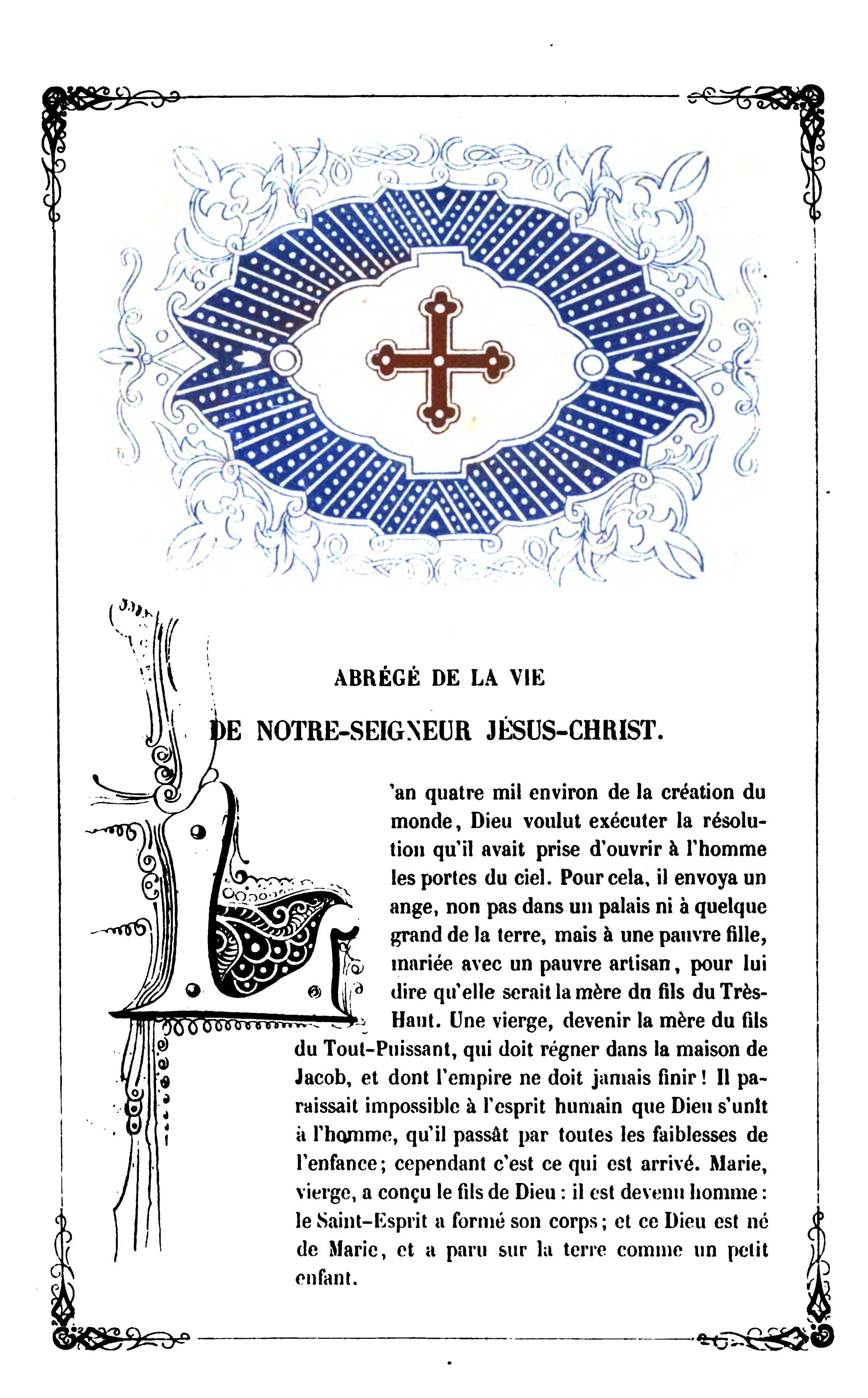
DE NOTRE



a l'hon

Digitized by Google

Digitized by Google



ABRÉGÉ DE LA VIE

DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

L'an quatre mil environ de la création du monde, Dieu voulut exécuter la résolution qu'il avait prise d'ouvrir à l'homme les portes du ciel. Pour cela, il envoya un ange, non pas dans un palais ni à quelque grand de la terre, mais à une pauvre fille, mariée avec un pauvre artisan, pour lui dire qu'elle serait la mère du fils du Très-Haut. Une vierge, devenir la mère du fils du Tout-Puissant, qui doit régner dans la maison de Jacob, et dont l'empire ne doit jamais finir ! Il paraissait impossible à l'esprit humain que Dieu s'unît à l'homme, qu'il passât par toutes les faiblesses de l'enfance ; cependant c'est ce qui est arrivé. Marie, vierge, a conçu le fils de Dieu : il est devenu homme : le Saint-Esprit a formé son corps ; et ce Dieu est né de Marie, et a paru sur la terre comme un petit enfant.

Digitized by Google

Joseph et Marie étant allés à Bethléem pour y faire enregistrer leurs noms suivant les ordres de l'empereur Auguste, ils s'étaient retirés dans une pauvre étable ouverte à toutes les injures de l'air. Là, vers minuit, la sainte Vierge mit au monde son divin Fils; elle l'enveloppa de langes, et le coucha sur une poignée de paille. Une lumière éclatante environna cette étable; des anges s'y rendirent visibles, et, au milieu de leurs concerts, firent entendre ces paroles : *Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes de bonne volonté!* Des bergers, avertis par les anges, vinrent adorer l'enfant couché dans une crèche.

Le huitième jour après sa naissance, il fut circoncis, selon que la loi ordonnait, et ce fut alors que le nom de Jésus lui fut donné, ainsi que l'ange Gabriel l'avait dit à la très-sainte Vierge. Des mages qui étaient plongés dans les erreurs de l'idolâtrie, conduits par une étoile brillante et excités par une grâce puissante dont cette étoile était la figure, vinrent des contrées de l'Orient à Bethléem, se prosternèrent devant le Fils de Dieu devenu enfant, et l'adorèrent comme Dieu, comme Homme-Dieu, et comme le roi des rois et le seigneur des seigneurs.

Quarante jours après sa naissance, Jésus fut présenté au temple par la sainte Vierge sa mère, pour y être offert à Dieu. La loi ordonnait que tous les enfants mâles premiers-nés seraient consacrés à Dieu, et qu'on pourrait les racheter en faisant une offrande. Les riches devaient offrir un agneau et une tourterelle, ou le petit d'une colombe; et les pauvres, deux tourterelles ou deux petites colombes. La sainte Vierge offrit deux tourterelles. Jésus-Christ a voulu être racheté par l'offrande des pauvres pour marquer dans cette circonstance, comme presque dans toutes celles de sa vie, l'estime et l'amour qu'il a pour cette pauvreté dont les hommes ont tant d'horreur, et qu'ils regardent souvent comme le plus grand et le plus redoutable de tous les maux.

Hérode, esprit ambitieux, jaloux à l'excès de sa puissance temporelle, n'apprit qu'avec un profond chagrin la naissance du Messie, qu'il regardait comme un compétiteur; car il ne voyait, avec le sanhédrin, dans la venue de ce nouveau roi des Juifs, qu'une événement tout politique, c'est-à-dire l'arrivée d'un prince puissant par la force des armes et par le pouvoir terrestre. Dans cette persuasion, il résolut de s'en débarrasser par un crime. Joseph, averti par un ange, emmena secrètement Jésus en Égypte pour le soustraire à la fureur de ce prince, qui fit égorger tous les enfants de Bethléem et des environs, jusqu'à l'âge de deux ans. Ce sont ces enfants qui sont honorés sous le titre des *saints Innocents*.

Joseph ayant conduit en Égypte Marie et Jésus son fils, ce Dieu en-


Digitized by Google

fant imposa silence aux oracles, et sanctifia cette terre, qui fut la patrie des premiers et des plus fervents anachorètes. Après la mort d'Hérode, Joseph fut intérieurement sollicité de retourner à Nazareth, et il s'y rendit aussitôt. Jésus, parvenu à l'âge de douze ans, accompagna ses parents à Jérusalem, où ils étaient allés pour une solennité ; et comme ils en revenaient, ils s'aperçurent qu'il n'était plus avec eux ; ils retournèrent à Jérusalem, ils allèrent au temple, et ils y trouvèrent Jésus au milieu des docteurs, qui les étonnait par la sagesse de ses questions et la force de ses réponses. Sur la remontrance que Joseph et Marie firent à Jésus de ce qu'il les avait abandonnés, il leur dit que les intérêts de son père demandaient qu'il en prît la défense devant les docteurs. Jésus, depuis l'âge de douze ans jusqu'à l'âge de trente ans environ, demeura à Nazareth, dans la maison de saint Joseph, travaillant de ses mains, entièrement soumis à la sainte Vierge et obéissant à son père selon les hommes, vivant inconnu au monde, priant, gardant le silence, faisant pénitence pour l'humanité, et se préparant, dans cet état, aux fonctions de son divin ministère.

Ayant atteint l'âge de trente ans environ, Jésus résolut d'annoncer au monde son Évangile. Il s'était déjà fait précéder par Jean qui administrait le baptême sur les bords du Jourdain et préparait les hommes à la réception du Messie qu'il leur annonçait. Jésus vint trouver son précurseur, et lui demanda le baptême. Dans ce moment le ciel s'ouvrit, il en sortit une lumière éclatante, et une voix se fit entendre qui dit : *Voici mon Fils bien-aimé.*

Aussitôt après avoir reçu le baptême de saint Jean, Jésus, toujours appliqué à nous instruire et à nous donner des exemples de toutes sortes de vertus, fut conduit par le Saint-Esprit dans un désert qui n'était pas fort éloigné de Jérusalem. Au milieu de cette profonde solitude, il passa quarante jours et quarante nuits dans un jeûne continuel. Il voulut humilier sa chair innocente par la faim et par la soif. Après un jeûne si rigoureux, le démon, ennemi de toute sainteté, et voulant connaître s'il était réellement le Fils de Dieu, s'approcha de lui pour le tenter. Mais Jésus triompha de cet ennemi du genre humain, qui se retira vaincu et humilié.

Jésus fit son premier miracle aux noces de Cana, où il changea l'eau en vin. Il avait auparavant appelé à son service les douze apôtres, qu'il destinait à la divulgation de son Évangile dans le monde entier : il les forma lui-même, et il voulut qu'ils fussent les témoins des prodiges sans nombre qu'il opérait dans tous les lieux où il passait. Aveugles, boiteux,


Digitized by Google

muets, sourds, paralytiques, possédés, tous les malades enfin de corps et d'esprit étaient guéris, et tous les malheureux soulagés par lui. Les morts, même déjà ensevelis, ressuscitaient à sa voix. Il ne se contenta pas de prouver sa divinité par ces prodiges, il voulut qu'il parût avec encore plus d'éclat. Ayant pris trois de ses apôtres avec lui, Pierre, Jacques, Jean, il monta avec eux sur le Thabor, l'une des plus hautes montagnes de la Palestine, éloignée d'environ deux lieues de Nazareth, et là, en présence de Moïse et d'Élie, il se transfigura ; c'est-à-dire que son visage parut brillant comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la neige. Le Père éternel fit entendre une voix du haut du ciel, qui dit : *C'est ici mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection.* Les apôtres, saisis de crainte et de frayeur au bruit éclatant de cette voix, tombèrent le visage contre terre. Jésus s'étant approché d'eux, et les ayant touchés, ils se levèrent et ne virent que Jésus seul. Par ces preuves si marquées de sa toute-puissance, le Sauveur voulait établir sa mission et sa filiation divine, et, par là, imposer aux hommes cette doctrine sublime qui ne tendait qu'à inspirer l'amour de Dieu et du prochain, le détachement des biens du monde, et le désir des biens du ciel.

Plus la doctrine de Jésus-Christ était sainte, plus elle inspirait l'humilité et l'abnégation de soi-même ; plus aussi elle confondait l'orgueil et l'immortification des Scribes et des Pharisiens, et plus elle les indisposait contre ce divin prédicateur. Leur jalousie, irritée par ces miracles et par l'attachement que le peuple témoignait à Jésus, leur fit former le dessein de le perdre. La résurrection de Lazare, qui mettait le comble aux miracles de l'Homme-Dieu, mit aussi le comble à leur fureur. Jésus, qui connaissait leurs intentions, voyant approcher l'heure de sa mort, fit la dernière cène avec ses apôtres. Après avoir mangé l'agneau pascal, il voulut leur laisser un gage de la tendresse de son amour ; il leur donna de sa propre chair à manger et son sang à boire, et il institua l'adorable sacrement qui devait transmettre à tous les siècles ce don précieux. Au sortir de cette nouvelle Pâque, Jésus se retira pour prier dans le jardin des Olives. Là, abandonné à la douleur, il tomba dans une agonie où son corps fut baigné d'une sueur d'eau et de sang. Il pria son Père d'éloigner de lui le calice de sa passion ; et cependant il lui fit le sacrifice de sa volonté. Il se leva, et marcha au-devant de ses ennemis. C'est alors qu'il reçut le baiser du perfide Judas, et qu'il lui dit avec bonté : « Se peut-il que vous ayez choisi ce signe naturel d'amitié pour trahir le fils de l'homme ? » Une seule de ses paroles renversa ses bourreaux. Cependant


Digitized by Google

il se laissa conduire chez Caïphe, chez Pilate, chez Hérode ; partout insulté et traité comme un criminel sans qu'on pût trouver la moindre preuve des crimes qu'on lui imputait. Pilate, qui ne voyait aucun motif de condamnation, voulut le renvoyer; dans ce but, il proposa aux Juifs d'accorder la grâce ou à l'innocent Jésus, ou au meurtrier Barabas ; et toutes les voix s'élevèrent à demander la délivrance de Barabas, et la mort de Jésus ! ! ! Abandonné aux mains des soldats, qui couvrent son visage de crachats, de meurtrissures et de soufflets, Jésus voit son corps déchiré à coups de fouet; on lui met une couronne d'épines sur la tête; on le charge d'une croix, et, accablé par ce pesant fardeau, il est traîné impitoyablement jusque sur la montagne du Calvaire. Là les bourreaux lui enfoncent des clous dans les pieds et les mains, et l'attachent à la croix; sa bouche est abreuvée de fiel et de vinaigre, son corps percé d'un coup de lance; enfin il expire en demandant à son Père le pardon de ceux mêmes qui l'ont crucifié.

Jésus-Christ étant mort, Joseph d'Arimathie et Nicodème, qui étaient deux de ses disciples, demandèrent son corps à Pilate. L'ayant obtenu, ils l'embaumèrent avec des parfums d'un grand prix, selon la coutume des juifs, l'enveloppèrent dans des linges, et le mirent dans un sépulcre taillé dans le roc, et où personne n'avait été enseveli ; on roula ensuite une grosse pierre à l'entrée du sépulcre. Pilate, à la prière des juifs, la fit sceller des sceaux de l'empire, et y mit des gardes, de peur que ses disciples ne vinssent l'enlever pendant la nuit. Le dimanche matin, ce tombeau s'ouvre avec grand bruit, Jésus en sort tout éclatant de lumière, et les soldats effrayés sont renversés ou prennent la fuite. Magdeleine y vient la première, et elle ne trouve point le corps de son divin maître. Elle s'abandonne à la douleur, et aussitôt Jésus se présente à elle sous la forme d'un jardinier ; il l'assure de sa résurrection, il lui ordonne d'en faire part à ses disciples, et de leur dire qu'il les rejoindra en Galilée.

Dans l'intervalle des quarante jours de Pâques à l'Ascension, Jésus apparaît différentes fois à ses apôtres, à ses disciples, et à plus de cinq cents fidèles en une seule fois. Il donne à tous les marques les plus certaines de sa résurrection. Il instruit ses apôtres de ses volontés les plus précises ; il les prévient de son départ, il leur annonce l'avénement de l'Esprit-Saint, et il leur promet que, quoiqu'il paraisse se séparer d'eux, il sera encore avec eux, qu'il y sera jusqu'à la fin des siècles. Le quarantième jour après la résurrection étant arrivé, Jésus conduit ses disciples sur le mont des Oliviers; il les bénit; il s'élève au milieu des airs.


Digitized by Google




Une nuée le cache à leurs yeux ; deux anges se présentent à cette troupe sainte, et leur disent : « Pourquoi restez-vous ainsi étonnés à regarder le ciel ? Celui que vous avez vu s'élever dans les airs par sa propre vertu est allé s'asseoir auprès de son Père ; il reparaîtra un jour pour juger l'univers, et vous le verrez sur les nues plein de majesté et de gloire. » Les anges disparurent ; les apôtres et les disciples retournèrent à Jérusalem, et entrèrent dans le cénacle, où ils demeurèrent en prière jusqu'à la descente du Saint-Esprit, qui se fit le jour de la Pentecôte.

Réflexions.

La conduite de Dieu à l'égard des hommes est admirable. Sa miséricorde voulant les délivrer de la mort éternelle, il aurait pu le faire par un acte de sa toute-puissance ; mais pour manifester la grandeur de son incompréhensible charité, et pour nous faire connaître dans quel abîme de misère nous avait plongés le péché, il veut que son propre Fils se fasse homme et soit lui-même notre rançon. Le Verbe Eternel, consentant à se charger de cette mission, est venu au monde ; il est né dans l'obscurité et dans les souffrances, il a vécu dans les humiliations et dans les fatigues, il est mort dans les tourments et dans l'ignominie. Voilà ce que Jésus-Christ a fait pour réparer l'injure commise envers son Père par le péché, et pour nous délivrer des maux qu'elle avait attirés sur l'humanité. Quelle horreur ne doivent pas avoir pour le péché ceux qui ont le bonheur de connaître par la foi ce grand mystère ! Quel amour et quelle reconnaissance ne devons-nous pas à un Dieu qui s'est fait homme, et qui a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang, afin de nous guérir des profondes et mortelles blessures que notre iniquité nous avait faites !

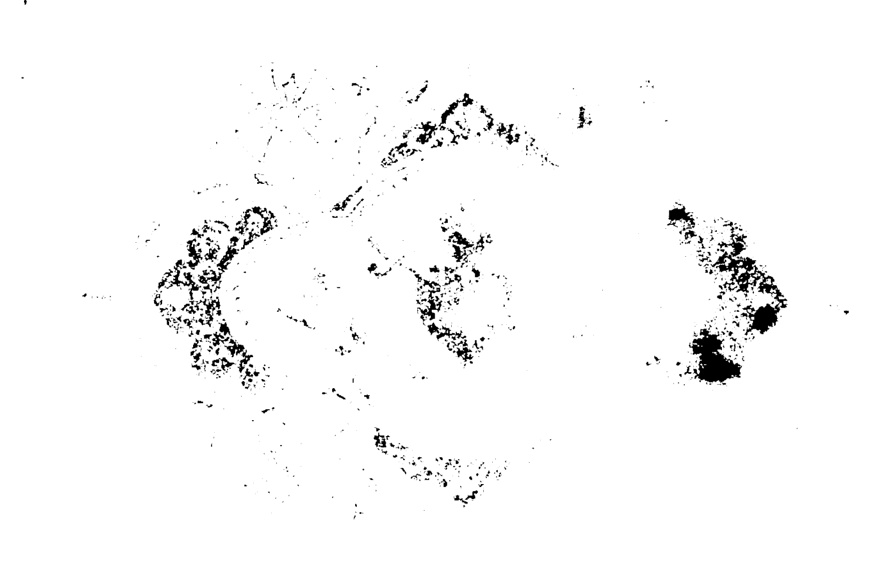



Digitized by Google

Digitized by Google



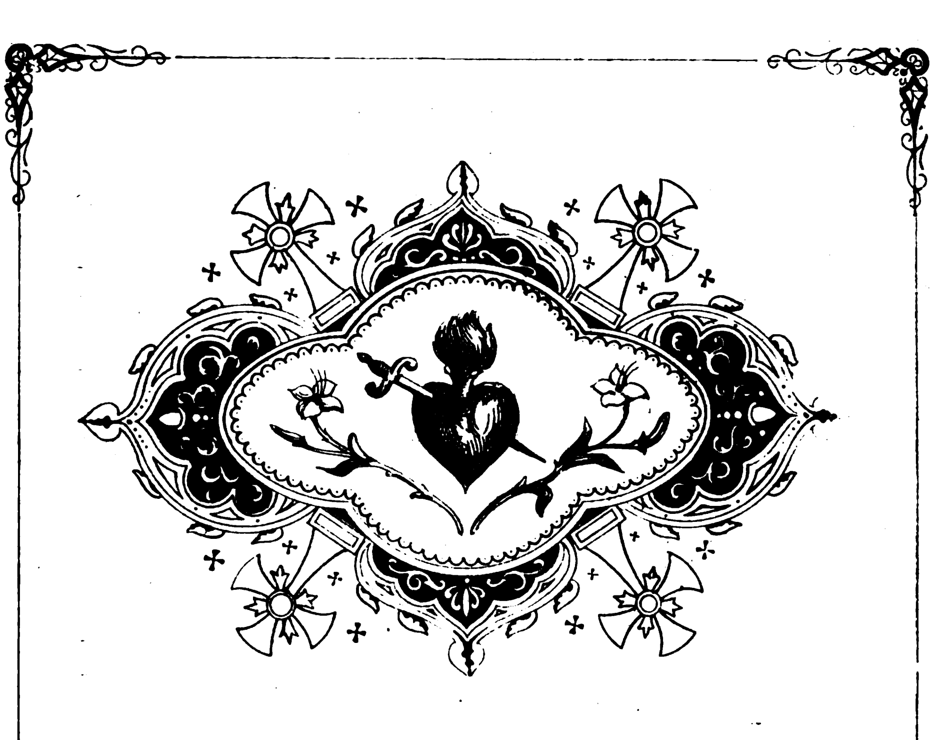
Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google



ABREGÉ DE LA VIE

DE LA SAINTE VIERGE.

Selon les décrets éternels, vers l'an quatre mille après la création du monde, arriva ce temps des miséricordes du Seigneur, où devait sortir de la tige de Jessé cette fleur, le chef-d'œuvre de l'auteur de la nature; cette fleur dont les prophètes avaient relevé par avance l'éclat et la beauté dans leurs divins cantiques.

Celle qui devait être la reine des anges descendait, quoiqu'elle naquît dans une condition obscure, des anciens rois de Judée; mais sa famille et celle de Joseph, qui sortaient de la même souche, étaient tombées dans un état voisin de la misère. Ce fut dans une ville de Galilée, province des moins étendues de l'empire romain, dans une petite ville dont le nom était à peine connu, à Nazareth, que Marie dut le jour à Joachim et à sainte Anne. Cette enfant privilégiée, destinée à devenir la mère de

Digitized by Google

Dieu, fut, dès le premier instant de sa conception, exempte de ce péché originel commun à tous les hommes, et vint au monde dans un état de sainteté parfaite.

Neuf jours après sa naissance, cette auguste vierge reçut dans la cérémonie légale le nom de MARIE, nom mystérieux qui signifiait qu'elle était l'étoile qui devait conduire les voyageurs sur la mer orageuse de ce monde. Sa pieuse mère, fidèle à la loi, la présenta au temple le quatre-vingtième jour de sa naissance; lorsque sa raison prématurée le lui permit, Marie s'offrit elle-même avec connaissance, et se dévoua volontairement à Dieu.

Le choix que Dieu fit d'Anne et de Joachim, pour donner au monde celle de qui devait naître le Messie et le Sauveur, nous fait assez connaître le haut degré de grâce et de vertu du père et de la mère de la très-sainte Vierge. Les Pères de l'Eglise ont célébré avec autant de piété que d'éloquence les vertus de sainte Anne. Sous de tels maîtres, l'enfance et la jeunesse de Marie s'écoulèrent dans la pratique et l'accomplissement des devoirs religieux prescrits par l'ancienne loi. A l'ombre du toit paternel, vivant dans la retraite et l'obscurité, Marie se préparait ainsi à remplir l'auguste mission à laquelle elle allait être appelée pour le salut du monde. Dès l'âge de trois ans, elle ne cessa d'être dans le temple, toujours occupée à honorer et adorer le Très-Haut. Toutes les personnes qui la connaissaient étaient obligées de reconnaître en elle le plus excellent modèle qu'elles pussent imiter. A mesure que la jeune Vierge avançait en âge, on remarquait des progrès sensibles dans sa piété. Depuis la création du monde, Dieu n'avait point encore reçu des adorations plus dignes de sa grandeur, ni les hommages d'un cœur plus pur.

Marie vécut sous l'aile de ses parents dans le travail et l'obéissance et au sein de la plus austère retraite, jusqu'au temps où elle épousa Joseph, pauvre charpentier, gagnant sa vie à la sueur de son front, homme grave et religieux, soumis à Dieu en toutes choses. A peine y avait-il deux mois qu'ils étaient mariés, que Marie reçut cette sainte et céleste visite du ciel, où l'ange Gabriel lui annonça qu'elle serait la mère du fils du Très-Haut, auquel elle donnerait le nom de Jésus; et pour assurance de ce qu'il lui promettait, il lui déclara que sa cousine Elisabeth, quelque âgée qu'elle fût, était dans le sixième mois de sa grossesse. Marie répondit respectueusement qu'elle se soumettait à la volonté du Très-Haut: « Je suis la servante du Seigneur; que sa volonté s'accomplisse en moi. » Après le consentement de Marie, l'ange disparut à l'instant. L'Esprit-Saint forma du plus pur sang de la sainte Vierge le corps de



Jésus-Christ, qui devint homme sans cesser d'être Dieu, et qui dès ce moment commença ses fonctions de Rédempteur. Un jour si heureux pour le genre humain méritait une fête particulière; elle a été fixée par l'Eglise au 25 mars.

La sainte Vierge, par humilité, cacha la dignité surprenante à laquelle l'élevait l'incarnation du Verbe dans son sein; mais, transportée de joie et de reconnaissance, elle voulut aller féliciter la mère de saint Jean-Baptiste. Elle partit donc, et s'en alla au pays des Montagnes, en une ville de la tribu de Juda; et, étant arrivée au terme de son voyage, elle entra dans la maison de Zacharie, et salua Elisabeth. A la vue de Marie, l'enfant d'Elisabeth fut rempli du Saint-Esprit et sanctifié dans le sein de sa mère. Celle-ci, dans les transports de son étonnement, s'écria : « Marie, vous êtes bénie au-dessus de toutes les femmes. » Marie rapporta à Dieu tous les dons de la grâce qui était en elle, et fit éclater son amour, sa reconnaissance et son humilité dans ce cantique admirable que l'Eglise met tous les jours à l'office des vêpres dans la bouche des fidèles.

De retour dans sa pauvre demeure, Marie travaillait auprès de son époux, et attendait l'heure de son enfantement, quand, pour obéir à l'édit de l'empereur Auguste, qui prescrivait un dénombrement général de son vaste empire, il lui fallut partir de Nazareth avec Joseph pour se faire enregistrer à Bethléem, d'où ils sortaient comme descendants de David. N'ayant pu trouver de place dans les hôtelleries de cet endroit, ils furent contraints de se retirer dans une étable, où Marie mit au monde son fils, que les anges et les pasteurs reconnurent pour leur Dieu. Marie, exacte à remplir tous les devoirs qu'imposait la loi, présenta son fils au temple, le huitième jour, pour la cérémonie de la circoncision. Elle le conduisit ensuite au temple de Jérusalem le quarantième jour de sa naissance, pour l'y offrir; et elle apprit de la bouche du saint vieillard Siméon la triste histoire des douleurs dont son âme serait percée. Une de ces premières douleurs fut la persécution d'Hérode, roi de Judée, jaloux de cet enfant qui venait de naître et qu'il croyait appelé à régner sur la terre, tandis que son royaume, tout spirituel, n'était pas de ce monde. Joseph et Marie furent obligés de quitter Nazareth et de se rendre en Égypte pour mettre le divin enfant à l'abri de la barbare politique de ce roi impie. On comprend quelles fatigues de corps et d'esprit dut entraîner cette fuite précipitée à travers un pays inconnu, et combien Marie et Joseph éprouvèrent de souffrances pendant un séjour dans un pays étranger.

Hérode ne survécut pas de longtemps aux pauvres enfants qu'il avait


Digitized by Google

fait massacrer pour assurer sa vie et sa couronne; alors le même ange qui était apparu à Joseph pour lui ordonner de la part de Dieu de se dérober aux poursuites du roi, lui apparut, et lui dit qu'au lieu de s'établir dans la Judée, où régnait Archélaüs, fils d'Hérode, à la place de son père, il devait aller à Nazareth pour accomplir la prédiction des prophètes.

De retour à Nazareth, la sainte famille voyait avec bonheur Jésus croître en âge et en sagesse. Lorsqu'il eut atteint sa douzième année, ils le conduisirent à Jérusalem pour y sanctifier la fête de Pâques. La solennité étant passée, Joseph et Marie, en s'en retournant, s'aperçurent de l'absence de leur divin fils. Ils rentrèrent à Jérusalem pour le chercher, ils le trouvèrent au milieu des docteurs dont il faisait l'admiration. Comme Joseph et Marie lui marquaient la peine qu'ils avaient éprouvée par son absence, il leur répondit que son zèle pour les intérêts de son père l'avait fait agir, et qu'ils devaient savoir que c'était là son affaire principale. Il les suivit cependant, car il avait et il eut toujours pour eux une entière soumission.

Marie, ayant perdu Joseph son époux, vécut seule avec Jésus son fils. Elle le suivit lorsqu'à l'âge de trente ans il commença le cours de ses prédications; elle l'accompagna même jusqu'au pied de la croix, où ce Dieu sauveur la recommanda aux soins de saint Jean, son bien-aimé disciple, qui devait désormais lui tenir lieu de fils sur la terre.

Marie, après la mort et la résurrection de son cher fils, ne cessait de méditer sur les divins mystères dont elle conservait le précieux souvenir dans son cœur. Après l'Ascension de Jésus-Christ, elle s'enferma avec les fidèles dans le cénacle, où elle adressait au ciel les vœux les plus ardents pour la descente de l'Esprit-Saint. Aussi remarqua-t-on dans le cénacle que la flamme se reposa d'abord sur la seule tête de Marie, avant de se diviser en plusieurs langues pour se répandre sur les têtes des apôtres et du reste des fidèles.

La persécution que les Juifs déclarèrent aux disciples de Jésus-Christ obligea saint Jean de conduire la sainte Vierge à Éphèse pour la mettre en sûreté. Elle y demeura vingt-quatre ans dans une continuelle pratique des vertus chrétiennes. Dieu lui inspira enfin de retourner à Jérusalem, et permit que tous les apôtres s'y trouvassent, à l'exception de saint Thomas. Comme Marie s'entretenait avec eux de l'impatient désir qu'elle avait de se réunir à son fils, elle sentit approcher cet heureux moment. Elle exhorta les apôtres à redoubler de zèle pour faire connaître son fils; elle leur promit sa céleste intervention, les bénit, et elle


Digitized by Google

expira sans douleur dans un transport d'amour divin. Les apôtres en larmes lui rendirent respectueusement les derniers devoirs, et placèrent son corps dans un tombeau qu'ils fermèrent d'une grosse pierre. Thomas, étant arrivé trois jours après, voulut se donner la consolation de voir encore la mère de son Dieu ; il demanda qu'on ouvrît le tombeau : mais on n'y trouva que les linceuls, qui exhalaient une odeur suave. Le corps de Marie avait suivi son âme pour prendre dès lors possession du royaume de Jésus-Christ ; et c'est la fête de cette Assomption glorieuse que l'Église célèbre le 15 août.

Réflexions.

Il n'y eut jamais de vie plus sainte que celle de Marie, aussi n'y en a-t-il point que l'Eglise propose plus souvent à l'imitation des fidèles. De là ces fêtes si fréquentes en son honneur pour engager les chrétiens à méditer les vertus de cette illustre Vierge. Quelque prérogative de grandeur que dût avoir la mère de l'Homme-Dieu, négligea-t-elle une fois d'observer la moindre cérémonie du culte? Elle n'oublia pas même celles qui n'étaient destinées que pour l'expiation du péché d'origine dont elle était exempte. Quelque élevée qu'elle fût par l'auguste qualité de mère de son Créateur, s'en prévalut elle, et ne fut-elle pas au contraire la plus humble de toutes les créatures? Quelque sainte et quelque chérie quelle fût du ciel, ne fut-elle pas la plus rigoureusement éprouvée par les larmes et par les douleurs? et ne la vit-on pas toujours patiente et soumise? Faut-il s'étonner que Marie soit si élevée dans le ciel, puisqu'elle a été si grande sur la terre par ses vertus? Ne cessons donc d'envisager dans la sainte mère de Jésus son élévation auprès de Dieu, pour affermir notre confiance ; et sa sainteté sur la terre, pour en faire l'objet de notre imitation. Voilà les deux grands moyens d'obtenir sûrement la protection de Marie.

L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Dieu, ayant produit l'univers et toutes les créatures qu'il renferme par un seul acte de sa volonté, voulut faire une créature d'un ordre supérieur, et qui fût comme la souveraine des êtres matériels. L'homme fut cette créature privilégiée ; il forma son corps de ses propres mains, et lui donna une âme immortelle ; il le plaça dans le paradis terrestre, il

Digitized by Google

lui permit d'user de tous les biens contenus dans ce délicieux jardin, à l'exception du fruit de l'arbre de vie, auquel il lui défendit de toucher sous peine de mort. L'ange rebelle, envieux du bonheur de l'homme, lui inspira de mépriser cette défense, piqua la curiosité d'Ève, et l'excita à cueillir la première de ce fruit qui paraissait admirable. Ève en fit ensuite goûter à Adam; et l'un et l'autre perdirent par là l'innocence et les bonnes grâces de leur Dieu; ils furent condamnés dès ce moment à la mort, eux et leur postérité.

La mort à laquelle l'homme a été condamné n'est pas seulement cet accident qui fait tomber son corps en corruption et en poussière : c'est encore une mort spirituelle qui prive pour l'éternité son âme de la vue de Dieu, et la rend sujette aux cruelles douleurs de l'enfer. La miséricorde de Dieu ayant résolu de faire grâce à l'homme, le Fils de Dieu s'est revêtu de notre chair pour expier, par l'effusion de son sang, la peine due au péché. Ce Dieu, pour naître parmi les hommes, a choisi le sein d'une vierge; et comme elle devait être la reine des hommes et des anges, il a voulu qu'elle leur fût supérieure en sainteté. Or, comment aurait-elle pu l'être, si elle eût été infectée de la tache originelle? Il convenait donc pour la gloire de Marie, et pour l'honneur de Jésus, qu'elle fût exempte de cette tache commune à tous les hommes.

C'est la fête de ce privilége spécial de Marie que l'Église célèbre en ce jour : privilége que tous les siècles du christianisme ont reconnu faire la plus glorieuse distinction de l'auguste mère de Dieu. Quel cas Marie n'a-t-elle point dû faire de cette divine prérogative, elle qui aurait refusé d'être la mère d'un Dieu plutôt que de perdre le mérite de la virginité! Et que pouvons-nous faire qui lui soit plus agréable que de la congratuler avec l'Église de cette incomparable distinction? Avec quelle joie et avec quelle piété tous les fidèles serviteurs et servantes de Marie ne doivent-ils point élever leurs yeux vers cette brillante aurore, qui, loin de participer au péché, est remplie de grâce et digne par sa pureté des regards bienfaisants de son Dieu!

Réflexions.

Si la plus grande de toutes les faveurs que Marie ait reçues du ciel a été d'être exempte de tout péché : du péché originel par le privilége spécial de son origine, et du péché actuel par sa correspondance fidèle à la grâce; si cette prérogative est le fondement de toutes ses vertus, de sa sainteté, de sa maternité divine, de son élévation au-dessus des saints, de sa supériorité sur les anges, de son crédit dans le ciel, et de



toute la gloire dont Dieu son père, son fils, son époux l'a couronnée, que devons-nous penser du péché? Quelle crainte ne devons-nous point en avoir? Quel soin ne devons-nous point prendre de l'éviter? Pour célébrer donc dignement cette fête, qui est comme l'aurore qui annonce notre délivrance, purifions notre âme de tout péché, prenons les plus justes mesures pour l'éviter dans la suite, et intéressons pour cela, par la plus fervente dévotion, cette vierge immaculée.

LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

La naissance de la sainte Vierge est trop intéressante à l'univers pour ne pas la célébrer par une fête particulière. Si l'Église a jugé à propos de célébrer celle de saint Jean, né pour annoncer et faire connaître au monde le Messie qui venait l'arracher des fers du démon, combien plus doit-elle faire éclater sa reconnaissance et sa joie sur la naissance de celle qui devait être la mère de ce Dieu sauveur, le désiré des nations et l'objet des vœux des patriarches pendant tant de siècles!

Le Seigneur, qui voulait sauver le monde par le mystère de l'abnégation et par l'humiliant instrument de la croix, n'a point voulu que l'Écriture fit valoir les glorieuses prérogatives de celle qu'il choisissait pour sa mère. L'Esprit-Saint l'a fait suffisamment connaître en donnant si exactement la généalogie de celui auquel elle a été unie par le mariage, puisque l'usage de la nation était de prendre des épouses du même sang et de même tribu; et il a laissé à la piété des fidèles d'examiner par la tradition quels étaient le père et la mère fortunés de cette incomparable vierge destinée à être la mère d'un Dieu et la reine des anges.

Saint Joachim et sainte Anne, tous les deux les plus illustres rejetons des tribus de Lévi et de Juda, vivaient dans l'oubli du monde, mais dans la pratique la plus exacte de la loi du Seigneur. Après l'épreuve d'une longue stérilité, la plus sensible dans leur nation; dans le temps qu'ils ne devaient plus espérer d'avoir aucune affinité avec le Messie, un ange vint leur annoncer qu'il leur naîtrait une fille à laquelle ils donneraient le nom de Marie, et qui serait pour eux une source inépuisable de bénédictions. Avec quel empressement ne durent-ils pas attendre l'heureux moment de la naissance de cette fille précieuse, et quelle dut être leur joie quand ils virent l'oracle accompli! Quelles actions de grâces


Digitized by Google

n'en rendirent-ils pas au Seigneur dans ce moment, et tout le reste de leurs jours !

Réflexions.

Si saint Joachim et sainte Anne furent si sensibles à la naissance de leur fille, sans cependant qu'ils sussent précisément ce qu'elle devait être un jour, avec quelle joie et avec quelle dévotion l'Eglise ne doit-elle pas célébrer ce jour heureux de l'accomplissement des promesses du Très-Haut, ce jour où est née celle qui a écrasé la tête du serpent infernal, qui a donné au monde un Rédempteur, et à tous les hommes un Sauveur! Tous les Pères de l'Eglise ont parlé de ce jour en des termes magnifiques. Tous les saints y ont eu grande dévotion. Faisons-nous donc un devoir de célébrer cette heureuse nativité par les actes de la piété la plus sincère. Honorons un nom qui doit faire à l'article de la mort le fondement de notre confiance et de notre consolation. En honorant Marie dans son berceau, nous rendons hommage à celui qui l'a créée, à celui qui doit naître d'elle, à l'Esprit-Saint qui nous sanctifie, parce qu'elle a un rapport infini avec les trois personnes de la sainte Trinité. Que le nom de Marie soit souvent dans notre bouche, et toujours dans notre cœur avec celui de son fils!

LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE.

L'Église célèbre en ce jour le premier sacrifice que la sainte Vierge a fait d'elle-même à son Dieu. Moïse, instruit des volontés du Seigneur, avait ordonné expressément au peuple qu'il conduisait d'offrir dans le temple les garçons le quarantième jour après leur naissance, et les filles le quatre-vingtième jour. Ils y demeuraient pour le service de Dieu, à moins qu'on ne les rachetât, ce qui pouvait se faire par le sacrifice d'un agneau et d'une tourterelle, ou de deux tourterelles, si les parents étaient assez pauvres pour ne pouvoir faire la dépense de l'agneau.

La sainte Vierge ne se contenta pas de ce premier sacrifice, qui semblait n'être que l'effet de la piété de ses parents, et de leur obéissance à la loi. Eclairée qu'elle était par le plus singulier des priviléges, dès le moment de sa conception, d'une lumière toute céleste, et embrasée des saintes ardeurs de l'amour divin, elle s'offrait à chaque instant à son Créateur, et elle protestait intérieurement qu'elle n'avait rien tant à cœur que de


Digitized by Google

procurer sa gloire. A peine eut-elle l'âge de trois ans, qu'elle fut inspirée de faire solennellement le sacrifice d'elle-même au pied des autels du temple de Jérusalem.

La jeune Marie, dans un âge où les enfants sont à peine capables de quelque connaissance, faisait paraître un zèle surprenant pour le service du Très-Haut. Elle sollicite ses parents de la conduire au temple. La cérémonie se fait avec un appareil religieux. Qui pourrait comprendre quels furent les sentiments de dévouement de cette vierge si jeune, à ne considérer que son âge, mais déjà consommée dans la plus haute vertu ? Avec quelle foi, avec quel amour ne fit-elle pas le vœu de consacrer son corps, son esprit, son cœur à la vertu de chasteté ! Quel applaudissement le ciel, les anges, Dieu même ne donna-t-il pas à une entreprise, conduite par son esprit, et si fort selon son cœur ! Quelle fidélité Marie n'eut-elle pas à exécuter, dans le temple, l'engagement qu'elle y avait contracté, jusqu'au moment où elle en fut retirée pour épouser saint Joseph ! ou plutôt cessa-t-elle, jusqu'au dernier instant de sa vie, de prouver à son Dieu son inviolable fidélité !

Réflexions.

Quelles leçons ne nous donne pas l'incomparable Marie dans cette auguste cérémonie ! Elle paraît comme un chérubin plein d'ardeur pour la gloire de son Dieu. Sa conduite, plus éloquente que la prédication des apôtres, enseigne à tous les siècles qu'on ne peut de trop bonne heure se consacrer au service des autels, et son exemple, suivi par des millions de vierges de l'un et de l'autre sexe, sera jusqu'à la fin des siècles une source intarissable de bénédictions. Que les pères et les mères apprennent de saint Joachim et de sainte Anne à consacrer les enfants au Seigneur dès les premiers jours de leur vie ; que les enfants apprennent de la sainte Vierge à confirmer volontairement ce sacrifice dès les premières lueurs de leur raison, et que tous soient fidèles à remplir toute leur vie les engagements de cette consécration.

L'ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

C'était un usage, parmi les Juifs, d'établir une fête en mémoire des événements qui avaient été les plus avantageux à la nation. La reconnaissance les portait à consacrer à Dieu un jour où ils avaient reçu des

Digitized by Google

marques particulières de sa bonté et de sa miséricorde. Or, fut-il jamais un plus beau motif de faire des fêtes que celui que la religion nous présente aujourd'hui? Après la faute de nos premiers parents, qui les fit condamner eux et toute leur postérité à une mort douloureuse, suivie d'une mort encore plus terrible, Dieu leur laissa entrevoir la naissance d'un rédempteur, qui, sans les garantir des lois d'une mort temporelle, les délivrerait de la mort éternelle. Quatre mille ans s'étaient écoulés sans que les promesses des prophètes et les vœux des patriarches eussent été accomplis. Les sacrifices de la loi de nature, les cérémonies de la loi légale, n'étaient que des préparatifs à ceux de la loi de grâce, qui seuls devaient avoir la vertu de sanctifier les âmes.

Le moment marqué dans les décrets de la miséricorde de Dieu étant arrivé, le saint ange Gabriel, qui avait été envoyé quatre cents ans auparavant au prophète Daniel pour lui déclarer le temps de l'avénement du Messie, et qui, depuis six mois, avait annoncé à Zacharie la naissance du précurseur de Jésus-Christ, fut envoyé à une vierge nommée Marie, de la tribu de Juda, et de la famille de David, pour lui faire part de l'heureuse nouvelle qu'elle était choisie pour donner au monde le sauveur des hommes. « Je vous salue, dit l'envoyé du Seigneur, plein de respect pour celle qui allait devenir la reine du ciel et de la terre, et la mère de son maître, je vous salue, ô pleine de grâce; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

La vue d'un ange sous la forme humaine alarma la modestie de la plus pure des vierges. L'ange, s'étant aperçu de son trouble, lui dit : « Ne craignez point, Marie; vous avez trouvé grâce devant le Seigneur, vous êtes choisie pour enfanter le fils du Très-Haut, qui remplira le trône de David son père, et auquel vous donnerez le nom de Jésus. Le Saint-Esprit surviendra en vous, la vertu du Très-Haut opérera cette merveille; et le saint qui naîtra de vous sera nommé le Fils de Dieu. Ce prodige, continue l'ange, n'est pas plus impossible à Dieu, qui peut tout, que la fécondité qu'il donne à Élisabeth dans sa vieillesse. » Marie, concevant par ces paroles qu'elle pouvait être mère sans cesser d'être vierge, répond avec humilité : « Je suis la servante du Seigneur, que sa volonté s'accomplisse en moi. » Après ce consentement de Marie, l'ange disparut à l'instant. L'Esprit-Saint forma du plus pur sang de la sainte Vierge le corps de Jésus-Christ, qui devient homme sans cesser d'être Dieu, et qui, dès ce moment, commence la fonction de Rédempteur. Un jour si intéressant pour le genre humain ne méritait-il pas une fête particulière?


Digitized by Google

Réflexions.

Avec quels sentiments de joie, avec quels transports de reconnaissance, les âmes fidèles ne doivent-elles pas célébrer la fête du mystère de ce jour! La porte du ciel s'ouvre pour les recevoir, dans le même instant que le Fils de Dieu en sort pour les racheter. Peut-on sentir assez toute l'étendue de cette grâce? Pouvons-nous en louer, en glorifier, en remercier assez notre Dieu? Mettons donc en usage tout ce que la tendresse de notre cœur peut nous suggérer pour marquer à ce Dieu sauveur un retour d'amour et de reconnaissance, et pour honorer la sainte Vierge d'une manière digne de la prérogative qu'elle reçoit.

LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

L'ange Gabriel ayant annoncé à la sainte Vierge qu'elle était choisie de Dieu pour être la mère du Messie, et pour donner un sauveur au monde, il lui déclara en même temps le miracle que le Très-Haut avait opéré en la personne d'Elisabeth sa cousine, qui, après une longue stérilité, féconde en sa vieillesse, était déjà dans son sixième mois; que l'événement de ce prodige l'assurait de la vérité de celui qui s'opérerait en elle. Marie, persuadée de la toute-puissance de Dieu, ne douta point de la vérité de ses promesses, et elle forma aussitôt la résolution d'aller visiter sa cousine, pour la féliciter sur l'heureuse nouvelle qu'elle venait d'apprendre.

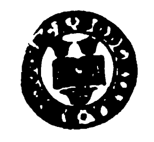
Cette généreuse vierge part de Nazareth pour aller à Hébron, ville sacerdotale éloignée de quarante lieues. Une lumière intérieure lui fait comprendre que sa visite sera utile et à la mère et au fils; et sa charité lui fait mépriser les fatigues d'un long et pénible voyage. Arrivée en la maison de Zacharie, elle aperçoit Elisabeth qui vient au-devant d'elle, et elle la salue d'une manière pleine de bonté. La présence de Jésus, que Marie portait dans son sein, fait tressaillir de joie l'enfant renfermé dans le sein d'Elisabeth. Une lumière intérieure éclaire la mère, et lui fait dire : « D'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Dieu daigne me visiter? Vous êtes bénie entre toutes les femmes, dit-elle à Marie, et l'enfant que vous portez dans votre sein est une source inépuisable de bénédictions. »

Marie, touchée des bénédictions de sa cousine, lui répond par cet ad-


Digitized by Google

mirable cantique qui marque tous les sentiments de sa reconnaissance et de son humilité. « Toutes les générations, dit-elle par un esprit prophétique, béniront le Seigneur des prodiges qu'il a opérés en faveur de la plus faible de ses servantes, et Israël va éprouver les miséricordes que le Seigneur a promises à Abraham et à sa postérité. » Marie fit toute la consolation de sa cousine pendant près de trois mois qu'elle séjourna auprès d'elle; ensuite elle revint à Nazareth, où elle vécut avec Joseph son époux dans la retraite, ne pensant qu'à plaire au Seigneur. Saint Bonaventure est le premier qui a établi cette fête dans son ordre, l'an 1263. Le pape Urbain V en ordonna la célébration dans toute l'Eglise, par sa bulle de 1325; et saint François de Sales, pour honorer le mystère de la Visitation de Marie, a donné à l'Eglise sous son nom un ordre d'édifiantes religieuses.

Réflexions.



Les visites que se rendent les enfants du siècle sont des sources intarissables de fautes considérables. Et l'Eglise, en nous mettant sous les yeux la visite que la sainte Vierge fait à sa cousine Elisabeth, veut nous apprendre à sanctifier une action si ordinaire, et souvent si criminelle. La charité fait agir Marie, et c'est cette vertu qui doit être le principe des visites chrétiennes. Les conversations de Marie et d'Elisabeth n'ont pour objet que de bénir le Seigneur; et les conversations des chrétiens ne devraient servir qu'à se porter mutuellement à Dieu. Marie et Elisabeth ne se parlent que pour s'enflammer de l'amour de leur Créateur; et des âmes véritablement chrétiennes ne devraient agir que pour allumer en elles les flammes de l'amour divin.

LA FÊTE DE NOEL.

L'homme ayant mérité par sa désobéissance, non-seulement la mort du corps, mais la mort de l'âme, qui est la privation éternelle de Dieu, et tous les maux qui en sont la suite, Dieu, qui savait que la faute de l'homme avait été causée par la jalousie du démon, voulut bien lui procurer les moyens de la réparer. Au moment où il prononça au pécheur l'arrêt foudroyant de sa condamnation, il lui avait fait entrevoir une ressource dans son malheur, en lui promettant obscurément un sauveur qui écraserait la tête du serpent infernal. Plus de quatre mille ans s'é-


Digitized by Google

taient déjà écoulés sans que le Messie, si souvent promis dans les livres saints, si ardemment désiré par les saints patriarches et les prophètes, eût paru sur la terre.

Le temps que Dieu avait fixé, et qui avait été exactement supputé dans la fameuse prophétie de Daniel, étant révolu, le Seigneur avait suscité une vierge de la tribu de Lévi, et lui avait donné un époux de la tribu de Juda. Un ange avait annoncé à cette vierge, épouse de Joseph, qu'elle concevrait par la vertu de l'Esprit-Saint un fils qui serait appelé Jésus, c'est-à-dire sauveur, parce que ce divin enfant ne naîtrait que pour sanctifier le monde par son saint avénement, et pour racheter le genre humain de l'esclavage du péché. Marie étant près de mettre au monde ce sauveur, pour l'accomplissement des prophéties d'Habacuc et d'Isaïe, et pour faire connaître qu'il sortait de David et de la tribu de Juda, Dieu permit que l'empereur Auguste ordonnât le dénombrement de ses sujets dans toute l'étendue de son empire: ce qui obligea Joseph et son épouse de se trouver à Bethléem pour y donner leurs noms.

Joseph et Marie partirent de Nazareth, où ils habitaient, et, après quatre journées de chemin, ils arrivèrent sur le soir au bourg de Bethléem, à deux lieues de Jérusalem. Le concours des étrangers qui étaient venus pour y donner aussi leur nom, joint à leur pauvreté, les empêcha de trouver un hospice où on voulût les recevoir. Ils furent obligés de se retirer dans une étable publique, ouverte à toutes les injures de l'air, et où il ne se trouvait alors qu'un âne et un bœuf. Ce fut là que Marie, devenue mère sans cesser d'être vierge, mit au monde celui qui en est le créateur, et qui devait en être aussi le sauveur. Les anges en foule descendent du ciel pour venir adorer leur maître, ils font retentir l'air de leurs mélodieux concerts; ils répètent à l'envi ces paroles mystérieuses : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes droits.* Un des anges va trouver les bergers qui étaient près de là, et leur annonce qu'ils aient à se réjouir, parce qu'il leur est né un sauveur. Il leur marque le lieu, la compagnie, et l'état où ils trouveront l'enfant. Les pasteurs étonnés vont chercher cet enfant, ils le trouvent dans l'étable avec Joseph et Marie : ils sentent, sous des dehors communs, je ne sais quoi de divin; ils adorent l'enfant nouveau-né, et s'en retournent pénétrés d'une joie toute céleste, en glorifiant le Seigneur.

Réflexions.

Jésus-Christ descend du ciel, et vient au monde pour sauver tous les pécheurs. Quoique le prix infini de l'incarnation, des travaux et de la


Digitized by Google

mort du Fils de Dieu fût plus que suffisant par lui-même pour racheter tous les hommes, et qu'il suffise, appliqué par le baptême, pour mettre les enfants dans le ciel; cependant, parce que Dieu a voulu que les adultes concourussent en quelque chose à ce grand ouvrage, Jésus-Christ, en embrassant pour eux les moyens de les sanctifier, leur a montré ce qu'ils devaient faire pour participer à ses mérites ; c'est pour cela qu'il a voulu s'humilier, embrasser un état pauvre, être rebuté, naître dans une étable, coucher sur une poignée de paille, vivre dans les travaux, mourir dans les tourments. Il a prétendu faire connaître par là aux hommes que les souffrances sont la seule voie qui mène au ciel; que la vue de Jésus-Christ dans sa crèche condamne la vie molle des hommes sensuels, et qu'elle doit consoler les bergers, c'est-à-dire les hommes qui, comme eux, vivent dans la pauvreté.

LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE DE NOTRE SEIGNEUR

OU L'ADORATION DES MAGES.

Épiphanie est un mot grec qui signifie *apparition*, ou *manifestation*. L'usage de l'Église catholique de célébrer la manifestation de Jésus-Christ aux mages remonte au quatrième siècle et au pontificat de Jules Ier.

La divinité de Jésus-Christ se manifesta en trois circonstances différentes : 1° lors de l'adoration des mages; 2° à son baptême, lorsque le Saint-Esprit descendit visiblement sur lui, sous la forme d'une colombe, et que l'on entendit une voix du ciel qui disait : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances;* 3° à son premier miracle, qui eut lieu aux noces de Cana par le changement de l'eau en vin ; manifestation de sa puissance qui fit que ses disciples crurent en lui.

L'Épiphanie est la manifestation de Jésus-Christ aux païens, et la manifestation du baptême est celle de sa gloire et de sa divinité aux Juifs.

L'Épiphanie est surtout la fête des chrétiens, issus des Gentils. Nous avons été appelés à la connaissance du vrai Dieu dans la personne des mages, c'est là l'époque de notre vocation à la foi. Que serions-nous sans ce mémorable événement? Saint Paul, dans son épître aux Romains, fait la réponse à cette question en traçant avec son pinceau vigoureux et éner-


Digitized by Google

gique le tableau de la corruption de la société romaine, tableau qui se retrouve du reste avec les mêmes traits et la même vérité dans les historiens romains, et surtout dans Salluste et dans Tacite, l'un antérieur et l'autre postérieur à saint Paul.

La vocation des gentils avait été clairement annoncée par David, Isaïe et les autres prophètes, mais l'époque en avait été réservée à la venue du Messie. La connaissance de l'unité de Dieu, la foi aux mérites d'un rédempteur, voilà la glorieuse, la magnifique manifestation faite aux hommes de l'Orient ; et les mages en sont avertis par une étoile miraculeuse.

Qu'est-ce que cette étoile ? était-ce une des étoiles fixes? non ; car la plus proche de notre globe est encore trop éloignée de nous et d'un trop gros volume pour avoir pu indiquer une maison, et même la ville de Bethléem, suivant le récit des évangélistes C'était sans doute un météore semblable à une étoile, et miraculeusement enflammé dans la moyenne région de l'atmosphère.

Les Orientaux, surtout en Perse, considéraient les mages comme des sages et des philosophes; ils leur confiaient les affaires importantes de la religion et de l'État. Les mages étaient, en un mot, des hommes considérables, soit par leur réputation de capacité et de vertu, soit par les hautes fonctions dont ils étaient investis. On sait que dans l'antiquité souvent on donnait le nom de *rois* aux petits princes, aux gouverneurs de provinces. L'opinion commune, dans la primitive Église, était qu'il n'y avait que trois mages. Un ancien tableau, antérieur au pape saint Léon le Grand, trouvé dans un cimetière de Rome, et dont une copie se voit dans le *Recueil des tableaux antiques*, représentait trois mages seulement. C'est un nombre symbolique de la vocation des chrétiens et du peu d'empressement qu'ils mettent à y répondre, suivant ces paroles de Jésus-Christ : « Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. »

Les mages se disposent, sans aucun retard, à partir pour Jérusalem. A peine arrivés dans cette ville, ils s'adressent à Hérode, roi de la Judée, pour savoir où est le *roi des Juifs nouvellement né*. L'arrivée de ces étrangers, et plus encore le but de leur voyage, occasionnent une vive sensation dans Jérusalem. Qu'est-ce que ce *roi des Juifs?* se demande-t-on, serait-ce le Messie? Le sanhédrin, assemblée composée des princes des prêtres et des docteurs de la loi, consulté par Hérode, répond que le prophète Michée avait désigné la ville de Bethléem comme le lieu de naissance du Messie.

Hérode, esprit ambitieux, jaloux à l'excès de sa puissance temporelle,

Digitized by Google

n'apprit qu'avec un profond chagrin la naissance du Messie, qu'il regardait comme un compétiteur ; car il ne voyait avec le sanhédrin, dans la venue de ce nouveau roi des Juifs, qu'un événement tout politique, c'est-à-dire l'arrivée d'un prince puissant.

A leur sortie de Jérusalem, les mages retrouvèrent l'étoile qu'ils avaient vue en Orient, et qui avait disparu à leur approche de la ville. Elle les précédait en dirigeant leur marche. Arrivée à Bethléem, elle s'arrêta vers l'endroit où était l'enfant Jésus. Éclairés intérieurement par la foi, les mages ne s'étonnèrent point de la pauvreté et de l'isolement du nouveau roi. Ils se prosternèrent, et adorèrent celui qui venait sauver le monde, en lui offrant, d'après la coutume de l'Orient, où l'on n'approche jamais des princes sans leur faire des présents, de l'or en témoignage de sa royauté, de l'encens en témoignage de sa divinité, de la myrrhe en témoignage de son humanité : symbole multiple de la charité, de la dévotion et de la mortification.

Loin de repasser par Jérusalem pour rendre compte de leur voyage à Hérode, comme il le leur avait fait promettre, inspirés de Dieu, les mages s'en retournèrent par une autre route. Car Hérode, dans la persuasion que le nouveau-né était un rival de son pouvoir politique, avait résolu de s'en débarrasser par un crime.

On crut généralement, dans les premiers siècles de l'Église, que les mages avaient été baptisés en Perse par l'apôtre saint Thomas. Leurs corps furent, dit-on, transportés à Constantinople sous les premiers empereurs chrétiens, puis à Milan. Lorsque, dans ses guerres d'Italie, l'empereur Frédéric Barberousse se fut emparé de Milan, il fit transporter leurs corps à Cologne ; on montrait encore, dans l'église des Dominicains de cette ville, le lieu où l'on prétend qu'ils avaient été déposés.

Réflexions.

Nous devons spécialement, le jour de la fête de l'Épiphanie, rendre grâces à Dieu de notre vocation à la foi, et le prier de nous la conserver au milieu des périls qui nous environnent. Nous devons les éviter autant que possible, à l'exemple des mages, et surtout ne jamais craindre de manifester notre foi ; car on est bien près de la perdre lorsqu'on n'ose pas en faire acte.


Digitized by Google

LA FÊTE DE LA CIRCONCISION,

ET L'OCTAVE

DE LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR.

Cette fête remonte, dans l'Église, à une haute antiquité. Dans l'ancien calendrier latin, elle portait le nom d'*Octave de la Nativité de Notre-Seigneur*, et l'évangile de la messe de ce jour était le récit de la circoncision de Jésus-Christ tel que nous le lisons dans saint Luc.

L'origine de la circoncision est antérieure de plusieurs siècles à la loi mosaïque. Elle fut ordonnée à Abraham, sous des peines rigoureuses; 1° comme un caractère distinctif des descendants de ce saint patriarche, 2° comme le sceau de l'alliance que Dieu avait contractée avec lui. Par une conséquence toute naturelle, la circoncision se trouvait donc être un des premiers sacrements de la loi ancienne, la première condition requise pour faire partie du peuple choisi. Par elle, on était initié au service du vrai Dieu; par elle, on s'engageait d'une manière solennelle et absolue à croire les vérités révélées à Abraham, à vivre conformément aux règles de morale que Dieu lui avait tracées, enfin à suivre les rites et la discipline de l'Église judaïque.

La circoncision ayant été obligatoire jusqu'à la mort de Jésus-Christ, ce divin Sauveur, qui ne venait en ce monde que pour apprendre aux hommes à garder les commandements de Dieu, se soumit à ce précepte pour *accomplir toute justice*. Il s'est assujetti à la loi afin de racheter ceux qui étaient sous la loi, en les délivrant de la servitude qu'elle leur imposait; il a respecté la loi matérielle afin d'établir la loi intellectuelle, la loi de vie; il a reçu la marque des esclaves afin de les élever à la liberté, les faire enfants de Dieu par le baptême, qu'il a institué à cet effet.

Les Juifs, par un usage à peu près général, donnaient un nom à leurs enfants le jour de leur circoncision. Lors de la sienne, le Messie reçut le nom de *Jésus*, que l'ange avait désigné dès avant sa conception; nom élevé au-dessus de tout nom, afin qu'à ce nom glorieux de Jésus *tout genou fléchisse*.

En tant que Dieu, Jésus-Christ pouvait se dispenser de la cérémonie aussi humiliante que douloureuse de la circoncision; mais il voulut s'y soumettre pour nous offrir l'exemple d'une obéissance complète aux préceptes de Dieu, pour nous enseigner l'humilité, pour démontrer qu'il avait véritablement un corps humain, pour nous habituer à souffrir vo-

lontairement les peines et les tribulations, pour nous prouver la nécessité de la circoncision du cœur, dont celle de la chair n'était que la figure, selon l'apôtre saint Paul.

L'Église nous demande d'employer saintement ce jour qui commence l'année, de ne pas oublier que c'est par un effet de la miséricorde divine qu'il nous est accordé, que bien d'autres que nous n'ont pas eu ce même avantage; elle nous demande d'entrer dans les sentiments de Marie, qui, au sacrifice que Jésus-Christ faisait de lui-même à son père, joignait celui de sa propre personne, qu'elle offrait avec son fils et par son fils.

L'usage de commencer, en Europe, l'année au 1er janvier n'a pas toujours existé. Parmi les anciens, les uns la commençaient à l'équinoxe du printemps, les autres à l'équinoxe de l'automne. Du nombre de ces derniers étaient les patriarches. Les premiers chrétiens ont beaucoup varié dans la manière de commencer l'année : les uns la commençaient le 25 mars, les autres à Noël, quelques-uns le 1er janvier. Cette dernière époque fut généralement adoptée, lors de la réforme du calendrier opérée par le pape Grégoire XIII, en 1582.

Réflexions.

Les anciens, le premier jour de l'année, se faisaient des présents en l'honneur de leur déesse *Strenia :* de là l'usage des étrennes. Quant à nous, commençons par offrir à Dieu l'année qui se présente; demandons-lui la grâce de la bien passer et de ne point l'offenser. Mettons-nous sous la protection de la sainte Vierge, protection qui n'a jamais manqué à ceux qui l'ont sincèrement et vivement réclamée, comme l'a dit un illustre docteur de l'Église, saint Bernard. Tout en nous acquittant des devoirs que les bienséances et les convenances sociales imposent, pensons à l'enfant Jésus, et à cette vie d'abnégation et de souffrances qu'il accepte pour la rédemption du monde.

PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Cette fête est la première qui ait été célébrée en l'honneur de la sainte Vierge. Elle fut instituée l'an 542, à l'occasion d'une peste qui désola Constantinople, et qui enlevait jusqu'à mille personnes par jour. Le mystère qu'on y célèbre est l'accomplissement de la loi qui obligeait les femmes à se présenter au temple le quarantième jour après leur couche


Digitized by Google

quand c'était un garçon, et le quatre-vingtième quand c'était une fille ; et qui leur enjoignait d'offrir un agneau quand elles étaient riches, ou deux tourterelles quand elles étaient pauvres. Cette même loi portait qu'on offrirait à Dieu le premier né de chaque famille, en mémoire des premiers nés d'Israël, qui avaient été conservés, tandis que ceux des Egyptiens avaient été mis à mort par l'ange exterminateur. Elle permettait de le racheter à prix d'argent.

La sainte Vierge ne voulut point se dispenser de cette loi, à laquelle elle n'était point obligée en qualité de vierge. Elle se présente cependant au temple comme le reste des femmes. Elle se confond parmi les pauvres, en offrant deux tourterelles. Elle offre son cher fils, le seul holocauste capable d'honorer la souveraine majesté de Dieu. Tandis qu'elle satisfait avec tant de piété à cet acte de religion, elle entend de la bouche de Siméon les dures prophéties qui lui annoncent que son cœur sera percé d'un glaive de douleur, et que ce cher fils, né pour le salut de tous les hommes, sera obligé de souscrire à la condamnation de plusieurs.

Tout dans cette fête mérite une singulière attention. La conduite de la sainte Vierge, qui se soumet à une observance légale si humiliante, nous marque que rien ne peut nous exempter des devoirs de la religion, quelque pénibles qu'ils nous paraissent. La prophétie des douleurs qu'éprouvera la sainte Vierge nous enseigne que la croix est le partage des âmes les plus fidèles. Ce qui est dit des souffrances de Jésus-Christ, qui seront un sujet de condamnation pour plusieurs, nous fait connaître que si nous ne correspondons pas aux grâces de Jésus-Christ, elles demanderont vengeance contre nous, et nous attireront les plus horribles châtiments. La ferveur que le saint vieillard Siméon exprime dans son cantique, et la piété d'Anne la prophétesse, qui ne sortait point du temple, nous font comprendre que la vie du fidèle doit être consacrée à Dieu.

Réflexions.

Entrons dans l'esprit de l'Eglise, qui veut que nous profitions de tout ce qui se passe dans cette fête ; faisons nos délices avec la sainte Vierge des exercices les plus humiliants de la religion. Offrons-nous par ses mains avec Jésus-Christ, son Fils. Assistons à la procession de ce jour, en nous souvenant que nous sommes des étrangers dont le ciel est la véritable patrie, vers lequel nous devons sans cesse porter nos désirs. Que les cierges qu'on y porte nous apprennent en se consumant que nous ne devons travailler que pour Dieu.


Digitized by Google

LE SAINT JOUR DE PAQUES.

La haine implacable des scribes et des pharisiens contre Jésus-Christ les ayant portés à conspirer sa mort, ils cherchèrent tous les moyens d'exécuter leur cruel dessein. Ils profitèrent de l'offre que leur fit l'infâme Judas de leur livrer son maître. Ce Dieu sauveur, qui par amour pour les hommes s'était chargé d'expier leurs péchés par ses souffrances et par la perte de son sang et de sa vie, n'ignorait rien de la furieuse disposition des Juifs, et savait l'heure précise de sa mort. Il s'était entretenu avec Moïse et Elie, sur le Thabor, de ce grand sacrifice; il avait déclaré à ses disciples que le temps de sa passion approchait, il leur avait prédit qu'il ressusciterait le troisième jour. Il voulut, avant de mourir, faire la dernière Pâque avec ses disciples; il ne se contenta pas de manger avec eux l'agneau pascal, sa tendresse pour eux le porta à les nourrir de son corps et de son sang. Il changea par un effet de sa puissance le pain en son corps, et le vin en son sang; et il leur ordonna de le prendre, pour être en eux le germe d'une vie immortelle. Ensuite il se retira dans le jardin des Olives pour se préparer à la mort par la prière. Il supporte, sans faire la moindre plainte, les ignominies dont on l'accable et les plaies dont on couvre toutes les parties de son corps; on l'attache sur la croix, il y expire. Il était si visible qu'il était sans vie, qu'on ne jugea pas à propos de lui casser, selon l'usage, les bras et les jambes; mais un soldat, d'un coup de lance, lui ouvrit le côté pour s'assurer encore davantage de sa mort.

Comme la Pâque des juifs était le lendemain, et qu'on ne laissait pas exposés ce jour-là les corps des criminels, on pensait à retirer le corps de Notre-Seigneur et ceux des deux larrons qui avaient été crucifiés avec lui; mais un de ses disciples nommé Joseph, de la ville d'Arimathie, alla demander à Pilate la permission de descendre de la croix le corps de Jésus, pour le mettre dans un tombeau qu'il avait fait tailler dans un roc pour lui-même, et qui n'avait encore servi à personne. Joseph, ayant enveloppé le corps de Jésus dans un linceul, le plaça avec respect dans son tombeau, qu'il ferma d'une grosse pierre. Les pharisiens, qui avaient entendu parler de la prédiction qu'avait faite Jésus-Christ qu'il serait mis à mort, mais qu'il ressusciterait le troisième jour, et qu'il sortirait glorieux du tombeau, eurent la précaution de demander à Pilate qu'il fît garder le tombeau jusqu'au troisième jour. Il leur dit d'en prendre eux-mêmes le soin, afin de s'assurer davantage des


Digitized by Google

événements. Ils font fermer la pierre sous leurs yeux, ils y font mettre les sceaux publics; ils apostent des gardes de leur main, à qui ils ordonnent de se relever pour veiller jour et nuit jusqu'à ce que le troisième jour soit expiré, et ils prennent toutes les mesures que la plus exacte prudence pouvait leur suggérer, pour que l'on ne pût pas enlever le corps de Jésus-Christ, ni supposer sa résurrection.

Le matin du troisième jour depuis que Jésus était dans le tombeau, Marie-Magdeleine, qui pensait toujours à son cher maître, et qui souffrait infiniment de sa séparation, voulut avoir la consolation d'aller répandre des larmes sur son tombeau; elle se proposait, si elle trouvait quelqu'un qui pût lui lever la pierre, d'embaumer le corps de son aimable Jésus. Lorsqu'elle approchait à grands pas du sépulcre avec l'autre Marie, tout à coup un grand bruit se fait entendre; les gardes qui environnaient le tombeau, et qui d'abord avaient été renversés d'effroi, se relèvent et prennent la fuite: un ange tout éclatant de lumière paraît sur la pierre du tombeau, qui à l'instant s'était ouvert; et adressant la parole aux saintes femmes, il leur dit : « Pour vous, ne craignez pas : vous cherchez Jésus qui a été crucifié; il n'est plus ici, voyez le lieu où il a été mis; il est ressuscité, dites-le à ses disciples, et informez-les qu'il les précédera dans la Galilée. »

Dès que les saintes femmes eurent répandu la nouvelle de la résurrection de Jésus-Christ, les apôtres accoururent au tombeau. Pierre et Jean y vinrent les premiers, mais ils ne trouvèrent que les linceuls dont le corps de Jésus avait été enveloppé. Les gardes, encore tout épouvantés, allèrent annoncer aux princes des prêtres tout ce qui s'était passé sous leurs yeux. Ces imposteurs leur donnèrent une grande somme d'argent pour les engager à dire que les disciples de Jésus étaient venus enlever le corps de leur maître pendant qu'ils dormaient. Jésus-Christ, sachant que ses ennemis n'oublieraient rien pour empêcher qu'on ne crût sa résurrection, se montra aux saintes femmes, aux apôtres et aux disciples, pour les convaincre de la vérité. Il se fit voir aux apôtres assemblés un jour que Thomas était absent; dès qu'il fut revenu, ils lui racontèrent tout avec empressement : que leur bon maître était ressuscité, qu'ils l'avaient vu de leurs propres yeux. Thomas protesta qu'il n'en croirait rien qu'il ne l'eût vu lui-même de ses yeux, et qu'il n'eût touché ses plaies de ses mains. Huit jours après, les apôtres étant tous ensemble, Jésus-Christ se trouva au milieu d'eux, et dit à Thomas : « Approchez-vous, et touchez mes plaies, convainquez-vous par vous-même, et cessez d'être incrédule. » Thomas s'écria : *Vous êtes mon Sei-*


Digitized by Google

gneur et mon Dieu. Jésus-Christ ne se contenta pas de se montrer à ses apôtres à différentes fois, il se fit voir à plus de cinq cents disciples qui étaient rassemblés, afin de ne laisser aucun doute sur la vérité de sa résurrection.

En effet rien n'était plus important que la certitude de cette résurrection. Elle était la preuve que Jésus-Christ avait donnée de sa divinité, et, malgré les prodiges qui avaient accompagné ses prédications, c'était la seule preuve décisive; car si un ange avait annoncé la naissance de Jésus-Christ, un ange avait annoncé aussi celle de Jean-Baptiste; si Jésus-Christ avait fait paraître son pouvoir sur les éléments, Moïse, Josué, Elie, leur avaient commandé avec empire; si Jésus-Christ avait guéri les malades et ressuscité les morts, Élisée avait fait les mêmes prodiges. Il n'y avait donc que le pouvoir de subir la mort et de se ressusciter, de quitter et de reprendre la vie, qui marquait la supériorité de pouvoir et la toute-puissance qui ne peut convenir qu'à Dieu. Si Jésus-Christ n'était point ressuscité, la foi de ses disciples était vaine et sans fondement; ses oracles se trouvaient faux; il n'était point la vie comme il l'avait dit, puisqu'il restait pris lui-même dans les filets de la mort; il n'avait pas dû se comparer à Jonas, qui, après avoir été enseveli trois jours dans l'abîme, en était sorti à la face du ciel et de la terre; les belles espérances dont il avait flatté ses apôtres s'évanouissaient; enfin on ne pouvait plus compter sur lui ni sur ses promesses. Comme aussi, sa résurrection une fois bien avérée, il ne restait plus aucun doute sur sa divinité; et ses ennemis mêmes avaient reconnu la force de cette preuve lorsqu'ils avaient dit, le voyant crucifié : *Qu'il descende maintenant de la croix, et nous confesserons qu'il est le Fils de Dieu.*

Réflexions.

Avec quels sentiments de joie, de reconnaissance, de respect, ne doit-on pas célébrer la fête du saint jour de Pâques! Il était grand, ce jour parmi les Juifs, et c'était pour célébrer la délivrance de la captivité de Pharaon, et surtout du glaive de l'ange exterminateur; mais combien doit-il paraître plus auguste aux chrétiens, puisque c'est pour célébrer la délivrance de leur âme de la mort éternelle, de la captivité du démon et des flammes de l'enfer! Avec quelle préparation, quelle foi, quelle piété, ne doit-on pas venir à la sainte table, où l'on reçoit l'agneau pascal, le pain des saints, un Dieu enfin mort pour nos péchés, et ressuscité pour notre justification? L'Église a annoncé ce jour dès le dimanche


Digitized by Google

de la Septuagésime, afin que, dès ce temps, et surtout pendant le carême, on s'y disposât et on expiât ses fautes par les saintes austérités du jeûne. L'avons-nous fait? Sommes-nous entrés dans l'esprit de l'Eglise? Avons-nous mis tout en usage pour célébrer dignement une si grande solennité?

LA FÊTE DE L'ASCENSION.

Jésus-Christ ayant consommé l'ouvrage de notre salut, ayant instruit les hommes par son exemple, et leur ayant appris comment ils se devaient conduire dans les différents âges de la vie : dans la jeunesse, en leur montrant la soumission parfaite qu'ils doivent avoir à leurs parents; dans l'adolescence, en leur faisant voir la vie laborieuse qu'ils doivent mener; dans l'âge viril, en leur faisant connaître qu'ils doivent envisager leur fin et y pourvoir par des œuvres utiles pour leur salut et celui de leurs frères; Jésus-Christ se prépara à retourner vers son Père, pour prendre possession du trône qui lui était destiné, en récompense de son obéissance et de ses humiliations.

Ce Dieu sauveur a la charité d'avertir ses disciples du motif de son départ. Il leur fait voir qu'il est de leur intérêt qu'il se sépare d'eux, il leur renouvelle les témoignages de sa tendresse; il les assure que, quoiqu'il soit près de les quitter, et de ne plus paraître visiblement avec eux, il ne cessera point cependant d'être réellement au milieu d'eux; il veut qu'ils assurent leurs successeurs qu'ils auront part à cette grâce, et qu'en même temps qu'il régnera à la droite de son Père au plus haut des cieux, il sera avec les hommes jusqu'à la consommation des siècles.

Ce Dieu miséricordieux porte encore plus loin l'amour pour ses chers disciples. Il leur dit : Je retourne vers mon Père et le vôtre; en prenant possession de mon royaume, et en montant sur le trône de ma gloire, je ne vous oublierai pas, vous me serez toujours chers, et vous êtes intéressés même à mon départ. Je vais vous préparer à vous-mêmes une place proportionnée à mon affection pour vous, et à votre amour pour moi. Travaillez à la mériter par votre zèle pour le salut de vos frères; voilà les seules preuves que je vous demande de votre amour. Allez, parcourez toute la terre, annoncez aux hommes tout ce que j'ai fait pour eux, baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Enseignez-leur la loi que j'ai publiée moi-même, prescrivez-leur de l'observer avec exactitude, faites-leur connaître ce qu'ils ont à craindre


Digitized by Google

s'ils ne le font pas, et faites-leur comprendre les fruits qu'ils en retireront s'ils y sont fidèles; et afin que les hommes sachent que c'est moi qui vous envoie et que vous leur portez mes ordres, je vous donne un souverain pouvoir sur toute la nature; vous guérirez les malades, vous chasserez les démons, vous ressusciterez les morts, et vous ferez des prodiges plus étonnants que ceux que vous m'avez vu faire.

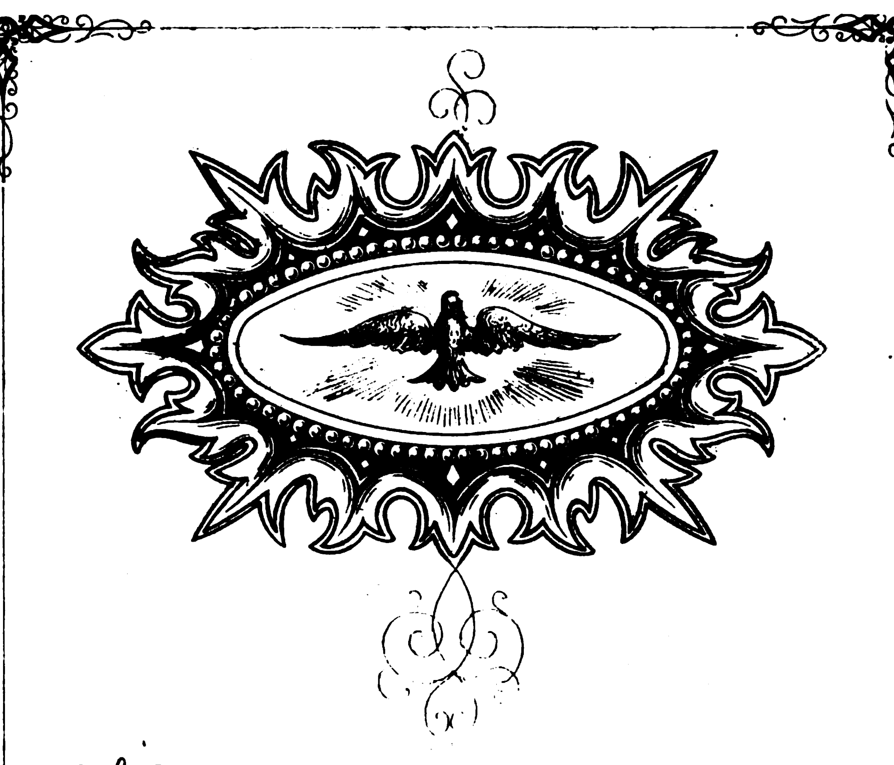
Après ce dernier entretien, que Jésus-Christ eut avec ses disciples dans le lieu où ils étaient assemblés, il leur donne ordre de se rendre dans le jardin des Oliviers, il se trouve au milieu de ses apôtres, il leur réitère ses dernières volontés; et là, en présence de sa sainte mère, des saintes femmes, et d'un grand nombre de disciples, après avoir donné à tous sa bénédiction, ce Dieu sauveur s'élève avec majesté et par sa propre vertu au milieu des airs. Ces saintes personnes ont les yeux tristement attachés sur leur aimable et divin maître.

Encore longtemps après qu'une nuée l'eut dérobé à leurs regards, comme ils restaient immobiles les yeux élevés au ciel, ils aperçurent deux anges éclatants de lumière, qui leur dirent : « Pourquoi vous arrêtez-vous ici à regarder? Ce Jésus que vous avez vu s'élever avec tant de gloire dans les airs, y reparaîtra un jour avec majesté. » Ils se rendirent ensuite à Jérusalem, et ils se renfermèrent pour attendre et pour hâter, s'il se pouvait, par la ferveur de leurs prières, la venue de l'Esprit consolateur.

Réflexions.

Avec quels sentiments d'amour, de reconnaissance, de respect, ne doit-on pas célébrer la fête de l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ! Ce Dieu sauveur peut-il donner des preuves plus convaincantes de son tendre amour que celles qu'il donna à ses chers disciples, et dans eux à tous les hommes? Je m'en retourne, dit-il, vers mon Dieu et le vôtre, vers notre père commun. Je vous reconnais pour mes frères; je veux que vous régniez avec moi, je vais vous préparer des places pour vous faire partager mon bonheur et ma gloire. Quelle reconnaissance ne mérite point une si grande bonté! Et dans quel moment la manifeste-t-il? Lorsqu'il va faire connaître d'une manière éclatante sa divinité, en s'élevant au ciel plein de gloire et de majesté. Ah! qu'un pareil maître mérite de soumission, de respect et d'amour!


Digitized by Google



LA FÊTE DE LA PENTECOTE.

Cinquante jours après la résurrection de Jésus-Christ, et dix jours après son Ascension, on célèbre l'événement étonnant de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres. Ils étaient tous rassemblés dans une maison où, depuis le départ de Jésus-Christ, ils étaient en prière pour se préparer à recevoir le Saint-Esprit. Jésus-Christ avait promis dans différentes occasions, à ses apôtres, de leur envoyer cet Esprit-Saint, tantôt en leur disant qu'il leur enverrait l'Esprit consolateur qui remplirait leurs âmes de joie; tantôt en les assurant que lorsque cet Esprit de lumière serait descendu sur eux, il les éclairerait, il leur ferait comprendre tout le sens et toute l'énergie de ses paroles, et leur découvrirait les plus profonds mystères. Il va jusqu'à leur dire, pour leur donner une juste idée de cette grande grâce, qu'il

Digitized by Google

est avantageux pour eux qu'il s'en aille, afin qu'il leur envoie cet Esprit-Saint.

L'Eglise, marchant sur les traces de ce Dieu sauveur, nous le représente comme un Esprit de force, qui fait surmonter tous les obstacles dans la pratique des devoirs de la religion ; comme un Esprit de science, qui découvre les plus sublimes mystères, comme un Esprit de consolation, qui fait supporter avec patience et même avec joie les peines les plus sensibles et les plus amères. Cet Esprit descend le jour même que les Juifs célébraient la mémoire de la publication de la loi de Dieu par le ministère du prophète Moïse ; il s'annonce par un vent impétueux, pour faire sentir qu'il n'y a point d'obstacle qu'on ne puisse forcer avec son secours ; il paraît en forme de langues de feu, pour faire connaître la force de ses instructions persuasives ; il se cache sous cet élément, pour montrer qu'il fond les glaces, et qu'il embrase les cœurs les plus froids et les plus insensibles.

Et en effet, dès que les apôtres eurent reçu cette infusion de l'Esprit-Saint, quel subit, quel merveilleux changement ne vit-on pas en eux ! Pierre, le chef des apôtres, faible roseau que la voix d'une servante avait fait plier, qui n'avait osé se déclarer pour un des disciples de Jésus-Christ, et qui l'avait renié par trois fois ; Pierre reçoit l'Esprit-Saint, et aussitôt après il parle avec tant de force devant un nombre infini de personnes, étonnées de l'entendre toutes, quoique de différentes nations et de différents langages, qu'il en convertit dans son premier discours jusqu'à trois mille, tant Juifs que gentils. Que dirai-je de l'intrépidité que font paraître les apôtres et les autres disciples de Jésus-Christ, qui vont, de synagogue en synagogue, de ville en ville, de royaume en royaume, annoncer Jésus crucifié ; qui ne craignent ni la haine des Juifs, ni la fureur des barbares, ni la cruauté des tyrans ; qui s'élèvent au-dessus des obstacles, des fatigues, de la faim, de la soif ; qui méprisent les fers, les supplices, la mort même. Voilà les effets de cette force que communiquait l'Esprit-Saint en se répandant dans les âmes ; effets ordinaires dans les premiers siècles du christianisme, où l'on savait estimer cette grâce et s'y préparer.

Ce même Esprit, qui descendit sur les apôtres d'une manière si éclatante le premier jour de la Pentecôte, se communique encore à présent aux fidèles, sans le même éclat, mais avec la même vertu, quand ils célèbrent avec piété cette fête, et surtout lorsqu'ils le reçoivent dans le sacrement de confirmation. Mais si ce divin Esprit veut bien se communiquer avec tous ses dons, il veut aussi que les fidèles apportent de leur


Digitized by Google

part toutes les dispositions qui sont en leur pouvoir pour le recevoir dignement : c'est-à-dire, qu'il veut qu'ils le désirent avec ardeur, qu'ils le demandent avec persévérance, qu'ils l'écoutent avec docilité, qu'ils lui obéissent avec promptitude. Voilà la conduite qu'ont tenue les apôtres : ils prièrent avec ferveur dans le cénacle, ils ouvrirent leurs cœurs avec empressement pour recevoir le Saint-Esprit ; ils suivirent avec ardeur toutes ses divines impressions. Voilà l'exemple qu'ils nous ont donné et celui que nous devons suivre.

Réflexions.

Il y a une grande différence entre les fêtes que célébraient les Juifs et celles que célèbrent les chrétiens. Les Juifs ne solennisaient que la mémoire des prodiges opérés en faveur de leurs pères ; mais les chrétiens, en faisant la fête des augustes mystères de notre sainte religion, y puisent les mêmes dons et les mêmes grâces. Dans cette fête de la Pentecôte, on célèbre, il est vrai, les merveilles qui accompagnèrent la descente miraculeuse du Saint-Esprit sur le cénacle, ce bruit qui étonna les Juifs et les gentils et qui les fit accourir à ce lieu, ces langues de feu qui se placèrent sur les têtes des fidèles, ce don de parler aisément différentes langues sans les avoir jamais apprises ; mais de toutes ces merveilles, l'infusion intérieure du Saint-Esprit est la principale et la plus intéressante. Or, si on célèbre avec une vraie dévotion cette fête de la Pentecôte, si on demande avec l'Eglise les dons sacrés de l'Esprit-Saint ; si, comme les premiers fidèles, on se dépouille de toutes les affections qui déplaisent à l'esprit de Dieu, on recevra avec abondance la grâce, l'onction, les richesses du Saint-Esprit, et on éprouvera les effets précieux de son avénement dans les cœurs.

LA FÊTE DE LA SAINTE TRINITÉ.

Quoique le saint jour du dimanche soit uniquement consacré à honorer Dieu, et par conséquent les trois personnes divines, qui n'ont qu'une même essence, une même puissance, une même divinité, il est cependant très-convenable que l'Église célèbre par une fête particulière le grand et incompréhensible mystère de l'auguste Trinité : mystère que nous croyons par les lumières de la foi, mais qui passe infiniment la portée de notre faible raison, et que nous ne comprendrons que quand

notre âme dégagée de son corps sera éclairée d'une lumière supérieure. L'Eglise veut nous en rappeler singulièrement l'idée en ce jour solennel. C'est par la vertu de ce grand mystère que nous sommes régénérés en Jésus-Christ, et que nous devenons les enfants de Dieu et les cohéritiers de son Fils unique. Allez, dit ce Dieu sauveur à ses apôtres, avant son Ascension, baptisez vos frères au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Avec quel respect ne doit-on pas tracer sur son front le signe qui nous rappelle ce mystère adorable, et prononcer les paroles que l'Eglise en tous ses offices nous met si souvent dans la bouche : *Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit !*

Voilà les moyens qui nous sont donnés, et que nous pouvons employer à toute heure pour honorer ces trois augustes personnes, qui, en créant l'homme innocent, ont voulu qu'il portât les traits de leur ressemblance; et qui, dans le grand ouvrage de la réparation de l'homme pécheur, ont concouru toutes les trois à sa rédemption. Le Père a envoyé son Fils pour retirer l'homme de l'abîme de perdition ; le Fils a embrassé les travaux pénibles de notre rédemption, et le Saint-Esprit s'est répandu dans les âmes pour opérer leur sanctification. Chaque personne a donc part à l'ouvrage de la création, comme à celui de la rédemption, et chaque personne mérite la reconnaissance, l'amour et le respect de l'homme.

C'est pourquoi, en adorant un seul Dieu en trois personnes, et apercevant en chacune d'elles des perfections que le langage de la foi nous a appris à y distinguer, nous devons craindre et respecter la justice et la toute-puissance dans le Père, nous devons aimer et louer la miséricorde et la sagesse dans le Fils, nous devons invoquer et désirer l'Esprit divin comme l'auteur de toute charité et sainteté. Voilà quelle a été la pratique des saints, et quel est l'esprit de l'Eglise pour honorer la très-sainte Trinité.

Réflexions.

Faut-il s'étonner que l'homme ne puisse pas pénétrer la grandeur de Dieu, lui qui ne peut pas se connaître parfaitement lui-même, ni rendre une raison satisfaisante des choses qui sont le plus à sa portée ? Il doit se contenter des connaissances qu'il a plu au Seigneur de lui donner sur l'existence de son Être tout-puissant et éternel. Il doit humilier son esprit à la vue des bornes de ses connaissances, et il doit faire usage de tout ce qu'il a de lumières pour aimer, glorifier, adorer un Dieu si grand, si indépendant de l'homme, et qui cependant se communique à l'homme


Digitized by Google

d'une manière si intime et si miséricordieuse. Voilà la vraie manière de sanctifier ce grand jour, voilà les saintes résolutions que tout fidèle doit former dans le jour du Seigneur, pour les exécuter tous les jours de sa vie.

LA FÊTE DU SAINT-SACREMENT.

Le jeudi-saint est le jour de l'institution de l'adorable sacrement de nos autels. La manducation de l'agneau pascal, qui se faisait avec tant de solennité, n'était qu'une figure très-imparfaite de la Pâque que Jésus-Christ préparait à ses fidèles disciples. Ce Dieu sauveur leur avait plusieurs fois marqué qu'il avait un désir ardent de manger avec eux l'agneau pascal; mais ce désir le portait à être lui-même l'agneau qui devait servir de nourriture à ses bien-aimés disciples. Il voulut que sa dernière Pâque se fît avec plus de précaution que les autres; il choisit une salle très-ornée, et après avoir mangé l'agneau ordinaire, il lava les pieds à ses disciples; ensuite il prit du pain sans levain, il se mit en prière, il bénit ce pain et il le distribua à ses apôtres, en leur disant : « Ceci est mon propre corps qui va être immolé pour vous. » Il prit ensuite du vin, il le bénit de même, et il donna la coupe à ses disciples, et leur dit : « Buvez : ceci est mon sang qui va être répandu pour la rémission des péchés. Faites désormais cette même consécration pour vous souvenir du tendre amour dont je vous ai toujours aimés, vous ne pouvez le rappeler d'une manière qui me soit plus agréable. »

C'est donc en ce jour du jeudi-saint qu'on devrait singulièrement renouveler la mémoire de l'institution du sacrement adorable de nos autels, dans lequel Jésus-Christ, par un amour incompréhensible, nous donne son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin, pour être l'aliment de nos âmes. Mais, comme toute cette semaine est particulièrement destinée à rappeler le souvenir des souffrances et de la mort de Jésus-Christ, l'Eglise a choisi un autre jour pour célébrer spécialement la fête de ce mystère. Le pape Urbain IV fixa au premier jeudi après l'octave de la Pentecôte par sa bulle de l'an 1264. Il voulut que la fête et l'octave entière se fît avec une solennité toute particulière; il attacha des indulgences à chacun des offices pour engager les fidèles à y être plus assidus, et il n'omit rien pour porter les chrétiens à honorer avec piété ce prodige de l'amour de Jésus-Christ, et à rendre à ce Dieu sauveur des hommages publics.

Digitized by Google

Avec quelle tendresse de dévotion les fidèles ne doivent-ils pas sanctifier une fête où Jésus-Christ nous donne de si grandes preuves de son amour, et où il signale, selon l'expression du concile de Trente, sa magnificence divine et son infinie miséricorde! Tantôt ce Dieu sauveur est exposé sur nos autels pour y donner audience à ceux qui ont des vœux et des prières à lui offrir; avec quelle confiance et quel respect ne devons-nous point les présenter! Tantôt ce Dieu de bonté est porté dans les rues et les carrefours pour répandre partout ses grâces et ses bénédictions; avec quel recueillement ne doit-on pas le suivre pour lui témoigner sa reconnaissance! Tantôt ce Dieu libéral invite les fidèles à venir s'asseoir à la sainte table, où il se donne lui-même pour être la nourriture et la force de nos âmes; avec quelle sainte avidité ne doit-on pas se présenter pour participer à ce mets céleste!

Si on entrait dans les vues que Jésus-Christ a eues en instituant cet auguste sacrement, quelle abondance de fruits spirituels les âmes n'en retireraient-elles pas! Quelque puissant que soit notre Dieu, pouvait-il faire davantage pour nous? Aurions-nous jamais osé le demander, l'espérer, le croire, s'il ne l'avait dit lui-même? Il descend sur nos autels, il souffre qu'on le porte dans nos villes et dans nos campagnes. Peut-il nous faire une plus touchante invitation de le suivre, de l'accompagner, de lui exposer nos besoins, de lui demander ses grâces, d'espérer ses secours les plus puissants? Que n'aurait-on pas à attendre d'un souverain plein de bonne volonté et de puissance qui manifesterait ainsi la tendresse de son amour! Quelle raison pourrait engager notre Dieu à de pareilles démarches, s'il ne voulait ratifier ses promesses? Serait-ce parce qu'il semble faire trop pour nous, que nous nous croirions dispensés de correspondre à ses avances? Pourrions-nous tenir une conduite plus folle et plus injurieuse, et ne serait-ce point une monstrueuse ingratitude?

Réflexions.

Que le bonheur des chrétiens est grand d'avoir un Dieu qui se communique à eux avec tant de bonté! Quel amour peut égaler celui de Jésus-Christ! Il ne s'est pas contenté d'avoir répandu son sang pour effacer les péchés des hommes, il trouve encore le secret admirable de se donner en nourriture, pour repaître les âmes des fidèles de sa propre substance. C'est dans l'adorable eucharistie que Jésus-Christ se donne à nous d'une manière si ineffable. Quels hommages, quels respects, quelles adorations ne devons-nous point lui rendre dans cet admirable sacre-

Digitized by Google

ment! Que cette fête nous doit être chère! avec quels sentiments de piété ne devons-nous point la célébrer! Quelle modestie, quel recueillement, quelle foi ne devons-nous pas faire paraître sous les yeux de Jésus-Christ! Quel soin ne devons-nous pas avoir de purifier nos cœurs pour qu'il daigne les agréer pour son sanctuaire! Ne mettons point de bornes à notre reconnaissance pour Jésus-Christ, puisqu'il n'en met point à son amour pour nous.

LA TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Si les prodiges qu'on attendait du Messie, si la puissance divine avait paru en quelque chose dans la personne de Jésus-Christ, ce n'était que dans les œuvres merveilleuses qu'il avait opérées. Quoiqu'il fût le plus beau des enfants des hommes, rien cependant n'annonçait dans son extérieur cette supériorité de nature qui l'égalait à Dieu son Père. Jésus-Christ était près de finir sa vie mortelle, et de se séparer de ses apôtres, qu'il devait laisser après lui pour rendre témoignage à son humanité et à sa divinité, et pour publier dans le monde les mystères du salut. Afin qu'ils pussent le rendre avec plus d'assurance, ce témoignage, il voulut frapper les yeux de ceux d'entre eux qu'il chérissait davantage des rayons éclatants de sa divinité, qu'il retenait cachés pour le reste des hommes.

Jésus-Christ ayant interrogé ses apôtres sur ce qu'ils pensaient de lui, Pierre prit la parole et lui dit : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » A ces paroles, Jésus repartit : « Vous êtes heureux, Simon, parce que c'est mon Père qui vous a révélé cette vérité ; et moi je vous assure que vous êtes la pierre sur laquelle je bâtirai mon église, et contre laquelle l'enfer ne pourra prévaloir. » Ensuite Jésus-Christ instruisit ses disciples sur ce qu'il devait souffrir à Jérusalem, et leur dit qu'il y en avait plusieurs d'entre eux qui seraient avant leur mort témoins de sa gloire. C'est pour vérifier cet oracle que peu de jours après Jésus-Christ prit Pierre, Jacques et Jean, et, les ayant menés sur une haute montagne, il laissa échapper quelques rayons de sa divinité. Ses habits effacèrent la blancheur de la neige, et la lumière qui rejaillissait de son corps frappa les yeux des apôtres qui étaient endormis. Ils s'éveillèrent, et ils furent quelque temps éblouis de l'éclat qui environnait leur divin maître. Mais, revenus à eux, ils l'aperçurent au milieu de Moïse et d'Elie

Digitized by Google

qui s'entretenait avec ces prophètes des souffrances qu'il était près d'endurer. Alors une voix se fit entendre, qui dit : « Voici mon Fils bien-aimé, c'est lui que vous devez écouter. »

Pierre, saisi de joie à la vue de cette gloire, s'écrie : « Ah ! Seigneur, qu'il fait bon ici ! faisons-y trois tentes, l'une pour vous, l'autre pour Moïse, et l'autre pour Elie. » Pierre parlait encore lorsqu'un nuage déroba à leurs yeux les deux prophètes, et Jésus demeura seul avec ses apôtres. Déjà il avait fait éclipser l'éclat de sa divinité sous le voile qui la dérobait ordinairement aux regards des hommes. Descendant le jour suivant de la montagne avec ces mêmes apôtres, il leur défendit de faire part de cette vision jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité.

Réflexions.

Peut-on assez admirer les merveilles de la sagesse éternelle ? Jésus-Christ veut faire connaître que, tout homme qu'il est, il réunit en lui la divinité. Le parti qu'il a pris de s'humilier pour honorer son Père fait qu'il ne veut pas faire éclater publiquement sa gloire. Il s'éloigne de la vue des peuples, il prend un nombre suffisant de témoins pour attester à l'univers ce qu'il est important qu'il sache, et, en présence de Pierre, Jacques et Jean, trois de ses disciples qui doivent aux dépens de leur vie rendre témoignage de ce qu'ils ont vu, il fait éclater dans son humanité cette gloire qu'elle ne pouvait emprunter que de la divinité qui lui était unie. Une voix céleste se fait entendre, qui le qualifie du nom sublime de Fils de Dieu. Les prophètes, qui bien des siècles auparavant avaient annoncé le Messie, viennent lui rendre hommage et le reconnaître pour celui qu'ils avaient désigné ; et ce concours de preuves rend indubitable la vérité de la divinité et de l'humanité réunies en Jésus-Christ. Il ne suffit pas que nous soyons persuadés de cette vérité. Quel en doit être l'effet ? C'est de nous faire croire tout ce que Jésus-Christ nous a enseigné par lui-même ou par ses apôtres ; c'est de nous faire observer tout ce qu'il nous prescrit dans sa loi ; c'est de nous faire attendre sûrement l'exécution de ses promesses ou de ses menaces. Tirons donc ce fruit du mystère de la Transfiguration que nous célébrons.





L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

De toutes les fêtes de la sainte Vierge, il n'y en a point de plus intéressante pour l'Eglise et de plus glorieuse pour Marie, que celle de son Assomption. C'est en ce jour que l'Eglise acquiert dans le ciel la plus puissante des protectrices, et c'est dans ce triomphe que Marie reçoit la récompense de toutes ses vertus. Depuis soixante-douze années que cette auguste Vierge était sur la terre, elle n'avait pas cessé de soupirer après le ciel, et il n'y avait eu que la volonté connue de son Dieu qui avait tempéré l'impatience de ses désirs. Mais le moment qui allait accomplir ses vœux lui ayant été annoncé par l'ange du Seigneur, elle redouble encore les élancements de son cœur vers son divin Fils, brûlant d'envie de se réunir à lui pour n'en être plus séparée.

La tradition qu'ont adoptée un grand nombre de docteurs et de saints, et que nous suivons après eux, nous apprend que la sainte Vierge, mère de Jésus-Christ, confiée par son Fils mourant aux soins de saint Jean son disciple bien-aimé, quelque temps après avoir reçu le Saint-Esprit dans le cénacle, fut obligée de se retirer de Jérusalem comme les apôtres, lors de la persécution qui s'alluma contre les fidèles à la mort de saint Etienne. La bienheureuse Vierge se retira à Ephèse, où elle vécut près de vingt-trois ans depuis la mort de Jésus-Christ, son cher Fils. Là Marie menait une vie toute cachée en Dieu, et ne cessait d'augmenter ses mérites par la pratique des vertus les plus sublimes; mais Jésus-Christ, pour manifester la gloire dont il voulait couronner le corps mortel de sa sainte mère, lui inspira de revenir à Jérusalem dans le cénacle, où depuis a été bâtie l'église de la sainte Sion. Là s'assemblèrent aussi miraculeusement de toutes parts les apôtres, les disciples, les fidèles, pour recevoir les instructions et la bénédiction de la sainte mère de leur Sauveur.

Marie, prête à partir pour le ciel, recommanda à tous ses chers enfants de redoubler leurs travaux pour la gloire de son Fils. Elle les assura que s'ils perdaient une mère tendre sur la terre, elle ne cesserait dans le ciel de s'intéresser pour eux; et leur ayant accordé la grâce qu'ils demandaient de sa bénédiction, elle s'étendit sur son lit. Alors son âme, dans un transport d'amour séparée sans douleur de son corps, s'éleva au ciel dans la compagnie des anges et des saints, et sous la conduite de son Fils. Une odeur divine remplit le lieu, et les voix mélodieuses des anges s'accordent avec celles des fidèles pour chanter les louanges de Marie,



jusqu'à ce qu'on la transporte au tombeau qu'on lui a préparé au bourg de Gethsemani. Là on entendit pendant trois jours comme un concert d'instruments de musique qui formaient une harmonie céleste. L'apôtre saint Thomas étant venu trop tard pour voir la mère de son Dieu une dernière fois, il demanda cette consolation avec tant d'instances, que les apôtres firent ouvrir le tombeau pour la lui procurer; mais on n'y trouva plus que les linges qui enveloppaient ce corps précieux et qui embaumaient l'air.

Réflexions.

Voilà le mystère que l'Église célèbre en ce jour sous le titre de l'Assomption de la sainte Vierge. Est-il étonnant que Jésus, ayant pris son corps de celui de Marie, ait avancé pour elle une faveur qu'il fera à tous les hommes justes, et qu'il ait réuni son saint corps à son âme bienheureuse? Il n'eût pas convenu que l'arche qui a porté dans son sein le Fils de Dieu, eût été confondue avec le reste des mortels, et une chair qui a été la matière du corps de l'Homme-Dieu ne devait pas être livrée à la corruption et aux vers. Si on réfléchit sur la puissance de Dieu qui a pu opérer cette merveille; si on pense à l'amour de Jésus-Christ pour sa mère qui a voulu la favoriser des grâces les plus singulières, ne se joindra-t-on pas aux anges, aux saints, aux fidèles pour célébrer le triomphe de Marie enlevée en corps et en âme dans le ciel, portée par les anges, reçue par l'adorable Trinité, reconnue par Jésus-Christ pour sa mère, mise à la place la plus éminente du ciel, et au-dessous seulement du trône de Dieu?

LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Chaque jour de l'année étant consacré par le triomphe des premiers héros du christianisme, des millions de saints qui les ont suivis n'avaient point de part au tribut de louanges et au culte des fidèles. C'est pourquoi l'Église a fixé au premier jour de novembre une fête générale où l'on honorerait en une seule solennité tous les justes qui ont mérité à différents titres de régner dans le ciel avec Jésus-Christ.

Cette même Église, éclairée de l'esprit de Dieu, et instruite que la charité dont brûlaient sur la terre les saints, bien loin d'être ralentie depuis qu'ils sont dans le ciel, y est devenue plus vive, a eu encore un autre


Digitized by Google

motif dans cet établissement, savoir, d'obtenir la protection de ces favoris du Très-Haut, en les invoquant tous à la fois. Cette mère tendre invite donc aujourd'hui ses enfants qui vivent actuellement en ce monde à élever leurs yeux vers l'empirée, à y pousser en même temps leurs soupirs pour réclamer le secours de leurs frères triomphants dans la céleste Jérusalem.

Mais ce que l'Église a plus particulièrement en vue pour l'intérêt de ses enfants, c'est de proposer à un chacun des exemples qu'ils puissent imiter, et des guides qu'ils puissent suivre. Instruisez-vous, dit-elle, à toutes les conditions, à tous les sexes, à tous les âges. Il n'y a point d'état, depuis le souverain jusqu'à l'esclave, qui ne trouve ici son modèle : saints sur le trône et dans les cours des rois, saints dans l'état militaire, saints dans la magistrature, saints dans le commerce, saints dans la profession des arts libéraux et mécaniques, saints dans l'état ecclésiastique comme dans les cloîtres, dans le mariage comme dans le célibat, dans la pauvreté et la misère comme dans les richesses et l'abondance; dans tous les états sans exception, celui qui est dans le monde comme celui qui est reclus dans la solitude, le maître comme le domestique, trouvera dans le ciel son modèle : et en le louant, en l'imitant, en l'invoquant, nous obtiendrons infailliblement sa protection.

Réflexions.

Tous les enfants de l'Église doivent aujourd'hui entrer dans l'esprit de leur mère, et se joindre à elle. 1° Pour remercier Dieu d'avoir si magnifiquement récompensé les travaux de ses fidèles serviteurs. 2° Pour congratuler les saints sur leur persévérance, qui a été si glorieusement couronnée. 3° Pour faire souvenir les saints des dangers qu'ils ont courus sur cette mer orageuse, et les conjurer de se souvenir de leurs frères qui y sont encore exposés. 4° Pour envisager les moyens que ces bienheureux citoyens du ciel ont pris pour y parvenir. Puisqu'il n'y a point d'état, d'âge ni de sexe, qui n'ait donné un grand nombre de saints, que chacun se dise comme saint Augustin, pourquoi ne ferai-je pas ce que tel saint, telle sainte, de mon âge, de ma condition a fait pour se sauver? Le Seigneur ne m'offre-t-il pas les mêmes moyens? Ne me présente-t-il pas les mêmes secours? Ne me promet-il pas les mêmes récompenses? Il ne tient donc qu'à moi de devenir saint comme ceux qui m'ont précédé.


Digitized by Google

COMMÉMORATION DES FIDÈLES DÉFUNTS.

L'Eglise, qui honorait hier ceux de ses enfants qui sont dans la gloire pour les engager à s'intéresser pour ceux qui sont encore sur la terre, s'occupe aujourd'hui de ceux qui sont dans les souffrances du Purgatoire, pour engager les saints du ciel et les fidèles de la terre à prier pour la délivrance de ces pauvres âmes, qui, quoique amies de Dieu, sont encore privées de sa vue et de ses récompenses. Notre sainte Mère, dépositaire des vérités de la foi comme des pratiques constantes de la tradition, nous enseigne que dans l'un et l'autre testament, la pratique de prier pour les fidèles défunts a toujours été regardée comme sainte et salutaire, et qu'il n'y a rien de plus louable ni de plus digne d'un chrétien que de s'y conformer.

Il faut tant de pureté pour entrer dans le ciel, que les moindres souillures qui se trouvent dans les âmes après cette vie les empêchent d'y être admises; celles qui sortent de ce monde chargées d'un seul péché mortel sont exclues à jamais de la présence de Dieu. Pour celles qui sont encore coupables de quelques fautes légères, ou qui n'ont pas entièrement satisfait à la peine due par les péchés remis par le sacrement de la pénitence, elles achèvent de les expier dans le purgatoire, où elles sont détenues pour un temps. Les peines qu'on y souffre sont plus terribles que tout ce qu'on peut souffrir en ce monde, parce que les âmes, séparées de leur corps qui diminuait leur activité, se portent avec une ardeur inconcevable à la possession de Dieu, leur souverain bien, et souffrent infiniment quand elles en sont privées en cet état; mais le temps de leur souffrance peut être abrégé par les œuvres méritoires des vivants, faites en cette vue.

L'offrande de l'auguste sacrifice de nos autels, l'invocation des saints en leur faveur, des aumônes distribuées à leur intention, des jeûnes, des mortifications, des prières, voilà des moyens que la miséricorde de Dieu nous a laissés pour soulager, pour délivrer, pour placer au ciel ces âmes affligées; moyens que l'Église nous conseille en tout temps, mais nous presse singulièrement en ce jour de pratiquer pour les mettre en possession du bonheur après lequel elles soupirent.

Réflexions.

L'Église nous apprend que des âmes amies de Dieu, puisqu'elles sont mortes dans son amour, souffrent des maux indicibles. Elle nous ap-


Digitized by Google

prend en même temps que nous pouvons soulager et abréger leurs maux; elle nous indique les moyens de le faire : ce sont les âmes de nos pères, de nos mères, de nos frères, de nos sœurs, de tant de personnes qui nous étaient attachées par les liens du sang, de l'amitié, de la société, de la patrie, de l'humanité, qui sont dans ces souffrances. Elles implorent notre secours, elles nous le demandent avec instance, elles sauront bien un jour nous en témoigner leur reconnaissance, si nous le leur accordons. Serions-nous assez impitoyables pour elles, et assez insensibles sur nos propres intérêts pour le leur refuser?

DE LA FÊTE DU PATRON.

L'Église, toujours attentive sur le bien de ses enfants, leur inspire de se choisir parmi les bienheureux des avocats qui sollicitent auprès de Dieu l'affaire importante de leur salut. Elle donne des patrons aux royaumes, afin qu'ils s'intéressent pour le souverain et pour les sujets; elle en donne aux villes, afin qu'ils prennent les citoyens sous leur protection; elle en donne aux paroisses, afin que les paroissiens trouvent en lui comme un premier pasteur qui dirige et qui seconde le pasteur visible; enfin elle en donne à chaque particulier, afin qu'il ait un protecteur qui prie spécialement pour lui. C'est ainsi que l'Église entretient un saint commerce entre ses enfants; elle voit avec plaisir ses fils premiers-nés arrivés à l'heureux terme de la patrie céleste, et elle compte sur leur reconnaissance et sur leur charité; elle sait qu'elle n'emploiera point en vain leur crédit, tant pour ceux qui sont encore dans cette voie d'exil, que pour ceux qui sont condamnés à expier dans le purgatoire les fautes vénielles dont ils se sont trouvés coupables au moment décisif de la mort; c'est pourquoi elle réclame pour les uns et les autres leur puissante protection.

Une seconde vue de l'Église en donnant des patrons aux fidèles, c'est de faire envisager à ses enfants le chemin qu'ils ont pris pour arriver au ciel. Elle veut que nous choisissions ces saints, non-seulement pour intercesseurs auprès de Jésus-Christ, mais encore pour modèles de conduite en ce monde, et que nous étudiions leurs actions et leurs vertus : dans ceux-ci, cette exacte fidélité dans la pratique de la loi de Dieu; dans ceux-là, ce zèle infatigable à l'annoncer; dans d'autres, cette grandeur d'âme héroïque, ce courage à tout sacrifier pour le nom du Dieu



qu'ils adoraient; dans quelques-uns, cette componction perpétuelle, et ces pieux excès pour réparer par les austérités de la pénitence les fautes qu'ils ont eu le malheur de commettre; dans tous cette confiance courageuse, mais humble, en la miséricorde de leur divin maître, ce zèle ardent à marcher sur ses traces et à faire en tout sa sainte volonté.

Voilà ce que l'Eglise veut que ses enfants considèrent dans les patrons qu'elle donne, non-seulement pour qu'ils publient leur triomphe et leur gloire, mais aussi pour qu'en envisageant leur bonheur, ils s'attachent à chercher et à suivre la route qui les y a conduits. Les devoirs donc de tout fidèle à l'égard de son patron sont de l'honorer, de l'invoquer, mais surtout de l'imiter. Quel est l'homme assez hardi pour s'intéresser auprès d'un roi en faveur d'un sujet qui le trahit? Et quels saints prendront la défense de ceux qui s'obstineront à violer la loi de leur Dieu? Le seul moyen de se le rendre favorables et de les engager à prendre notre cause en main, c'est de les réclamer dans le désir d'obtenir des grâces pour servir Dieu, c'est de louer leurs saintes actions moins par nos paroles que par notre exactitude à les imiter. Voilà les vues spéciales de l'Eglise dans l'établissement de la fête des saints patrons.

Réflexions.

Peut-on se flatter d'avoir célébré jusqu'ici la fête de ses saints patrons dans l'esprit de l'Eglise? En envisageant la gloire dont ils jouissent au ciel, a-t-on pensé à remercier Dieu de les avoir si magnifiquement récompensés? A-t-on fait réflexion aux moyens qu'ils ont employés pour se rendre dignes de ces honneurs qu'on leur rend aujourd'hui, à leur inviolable fidélité pour accomplir la loi de Dieu, à leur profonde humilité au milieu des grandeurs, à leur tendre charité pour les pauvres, à leur zèle ardent pour le salut des âmes, à leur invincible patience dans les maux et les afflictions de cette vie, à leur généreux mépris pour le monde, à leur sainte haine d'eux-mêmes, à leur amour pour Dieu? Or, quelle contradiction serait-ce d'honorer et estimer les saints pour avoir fait des choses qu'on ne veut pas faire soi-même? Quelle folie d'espérer parvenir au ciel comme les saints, en prenant une route tout opposée à celle qu'ils ont suivie! Si on désire réellement le bonheur des saints, qu'on se détermine donc à faire ce qu'on sait qu'il leur a fallu faire pour parvenir à ce bonheur. Voilà les fruits qu'on doit retirer de la célébration de la fête de ses saints patrons.


Digitized by Google

ACTIONS DES SAINTS.

Tandis que Lucifer et les autres anges rebelles se sont perdus et ont mérité d'être condamnés aux peines terribles et éternelles de l'enfer, les saints anges ont persévéré dans leur soumission à Dieu, dans leur zèle pour procurer sa gloire, dans cette charité qui fait que ces esprits si sublimes et si parfaits se font gloire de conduire, en qualité de gardiens, la plus vile des créatures humaines, parce que leur divin maître leur en confie le soin; ainsi ils méritent par leur amour, leur fidélité, leur obéissance, les faveurs de leur Dieu les plus particulières.

Les patriarches ont conservé précieusement la connaissance qu'ils avaient de Dieu, ils ont cherché avec soin ce que le souverain Être exigeait d'eux, et ils l'ont exécuté avec fidélité. Ils sont demeurés inébranlables dans l'espérance du Messie; toute leur occupation était de pousser sans cesse des soupirs enflammés vers le ciel, pour hâter la venue de celui qui devait être le Rédempteur d'Israël.

Les prophètes que l'esprit de Dieu avait éclairés d'une lumière divine s'exerçaient à pratiquer la religion sainte qu'ils enseignaient, s'appliquaient à faire connaître Dieu, à publier ses volontés, à inspirer le désir des récompenses qu'il destinait à la vertu, et la crainte des châtiments qu'il avait préparés pour punir le crime.

Les apôtres qui, élevés à l'école de Jésus-Christ, avaient entendu ses instructions, avaient été témoins de ses miracles, de sa vie, de sa transfiguration, de ses souffrances, de sa mort, de sa résurrection, de ses apparitions, de son Ascension; après la descente miraculeuse du Saint-Esprit, ils se dispersèrent suivant les ordres de leur maître dans toutes les parties du monde pour prêcher la divinité du Messie, pour publier sa doctrine, pour recommander la pratique de la loi, pour faire connaître le prix inestimable des récompenses du ciel, et l'épouvantable rigueur des peines de l'enfer.

Ces hommes sans science ont confondu les philosophes les plus savants, ces hommes timides ont bravé la fureur des tyrans et toute la puissance des empereurs païens. On leur défendait d'annoncer Jésus-Christ, et ils répondaient que rien ne serait capable de leur faire trahir la vérité, et qu'on ne pourrait jamais les empêcher de rendre témoignage à ce qu'ils avaient vu et entendu; ils confirmaient ce qu'ils enseignaient par les prodiges les plus merveilleux; ils soutenaient les plus pénibles travaux, sans avoir en vue d'autre intérêt que celui de gagner

Digitized by Google

le ciel pour eux-mêmes et de le procurer aux autres. Enfin, ils ont scellé de leur sang la doctrine qu'ils avaient établie.

Les martyrs, pour attester cette même foi, pour rendre témoignage à Dieu et à Jésus-Christ, ont souffert toutes sortes de maux. Ils ont sacrifié leur réputation, leurs biens, leur liberté, leur vie. Point de supplices qu'on n'ait inventés pour les contraindre à renoncer à leur croyance. Des personnes de tout état, de tout âge, de tout sexe, qui par leur vertu, par leurs talents, par les dons de la nature et de la grâce, par l'innocence de leurs mœurs, par les charmes de leur esprit, par l'étendue de leur science, par l'intrépidité de leur courage, par la grandeur de leur charité et l'abondance de leurs aumônes, obtenaient l'estime et l'affection universelle de leurs concitoyens tant qu'elles n'étaient pas connues pour être à Jésus-Christ, devenaient des objets d'horreur pour les païens dès qu'elles prenaient la défense du nom chrétien. Aussitôt on les bannissait de la société, on confisquait leurs biens, on les enfermait dans les plus affreux cachots, d'où on ne les retirait que pour les faire comparaître devant le tyran, qui mettait tout en usage pour les faire apostasier. S'ils persistaient dans leurs sentiments, on les condamnait au fouet, au chevalet; on les déchirait avec des peignes de fer, on les faisait étendre sur des grils, ou sur un lit douloureux de têtes de pots cassés et de charbons ardents; on les plongeait dans des chaudières de plomb fondu, d'huile ou de poix bouillantes; on les enfermait dans des taureaux d'airain, sous lesquels on allumait un grand feu; on coupait ceux-ci par morceaux, ceux-là étaient écartelés; quelques-uns étaient livrés en proie à des lions et à des tigres affamés; d'autres étaient enfermés nus avec des scorpions, des vipères ou des insectes qui leur faisaient souffrir une mort d'autant plus cruelle qu'elle était plus lente.

Que dirai-je de ceux qu'on jetait à l'eau cousus dans un sac avec des bêtes furieuses, de ceux qu'on attachait sur des croix, de ceux qu'on laissait mourir de faim et de soif, abandonnés dans d'horribles et ténébreux cachots, de ceux qu'on embrochait ou qu'on empalait, de ceux à qui on arrachait les dents, les yeux, les nerfs! Quels affreux traits de barbarie dans les tyrans, mais quels miracles encore plus grands de constance et de fermeté dans les martyrs ne vit-on point alors! La rigueur de ces tourments ne pouvait leur arracher la moindre plainte, ils disaient qu'il valait mieux souffrir quelque temps ces maux que d'être condamnés à des maux éternels. Après avoir éprouvé le héros par la torture, on tâchait de séduire l'homme par les promesses. On leur offrait toutes les délices et tous les plaisirs du monde. On leur proposait les

Digitized by Google

biens, les honneurs et tout ce qui flatte l'orgueil ou la cupidité; mais les martyrs méprisaient tout pour demeurer inviolablement attachés à Jésus-Christ.

Les saints évêques étaient pour l'ordinaire portés, malgré eux, sur le trône épiscopal; ils employaient leurs propres biens et ceux de leur église à nourrir les pauvres, à décorer les saints autels; ils menaient une vie frugale et mortifiée; toujours occupés à la prière ou à instruire les fidèles, ils parcouraient leur diocèse pour renverser les idoles, pour bannir le vice, pour établir la vertu, pour faire connaître, servir et aimer Jésus-Christ. Quel respect ne doit-on pas avoir pour une religion annoncée par de tels hommes!

Les saints prêtres, souvent, ne recevaient le caractère sacerdotal que par obéissance. Ils vivaient dans le monde sans être du monde; tout entiers dans les fonctions saintes de leur état, ils priaient, ils méditaient la parole de Dieu, ils l'annonçaient dans les chaires chrétiennes ou dans les tribunaux de la pénitence; ils consolaient les affligés, ils soulageaient les pauvres, ils instruisaient les ignorants; ils ne pensaient qu'à glorifier Dieu, à chanter ses louanges, à faire connaître son nom, et à lui offrir, avec une tendre et fervente dévotion, l'auguste sacrifice de nos autels. Quelle autre religion peut se glorifier d'avoir eu de tels ministres?

Les saints anachorètes quittaient leurs parents et leurs amis, vendaient leurs biens et les donnaient aux pauvres, se retiraient dans les forêts et dans les cloîtres, ne vivaient que de racines souvent toutes crues, se condamnaient à des veilles perpétuelles, à des jeûnes continuels, à des austérités inouïes; chaînes, haires, disciplines sanglantes, rigueurs du froid et du chaud, solitudes effrayantes à la seule vue: voilà ce que choisissaient ces âmes mortifiées, souvent dans la fleur de leur jeunesse, et après avoir été élevées dans le luxe et la délicatesse; tout cela pour assurer leur salut éternel.

Les saints confesseurs se sont sanctifiés par une pratique exacte de la sainte loi de Dieu. Ils ont fait leurs délices d'écouter cette loi divine et de l'observer ponctuellement. Ils ont été humbles au milieu des grandeurs, ils n'ont usé de leurs biens que pour soulager les pauvres, pour bâtir ou décorer des temples, pour fonder des monastères ou des hôpitaux. Ils ont fui les plaisirs du siècle, ils ont aimé les travaux et les austérités de la pénitence; assidus à la prière, fervents et recueillis dans les Eglises, exacts à fréquenter les sacrements, fidèles et soumis à leur Dieu, bienfaisants à l'égard de leurs ennemis, pleins de douceur et d'in-

Digitized by Google

dulgence pour tous les hommes, excepté pour eux-mêmes, ils remplissaient avec scrupule tous les devoirs de la société et de la religion.

Les saintes vierges ne pensaient qu'à plaire à leur divin époux; pour cela, elles avaient soin d'orner leurs âmes de toutes les vertus, et ne négligeaient rien de ce qui pouvait les rendre agréables à ses yeux. Elles méprisaient le monde, ses vanités, ses plaisirs; elles renonçaient généreusement aux établissements les plus avantageux; elles cherchaient le silence, la retraite. Bien éloignées de courir après de profanes adorateurs, elles dérobaient leur beauté aux yeux impudiques sous le voile sévère de la modestie, et elles tâchaient de la détruire par les rigueurs de la pénitence, loin de la nourrir par la délicatesse, ou de la farder par les ajustements. Elles détestaient l'oisiveté, trop féconde mère des vices. Le travail des mains, les lectures de piété, les exercices de charité remplissaient leur temps. Toujours attentives, toujours vigilantes, elles ne s'endormaient point dans une dangereuse sécurité. Un fol orgueil ne les enivrait point; craignant toujours que leur lampe ne s'éteignît, elles faisaient des provisions d'huile pour prévenir cet accident, et se tenaient prêtes à entrer au premier signal dans la salle des noces avec l'époux.

Les saintes veuves, dégagées des liens du siècle, ne s'attachaient plus qu'à Jésus-Christ; dépouillant toute affection terrestre, elles consacraient le reste de leurs jours à la continence; leur cœur, jusqu'alors partagé, se donnait tout entier à Dieu. Concentrées dans leur domestique, elles s'occupaient à élever chrétiennement leurs enfants, à régler leurs affaires, à établir le bon ordre et la piété dans leur famille. L'usage qu'elles faisaient de leurs biens était de soulager les pauvres, de procurer les secours nécessaires aux prisonniers. Le monde était mort pour elles, et elles étaient mortes pour le monde. Le travail, la prière, la fréquentation des sacrements, le recueillement, la modestie, la retraite, la méditation, les œuvres de la pénitence, étaient tous leurs plaisirs; et elles ne formaient d'autre souhait que de sortir bientôt de cette malheureuse terre d'exil et d'être enfin introduites dans la céleste patrie, après laquelle elles soupiraient sans cesse.

Les saints pénitents repassaient jour et nuit dans l'amertume de leur cœur les années qu'ils avaient misérablement perdues à chercher dans le crime un bonheur qui les fuyait. Ils gémissaient de s'être volontairement abandonnés à l'esclavage du monde et du démon. Ils avaient toujours présentes à l'esprit les peines de l'enfer, où Dieu aurait pu justement les précipiter dans le temps de leurs désordres; pour lui rendre de continuelles actions de grâce de ce qu'il les avait si miséricordieu-

Digitized by Google

sement épargnés, ils ne cessaient d'admirer la bonté de Jésus-Christ, qui avait bien voulu se charger de toutes leurs iniquités et les expier par l'effusion de son sang. Pour obtenir que les mérites infinis du Rédempteur leur fussent appliqués, ils satisfaisaient de leur côté à la justice divine par la plus rigoureuse pénitence. Ils étaient avides d'afflictions, d'infirmités, de croix, parce qu'ils les regardaient comme des moyens pour réparer leurs infidélités. Ils se rappelaient les amertumes qu'ils avaient souvent éprouvées lorsqu'ils se plongeaient dans les voluptés du monde, et, les comparant avec les douceurs qu'ils goûtaient au milieu des pénibles travaux de la pénitence, ils condamnaient leur aveuglement passé. Ils se haïssaient eux-mêmes, et tout ce qu'ils avaient aimé, pour n'aimer que le Créateur. Ils tâchaient, par une sainte opiniâtreté, de lui faire violence et de vaincre sa colère; en un mot, ils n'omettaient rien pour se rendre dignes de ses miséricordes et rentrer dans ses bonnes grâces.

Réflexions.

Pourrait-on lire ce précis des actions des saints sans en être touché? Quoi! doit-on se dire à soi-même, tous ceux qui sont dans le ciel ont tenu cette conduite; et si on me disait, telle âme qui a tenu en cette vie une conduite tout opposée est aujourd'hui dans le ciel, je ne pourrais le croire: comment donc puis-je balancer à régler ma conduite sur celle des saints! Les âmes qui ont pris une autre route enragent maintenant dans les tourments affreux et éternels de l'enfer. Il n'y a point de milieu pour l'éternité, c'est un bonheur ou un malheur sans fin; et le bonheur est le fruit de la vertu, comme le malheur est le châtiment du crime. Celui qui est saint sur la terre sera au nombre des saints dans le ciel; comme celui qui vit sur la terre en réprouvé, grossira un jour la foule des réprouvés dans l'enfer. Je serai donc dans l'éternité ce que j'aurai été dans le temps. Dois-je balancer à être dans le temps ce que je désire être dans l'éternité? « Ah! Seigneur, puisque vous nous faites connaître ce que les saints ont fait sur la terre pour arriver au ciel, ce serait y renoncer que de ne les pas imiter; faites que nous suivions leurs exemples pour participer à leur gloire. »

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.


Digitized by Google

Digitized by Google

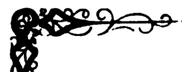
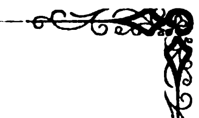



TABLE ALPHABÉTIQUE DES SAINTS

CONTENUS DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

A.

B.

C.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Q.

R.

S.

T.

Digitized by Google

Digitized by Google

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.




Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google